



This is a digital copy of a book that was preserved for generations on library shelves before it was carefully scanned by Google as part of a project to make the world's books discoverable online.

It has survived long enough for the copyright to expire and the book to enter the public domain. A public domain book is one that was never subject to copyright or whose legal copyright term has expired. Whether a book is in the public domain may vary country to country. Public domain books are our gateways to the past, representing a wealth of history, culture and knowledge that's often difficult to discover.

Marks, notations and other marginalia present in the original volume will appear in this file - a reminder of this book's long journey from the publisher to a library and finally to you.

### Usage guidelines

Google is proud to partner with libraries to digitize public domain materials and make them widely accessible. Public domain books belong to the public and we are merely their custodians. Nevertheless, this work is expensive, so in order to keep providing this resource, we have taken steps to prevent abuse by commercial parties, including placing technical restrictions on automated querying.

We also ask that you:

- + *Make non-commercial use of the files* We designed Google Book Search for use by individuals, and we request that you use these files for personal, non-commercial purposes.
- + *Refrain from automated querying* Do not send automated queries of any sort to Google's system: If you are conducting research on machine translation, optical character recognition or other areas where access to a large amount of text is helpful, please contact us. We encourage the use of public domain materials for these purposes and may be able to help.
- + *Maintain attribution* The Google "watermark" you see on each file is essential for informing people about this project and helping them find additional materials through Google Book Search. Please do not remove it.
- + *Keep it legal* Whatever your use, remember that you are responsible for ensuring that what you are doing is legal. Do not assume that just because we believe a book is in the public domain for users in the United States, that the work is also in the public domain for users in other countries. Whether a book is still in copyright varies from country to country, and we can't offer guidance on whether any specific use of any specific book is allowed. Please do not assume that a book's appearance in Google Book Search means it can be used in any manner anywhere in the world. Copyright infringement liability can be quite severe.

### About Google Book Search

Google's mission is to organize the world's information and to make it universally accessible and useful. Google Book Search helps readers discover the world's books while helping authors and publishers reach new audiences. You can search through the full text of this book on the web at <http://books.google.com/>



## A propos de ce livre

Ceci est une copie numérique d'un ouvrage conservé depuis des générations dans les rayonnages d'une bibliothèque avant d'être numérisé avec précaution par Google dans le cadre d'un projet visant à permettre aux internautes de découvrir l'ensemble du patrimoine littéraire mondial en ligne.

Ce livre étant relativement ancien, il n'est plus protégé par la loi sur les droits d'auteur et appartient à présent au domaine public. L'expression "appartenir au domaine public" signifie que le livre en question n'a jamais été soumis aux droits d'auteur ou que ses droits légaux sont arrivés à expiration. Les conditions requises pour qu'un livre tombe dans le domaine public peuvent varier d'un pays à l'autre. Les livres libres de droit sont autant de liens avec le passé. Ils sont les témoins de la richesse de notre histoire, de notre patrimoine culturel et de la connaissance humaine et sont trop souvent difficilement accessibles au public.

Les notes de bas de page et autres annotations en marge du texte présentes dans le volume original sont reprises dans ce fichier, comme un souvenir du long chemin parcouru par l'ouvrage depuis la maison d'édition en passant par la bibliothèque pour finalement se retrouver entre vos mains.

## Consignes d'utilisation

Google est fier de travailler en partenariat avec des bibliothèques à la numérisation des ouvrages appartenant au domaine public et de les rendre ainsi accessibles à tous. Ces livres sont en effet la propriété de tous et de toutes et nous sommes tout simplement les gardiens de ce patrimoine. Il s'agit toutefois d'un projet coûteux. Par conséquent et en vue de poursuivre la diffusion de ces ressources inépuisables, nous avons pris les dispositions nécessaires afin de prévenir les éventuels abus auxquels pourraient se livrer des sites marchands tiers, notamment en instaurant des contraintes techniques relatives aux requêtes automatisées.

Nous vous demandons également de:

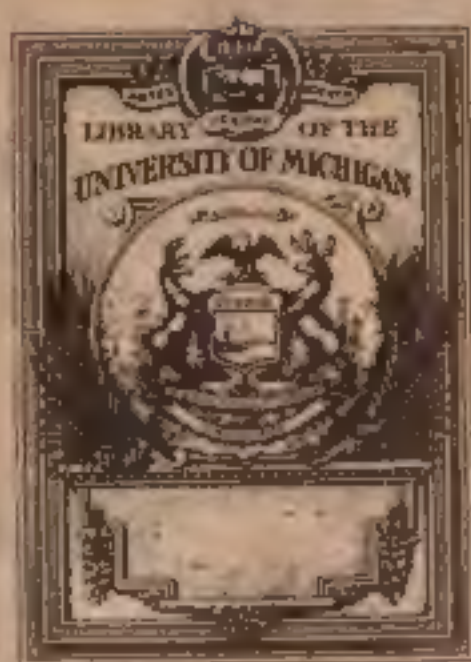
- + *Ne pas utiliser les fichiers à des fins commerciales* Nous avons conçu le programme Google Recherche de Livres à l'usage des particuliers. Nous vous demandons donc d'utiliser uniquement ces fichiers à des fins personnelles. Ils ne sauraient en effet être employés dans un quelconque but commercial.
- + *Ne pas procéder à des requêtes automatisées* N'envoyez aucune requête automatisée quelle qu'elle soit au système Google. Si vous effectuez des recherches concernant les logiciels de traduction, la reconnaissance optique de caractères ou tout autre domaine nécessitant de disposer d'importantes quantités de texte, n'hésitez pas à nous contacter. Nous encourageons pour la réalisation de ce type de travaux l'utilisation des ouvrages et documents appartenant au domaine public et serions heureux de vous être utile.
- + *Ne pas supprimer l'attribution* Le filigrane Google contenu dans chaque fichier est indispensable pour informer les internautes de notre projet et leur permettre d'accéder à davantage de documents par l'intermédiaire du Programme Google Recherche de Livres. Ne le supprimez en aucun cas.
- + *Rester dans la légalité* Quelle que soit l'utilisation que vous comptez faire des fichiers, n'oubliez pas qu'il est de votre responsabilité de veiller à respecter la loi. Si un ouvrage appartient au domaine public américain, n'en déduisez pas pour autant qu'il en va de même dans les autres pays. La durée légale des droits d'auteur d'un livre varie d'un pays à l'autre. Nous ne sommes donc pas en mesure de répertorier les ouvrages dont l'utilisation est autorisée et ceux dont elle ne l'est pas. Ne croyez pas que le simple fait d'afficher un livre sur Google Recherche de Livres signifie que celui-ci peut être utilisé de quelque façon que ce soit dans le monde entier. La condamnation à laquelle vous vous exposeriez en cas de violation des droits d'auteur peut être sévère.

## À propos du service Google Recherche de Livres

En favorisant la recherche et l'accès à un nombre croissant de livres disponibles dans de nombreuses langues, dont le français, Google souhaite contribuer à promouvoir la diversité culturelle grâce à Google Recherche de Livres. En effet, le Programme Google Recherche de Livres permet aux internautes de découvrir le patrimoine littéraire mondial, tout en aidant les auteurs et les éditeurs à élargir leur public. Vous pouvez effectuer des recherches en ligne dans le texte intégral de cet ouvrage à l'adresse <http://books.google.com>

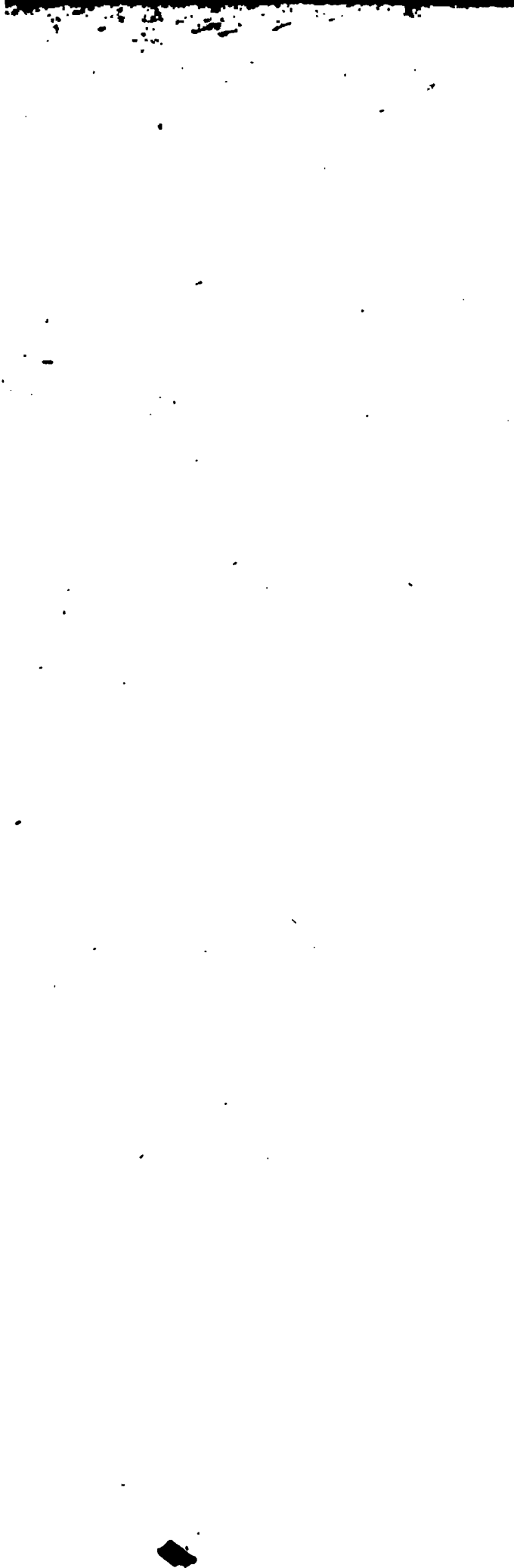














88





LE  
JOURNAL  
DES  
SCAVANS,

5  
POUR  
L'ANNE'E M. DCC. XXVII.  
JUILLET.



A PARIS,

Chez CHAUBERT, à l'entrée du Quay des  
Augustins, du côté du Pont Saint Michel,  
à la Renommée & à la Prudence.

---

M. DCC. XXVII.

AVEC PRIVILEGE DU ROY.

... ..

... ..

... ..

... ..

... ..

... ..

... ..

... ..

... ..

... ..

... ..

... ..



LE  
JOURNAL  
DES  
SCAVANS;

JUILLET M. DCC. XXVII.

NOUVEAU VOYAGE AUTOUR  
du monde, par M. le Gentil, enrichi  
de plusieurs plans, vûs, perspectives  
des principales Villes & Ports du Pe-  
rou, Chily, Bresil & de la Chine.  
Avec une description de l'Empire de  
la Chine, beaucoup plus ample &  
plus circonstanciée que celles qui ont  
paru jusqu'à present, où il est traité  
des mœurs, religion, polit que, édu-  
cation & commerce des Peuples de  
cet Empire. Tome second. A Paris,  
chez Flahaut, Libraire, Quay des  
Augustins, du côté du Pont S.  
Michel, au Roy de Portugal.  
1727. vol. in-12. pp. 313.

Nous avons parlé du premier  
volume de cet Ouvrage dans

K 5 iij

423816

1216 *Journal des Sçavans* ;  
le Journal d'Avril 1725, & nous  
avons remarqué sur la fin de notre  
extrait que l'Auteur faisoit une ample  
description du Royaume de la  
Chine. Il la continuë dans ce second  
volume, qui consiste en quatre lettres.  
Dans la premiere, qui est la  
neuvième à compter par la dernière  
du premier volume, M. Gentil parle  
des fruits & des plantes du pays, de  
certains usages particuliers de ces  
peuples, & de leur maniere de vivre.

Voici ce qui nous a paru de plus  
remarquable dans cette lettre : De  
tous les fruits inconnus en Europe  
& qui sont communs à la Chine, le  
*Mangle* & le *Licy* ou *Litchy* sont les  
meilleurs. La chair du mangle est  
pleine d'un suc si acide, que les taches  
qu'il fait sont ineffaçables. Son  
noyau est un remede certain contre  
le flux de sang.

Les cannes de sucre se cultivent  
dans presque toutes les Provinces  
Meridionales de la Chine. La po-

pulace mange beaucoup de ces cannes ; & M. Gentil dit avoir observé que l'usage qui en est pernicieux aux François, ne cause aucune maladie aux Chinois.

Il y a à la Chine plusieurs herbes & racines medicinales ; la Rhubarbe qui en est la principale, s'y vend à un très-bas prix. Les Chinois ne s'en servent guères que pour teindre en jaune ; & c'est après en avoir tiré presque toute la vertu par leurs teintures, qu'ils la vendent aux étrangers.

On trouve dans ce pays-là plusieurs especes de cire. Outre celle que forment les Abeilles du suc des fleurs, il y en a une autre qui est beaucoup plus blanche, & qui répand une lumière plus claire & plus éclatante ; elle est l'ouvrage de certains petits vers qu'on élève sur des arbrisseaux.

L'Auteur fait sur l'usage du Thé une remarque que nous croyons important de rapporter ; parce qu'elle



pourra être utile à la santé d'un grand nombre de personnes qui ne sçavent pas user comme il faut de ce breuvage. C'est que les Chinois ne boivent le thé que lentement & à plusieurs reprises, quoiqu'ils le boivent dans des tasses qui n'ont pas plus de profondeur que la coquille d'une noix. Ils prétendent que cette boisson ne fait pas aux Européens tout le bien qu'elle leur feroit, s'ils en usoient à petits coups & souvent. Ils prétendent de plus qu'on doit boire le thé sans sucre, principalement le verd. Quand ils y trouvent trop d'amertume, ils se contentent de mettre dans leur bouché un petit morceau de sucre candi, qui suffit pour huit ou dix prises. Notre Auteur assure avoir éprouvé que le thé pris de cette manière est beaucoup plus agréable & plus sain.

Les Chinois font chauffer l'eau, le vin, & généralement toutes les liqueurs dont ils usent. Ce n'est que depuis quelques années que dans le

Province de Pekin quelques-uns s'accoutument à boire à la glace ; car cet usage n'a point encore pénétré dans les Provinces Meridionales. M. Gentil paroît avoir un grand penchant à croire que c'est à l'habitude de boire chaud que les Chinois doivent la santé dont ils jouissent. La goutte & la gravelle ne sont point connues parmi eux.

Il y a dans cet Empire des mines de divers métaux, d'or, d'argent, de cuivre, de fer, de plomb, d'étain, &c. Outre le cuivre ordinaire, on y en trouve de blanc, qui est si fin & si pur, qu'il a la touche de l'argent. Les Japonois en apportent à la Chine d'une autre espece, qui est jaune, & qui se vend en lingot ; il a la touche de l'or. Les Chinois s'en servent à plusieurs ouvrages domestiques. On prétend que ce cuivre n'est point sujet au verd de gris.

L'usage de la porcelaine est general par toute la Chine. La plus rare & la plus précieuse est la porcelaine

1220 *Journal des Sçavans ;*  
jaune ; elle est réservée à l'Empe-  
reur. Cette couleur, en quelque sorte  
d'ouvrage que ce soit, lui est affec-  
tée.

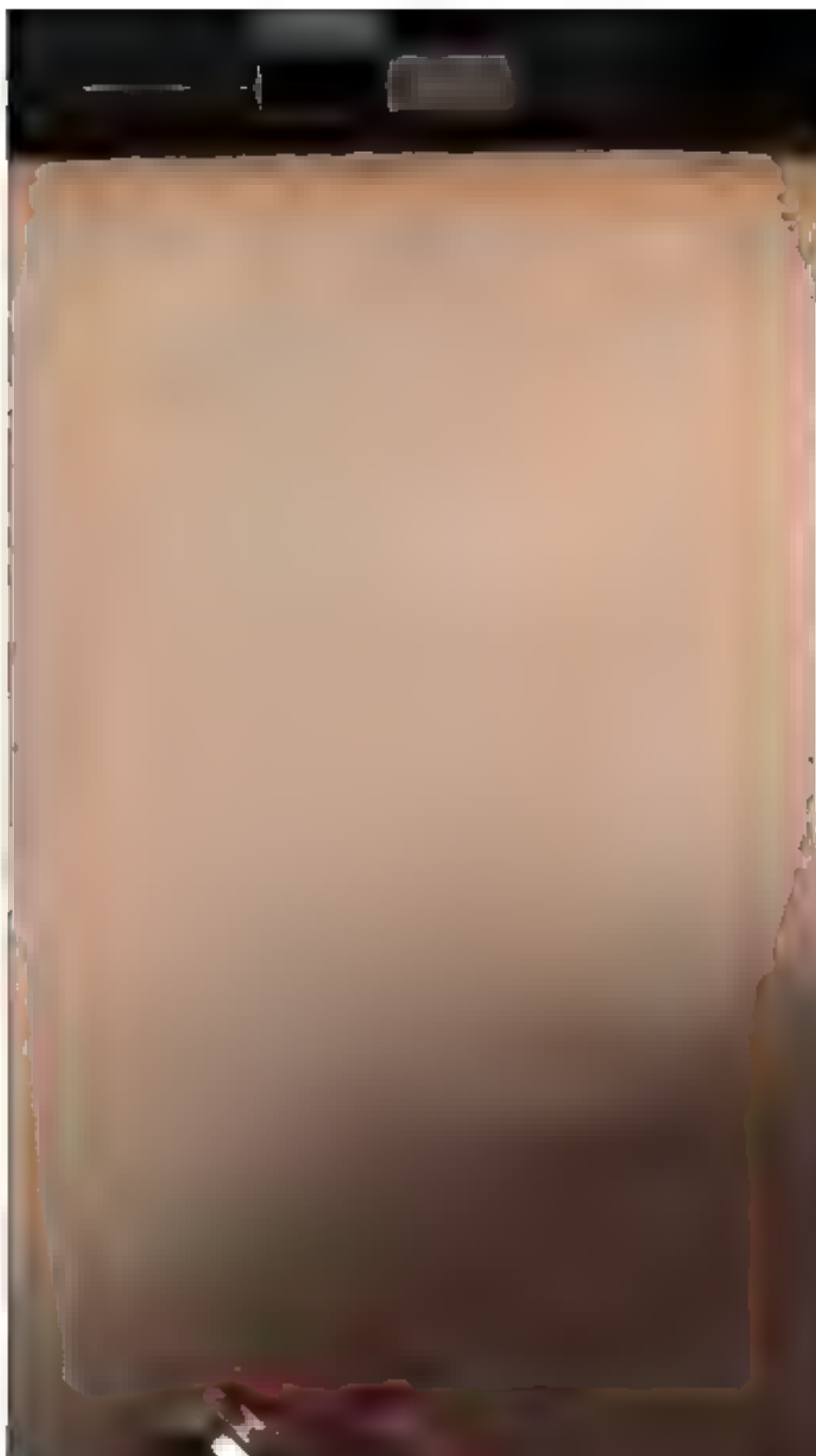
De ces remarques que nous avons  
extraites parmi un grand nombre  
que l'impossibilité de tout rapporter  
nous a obligé de passer, M. Gentil  
vient à ce qui concerne la nourri-  
ture des Chinois. Ils estiment sur-  
tout la chair de cochon, & elle est  
la base de leurs meilleurs repas. On  
y sert des poules, des oyes, des ca-  
nards, des perdrix, des faisans, &  
autre gibier. On expose dans les  
boucheries de la chair de cheval,  
d'âne, & même de chien. Ce n'est  
pas qu'il n'y ait des bœufs à la Chi-  
ne ; mais dans la plûpart des Provin-  
ces, le besoin qu'on a de ces ani-  
maux pour l'agriculture empêche  
de les tuer.

M. Gentil décrit la maniere dont  
on apprête les viandes à la Chine ;  
ces apprêts sont fort différens de  
ceux des autres pays, & il y en a



de singuliers, dont il dit qu'il a pris plaisir de se régaler quelquefois. Ce sont des nerfs de cerf & des nids d'oiseaux accommodés en la manière suivante. Ces nerfs sont exposez au soleil pendant l'esté, & conservez avec de la fleur de poivre & du macis. Lorsqu'on veut les apprêter, on les met dans de l'eau de ris pour les amollir, & on les fait cuire dans du jus de chevreau, assaisonné de plusieurs épiceries. Les nids d'oiseau viennent du Japon, & sont de la grosseur d'un œuf de poule. La nature en est inconnue; mais elle ressemble beaucoup à la pâte filée de Gennes ou de Milan. C'est le plat le plus cheri des Chinois.

A ces observations en succèdent d'autres sur la taille, le teint & la figure des Chinois. Ce que M. Gentil en rapporte, fait voir qu'il ne faut pas tout-à-fait juger de ces peuples par les prétendus portraits qu'on en trouve sur leurs écrans & sur leurs éventails. Leur physionomie



LE  
JOURNAL  
DES  
SCAVANS,

5

POUR

L'ANNE'E M. DCC. XXVII.

JUILLET.



1224 *Journal des Sçavans ;*

la Chine, ils demanderent si les femmes y accouchoient de vingt enfans à la fois, tant la multitude du peuple les surprit. Cette foule n'est pas seulement remarquable dans les villes, elle l'est encore dans les campagnes & dans les moindres villages. Les rivières même sont couvertes de bateaux, où vivent plusieurs familles qui s'établissent tantôt dans un lieu, tantôt dans un autre. Cependant cette multitude n'apporte aucun désordre. Les moindres bourgs sont divisez par quartiers, & chaque quartier a son Commissaire. Toutes les rues sont fermées pendant la nuit par une palissade, & gardée par des soldats Tartares, en sorte qu'on ne peut aller d'un quartier à un autre. Chaque chef de famille est obligé de porter au Commissaire le nom & le nombre des personnes qui la composent; ainsi il est aisé de faire le dénombrement de ces peuples.

Le sort des femmes Chinoises fait

le sujet du dernier article de la lettre. Elles n'ont aucune familiarité avec les hommes, & pour les accoutumer dès leur enfance à ce genre de vie, les maisons sont partagées en deux appartemens, l'un interieur où elles habitent, l'autre exterieur qui est celui des hommes. La porte de l'appartement interieur est gardée avec beaucoup de soin, & il n'est permis ni aux hommes d'y entrer, ni aux femmes d'en sortir.

Les freres n'ont aucune communication avec leurs sœurs, & ils ne mangent pas même ensemble.

C'est une beauté aux femmes d'avoir le pied plus petit que le naturel; & pour cela quand une fille a passé trois ans, on lui rabbat les doigts des pieds sous la plante, on y applique ensuite une eau qui consume les chairs, & on enveloppe le pied de plusieurs bandages jusqu'à ce qu'il ait pris son pli. Les femmes se ressentent toute leur vie de cette operation, & elles peuvent à peine



marcher ; mais elles souffrent cette incommodité avec joye , rien ne leur étant plus à cœur que d'avoir le pied petit. Elles sont encore fort curieuses d'avoir de petits yeux ; les jeunes filles instruites là-dessus par leurs mères , se tirent continuellement les paupieres , afin que leurs yeux soient plus cachez. Les Chinoises ont les cheveux fort noirs , & elles les tressent sur un bonnet de fil de fer , où elles entrelaissent des fleurs. Leurs robes qui sont très-modestes ; ressemblent assez à celles des hommes ; mais elles sont plus larges , & d'une couleur plus vive. C'est la coutume des Dames Chinoises de ne point porter de bas. Leurs souliers proportionnez à leurs pieds sont si petits , qu'à peine les pourroit-on chauffer à un enfant de huit mois. Elles ont le teint beau , les levres vermeilles , la bouche bien faite , mais les dents un peu noires , à cause du bethel qu'elles mâchent sans cesse aussi-bien que les hommes , prétendant

ent que les feuilles de cette plante  
stifient les gencives, confortent le  
cerveau, & servent de préservatif  
contre l'asthme; maladie que la cha-  
leur du climat rend fort commune  
dans les Provinces Meridionales de  
la Chine.

Le fard dont elle se servent rele-  
ve leur blancheur naturelle, & leur  
ôte une partie du coloris; mais il leur gâte  
ordinairement le teint, qu'il est rare de  
voir une Chinoise de trente ans qui  
ne soit pas ridée.

Si les Dames de la Chine se pi-  
quent d'avoir de petits pieds & de  
petits yeux, elles aiment en récom-  
pense à avoir de grandes oreilles,  
bien larges & bien pendantes; cette  
étendue perfection est tellement  
au goût des Chinois, qu'une fille  
qui elle ne se rencontre pas,  
trouve moins facilement à se ma-  
rier.

Il n'y a point de pays au monde  
où les intrigues galantes soient moins  
communes qu'à la Chine; & notre

Auteur qui parle pour avoir vû; dit qu'il ne conseille pas aux faiseurs de romans d'en mettre la scene à la Chine, s'ils veulent garder les vrai-semblances. Les Chinois sont jaloux à l'excès; & c'est peut-être, selon la remarque de M. Gentil, le seul endroit de la terre où la jalousie ait rendu les femmes sages.

La seconde lettre roule sur les mariages des Chinois. Les parens ne dotent point leurs filles; mais elles sont dotées par ceux qui les épousent. Une partie de la dot est payée par le futur époux après la signature du contrat, & l'autre partie un peu avant la celebration du mariage. Outre cette dot, l'époux fait aux parens de l'épouse un present d'étoffes de soye, de vin, de fruits, &c. Les deux époux futurs ne se voyent que lorsque le mariage qui ne se trame jamais que par des entremetteurs, est entièrement conclu de part & d'autres, & qu'il ne s'agit plus que de célébrer les nœces. Alors l'époux

Les domestiques du beau-père  
sont sur le champ à l'épouse,  
avec un nouveau gage de l'a-  
mour de son époux. Cela fait, les  
deux parties sont conduites l'une à  
l'autre pour la première fois : nean-  
moins un long voile dérobe encore  
aux yeux de l'époux la beauté ou  
laideur de l'épouse. Ils se saluent  
l'un l'autre, & adorent à genoux le  
ciel, la terre & les esprits, qui, se-  
lon eux, y président ; puis se fait  
le repas nuptial. Elle leve alors son  
voile & salue son mari, qui ne  
sant encore point vûë, l'examine  
d'un regard curieux ; elle de son  
côté, en tremblant le résulte

tête; mais auparavant l'épouse fait quatre genuflexions devant son mari, lequel en fait deux ensuite devant son épouse. Cependant le pere de l'époux donne dans un autre endroit de la maison un grand repas à ses parens & à ses amis; la mere de l'épouse en donne un autre en même-tems à ses parentes & aux femmes des amis de son mari. Ces repas finis, l'époux & l'épouse sont conduits le soir dans leur appartement, sans que la nouvelle mariée ait vû ce jour-là ni son beau-pere, ni sa belle-mere. Mais le lendemain elle les va saluer en grande ceremonie, & ce jour-là ils donnent un repas dont elle fait tous les honneurs: elle sert sa belle-mere à table, & mange ses restes, pour montrer qu'elle n'est point étrangere, mais fille de la maison; car l'usage ne souffre point qu'on donne des restes aux domestiques même des étrangers qu'on invite.

Rien n'est plus ordinaire parmi



Les Chinois, que de convenir des articles d'un mariage long-tems avant que les parties soient en âge de les mettre à execution, ou même avant qu'elles soient nées. Deux amis dont les femmes sont enceintes, se promettent très-sérieusement & d'une manière solennelle d'unir par le mariage les enfans qui naîtront, s'ils sont de sexes différens. La solennité de cette promesse consiste à déchirer la tunique, & à s'en donner réciproquement une partie.

Quand un mariage est projeté, les peres des époux jeûnent, & font un sacrifice domestique aux esprits de leurs ayeux.

Les Chinois ne peuvent se marier dans le tems qu'ils portent le deuil de leurs peres ou de leurs meres; & quand un deuil imprévu survient, ce deuil rompt toute sorte d'engagement; en sorte qu'un homme fiancé qui perd son pere ou sa mere, ne peut jusqu'à ce que son deuil soit fini, épouser la fille à la-

1232 *Journal des Sçavans,*  
quelle ses parens l'ont solennelle-  
ment promis ; c'est pourquoi lors-  
que le corps du défunt a été inhu-  
mé, ce qui ne se fait que quelques  
mois après le décès, les parens du  
fiancé donnent à la fille par écrit  
une entière liberté de se marier avec  
un autre. L'écrit est en ces termes.  
» Un tel, fils d'un tel, est en deuil  
» par la mort de son pere, & ne  
» peut plus accomplir la promesse  
» de mariage faite à une telle ; c'est  
» pourquoi on lui donne cette nou-  
» velle, afin qu'elle soit libre de ses  
» obligations. » Les parens de la  
fille reçoivent ce billet ; mais ordi-  
nairement ils ne prennent point de  
nouveaux engagements, que le temps  
du deuil qui dure trois ans pour la  
mort d'un pere, ne soit expiré. Alors  
ils écrivent à leur tour une lettre  
au jeune homme, & l'invitent à  
prendre ses premières chaînes. Si  
il refuse la proposition, la fille est  
libre, & les parens la donnent à  
un autre. Cette loi oblige également  
deux sexes.

faire sans crime ; & qui ose-  
der cette loi dans ces tems  
dion, feroit puni de la même  
e qu'on punit les enfans dé-  
s, à moins qu'il n'eût de son  
un consentement par écrit  
e marier, auquel cas non-seu-  
il ne pourroit faire de festin  
il, mais il feroit obligé de sup-  
generalement tous les témoi-  
d'allegresse usitez dans ces  
cas.

reste, le droit Chinois déclare  
ous les mariages contractez  
deux personnes de la même  
il ne faut pas même pour  
mariage soit valide à la Chi-  
valoir le moindre desir

Quoique l'on témoigne de la joye dans les nôces, cependant les trois jours qui en précèdent la celebration se passent dans la tristesse, & on s'abstient de toute sorte de musique. La raison de cet usage est qu'on regarde à la Chine le mariage des enfans comme une image de la mort de leurs parens, parcequ'alors les enfans semblent en quelque maniere leur succeder par avance. Les amis du pere ne le congratulent point sur le mariage de son fils ou de sa fille, & s'ils lui envoient quelques presens, ils ne font nulle mention des nôces qui se doivent celebrer.

M. Gentil fait sur la fin de sa lettre diverses réflexions sur les mœurs & le caractere des Chinois; il trouve qu'il n'y a guères de peuples plus polis & dont les loix soient plus belles, & les manieres plus conformes à la raison & à l'humanité. Leurs coutumes, il est vrai, sont différentes des nôtres; mais demandez à un  
Chinois,

Chinois, dit M. le Gentil, pourquoi son habit ressemble à un sac, il vous demandera à son tour, pourquoi le vôtre est si étroit & si court. Il vous demandera, d'où vient que vous changez de mode chaque année, & à quoi sert cet or & cet argent dont vous couvrez vos habits. Le François s'étonne que le Chinois lui parle le bonnet à la tête; ce bonnet garni de crin ou de soye rouge le fait rire. Le Chinois de son côté est surpris que la civilité françoise demande qu'on parle aux autres la tête nue; & il rit à son tour de voir le François avec une tête parée de cheveux étrangers: cette coëffure sur-tout lui paroît ridicule. Notre Auteur raporte dans la dernière lettre de ce second volume, que dînant un jour chez le Tito d'Emoi, & les femmes du Tito ayant eu permission de le voir manger, elles ne purent s'empêcher de faire des éclats de rire en le voyant lui & les autres François de sa compagnie avec



1236 *Journal des Sçavans,*  
leurs perruques blondes.

Le salut à la Françoisë est une pirouette, ou quelque chose d'approchant. Celui du Chinois est grave & modeste. Lequel est préférable, demande M. le Gentil ? Et si quelqu'un de ces Chinois que les Missionnaires amènent en France écrivoit en son pays tout ce qu'il voit en Europe, quel portrait en feroit-il ?

M. le Gentil remarque que les Chinois à qui on attribue l'invention de la poudre à canon, ignorent l'art de la guerre ; mais quand ils n'emploieroient la poudre que pour la chasse, ou pour faire des feux d'artifices, en quoi ils réussissent mieux qu'aucune autre nation, qu'ont-ils besoin de cet art homicide, demande M. le Gentil, si toujours élevez dans l'amour de la paix ils fuyent avec soin tout ce qui peut troubler la tranquillité dont ils jouissent ? Pourquoi leur reprocher d'ignorer un art barbare, qui paroît plutôt un fleau qu'un présent du ciel.

Jullet 1727.

1237

M. le Gentil tâche de justifier les Chinois sur bien des choses qu'il avouë n'être pas de son goût, & entr'autres sur leur musique, qu'il appelle la plus effroyable musique qu'on puisse entendre. Les instrumens de cette musique sont des bassins d'airain ou d'acier, dont le son est aigu & perçant, un tambour fait de peaux de buffles qu'ils battent tantôt avec le pied, tantôt avec des bâtons semblables à ceux dont se servent les Trivelins en Italie, & des flûtes dont le son est plus lugubre que touchant. Les voix des Musiciens ont à peu près la même harmonie; les Chinois paroissent enthousiasmez de cette melodie; ils accusent de mauvais goût les Européans, de n'en être pas charmez comme eux. M. le Gentil cherche la cause de cette bizarrerie, & il n'en trouve point d'autre que l'habitude & l'éducation. Les Chinois elevez dès leur bas âge à entendre un certain son, y accoutument telle-

M 5 ij

lement leurs oreilles , que ce qui n'a point la même harmonie leur paroît ridicule. Il se passe en nous la même chose , dit-il ; & la raison qui fait que les Chinois trouvent notre musique mauvaise , est la même qui nous fait trouver la leur détestable.

Les arts & les sciences à quoi s'appliquent les Chinois , leur religion & leurs superstitions , font la matiere de la onzième lettre.

La medecine est fort cultivée parmi eux. Ils n'admettent point ces longues & fatigantes consultations , qui donnent le tems à un malade de partir avant qu'on ait défini sa maladie. Lorsqu'ils visitent un malade ils lui tâtent le poux pendant une heure avec une attention singuliere. Tout le monde est alors dans le silence ; ils ordonnent le remede , & ils songent après à expliquer la nature du mal. L'usage des simples , les frictions , les bains sont leurs remedes ordinaires. Ils desapprouvent la saignée , prétendant que la nature

de donne à chaque homme que la portée de sang qui lui est convenable.

Ils n'attendent pas que les enfans ayent d'eux-mêmes la petite verole; mais la leur procurent par artifice, afin qu'elle soit moins dangereuse. Voici comme ils s'y prennent: lorsque l'air est temperé & que les pluies ne regnent point, ils soufflent dans le nez de ceux à qui ils veulent la communiquer, une poudre faite de petites pellicules qu'ils tirent du visage d'une personne attaquée de cette maladie. La fièvre survient peu de tems après, le venin sort, & le mal guérit sans aucun accident.

Quelque confiance que les Chinois ayent en leurs Medecins, ils en ont encore beaucoup en certaines Idoles, auxquelles ils attribuent le pouvoir de guérir diverses sortes de maladies. De ces Idoles l'une est représentée sous la figure d'un homme qui tient une lance d'une main, & qui élève l'autre devant ses yeux,



1240 *Journal des Sçavans,*  
dans la même attitude que feroit  
une personne qui feroit des efforts  
pour appercevoir quelque objet éloi-  
gné. Il a, selon eux, la faculté de  
voir tout ce qui se passe à mille  
lieuës à la ronde, & de guerir le  
mal des yeux.

Il y en a un autre, représenté à  
peu près dans la même situation,  
avec cette différence qu'il tient une  
main élevée vers l'oreille, comme  
un homme qui fait attention à un  
bruit sourd qu'il n'entend que con-  
fusément. Celui-là guérit de la sur-  
dité, à ce qu'ils croient, & entend  
ce qu'on dit à cent lieuës à la ron-  
de. Il en est ainsi des autres Idoles,  
chacune passe pour avoir sa vertu  
particuliere.

M. le Gentil décrit au long les ce-  
remnies qui s'observent dans les  
funerailles des Chinois, ces ceremo-  
nies sont singulieres : on les peut  
voir dans sa lettre. Leurs habits de  
deuil sont blancs, & pendant les  
premiers mois du deuil, ils sont



couverts d'un sac de grosse toile depuis les pieds jusqu'à la tête ; ils ont autour des reins une ceinture de corde, & rien n'est plus triste à voir que leur figure

C'est une coutume inviolable dans tout l'Empire de la Chine de porter le deuil d'un pere ou d'une mere l'espace de trois ans, ces trois ans étant, selon leur Rituel, une compensation des années de leur enfance, pendant lesquelles leurs peres & leurs meres les ont portez entre leurs bras. Le deuil des autres parens est moins long, & se regle selon le degré de parenté.

Il y a des enfans qui pour mieux témoigner leur tendresse & leur respect envers leurs peres & leurs meres, gardent leurs cadavres chez eux pendant trois ou quatre ans dans un cercueil enduit d'un vernis si épais que la puanteur ne peut le pénétrer. Ils leur présentent tous les jours à manger & à boire comme s'ils vivoient. Pendant tout le tems

1242 *Journal des Sçavans*,  
que dure ce deuil, ils n'ont d'autres  
siège qu'un escabeau couvert d'une  
ferge blanche, & ils dorment à terre  
auprès du cercueil sur une simple  
nate tissée de roseaux. Ils ne man-  
gent point de viande & ne boivent  
point de vin. Ils ne peuvent assister  
à aucun spectacle, soit public, soit  
particulier, ni à aucun repas de ce-  
rémonie; & s'ils sortent en public,  
ce qu'ils ne peuvent faire qu'après  
un certain tems prescrit, ils se font  
porter dans une chaise à porteurs,  
couverte de drap blanc. Nous pas-  
sons ce qui concerne les arts & les  
sciences, comme choses suffisamment  
connues.

Dans la dernière lettre il s'agit de  
l'introduction & du progrès de la  
Religion à la Chine. C'est tout ce  
que nous en dirons, cette lettre ne  
contenant que des choses qui sont  
venues à la connoissance de tout le  
monde, par les disputes élevées en-  
tre les Missionnaires, lesquelles ont  
fait assez de bruit.

Nous réservons le troisième volume pour un autre Journal.

**ÉBAUCHE DE LA RELIGION**  
naturelle, par M. Wolaſton, traduite  
de l'Ang'ois, avec un ſupplément &  
autres additions conſidérables. A la  
Haye, chez Jean Swart. 1726. in-  
4°. pp. 442.

**L**E Traducteur de ce traité qui  
fait l'éloge de ſon Auteur dans  
ſa Préface, avouë qu'il n'en connoiſt  
ni la famille ni la patrie; il a ſeule-  
ment appris que M. Wolaſton qui  
n'avoit point eu de bien dans ſa  
jeuneſſe, fut obligé après ſes études  
de ſe charger d'une Eglife, ſelon  
quelques-uns, ou d'une école, ſelon  
d'autres. Une ſucceſſion conſidéra-  
ble qui lui échut par la ſuite, lui  
donna lieu de ſe retirer à la campa-  
gne, où il compoſa ce traité ſur la  
religion naturelle. Il n'en avoit fait  
tirer d'abord qu'un petit nombre  
d'exemplaires pour quelques-uns de

1244 *Journal des Sçavans*,  
ses amis, & pour sa famille;  
comme il apprit qu'on le vou-  
contrefaire, il revit l'Ouvrage,  
le fit imprimer avec quelques  
gemens. La premiere édition est  
l'année 1722. M. Wolaſton mourut  
quelque-tems après que la ſeconde  
édition eût été publiée. Ce livre  
mérite l'eſtime des Sçavans d'An-  
gleterre; la traduction françoise  
aura un plus grand nombre de  
ſonnes en état d'en porter le ju-  
gement.

M. Wolaſton définit la religion  
naturelle l'obligation dans laquelle  
ſont tous les hommes de faire ce  
qui ne doit pas être omis, & de s'abſ-  
tenir de ce qui ne doit pas être  
fait. Mais comment connoît-on les obli-  
gations que l'homme ne doit pas évi-  
ter, & celles dont il doit s'abſ-  
tenir? C'eſt ce que l'Auteur tâche d'éclaircir  
dans la premiere ſection de  
ſon Ouvrage. Voici en peu de mots  
ſon ſyſtème.

Les propositions qui expri-

les choses sont exprimées ;  
choses elles-mêmes ; c'est com-  
me vérité d'attaquer comme  
une proposition vraie, ou de  
la combattre comme vraie une proposi-  
tion fautive, & l'on peut combattre  
une proposition de deux manieres, par des  
faits ou par des actions, & beau-  
coup plus fortement par des actions,  
que par des paroles ; car les paroles  
sont que des signes arbitraires,  
tandis que les actions sont des mar-  
qu岸s constantes de la disposition des  
intelligens ; ainsi contredire  
une proposition par des faits est la  
maniere d'une maniere plus en-  
core plus concluante qu'elle ne



1246 *Journal des Sçavans* ;  
position réduite en pratique.

Toute proposition véritable n'est que la relation entre le sujet & l'attribut telle qu'elle est : & la nature de cette relation est fixée & terminée par la nature des choses elles-mêmes ; c'est pourquoi elle ne peut être contraire à une proposition véritable , sans être également contraire à la nature , & par conséquent naturellement mauvaise. Ces natures de choses prises en elles-mêmes , sont des veritez que Dieu a toujourns connues comme telles ; nier ces veritez directement ou indirectement , c'est nier la verité ou plutôt l'infailibilité des connoissances divines , action qui ne peut être qu'infinitement mauvaise , attendu que Dieu est très-parfait , & qu'il n'y a rien en lui que de très bon.

Un exemple que l'Auteur emploie rendra ce système plus sensible. Un particulier qui a contracté un engagement avec un autre , fu

qui fût absolument con-  
son engagement n'exécutoit  
qu'il auroit promis.

car apprehende qu'on ne  
qu'il s'ensuit de son sys-  
tème toutes les actions mau-  
vaises; c'est pourquoi il  
certifier que les veritez aus-  
sies actions se rapportent,  
également constantes, en-  
des matieres d'une impor-  
tance différente, & que le cri-  
tère ou moins grand, sui-  
vant la verité contredite par

Alexandre M. W.

que Dieu le conserve & le gouverne, suivant certaines loix, & c'est ce qui s'appelle providence. L'Auteur distingue deux especes de providence, l'une generale, l'autre particuliere. La premiere est celle par laquelle Dieu gouverne les substances purement corporelles, suivant certaines loix generales. La seconde est, selon l'Auteur, celle par laquelle Dieu gouverne les substances spirituelles unies à des corps. La necessité d'admettre cette providence particuliere par rapport aux hommes, est fondée, suivant M. Wolaſton, sur ce que les hommes devant être traitez suivant la raison, il faut les traiter suivant ce qu'ils sont; les hommes vertueux, justes, pleins de bonté, &c. les hommes vicieux, injustes, cruels, &c. suivant ce qu'ils sont les uns & les autres; leurs différentes conditions doivent également être prises & considerées pour ce qu'elles sont, & c'est ce qui ne sçauroit

...tant de qu'ils font,  
tangera-t'il continuellement  
port à eux, les loix genera-  
lesquelles il gouverne les  
es purement corporelles ?  
il tous les jours des miracles ?  
on répond que quoiqu'on  
par rapport aux hommes  
vidence qui ne se regle point  
loix generales, on n'est point  
de dire pour cela que Dieu  
miracles perpetuels. Dieu  
tout prévû & tout réglé, le  
que l'homme doit raisonna-  
attendre de ses prieres &  
Bonté. *à se servir dans l'ordre*

1252 *Journal des Sçavans,*  
plusieurs révolutions particulieres.  
Il n'est pas impossible que plusieurs  
choses qui se rapportent en même-  
tems à plusieurs événemens, arri-  
vent par le moyen d'une secrete &  
quelquefois subite influence sur nos  
esprits, ou sur les esprits de ceux  
dont les actions peuvent nous inte-  
resser; enfin des êtres invifibles dont  
la nature est superieure à la nôtre,  
peuvent par des voyes inconnuës  
être les ministres de la providence  
divine; & sans violer les loix gene-  
rales de la nature, ils peuvent, sous  
la cause premiere, être les auteurs  
de plusieurs accidens particuliers qui  
nous arrivent.

Une autre objection qui ne pa-  
roît pas moins forte sur la provi-  
dence particuliere par rapport aux  
hommes, se tire de ce que les gens  
de bien sont souvent accablez de  
malheurs, tandis que le méchant est  
dans la prosperité; à quoi notre Au-  
teur répond, 1<sup>o</sup>. qu'on ne sçait pas  
toujours certainement quel homme



Fortune des autres ; ce qui  
lui déplaît souvent à l'au-  
tremêmes choses ne déplai-  
ent à différentes personnes  
même degré. Plusieurs mal-  
heurs souvent compensez par  
les superieurs, ou par la feli-  
cité extraordinaire que d'autres  
seus procurent. 3°. Que les  
qui sont membres d'une  
sont étre compris dans les  
generales de cette société.  
les souffrances présentes de  
de bien sont compensées  
rance des plaisirs à venir ;  
raisonnable de préférer à

vant la loi naturelle, « l'homme doit

- « adorer Dieu, c'est-à-dire que nous
- « devons avouer par quelque acte
- « solemnel, convenable & distinct
- « de nos autres actes, que Dieu est
- « ce qu'il est, & que nous sommes ce
- « que nous sommes, c'est-à-dire, que
- « nous devons avoir recours en êtres
- « dépendans à l'être suprême, & au
- « gouverneur du monde, avec ac-
- « tions de grace de ce dont nous
- « jouïssons, avec priere pour obte-
- « nir ce qui nous manque, ou ce
- « qu'il sçait nous être expedient.

Lorsque nous prions l'être infiniment parfait, dit M. Wolaſton, notre dessein n'est pas de mouvoir son amour ou sa compassion, mais d'exprimer notre sentiment de nous-même, & de notre condition, d'une manière qui nous rende plus dignes de l'émanation de la bonté divine, & propres à recevoir les marques de son amour, que nous appellons, & qui sont à notre égard des effets de compassion, quoiqu'elles ne viennent d'aucun changement dans la divinité.

Juillet 1727.

1255

Dans les trois sections suivantes  
M. Wolaſton propoſe pluſieurs ver-  
itez qui concernent 1°. Le genre  
humain en general & anterieurement  
toutes les loix humaines. 2°. Les  
vertitez particulieres & le gouver-  
nement. 3°. Les familles & les pa-  
res. Enſuite il vient dans la der-  
niere ſection aux veritez qui ſe rap-  
portent uniquement & indirecte-  
ment à un homme privé; c'eſt dans  
cette ſection qu'il recueille  
ce que la raiſon fournit de plus fort  
pour établir l'immortalité de l'ame.  
Dans tout l'Ouvrage l'Auteur a  
employé la methode geometrique au-  
ſſi le ſujet qu'il traitoit a pu  
ſe prêter à cela.

Comme ce livre ait été fort eſti-  
mé en Angleterre, le ſiſtème de M.  
Wolaſton n'a point été du goût de  
ſes ſavans de ce pays-là; ce  
ſiſtème avance dans la premiere  
ſection la bonté morale des  
hommes, conſiſte dans la con-  
ſideration de la nature des choſes, a été

critiqué par deux Auteurs , dont l'un est un Anonyme , duquel M. de la Chapelle a parlé dans le douzième tome de sa Bibliothèque Angloise ; l'autre est M. Clarke , que le Traducteur de M. Wolaſton qualifie Maître d'Ecole de Hull. Le Traducteur employe une partie de ce ſuplément à répondre avec le plus de ſolidité qu'il lui eſt poſſible, aux objections de ces deux Ecrivains , il y fait auſſi l'éloge du ſyſtème expliqué dans la première ſection de l'ébauche de la religion naturelle. Ce ſyſtème lui paroît le plus ſimple, le plus naturel & le plus étendu de tous ceux qu'on a employés juſqu'à préſent pour expliquer la moralité des actes humains ; il le croit auſſi le plus propre à répondre aux objections des libertins.

Le Traducteur n'eſt pourtant point du nombre de ceux qui voudroient faire entendre que tout eſt également admirable dans les Ouvrages qu'ils ſe donnent la peine de

prendre un parti contraire à  
l'Auteur, sans attaquer son  
general. Il trouve mauvais,  
simple, que M. Wolaſton ad-  
mette la perception dans les bêtes ;  
et qu'il soutienne que l'ame peut être  
quelque tems ſans une pen-  
ſée, qu'en parlant de l'ac-  
tion de Dieu ſur les creatures, il  
nue pas la prémotion phyſi-  
que. Le Traducteur inſiſte beau-  
coup ſur ce dernier article, & il tâ-  
che de prouver dans une diſſertation  
que la prémotion phyſique eſt poſ-  
ſible, qu'elle n'eſt point injurieſe  
à Dieu, & qu'elle eſt néceſſaire ;  
et qu'elle eſt compréhenſible de la maniere  
la plus ſimple, & la plus conſervée.



1258 *Journal des Sçavans*,  
concilient avec d'autres veritez con-  
stantes ; pourquoi un esprit infini  
ne pourroit-il point agir physique-  
ment sur un esprit fini, sans que  
celui-ci perdît rien de ses facultés  
essentiellles ?

**QUESTIONS SUR LES DEMISSIONS**  
*des biens, avec deux dissertations*  
*l'une en la question six, sur les statuts*  
*personels, réels & mixtes. L'autre sur*  
*la question dix-neuf, sur les impenses*  
*& ameliorations. Par M. Louis Boulenois,*  
*Avocat au Parlement. A Paris*  
*chez Gabriel-François Quillart*  
*fils, Imprimeur-Libraire-Juré à*  
*l'Université, rue Galande à l'An-*  
*nonciation. 1727. in-8°. pp. 318.*

**I**L y a déjà quelque tems que M.  
Boulenois donna au Public la  
Préface de cet Ouvrage, & quel-  
ques morceaux qui devoient faire  
partie de ce Traité. En rendant  
compte dans le Journal du mois de  
Mars dernier de cette Préface, qui  
contient

Juillet 1727.

1259

ient le plan du livre & de la  
tation sur les statuts personnels,  
& mixtes, nous avons crû  
voir avancer que l'exécution de  
projet feroit plaisir à ceux qui ai-  
ent la Jurisprudence, parce que  
n'avions point encore de traité  
cette matiere, & qu'on ne trou-  
ans les Ouvrages de nos Juris-  
ultes François que quelques dé-  
as particulieres sur un sujet si  
ortant.

Notre Auteur divise ce traité en  
questions. Après avoir donné  
idée de ce contrat, que les Ju-  
consultes appellent démission de  
s, il examine par qui & en fa-  
de qui les démissions de biens  
ient être faites, par quel acte on  
le faire, quels biens doivent y  
compris, si on peut forcer les  
iers d'accepter les démissions,  
démettant peut faire un parta-  
négal entre les démissionnaires.  
les regles on doit suivre pour  
démissions, quand les biens du

Juillet.

O R

nous rapportons les décisions de l'Auteur sur chacune de ces questions principales, & sur celles qui y sont incidentes ; il suffira de donner un précis de deux articles.

Prenons d'abord la question troisième, où l'Auteur examine si la démission doit être de l'universalité des biens. L'Auteur répond contre l'avis de M. le Brun dans son traité des successions, que la démission doit être de tous les biens du démettant ; cette décision est une suite de la définition que l'Auteur a lui-même donnée sur la démission ; qu'il appelle un abandonnement qu'une personne fait de tous ses biens à son héritier présomptif par anticipation de succession. Si la démission est une imitation de la succession, elle doit être universelle, parce qu'un droit successif, dit l'Auteur, est toujours universel, & que la loi ne défère point une succession pour partie seulement. M. Boulenois croit cependant que le démettant peut se réserver

ver l'usufruit des biens dont il s'est démis, pour que cet usufruit lui tienne lieu d'alimens. Il estime encore que le démettant peut se réserver quelques meubles pour son usage, & même quelque somme ou quelques effets, dont il conserveroit la faculté de pouvoir disposer par testament. Ces sortes de réserves ne donnent point d'atteinte à l'universalité d'une donation entre vifs, ni par conséquent à celle d'une démission de biens. L'Auteur excepte de la règle qu'il prescrit pour l'universalité des biens dans la démission la Coutume de Bretagne, qui par l'article 537 permet de faire des démissions de la totalité ou d'une partie de ses biens. La raison en est, que dans cette Coutume la démission est irrévocable, & qu'on la regarde par cette raison plutôt comme une donation entre vifs, que comme une succession anticipée.

Dans la question 20, notre Auteur demande si le démettant révo-

1266 *Journal des Sçavans* ;  
qu'illement perir la mémoire de ceux  
qui s'y distinguent dans les sciences,  
tandis que d'autres nations sont  
si soigneuses de transmettre à la posté-  
rité l'histoire de leurs Sçavans.  
C'est pour faire cesser ce reproche  
que notre Auteur présente au Pu-  
blic cet essai, où il tâche d'éviter  
trois défauts ; le premier est celui  
des Allemands, chez lesquels il suf-  
fit d'avoir fait profession de science,  
où d'être Auteur d'une simple bro-  
chure, pour mériter place parmi les  
Sçavans dont ils écrivent les vies.  
Le second est celui des Italiens, qui  
donnent des mémoires trop secs &  
trop décharnez, lesquels consistent  
le plus souvent en un simple cata-  
logue, où l'on ne voit que les Ou-  
vrages de certains cantons ou de cer-  
taines villes, & encore sans dattes.  
Le troisième est celui des Anglois,  
qui sont un peu trop diffus dans les  
vies qu'ils donnent des Sçavans de  
leur pays.

Le Père Nicéron évite un qua-



trième défaut, qui est de ne parler que des Scavans de sa nation. Il n'a pas cru devoir s'attacher seulement aux François. Tous les Scavans de de quelque nation qu'ils soient trouvent place dans ses mémoires ; mais comme le nombre en est presque infini, il préfère d'abord les plus illustres aux autres qui pourront, dit-il, venir dans la suite sur les rangs. Nous laissons aux Lecteurs à juger si cette methode qui n'admet aucun ordre, convient bien à un Ouvrage comme celui-ci. La quantité suffisante de materiaux que le Pere Nicéron trouve sur un Auteur, est la seule raison qui le détermine à placer l'un devant l'autre, & il croit qu'une table alphabétique & necrologique qu'il a mise à la fin, suffit pour réparer cette confusion.

Il a tâché de rassembler sur chaque article, tout ce qu'il a pû trouver dans un grand nombre d'Auteurs. Les Journaux & les Bibliothèques lui ont fourni une partie

1268 *Journal des Sçavans*,  
des materiaux ; mais il assure qu'il  
n'en a adopté les jugemens que lorsqu'il les a vû conformes à ceux du  
Public. Il a regardé comme une règle sûre en ce genre, de croire d'un  
Auteur & de ses Ouvrages, le bien  
qu'en disent ses ennemis, & le mal  
qu'en avouent ses amis.

A la fin de ces Mémoires est un  
catalogue des Auteurs, disposé selon  
l'ordre des matieres sur lesquelles ils  
ont écrit ; ce qui est très-commode  
pour trouver sans peine tous les  
Ouvrages qui ont rapport aux sujets  
que ces Auteurs ont traité.



APPLICATION PHYSIQUE  
des Flux & Reflux surprenans de  
l'Euripe.

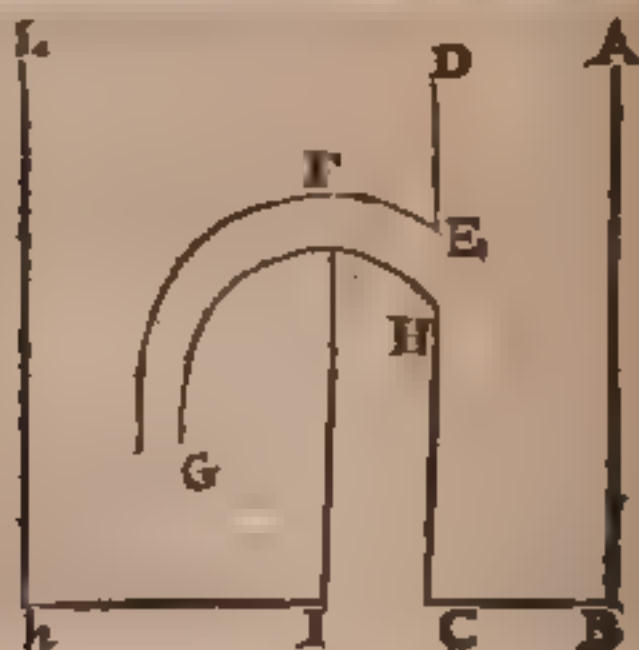
L'Euripe est un bras de la mer Egée, de la longueur d'environ milles, & si étroit qu'une galère se la peine à passer sous un pont de la traverse.

Les flux & reflux, qu'on peut observer dans plusieurs golphes, qui courent le long de son cours, sont déréglez vers les quadratures, mais alors douze ou treize fois en 24 heures, mais réglez vers les nouvelles & les pleines lunes, lorsque les retardemens journaliers sont les mêmes que ceux de l'Océan.

Les eaux ne montent que fort rarement jusques à deux pieds, tant dans les jours réguliers, que dans les jours irréguliers, & lorsqu'elles montent, elles sont portées vers les Isles de l'Archipel, où la mer a assez d'étendue; au lieu qu'elles coulent vers

1270 *Journal des Sçavans,*  
 la Thessalie, & s'engouffrent dans le  
 canal qui conduit à *Salonichi*, ou Thes-  
 salonique, quand elles descendent.

Pour rendre raison de ces flux &  
 reflux surprenants, soit *A B C D* le



profil de l'Euripe, dont *B C* soit le  
 fond, par où l'eau entre dans ce  
 bras de mer, au travers du sable &  
 du gravier, comme elle entre con-  
 tinuellement dans un puits ordina-  
 re, ou dans un ruisseau, à sa source :  
 & soit *E F G* un canal fort ample,  
 dans un rocher, par où l'eau de  
 l'Euripe s'écoule, comme par une  
 espèce de siphon, dans un grand &

...C, & sortant par le canal  
qui peut être rempli de sa-  
ble & de gravier, par où l'eau peut  
sortir comme en cachette. Il n'y a  
rien qui s'explique plus faci-  
lement. Mais d'où viennent les flux  
& les reflux réglés vers les nouvelles &  
anciennes luncs? C'est-là la difficulté,  
et rendre raison de ce phéno-  
mène suppose que le bassin H I  
dans lequel l'Euripe décharge  
l'eau, par le canal E F G, a com-  
munication avec une mer, qui, ayant  
des flux & reflux ordinaires, demeure  
sous des bords de ce bassin,  
et qu'il y a une mer, mais qui le



## VOYAGES DE GULLIVER.

Paris, chez Gabriel Martin  
 Hyppolite-Louis Guerin Libra-  
 res, rue S. Jacques, & dans  
 boutique de la Veuve Cousteau  
 chez Jacques Guerin Libraire  
 Quay des Augustins. 1727. in-  
 2. vol. avec fig. Tome I pp. 289  
 sans compter la Préface. Tome II  
 pp. 289.

**C**E Livre, écrit en Anglois, & de la composition de M. Swift connu par quantité d'autres Ouvrages. Son Traducteur nous avoue qu'il ne l'a pas exactement suivi tout, qu'il a changé, ajouté & retranché, suivant son goût, ou plutôt, si on l'en croit, suivant le goût du Public. Il nous annonce, pour nous dédommager, une traduction littérale, qui se fait en Hollande, qui, selon lui, ne peut manquer d'être fort mauvaise. Les motifs de son pronostic sont les mêmes, qui l'ont engagé aux changemens, aux additions & retranchemens.

Juillet 1727.

1275

tions & aux retranchemens, dont il fait l'aveu.

Quatre voyages composent ces deux volumes : dans le premier sont les voyages de *Lilliput* & de *Brobdingnag* : le second renferme le voyage de *Laputa*, & celui du pays des *Houyhnhnms*.

I. Gulliver part d'Angleterre, son pays natal, pour aller à la mer du Sud. Après un naufrage, dont il échappe à la nage, il arrive à *Lilliput*. À peine est-il à terre, qu'il s'endort sur le rivage. Les habitans du pays, qui sont des hommes de six pouces, et étonnez à la vue d'un si prodigieux corps, prennent la précaution d'enchaîner si bien, qu'à son réveil il ne peut remuer ni bras ni jambes. Au premier effort qu'il fait, les Pygmées s'enfuient fort effrayez, & font sur lui plusieurs décharges de piques, c'est-à-dire, d'aiguilles fines. Pour calmer leur fureur, il prend le parti de demeurer tranquille, & par cette marque de sou-

P 5

1276 *Journal des Sçavans*,  
mission, il obtient qu'on lui donne  
à boire & à manger. C'est un pénible travail, pour le petit peuple, qu'un tel repas à servir. Plus de cent hommes escaladent les côtez du Géant, pour voiturer vers sa bouche toutes les viandes qu'ils peuvent porter dans leurs plus grands paniers. Six pains ne font qu'une de ses bouchées, & les plus grands tonneaux de toutes les caves sont roulez vers sa main, & défoncez pour lui servir de gobelets : il en vuide un grand nombre, avant que d'être dé-falteré.

Après cette réfection, il retombe dans un sommeil, dont on profite, pour le mener à l'Empereur. L'embarras est de le transporter. On y parvient, par le moyen d'un chariot à vingt-deux rouës, construit par cinq mille Charpentiers & Ingénieurs, sur lequel Gulliver est élevé en moins de trois heures, par neuf cens hommes robustes, dont les forces sont multipliées par un grand

... pour alimenter les hommes  
mises, pour la subsistance du  
... tous les villages des environs,  
... toises à la ronde, sont obligez  
contribuer, en fournissant, tous  
matins, six bœufs, quarante mou-  
... & d'autres provisions à pro-  
... 600 domestiques sont mis  
... de lui, pour le servir, & 300  
... travaillent à l'habiller à la  
... du pays.

... ces entrefaites, les poches  
... itées, par l'ordre de l'Empe-  
... Les Commissaires nommez,  
... cette grande expédition, dres-  
... procès verbal de ce qu'ils trou-

1278 *Journal des Sçavans,*  
blanches, environ de la grosseur de  
trois hommes, & liées d'un cable  
bien fort. Les pistolets de poche  
sont deux grands piliers de fer,  
creux, attachez à de grosses pièces  
de bois, & garnis d'autres pièces de  
fer en relief, ferrant un caillou cou-  
pé en talus. Le peigne est une pa-  
lissade, pareille à celle qui est devant  
la cour de sa Majesté *Lilliputienne*.  
La tabatière est un grand coffre d'ar-  
gent, qu'on ne peut lever, & dans  
lequel un des Commissaires étant  
entré, a de la poussière jusqu'aux ge-  
noux, & éternuë pendant deux heu-  
res. La montre est un globe d'une  
grosseur énorme, qui fait un bruit  
continuel, à peu près comme celui  
d'un moulin à eau, & qui passe pour  
un animal inconnu, ou pour la Di-  
vinité adorée par Gulliver.

L'Empereur, pour divertir sa  
Cour, fait passer son Armée en re-  
vûe, entre les jambes du colosse,  
tambours battans, enseignes dé-  
ployées & piques hautes; les rangs



connoître l'idée qu'on avoit  
Par exemple, on lui défend de  
aller jamais dans un pré, ou dans  
un champ de bled, de peur qu'il ne  
soit un laboureur. On lui ordon-  
ne de marcher avec assez de circonf-  
spection, pour n'écraser ni hommes,  
ni bœufs, ni voitures; & de ne  
pas, par force, aucun *Lilliputien*  
ou *main*. Il lui est enjoint de  
se rendre dans les besoins pressans de  
son Courier du Cabinet dans  
un instant, &c. Après lui avoir fait  
serment sur tous ces articles,  
il signe, par jour, autant de

1280 *Journal des Sçavans,*  
tion entre le volume de Gulliver &  
celui d'un *Lilliputien*.

*Bléfuscu* est une île située au nord-nord-est de *Lilliput*, dont elle est séparée, par un canal de quatre cens toises de large. Il y avoit, entre les habitans de cette île & ceux de *Lilliput*, une guerre qui duroit depuis long-tems : Gulliver la termine lui seul, par une action éclatante. Il traverse le canal, où il trouve pied par tout, excepté dans l'espace de quinze toises : il arrive au port de *Bléfuscu*, où étoit une puissante flotte, toute prête à faire une descente à *Lilliput* ; il attache un crochet à chaque vaisseau, & par le moyen d'une botte de ficelle, qu'il a portée avec lui, il emmène toute la flotte à *Lilliput*.

Malgré le service signalé, qu'il vient de rendre à l'Etat, on lui fait secrètement son procès. L'Amiral jaloux du succès merveilleux que Gulliver avoit eu, a grande part à cette cabale. D'ailleurs l'Empereur,

ment les *Bléfajaniens*. On ne  
donc qu'à former contre  
accusations les plus graves,  
s'en acquitte si bien, qu'il  
digne de mort, comme cri-  
de léze-majesté. Cependant, en  
ration de ses grands exploits,  
estrait à ordonner qu'il aura  
crevez, & qu'on le laissera  
lentement, faute de nourri-  
Les articles du procès sont  
iez ici tout au long.

premier grief roule sur une  
e, que le *grand homme* avoit  
onté d'éteindre. Le feu avoit  
ne nuit, à l'appartement de  
atrice; Gulliver éveillé par  
e, avoit arrêté tout à coup

1282 *Journal des Sçavans* ;  
chef d'accusation est tiré de la ré-  
tance que Gulliver avoit faite aux or-  
dres de l'Empereur, qui vouloit é-  
vahir l'Empire de *Bléfuscu*. En troi-  
sième lieu, on lui reproche la vic-  
tu qu'il avoit reçue des Ambassadeurs  
*Bléfuscudiens*, après le Traité de paix  
conclu entre les deux Couronnes.  
Enfin on lui fait un crime d'avoir  
demandé à l'Empereur de *Lilliput* la  
permission d'aller rendre ses devoirs  
à sa Majesté *Bléfuscudienne*.

Le Voyageur averti de sa disgrâce  
par un Secrétaire d'Etat son ami, se  
sauve dans l'isle de *Bléfuscu*, où  
il est reçu avec de grands honneurs.  
Trois jours après son arrivée, il  
apperçoit du rivage une chaloupe  
qu'il juge être échappée de quelque  
nauffrage ; il fait si bien qu'il l'attrape,  
& il s'en sert, après avoir pris  
l'agrément du Roy, pour se mettre  
en mer, dans le dessein de retourner  
en son pays. Dès le deuxième jour  
de sa navigation, il rencontre un  
vaisseau Anglois, qui le reçoit,

de brebis & de béliers, pour  
de ces espèces en Angleterre :  
seulement les rats du vais-  
sageurent une de ses brebis.

Gulliver, deux mois après  
sur en Angleterre, se rem-  
bar un vaisseau, qui partoît  
rate. Il esluve une tempête,  
fut la description, avec un  
de marine, qui fait souvenir  
qu'on trouve dans Rabe-  
cat. 18 & suivans. Le calme  
on continuë la navigation,  
voir où l'on va. Dès qu'on  
re, douze hommes de l'é-  
sire dément une chose



1288 *Journal des Sçavans*,  
perçoit des habitans, qui le regardent. Pour couper court, l'isle descend jusques sur le rivage, & Gulliver y est admis avec beaucoup d'humanité. Cette isle s'appelle *Laputa*. L'Auteur en fait ici la description; il y joint le caractère des habitans de l'un & de l'autre sexe, dont il ne donne pas une idée fort avantageuse: il explique enfin comment l'isle aérienne descendoit & montoit, soit perpendiculairement, soit obliquement, par le moyen d'une grosse pierre d'aimant, dont l'un des poles étoit attractif, & l'autre répulsif, par rapport aux terres sujettes à la domination du Roy, qui faisoit sa résidence ordinaire en cette isle.

Ce qu'il y a de plus singulier dans le génie des *Laputiens*, c'est la fureur qu'ils ont tous pour les Mathématiques. Un tailleur prend la mesure d'un habit, avec un quart de cercle; un cuisinier donne, aux morceaux qu'il sert, des figures géométriques,

res, ou bien il les présente sous  
de divers instruments de  
ce : les amans passionnez em-  
et d'Euclide leurs expressions  
tendres.

goût général chez les *Lap-  
tèques* est une méditation  
te & continuelle ; ce qui fait  
as les conversations les plus  
as ne savent ni quand ils doi-  
nt, ni quand ils doivent écou-  
er pour cela que chaque per-  
ai a le moyen de payer des do-  
es, en a toujours un à ses trouf-  
d'une vessie, qui est attachée  
d'un bâton, & qui contient  
pois & petits cailloux. L'a-  
de ce *Moniteur* (on appelle  
ui qui porte la vessie) est de  
un coup de son instrument  
ouche de son maître, lorsque  
ui de parler, & sur l'oreille,  
vertir de faire attention à ce  
nt les autres. Les *Laputens*  
as moins besoin de ces sortes  
ans dans les rues ; autrement

ils iroient, en rêvant, donner de la tête contre un mur, ou contre quelque autre rêveur, & ils courroient risque de tomber dans le premier précipice, qui se trouveroit sur leur chemin.

Gulliver obtient du Roy la permission de quitter l'isle volante, pour aller à *Lagado*, capitale des *Balnibarbes*, qui font partie du Royaume de *Laputa*. Il y visite une Académie composée de 500 *Ingénieurs*, dont les uns travaillent à différens projets, pour perfectionner les arts, tandis que les autres fabriquent des systèmes pour les sciences. Un des artistes ramasse les rayons du soleil dans des phioles, qu'il scelle hermétiquement. Un autre, qui est le Doyen de la compagnie, travaille, depuis sa réception, à rendre aux excréments humains leur nature d'alimens. Un troisiéme, qui est sur le point de publier un traité concernant la malléabilité du feu, a consacré une partie de ses veilles à la

...on en aveugle ne, qui  
une manufacture de couleurs :  
les apprentis sont aveugles ,  
le maître. Deux autres mem-  
ce corps célèbre s'appliquent  
culture des terres. Le premier  
on enfoûille dans un champ,  
en espace , une certaine  
de gland & de châtaignes,  
on y lâche un troupeau  
bons , & il assure que la terre  
en-tôt en état de recevoir la  
re. Le second est d'avis qu'on  
les charuës à voiles , & pro-  
même expédient pour les  
de poste. Un Astronome de

1292 *Journal des Savans,*  
mouvement diurne & le mouvement  
annuel du soleil, afin qu'ils s'ac-  
cordent avec ceux de la girouette.  
de celui-là est un Médecin qui  
pompe les vents du corps, par le  
moyen d'un soufflet, pour guérir la  
colique. Nous ne nous arrêtons  
point aux faiseurs de systèmes, car  
les chimères répondent parfaitement  
à celles que nous venons d'envisager.

Le Voyageur va de *Lagado* à  
*Maldonada*, autre ville des *Bahamas*,  
& delà à *Glubbdubdrib*, c'est-à-dire,  
isle des sorciers. Elle est ainsi  
nommée, parce qu'elle n'est habitée  
que par une tribu de sorciers, dont  
le chef, entr'autres facultés, a le  
pouvoir d'évoquer les morts, & de  
les faire répondre aux questions  
leur sont proposées. Gulliver admire  
ce talent, pour satisfaire sa curiosité,  
& ne manque pas de leur en faire  
masquer des ombres de toutes sortes  
de conditions. Il retourne à *Lagado*,  
puis il passe à *Lugnagg*, où il  
trouve des hommes immortels.



à avoir fait, en passant, quel-  
jour à Amsterdam.

Dès le commencement du  
même voyage, que Gulliver en-  
treprend, en qualité de capitaine de  
vaisseau, ayant eu le malheur de  
perdre la meilleure partie de son  
équipage, par une maladie meur-  
trière, il est obligé de faire une re-  
vue, dont il a bien-tôt lieu de se  
convenir. Il engage des bandits, sans  
nombre. Ils se révoltent con-  
trairement, pour s'emparer de son vais-  
seau, se défont de leur Capitaine,  
et mettent à bord, dans un pays  
loin. Ce pays est habité par des

1294 *Journal des Sçavans* ;  
ment au-dessus des hommes. Il y  
dans cette même contrée une race  
d'animaux nommez *Tahous*, qui ap-  
prochent fort de l'espèce humaine  
ils n'en diffèrent que parce qu'ils  
ont des griffes assez longues, par-  
qu'ils grippent par tout, avec beau-  
coup d'agilité, qu'ils ont la peau  
très-brune, & le corps presque en-  
tièrement couvert de poil. Ils sont  
soumis aux *Houyhnhnms*, qui les em-  
ploient aux mêmes travaux que  
nous faisons faire ici aux chevaux  
& aux mulets. On peut juger de  
l'étonnement du Voyageur, à sa  
première rencontre qu'il fait d'un  
cheval, qui lui semble, en hantant,  
rendre des sons articulez, & qui  
entre ensuite en conversation  
avec un second *Houyhnhnm*, qui ar-  
rive au même endroit. Sa surprise  
augmente, lorsqu'il est conduit, par  
un des chevaux, dans une maison  
meublée d'auges & de râteliers, &  
son guide, par politesse, le fait en-  
trer le premier. Le maître du loge-

un *Houyhnhnm* gris pommelé, qui  
omme, enfans & domestiques, le  
en cavales, poulains, petites  
ents, & bidets.

Gulliver passe chez ce peuple  
un *Tabou*; cependant, comme  
remarque en lui quelque étin-  
de de raison, & que messieurs les  
aux jugent, à son air, qu'il a tant  
peu d'intelligence, ils lui don-  
ent un maître, qui lui apprend la  
que du pays, & ils ont plus d'é-  
pour lui, que pour les *Tabous*  
naires. Dès que l'étranger peut  
lire entendre, il fait à son hôte  
cit de ses aventures, & a sou-  
avec lui des entretiens qui sont  
portez ici, & qui meritent bien  
de lûs.

Il n'est pas sans peine que Gul-  
trouve de quoi se nourrir; mais  
industrie & la nécessité lui font  
grand secours. Il s'acommode  
oine, de lait & de miel; car il y  
des vaches & des abeilles chez les  
*hnhnms*: il y a même des lapins,

1296 *Journal des Sçavans,*  
des oiseaux & d'autres animaux  
dont Gulliver sçavoit faire de bons  
retours de chasse. Mais ni la diversité  
des alimens de son goût, ni l'abondance  
barras de se faire des habits commo-  
dables, ni l'incommodité du logement  
ment qu'il habite, ne peuvent  
dégouter d'un pays, où il trouve  
d'esprit & de probité. Il a conçu  
pour les quadrupèdes une si pro-  
fonde vénération, & il prend  
de plaisir à leur conversation, qu'il  
souhaite ardemment de pouvoir pas-  
ser tout le reste de ses jours en  
bonne compagnie, & il est au dés-  
espoir, lorsqu'il est obligé d'en-  
tér, par Arrêt du Parlement.  
Le motif de cet exil est le scrupule  
qu'on fait au gris-pommelé d'en-  
tenir chez lui un *Tabou*, avec lequel  
il vit comme avec un de ses égaux  
blables; ce qui est jugé indigne d'un  
*Houyhnhnm*. C'est pourquoi on l'a  
honte à le renvoyer d'où il est  
nu, ou à le mettre au rang des  
autres *Tabous*, condamnez depuis

le plus doux, qui est celui  
de sortir du pays. On lui  
donne deux mois, pour construire  
un vaisseau, avec lequel il se  
barque, après avoir pris congé  
de son maître. Il aborde, dès le mê-  
me jour, à une petite isle déserte, où  
il passe la nuit. Le lendemain, il ga-  
gne une autre isle, habitée par des  
sauvages, qui le poursuivent, & qui  
ont dessein de le tuer. Il est ren-  
dus dans son canot, par un vais-  
seau portugais, qui l'emmene à Lis-  
bonne, d'où il trouve bien-tôt occa-  
sion de retourner en Angleterre. Ce



1298 *Journal des Sçavans* ;  
Ouvrage, le Voyageur s'efforce  
justifier la vérité de sa relation  
déclame fortement contre la  
vaine habitude de ceux qui sent  
être allez fort loin, pour mentir  
hardiment. Il fait ensuite une  
reponse, sur le reproche qu'on  
pourroit faire, de n'avoir pas  
né, à son retour, un mémoire  
fructif, pour la conquête des  
qu'il a vûs ; mais ce scrupule  
bien-tôt levé, par d'excellentes  
raisons qu'il allégué, pour faire  
que le projet d'une telle conquête  
seroit tout-à-fait ridicule.

La situation, l'étendue, le  
climat, les avantages & les incon-  
veniens de quelques pays peu connus  
la religion, les mœurs, les coutu-  
mes, le tempéramment & le genre  
des peuples qui les habitent ;  
ce qui fait communément la matière  
des voyages. On y décrit les villes,  
les forteresses, les temples, les  
palais, & les autres édifices consi-  
dérables ; le détail va jusqu'au plus  
particulier.

de leur embouchure ; les poissons sont gravés, aussi-bien que les quadrupèdes, les volatiles, les oiseaux & les insectes des mêmes espèces. On y parle de l'ingratitude ou de la fertilité des terres, de la manière de les cultiver, de tous les végétaux qu'elles produisent ; les mines y entrent dans la relation ; l'on a la conscience de ne rien dire des choses étrangères qu'on a vues. Les figures curieuses grossissent beaucoup le volume ; les médailles y sont gravées ; on est tenté d'y insérer le catalogue des livres qu'on a trouvés dans une bibliothèque nombreuse ;

hardies & les plus éloignées de la vrai-semblance ; mais ce mélange ne doit révolter personne. On sçait que la vérité n'est pas sûre de plaire à tout le monde par le seul air de vérité. Lorsqu'elle n'est ornée que de la beauté qui lui est propre, elle court souvent risque de passer pour austère. Elle a presque toujours besoin de quelques graces étrangères pour rendre son abord plus doux, & jamais elle ne s'insinue plus heureusement dans l'esprit, qu'en se présentant avec un certain enjouement qui la rend aimable.

Si l'on peut dire que cet avantage est nécessaire à toutes les vérités en général, de quelle utilité n'est-il pas à celles qui tendent à combattre les foibleffes & les passions humaines ? Que de précautions à prendre, que de ménagemens à observer, pour leur faire la guerre, sans choquer ceux qui en font leurs délices & leurs idoles !

Notre Auteur, qui en veut pré-

eût été difficile d'en trou-  
 ver plus convenable que celui  
 qu'il a fait choix. Ses réflexions  
 politiques, ses préceptes de  
 ses maximes de politique,  
 sublimes sur l'honneur, sur  
 la gloire, & sur tous les devoirs  
 civils, les éloges qu'il fait  
 de la vertu, l'horreur qu'il donne  
 au vice, en général, & les satyres  
 qu'il sème par tout con-  
 tre le vice de défauts en particu-  
 lier, ces choses sont amenées  
 par des préambules divertissans, &  
 par des imaginations amu-

7366 *Journal des Savans*  
loix, de leurs coutumes,  
manière dont ils élèvent  
fans. Mais plutôt c'est un  
des Ministres d'Etat, des  
des Philosophes Scholastiques  
ceux qui se livrent totalement  
que science abstraite & per-  
la République, des mau-  
vains, des Maîtres & des  
teurs, des Peres & des M-  
veillent à l'éducation des  
Sans doute il seroit à souhait  
les élevât partout, comme

Les Physiciens ne sont  
traitez dans le 3<sup>e</sup>. Chapitre  
cond voyage, où le Roi de  
gnag fait venir trois Savans  
fession, pour discourir sur  
de Gulliver. Après beaucoup  
sons de part & d'autre, il  
vient, que ce petit Corps  
tre chose qu'un jeu de  
» Décision, dit l'Auteur,  
» forme à la Philosophie  
» de l'Europe, dont les Pro-  
» dédaignant le vieux fa-



Juillet 1727. 1307

seules occultes, à la faveur  
des Sectateurs d'Aristote  
ont de masquer leur igno-  
rante, ont inventé cette solution  
veilleuse de toutes les diffi-  
cultés de la Physique. Admira-  
ble progrès de la science hu-  
maine ! Effectivement l'applica-  
tion de ce résultat, ne fait pas beau-  
coup d'honneur aux disputes de nos  
Sages.

Le 6<sup>e</sup>. Chapitre du Voyage  
de *Lingnag*, Gulliver fait au Roi  
de ce pays une description très-  
exacte du Gouvernement  
de l'Angleterre : Mais les objections  
qu'il fait ensuite  
sur le sujet du Parlement, du  
Pouvoir aux Dignitez, de la Juris-  
prudence, de la Procédure, de la  
Guerre, &c des divertissemens, ne  
sont, à beaucoup près, si favora-  
bles à la Nation ; non plus que ses  
opinions, sur l'histoire d'An-  
gleterre du dernier siècle. Pour en  
savoir plus il ne faut que lire la conclu-  
sion.

tion de cet entretien. » Mon

ami Guldreg , ( c'est ainsi que le

de Brobdi-gnag nommoit Gull

» vous avez fait un panégy

» très-extraordinaire de votre

» vous avez tort bien prouvé

» l'ignorance, la paresse, & le

» peuvent être quelquefois les

» les qualitez d'un homme d'

» que ces loix sont éclairc

» interprétées , & appliquées

» mieux du monde , par des

» dont les interêts & la capac

» portent à les corrompre ,

» broûiller , & à les éluder. »

» marque parmi vous une cor

» tion de Gouvernement, qui

» son origine, a peut-être été fi

» table , mais que le vice a to

» fait défigurée. Il ne me p

» pas même , par tout ce que

» m'avez dit , qu'une seule

» soit requise, pour parvenir

» cun rang , ou à aucune Ch

» parmi vous. Je vois que les

» mes n'y font point annoblir

Juillet 1727. 1309

vertu ; que les Prêtres n'y  
point avancez par leur piété,  
par science : les Soldats par  
conduite, ou leur valeur : les  
par leur intégrité, les Sé-  
par l'amour de leur Pa-  
ni les hommes d'Etat par  
gessé. Pour vous, qui avez  
la plûpart de votre vie dans  
voyages , je veux croire que  
n'êtes pas infecté des vices  
votre país : mais , par tout ce  
vous m'avez raconté d'abord,  
les réponses que je vous  
de faire à mes objections,  
que que la plûpart de vos  
patriotes sont la plus perni-  
ce race d'infectes, que la na-  
jamais souffert ramper sur  
face de la Terre.

Sciences, la littérature, les loix  
Militaires de *Brobding*-  
ont il est parlé dans le Cha-  
sont autant d'allusions, qui  
aisément sentir ; & nous  
que l'Auteur pouvoit se

dispenser de les faire tomber sur toutes les Cours de l'Europe , par une application un peu trop crüe. Le Voyageur ouvre un Livre de la Bibliothèque du Roi de *Brobdingnag*, dans lequel on fait voir la vanité du titre d'*Altesse* & de *Grandeur* , parmi des hommes qui ont tout au plus 150 pieds de haut. » Que penseroient les Princes & les grands Seigneurs de l'Europe , ajoute l'Auteur , s'ils lisoient ce Livre, eux, qui avec cinq pieds & quelques pouces, prétendent sans façon qu'on leur donne de l'*Altesse* & de la *Grandeur* ? Mais pourquoi n'ont-ils pas aussi exigé les titres de *Grosseur* , de *Largeur* , d'*Epaisseur* ? Au moins auroient-ils pu inventer un terme général , pour comprendre toutes ces dimensions , & se faire appeller *Votre Etendue*. On me répondra peut-être que ces mots *Altesse* & *Grandeur* se rapportent à l'ame , & non au corps. Mais, si cela est , pourquoi ne pas





gneurs, les alliances qu'ils contractent, & les fruits qui en naissent toujours vitiés (selon lui) & mes & mal tournés, quand ils sont légitimes : il ajoute que parmi Anglois, « un corps sec, mais  
« décharné est devenu une mode  
« presque infallible de noblesse  
« que même une complexion  
« buste & un air de santé vicié  
« mal à un homme de qualité, &  
« en conclut aussi-tôt qu'il est  
« fils de quelque domestique de  
« maison, à qui M<sup>re</sup>. sa mère  
« part de ses faveurs ; sur-tout  
« à l'esprit tant soit peu élevé,  
« & bien fait, & s'il n'est ni bon  
« ni efféminé, ni brutal, ni  
« vicieux, ni débauché, ni ignorant.  
Le Traducteur, à qui cette exagération a paru, comme à nous outrée, s'efforce de la mitiger, avertissant, par une Note, qu'il faut point la prendre au pied de la lettre, & en rapportant, comme d'une espèce de contrepois, le témoignage

avantageux que M. de S. Evremont  
 d de la Noblesse Angloise.

Outre l'Académie ridicule de *Laputa*, & cette multitude prodigieuse  
 de Mathématiciens, qui boivent &  
 mangent géométriquement, & qui  
 respirent de même; on peut encore  
 observer, dans ce Voyage, le portrait  
 des *Laputiennes*, que l'Auteur sem-  
 ble n'avoir pas fait pour ces femmes-  
 seulement; & les craintes frivoles  
 des *Laputiens*, qui appréhendent que  
 la Terre ne soit un jour dévorée  
 par le Soleil, que cet Astre ne s'en-  
 rouille, ou qu'il ne s'épuise, à force  
 de répandre des rayons, & qu'enfin  
 il perde entièrement sa lumière.  
 Il y a aussi un système de Politique,  
 dont la fiction renferme beaucoup  
 de vrai; & la dispute sur la manière  
 d'élever les impôts, n'est pas sans fi-  
 sse. Il s'agit de savoir s'il seroit  
 plus à propos de taxer chaque ha-  
 bitant, à proportion de ses défauts,  
 ou suivant le rapport de ses voisins,  
 ou à proportion de ses belles qua-

1314 *Journal des Scavans*,  
litez, tant du corps que de l'esprit  
selon sa propre dénonciation. Le  
teur insiste davantage sur ce de  
moyen, & paroît lui donner la  
férence. Il fait le dénombrement  
vertus qui seroient sujettes à  
capitation, ainsi que de celles  
en faudroit exempter, parce  
tant trop rares, elles ne produiroient  
pas les frais du recouvrement. Parmi  
ces dernières sont comptées la  
bité, l'honneur, la sagesse & la  
dextre; la fidélité des femmes,  
sincerité, leur bon-sens, & leur  
naturel. C'est encore là une  
hyperboles, qu'on feroit fort bien  
ne pas prendre au pied de la lettre.

Le Gouverneur de Glubbdubdub  
par le pouvoir qu'il a d'évoquer  
morts, fait revenir de l'autre monde  
quantité de personnages, qui  
leur ingénuité, ou par leur faiblesse  
font beaucoup de tort à la  
opinion que nous avons d'eux.  
crèce, César, Homère, Aristote,  
Descartes y soutiennent assez et

Juillet 1727.

1315

qu'ils ont dans la mémoire  
et posterité; & les ayeux des  
modernes découvrent bien  
afférées, qui ne sont rien moins  
que titres de noblesse. Vraisem-  
blablement l'île des Sorciers n'a été  
créée, que pour amener ces dé-  
testables fatyriques.

À l'égard des *Sculdbruggs*, ou des  
êtres immortels, nous ne voyons  
rien qui peut être le motif de cette  
allégorie; à moins qu'elle ne tende à  
montrer, d'un côté, combien il est  
dangereux d'être en commerce avec  
des êtres d'une expérience consom-  
mée; & de l'autre, qu'une longue  
vie n'est pas toujours une vie heu-  
reuse; & que les infirmités de la  
vieillesse font souvent payer bien  
cher la prérogative de mourir tard.  
C'est ainsi, comme l'Auteur paroît  
avoir beaucoup de penchant à la sa-

voir ces choses si traitées

1316 *Journal des Sçavans*,  
Après avoir dit que le mari  
*Struldbruggs* est dissous, dès  
plus jeune des deux époux en  
venu à l'âge de 80 ans; » il est  
» continuë-t-il, que de malheurs  
» humains, condamnés, malgré  
» & sans l'avoir mérité, &  
» éternellement, ne soient  
» core, pour surcroît de dis-  
» obligez de vivre avec une fi-  
» éternelle. Quoiqu'il en soit  
sommes toujours redevables au  
ducteur, qui, pour nous trans-  
fer l'esprit, nous assure, dans sa  
face, que le voyage de *Laputa* ne  
a-voir de raport qu'à la Cour d'  
gleterre.

Le dernier voyage est sans  
redit celui qui renferme le  
de critique, de morale & de  
mens vertueux. Les réflexions  
*Houyhnhnm*, sur le mensonge, le  
nement que lui cause le déve-  
ment de nos vices, ses remon-  
sur nos disputes, sur nos guerres  
& sur les causes qui les font naître.



penfées touchant l'inégalité des fortunes , tous ces endroits font autant de fages leçons , où les plus grands Philofophes trouveroient à profiter.

Eh quoi ! ( interrompt le Grismmelé , lorsque Gulliver lui parle de richelfe & de pauvreté ) toute la terre n'appartient-elle pas à tous les hommes , & n'ont-ils pas tous un droit égal aux fruits qu'elle produit , pour leur nourriture ? Pourquoi y a-t-il des *Tahous* , ( c'est-à-dire des hommes ) privilégiés , qui recueüillent ces fruits , à l'exclufion de leurs égaux ; & fi quelques-uns y prétendent un droit plus particulier , ne doit-ce pas être principalement à ceux qui , par leur travail , ont contribué à rendre la terre fertile ? On ne peut être blâmé de faire parler les Chevaux , quand on fçait les faire parler de la forte , & l'Auteur ne fait grand tort aux Allemands , lorsqu'à l'imitation de l'Empereur Charles - Quint , il met leur langue

1318 *Journal des Sçavans*,  
en paralelle avec celle d'un *Pan*  
dont les discours sont si raiso-  
bles.

Les Européens ne sont pas fa-  
dans la comparaifon des hon-  
& des *Yabous*. Les mœurs, les ce-  
ces, les converfations, le ré-  
de vivre, & le gouvernement  
*Houyhnhnms*, doivent exciter l'a-  
lation du genre humain. C'est  
que les Souverains, les Minif-  
les Juges, les Avocats, les Pro-  
cureurs, les Plaideurs, les Médecins,  
les femmes, ou plutôt les hommes  
en général, ne font pas épargnés.  
C'est-là que l'intempérance, la  
pule, l'avarice, l'infidélité dans  
mariage, font attaqués ouvertement.

Nous ne finirions pas, fi nous  
lions nous attacher à tous les  
droits, qui peuvent plaire &  
nuire : nous nous contenterons  
joûter le jugement qu'en porte  
Traducteur, dans fa Préface. « I-  
» tous ces voyages, dit-il, &  
» tout dans celui au Pair.

Juillet 1727. 1319

*Gulliver*, l'Auteur attaque l'homme en général, & fait sentir le ridicule & la misère de l'espèce humaine. Il nous ouvre les yeux sur des vices énormes, que nous sommes acoutumez à regarder tout au plus comme de légers défauts, & il nous fait sentir le prix d'une raison épurée & d'une parfaite que la nôtre.

Il nous reste encore à dire un mot des caractères qui entrent dans le ouvrage. Les habitans de *Lilliput* & de *Brobdingnag*, sont si différents de stature, qu'il ne leur sied pas mal de se ressembler un peu par les mœurs. Il est vrai qu'en les examinant de près, on y voit quelque opposition; mais nous croyons qu'elle pouvoit être bien soutenue & plus marquée. *Lilliput*, par exemple, est habité par un petit Peuple laborieux, entreprenant & belliqueux, dont le Roi mène des Armées, sur pied. A *Brobdingnag*, tout le monde s'amuse

2320 *Journal des Sçavans,*  
à voir, un petit homme qu'on  
mène par les villes ; on ne  
qu'à ce passe-tems, & le Ro  
pais se moque des Princes, qui  
garder leurs frontières par des  
dats, & qui entretiennent des  
mées en tems de paix : ces dispropor  
tions sont sensibles. Mais, après  
remarqué beaucoup d'esprit dans  
hommes de six pouces, on n'a  
pas été fâché d'en trouver  
chez ceux de 150 pieds : ces  
niers ne devoient pas exceller, co  
me les premiers, dans les Mathé  
tiques : puisque les Pygmées  
roissent livrez aux passions les  
vives, telles que l'ambition, la  
lousie, l'injustice & la cruauté.  
falloit en exempter les Géants,  
après avoir fait connoître l'orgueil  
de l'Empereur de *Lilliput*, dans  
tâtres fastueux, qu'il prend, à la  
de ses Edits, les titres de *Grand*  
d'*Altesse*, devoient être proscri  
*Brobdingnag*, autrement que par  
livre, qui en les critiquant, su

moins qu'ils sont en usage.  
Il paroît aussi que le caractère des *Pygmées*, se dément en quelques droits. La raison est immuable, disent-ils (en condamnant la variété de nos opinions) la vérité est une : où ils concluent que les disputes sont inutiles ; & ils ne comprennent pas même ce que c'est qu'incertitude. Cependant ils ont un Parlement, qui délibère, & qui agit de questions, où l'on propose différens avis ; & au sujet de Gulliver même, les uns veulent qu'on le mutilé, pendant que les autres jugent plus à propos de le bannir du païs. Ils ne peuvent souffrir l'inégalité dans les fortunes ; pourquoi se trouve-t'il, parmi eux des conditions très-différentes ? Ils ont des domestiques à leurs gages, & il n'y a pas d'apparence que les laquais soient égaux à leurs Maîtres. Un cheval obligé d'être valet, parce qu'il est né petit, n'a pas moins sujet de murmurer, qu'un homme forcé de travail.



1322 *Journal des Sçavans*,  
ler pour les autres , parce qu'il  
pas né riche.

Le même Peuple ne com-  
point le mensonge , & n'a pas  
terme pour l'exprimer dans  
langue. Prévenu qu'on est, de  
idée , on est un peu scandalisé  
voir le Gris - pommelé recevoir  
une confiance de Gulliver , &  
promettre le secret. On trem-  
qu'un autre *Houyhnhnm* curieux  
vienné à interroger le confident  
ce mystère , & ne le réduise  
conséquent ou à mentir , pour  
nir sa parole , ou à violer sa foi ,  
confesser la vérité.

Nous pourrions encore  
quelques irrégularitez semblables  
mais nous craignons d'avoir été  
ja trop longs ; & d'ailleurs ces  
gers défauts sont tellement excusés  
par le mérite du Livre , qu'il y a-  
roit de l'injustice à les compter  
puleusement.

TRAITE

TRAITE' DES NEGOCIATIONS  
de Banque, & des Monnoyes étran-  
gères; &c. Ouvrage enrichi de repré-  
sentations des susdites Monnoyes,  
gravées en taille-douce. Par Etienne  
Damoreau, Négociant à Paris. A  
Paris, chez la Veuve Cavelier,  
dans la grande Salle du Palais, à  
l'Ecu de France; & Pissot, Quai  
de Conti, à la descente du Font-  
Neuf, au coin de la rue de Ne-  
vers, à la Croix d'Or. 1727. in-  
4°. pp. 303. Planch. 32.

C E n'est point historiquement,  
que l'Auteur de ce Livre s'est  
proposé de traiter des Monnoyes  
étrangères. Ce seroit la matière de  
plusieurs volumes, curieux à la vé-  
rité pour quelques Scavans, mais  
peu utiles pour le Public. Comme  
le but de M. Damoreau n'est que  
d'instruire ici les Négocians; c'est  
uniquement sous ce point de vûe  
qu'il y considère les monnoyes.

- Ceux qui voudront s'instruire des Changes étrangers, très-peu expliqués jusqu'ici dans les Traitez qu'on en a mis au jour, trouveront dans celui-ci une méthode facile de convertir l'espèce d'un Royaume en celle d'un autre; & cela sans le secours d'aucun Maître, & par des opérations claires & intelligibles.

Cet Ouvrage est divisé en trois parties. L'Auteur a renfermé, dans la première, tout ce qui concerne les *escomptes*, ou les *rabais*, qui se font, soit sur le paiement des marchandises, soit sur la négociation des billets ou lettres de change. Et comme ces escomptes ne peuvent se déterminer que par le moyen de la *régle de trois* ou de *proportion*; c'est par l'explication de cette régle, que débute M. Damorcau. Ensuite il en fait l'application à plusieurs espèces d'escomptes, & à plusieurs questions de commerce & d'intérêt maritime. Après quoi, il donne un détail des opérations qui se font sur les frai-

ans arithmétiques, c'est-à-dire, des quatre règles, addition, soustraction, multiplication & division, sans oublier la règle de trois, sur ces mêmes fractions. Ces opérations sont d'une très-grande utilité aux Négocians, sur-tout par rapport à ce qu'ils nomment *Escomptes en dedans*, le diviseur de ces sortes d'escomptes étant le plus souvent chargé de fractions. Au reste, pour le dire en passant, on appelle *Escomptes en dehors*, le rabais qui se prend sur une somme, après y avoir ajouté le prix de l'Escompte; au lieu que l'*Escompte en dehors* est le rabais, qui se prend sur la somme même que l'on va escompter.

Dans la seconde partie de ce volume, l'Auteur traite de tout ce qui regarde les Changes étrangers. Il en donne d'abord la définition en ces termes. « Le Change étranger n'est autre chose, que la conversion des espèces d'un Royaume en celles d'un autre, par le moyen

» d'une cédule, ou d'un mandement  
 » qu'un Négociant du Royaume  
 » tire sur son Correspondant étran-  
 » ger, dans laquelle cédule est spé-  
 » cifiée la quantité d'espèces étran-  
 » gères, que son Correspondant doit  
 » compter à celui, qui se trouvera  
 » porteur de cette cédule, ou de ce  
 » mandement, & à qui l'ordre en  
 » aura été passé. » C'est par ces  
 cédules, vulgairement nommées *Let-  
 tres de change*, que se fait en Europe  
 presque tout le commerce. Mais,  
 dans les autres parties du monde,  
 observe l'Auteur, l'usage de ces let-  
 tres de change est inconnu, & le  
 négoce ne s'y fait, que par le trans-  
 port des matières d'or & d'argent,  
 & des marchandises, que l'on don-  
 ne en échange de celles qu'on en  
 rapporte.

Pour se former une juste idée des  
 Changes étrangers, il faut connoi-  
 tre distinctement les principes sur  
 lesquels ils sont fondés, c'est-à-di-  
 re, les titres de fin, les poids & les



et dans un marc de lait ou  
est surquoi M. Damoreau a  
recherches très-exactes, &  
qu'il nous expose avec or-  
plusieurs tables, où l'on  
rapports des différentes es-  
étrangères, non seulement  
des de France, mais entr'el-  
Et comme, dans ce Royau-  
valeur du marc d'or & d'ar-  
sujette à de fréquentes va-  
il a eu soin de dresser des  
du pair des espèces étrangé-  
France, depuis 27 jusqu'à  
le marc d'argent; enforte  
gré les variations, on pour-  
tous les tems, découvrir la  
de l'espèce de France, avec cel-

baissant, au-dessus, ou au-dessous de la valeur intrinsèque des espèces, suivant le plus, ou le moins de négoce, c'est-à-dire, comme l'explique M. Damortau, suivant le plus, ou le moins de demande des lettres, & suivant que les échéances de ces lettres sont à plus, ou à moins de jours.

L'Auteur a cru devoir franciser ( s'il est permis d'user de ce terme ) les noms des Monnoyes de change des pays étrangers, pour rendre ces noms aussi familiers aux François que le sont ceux de *sols* & de *livres tournois* : & quoiqu'il ne traite des Monnoyes que comme Négociant, il n'a pas manqué d'accompagner d'une explication historique celle de ces monnoyes, dont les Marchands n'ont aucune connoissance & cela, dans la vûe de ne laisser rien à souhaiter, sur ce sujet, aux gens de métier. Il ne restoit plus qu'à leur mettre sous les yeux les représentations des espèces, tant anciennes que modernes ; & c'est ce que fait au

objet à l'usage chronologi-  
que la fabrication, qu'il a re-  
comme une circonstance assez  
importante à ceux, qui feront le  
usage de son livre : 2°. qu'il  
donne plusieurs monnoyes, dont il n'a  
marqué les valeurs courantes,  
car ces pièces n'ont plus de  
usage et ne se conservent que dans  
les cabinets des curieux : 3°. qu'il a  
fait très-peu de représentations  
des monnoies à bas titre, parce qu'on ne  
utilise guères les lettres de change  
sur ces fortes de monnoyes : 4°.  
on trouvera, dans ces planches,  
plus de monnoyes ancien-

1330 *Journal des Sçavans;*

au même titre & au même poids, qu'elles avoient, sans autre changement, que dans l'effigie du Prince, & dans la date de la fabrication.

La troisième partie de cet Ouvrage roule sur les arbitrages de Banque; matière si utile aux Négocians, qui commercent avec les étrangers, que faute d'en bien posséder les principes, on s'expose à essuyer de très-grosses pertes, sur les traités & les remises, que l'on est obligé de faire avec eux. L'arbitrage de Banque considéré en lui-même, n'est autre chose, selon l'Auteur, qu'une règle de proportion, par laquelle on cherche, quelle doit être la parité entre les espèces de plusieurs places étrangères, suivant le cours des Changes des unes sur les autres; & dont l'unique but est de voir, par le quotient de l'opération, si le produit indiquera du gain, ou de la perte. Cette règle de proportion se nomme *règle de trois conjointe*; & c'est qu'une règle de trois directe composée

composée de plusieurs nombres proportionnellement conjoints.

La doctrine de ces arbitrages est fort abstraite & fort épineuse. M. Damoreau en a senti toute la difficulté. Il assure que divers Auteurs, qui ont tenté de les expliquer, ont plus obscurci la matière, qu'ils ne l'ont éclaircie. Quelques Auteurs, continue-t'il, ont prétendu éterniser leur mémoire, en publiant des livres, sous le titre spécieux d'*Arbitrages faits*, mais dans lesquels on ne trouve rien moins, que ce qu'annonce un si beau titre. Notre Auteur fait voir l'inutilité de ces sortes de tarifs, en montrant que la difficulté de l'arbitrage en question, consiste, non dans l'opération arithmétique, mais dans l'intrigue de la négociation, dont l'intelligence ne s'acquiert qu'à proportion qu'on s'applique à en pénétrer les principes. C'est à faciliter cette acquisition, que l'Auteur a mis ses principaux soins. Il



1332 *Journal des Sçavans* ;  
fournit ici les divers moyens , em-  
ployez par les plus habiles Négoc-  
cians , dans leur commerce avec les  
étrangers ; il ne cache rien à ceux  
qu'il entreprend d'instruire , & n'i-  
mite point ces Ecrivains , qui se ré-  
servent les coups de Maître , & qui  
à son avis , ne méritent que le nom  
de Charlatans. Pour lui , fort éloi-  
gné d'un tel caractère , il a la mo-  
destie d'avouer , qu'il n'ose se pro-  
mettre , quelque peine qu'il ait prise ,  
d'avoir mis ses explications d'Arbi-  
trages à la portée de tout le monde ,  
& qu'il laisse aux Lecteurs à déci-  
der , s'il a mieux réüssi , sur cet arti-  
cle , que tant d'Auteurs célèbres , qui  
tous y ont échoüé.

DESCRIPTION DE LA NATURE,  
*des causes des maladies Veneriennes ,  
& de plusieurs remedes propres à les  
guérir. Par M. Dibon , Chirurgien or-  
dinaire du Roy dans la Compagnie  
des Cent Suisses de la Garde du Corps  
de Sa Majesté. A Paris , chez Clau-*

Juillet 1727. 1333  
de La Bouiere, rue S. Jacques. vol.  
in-12. pp. 303.

Comme la plupart du monde croit que les maladies veneriennes ne se peuvent guérir que par ce qu'on appelle vulgairement le grand remede, M<sup>r</sup> Dibon qui dit avoir un remede plus doux & plus sûr, entreprend de defabufer le Public, & de faire voir que les frictions mercurielles sont dangereuses, & que le remede dont il a le secret, l'emporte infiniment sur celui-là. Dans ce dessein il expose d'abord le sentiment d'un Physicien de sa connoissance, sur la nature & les causes des maladies veneriennes, & sur les remedes qui y conviennent; puis il donne un détail de ces mêmes remedes, & de la maniere de s'en servir.

Voici un échantillon de ce que pense le Physicien dont il parle.

» La varieté qui se trouve dans  
» la texture des parties d'animaux  
» de différentes especes, même d'u-

» ne même espeece, fait qu'un même  
» remede ou même aliment doit  
» avoir différens succès dans l'œco-  
» nomie animale de ces différens ani-  
» maux. Cela est évident, si l'on  
» prend garde que le cerveau, le  
» cervelet & la moëlle de l'épine  
» aussi-bien que les autres parties  
» du corps qui en sont des appendi-  
» ces & des développemens, varient  
» en masse, en volume, en figure  
» & en proportion, non-seulement  
» en différentes espees, mais en  
» chaque espee même. Comparez  
» les oreilles, le nez, les pieds d'un  
» homme, la gueule, & toutes les  
» parties des chiens, des chats, des  
» bœufs, & généralement de tous  
» les animaux entr'eux-mêmes,  
» d'homme à homme, de chat à  
» chat, ainsi des autres, quelle dif-  
» férence ne trouve-t-on pas à l'œil  
» D'où il suit que la texture en doit  
» être différente. Les inclinations,  
» les passions, les sensations diffé-  
» rentes de ces animaux, prouvent

« encore qu'il faut que la tiffure des  
 « organes de ces proprietez anima-  
 « les foit absolument variée, l'état  
 « où fe trouve prefque à chaque  
 « moment, chaque individu, étant  
 « fujet à mille changemens par tout  
 « ce qui modifie & change le mou-  
 « vement des efprits, & leur natu-  
 « re, montre évidemment qu'un  
 « même remede, appliqué en diffé-  
 « rens tems à une même partie, y  
 « trouvera des efprits differens, &  
 « par conféquent une difpofition  
 « particuliere dans les fluides & les  
 « folides; il eft évident, dis-je, que  
 « les molecules du même remede  
 « ne pourront plus faire les mêmes  
 « combinaifons, ni donner à l'ori-  
 « gine des nerfs, les mêmes éma-  
 « nations; ainfi les effets en feront  
 « differens. On doit donc être at-  
 « tentif à l'état du malade pour don-  
 « ner les remedes: lorsqu'on a fépa-  
 « ré d'un trait de lumiere le jaune,  
 « le vert & le bleu, & qu'on fait  
 « concourir le jaune & le violet,

« ces deux dernieres couleurs en-  
« semble forment le pourpre. Sup-  
« posons que ce pourpre représen-  
« te l'état des esprits dans un mala-  
« de, il est certain que pour les  
« rétablir dans leur état naturel, il  
« faudra un remede dont les éma-  
« nations représentent le jaune, le  
« vert & le bleu, parce que ces  
« trois couleurs jointes au pourpre,  
« font le blanc, qui est l'état natu-  
« rel des esprits dans la santé. Ainsi  
« un remede, lorsque par ces éma-  
« nations ne donnera pas aux es-  
« prits ce qui leur manque, ou s'il  
« donne plus qu'il faut pour être  
« dans leur état naturel, il ne sera  
« pas capable de rétablir les déränge-  
« mens que la maladie occasionne.

Immédiatement après ces paroles,  
le Physicien continuë ainsi.

« Il arrive aussi souvent que les  
« remedes ne sont pas capables de  
« rétablir entierement ce qui est vi-  
« tié, & la cure qu'ils feront sera  
« imparfaite, cela lorsque les éma-



Jullet 1727. 1337

us ne rétablissent qu'une cer-  
te espece d'esprits, comme il  
eroit si l'on n'ajoutoit au  
pre que le vert & le bleu, &  
oubliât le jaune. Lorsque  
mede donne exactement ce  
manque aux esprits, ou leur  
equ'ils ont d'excédent, quoi-  
s excitent des évacuations  
expulsion des molecules rui-  
que les combinaisons mon-  
les forment par leurs débris,  
ont le nom de spécifiques ;  
*l'hypocacuana*, la *rubarbe* dans  
evoyemens. Il arrive aussi  
uefois que ces émanations  
ent sans occasioner de déran-  
ent apparent, soit en augmen-  
et multipliant les esprits, ou  
pendant leur dérivation vers  
es parties, comme fait le  
quina, qui agit sur le cer-  
& empêche que les esprits  
ent en trop grande quan-  
cœur & aux autres par-  
comme il arrive dans les fié-

„ vres. Le vin, l'eau de vie, les co-  
„ diaux multipliant les esprits, de-  
„ viennent dans certains cas, de  
„ grands remèdes.

De tout cela le Physicien tire la  
conclusion suivante, après laquelle  
il revient à la maladie venerienne,  
comme on va voir :

„ On ne fera donc, ce me semble,  
„ pas surpris, après ce que nous ve-  
„ nons de dire, que chaque malade  
„ ait son spécifique particulier, & que  
„ les remèdes donnez à contretem-  
„ deviennent presque toujours inuti-  
„ les ou nuisibles. Entre tous les re-  
„ mède jusqu'à ce jour, que l'expé-  
„ rience a découvert convenir à la  
„ cure de la verole, le mercure tient  
„ le premier rang. Le mercure par  
„ ses émanations rend les esprits ca-  
„ pables de dissoudre & fondre les  
„ exostoses, les nodus, les poireaux,  
„ les grains de galle, & toutes les au-  
„ tres régénérations morbifiques  
„ causées par le virus de la verole, &c.

Quelques lignes ensuite, le Phi-

Juillet 1727. 1339

On explique les avantages du remède qu'il a communiqué à M<sup>r</sup> Dibon, pour la guérison de tous les maux veneriens; remède qui n'excite aucune salivation, & qui guérit radicalement, sans que les malades soient obligez de quitter leurs affaires. On peut voir là-dessus les approbations que M<sup>r</sup> Boudin, ancien Doyen de la Faculté de Médecine de Paris, Premier Medecin de la Reine, & M<sup>r</sup> Burette, Docteur de la Faculté & Censeur Royal, ont données au Livre de M<sup>r</sup> Dibon.

HISTOIRE DES GUERRES  
& des Négociations qui précéderent  
le Traité de Vestphalie sous le Règne  
de Louis XIII. & le Ministère du  
Cardinal de Richelieu, & du Cardi-  
nal Mazarin, composée sur les Mé-  
moires du Comte d'Avaux, Ambassa-  
deur du Roy Très-Christien dans les  
Cours du Nord en Allemagne & en  
Hollande, & Plénipotentiaire au

1340 *Journal des Sçavans*,  
*Traité de Munster. Par le Pere Bo-*  
*geant de la Compagnie de Jefe*  
 A Paris, chez Jean Mariette, r.  
 S. Jacques, aux Colonnes d'He-  
 culcs. 1727. In 4<sup>o</sup>. pp. 599 *sa-*  
*la Tréface, l'Epitre Dédicatoire,*  
*Table des Matieres & celle des Som-*  
*maires. Et in 12, 2. Vol. Tom.*  
*1. pag. 494, sans l'Epitre Dédic-*  
*catoire & la Préface, Tom.*  
*pag. 484.*

C Et Ouvrage a été entrepris  
 sous les auspices de feu M<sup>r</sup>  
 Premier Président de Mesmes, qui  
 avoit communiqué au P. Bougeant  
 tous les Memoires du Comte d'A-  
 vaux pour les mettre en œuvre. Ce  
 Pere commença son travail sous le  
 yeux de ce Magistrat. M<sup>r</sup> le Pre-  
 mier President étant venu à mor-  
 rir, sa mort n'interrompit point  
 l'ouvrage commencé ; l'Historien  
 tâcha de suppléer par son travail  
 comme il fit heureusement, aux se-  
 cours qu'il ne pouvoit plus atten-

de du bon goût & du discernement de M<sup>r</sup> de Mesmes.

Le dessein du Pere Bougeant est de faire connoître l'origine, le progrès & les événemens des guerres qui agiterent toute l'Europe pendant le siècle passé jusqu'à la Paix de Westphalie, & de développer toutes les négociations qui avant cette Paix occupèrent & les Puissances ennemies & celles mêmes qui garderent la Neutralité. Comme l'Auteur doit donner bientôt l'Histoire de la Paix de Munster & d'Osnabruck, il faut regarder ce Volume-ci comme une introduction à cette Histoire. Le Lecteur prévenu par cette premiere Partie, se trouvera au fait des différens intérêts qui divisoient alors les Puissances de l'Europe : & instruit du rôle que joua chaque Souverain dans cette Guerre presque generale, il en verra avec plus de plaisir le dénouement dans le fameux Traité de Westphalie.



A l'égard du stile du P. Begeant, voici comme il s'en explique lui-même dans sa Préface : « He-  
 « reux si ne pouvant égaler le fi-  
 « du P. Maimbourg, la finesse &  
 « reflexions du P. d'Orleans, l'é-  
 « gance & la legereté de l'Abbé  
 « Vertot, la noblesse & l'élevation  
 « des Auteurs de l'Histoire Ro-  
 « maine, je puis imiter la justesse  
 « & la solidité, l'ordre & la netteté  
 « du P. Daniel. » Outre cette ju-  
 « resse, cette solidité, cet ordre,  
 cette netteté que l'Auteur amon-  
 tionne, & qui régnerent en effet dans  
 tout son Ouvrage, on remarque  
 plusieurs endroits traités avec finesse  
 & avec autant de noblesse & d'éle-  
 vation qu'il convient aux grands  
 traits d'histoire qui se rencontrent  
 sous sa plume. Car on ne doit pas  
 attendre de notre Historien qu'il ex-  
 pose les lenteurs d'une négocia-  
 tion, ni qu'il développe les chicanes  
 des Negociateurs, du même  
 style dont il raconte les exploits

aides du Duc de Baviere & du Comte de Bucquoy dans la guerre de Boheme, ou les horribles ravages que le Duc de Brunſwich & le Comte de Mansfeldt firent dans la Westphalie pour vanger l'Electeur Palatin dépouillé de ſes Etats : il faut employer des couleurs plus vives & des traits plus hardis pour rendre Gustave Adolphe penetrant dans l'Allemagne, & forçant depuis l'Elbe jufqu'au Rhin, tout ce qui s'oppose à ſon paſſage, & mourant victorieux à Ludzene. Les caracteres demandent de l'élégance & de la legerete; les négociations, de la juſteſſe dans les narrations, dans les reflexions & dans l'expoſition des efforts ſecrets qui font agir les Miſtres. On jugera par la maniere dont le P. Bougeant raconte ce qui ſe paſſa à Ambourg entre le Comte d'Avaux & les Suedois; à la Haye entre le même & les Hollandois, & par les differens caracteres repandus dans ſon Histoire, s'il eſt beaucoup

1344 *Journal des Sçavans*,  
au-dessous des modèles qu'il deses-  
pere d'égalér. Les caractères de  
Comte de Tilly, du General Ber-  
nier, de Walstein, du Comte d'A-  
vaux, de Louis XIII, des Card-  
naux de Richelieu & Mazarin, pour-  
ront servir de matière à la compa-  
raison. Le P. Bougeant déclare qu'il  
ne s'est point arrêté à faire de bri-  
lantes descriptions des Sieges & de  
Batailles que son sujet lui présentait.  
La clarté de la narration, l'enchaîne-  
ment des faits, la pureté du style,  
enfin un certain arrangement qui,  
comme un fil non interrompu, con-  
duit peu à peu jusqu'au dernier dé-  
nouement, ne doivent point faire  
regretter le détail pompeux d'un  
Siege & d'une Bataille, ni ces ta-  
bleaux travaillés d'imagination sur  
lesquels un lecteur toujours pressé  
de voir l'événement, ne voudrait  
jetter les yeux qu'en passant.

Quant au fond de l'Ouvrage, le  
P. Bougeant a suivi les Historiens  
les plus exacts dans tout ce qui re-

les mémoires particuliers  
en aussi entre les mains. Il  
estement les uns & les autres,  
voye aux manuscrits de la  
de Mesmes & à la bibliothe-  
M<sup>r</sup> Colbert, les Lecteurs qui  
croiront pas.

es avoir rendu compte du  
& du style de cette histoire, &  
les sources où on l'a puisée, il  
reste plus qu'à donner une  
idée des guerres & des nego-  
qui en font le sujet.

premiere origine de ces guer-  
estes, qui dans les deux der-  
cles remplirent l'Europe de  
de carnage, fut la révolte  
contre l'Eglise Romaine :

Princes que de prétendues exactions de la Cour de Rome irritaient depuis long-tems contre les Papes , saisirent avec ardeur l'occasion qu'on leur présenta de secouer le joug de l'Eglise Romaine. Luther leur mit lui-même les armes à la main.... L'intérêt, l'ambition, l'envie, l'amour même & la haine, toutes les passions déguisées sous les apparences du zele, devinrent tour à tour les ressorts de ces grands mouvemens.... L'Allemagne devint le théâtre d'une guerre funeste dont tout l'Empire fut ébranlé, & qui le mit plus d'une fois en danger d'être enseveli sous ses propres ruines. L'agitation de l'Allemagne se communiqua à tous les Etats qui l'environnent. De ce centre de l'Europe le feu de la guerre pénétra jusqu'aux extrémités. L'on vit en même-temps toutes les Puissances armées pour se secourir, ou pour se détruire mutuellement.



de Munster ramena enfin,  
moins en partie, le calme &  
le silence.

Et ainsi que l'Auteur trace,  
ainsi dire, l'esquisse de son his-  
toire fut en l'année 1530 que la  
se forma à Smalcade la ligue  
protestans. La guerre fut lon-  
gue & sanglante, & les succès fu-  
rent égaux entre les deux par-  
tis. On vit d'abord l'Electeur de  
Saxe le Landgrave de Hesse dans  
le camp de Charles-Quint. Mais le  
pape où se trouvoit la liberté Ger-  
manique ayant réveillé les autres  
qui avoient paru neutres,  
Henri II, qui d'ailleurs

deric, cousin du Duc Maurice. Cet Empereur, à qui rien jusqu'alors n'avoit résisté, fut contraint de fuir, & d'accorder enfin aux Protestans presque toutes leurs demandes. Dans le traité de Passau, l'Herésie qui parut alors donner du relâche à l'Allemagne, déploya avec plus de violence toutes ses fureurs contre la France, sous les Regnes de Charles IX & de Ferdinand III. Tandis que les Empereurs Ferdinand I & Maximilien II laissoient jouir tranquillement les Protestans de la liberté qu'ils avoient obtenuë à la paix de Religion, la succession du Duc de Cleves & de Juliers mort sans enfans, ramena en Allemagne la discorde bannie de France par la sagesse de Henri le Grand. L'Empereur Rodolphe, pour accommoder tous ceux qui prétendoient à cette riche succession, envoya des troupes pour se l'assurer. Cette guerre en produisit une autre. L'Archiduc Mathias, les armes à la main, & d'intelligence avec les Pro-

ans, & après les avoir mena-  
cé pour devenir leur maître, il  
eut leur faire sentir qu'il l'é-  
toit. Delà les troubles de Bohé-  
me, & de Moravie par le Comte de la Tour.  
Le contagion se répandit jusques  
en Sileſie, l'Autriche, la Lu-  
ſace, la Hongrie, la Moravie. Fer-  
dinand II ſucceſſeur de Mathias, &  
par conſéquent, ces pays ap-  
partenant, ſe vit obligé d'en faire  
recherche; & par les armes & par  
negociations, ſecondé du Duc  
de Baviere, du Comte de Bucquoy,  
de Tilly & de Walſtein, il enleva à  
leur Palatin la Couronne de  
Bohême, que les Etats lui avoient  
offert. Il leur donna mille milles

1350 *Journal des Sçavans* ;  
soit dans le tems même qu'on traite  
de la paix generale. À mesure que la  
Maison d'Autriche multiplioit ses  
conquêtes & dans l'Allemagne, &  
dans l'Italie, où les Espagnols s'é-  
toient rendus maîtres de la Valteli-  
ne, elle multiplioit aussi le nombre  
de ses ennemis. Les défaites de Chris-  
tian IV Roy de Danemarc, la con-  
quête du Duché de Mekelbourg,  
que l'Empereur donna à Walftein,  
la prise de plusieurs places sur la  
côte de la Mer Baltique, enfin le  
siege de Straland attirerent en Alle-  
magne Gustave Adolphe, comme le  
siege de Casal par l'armée Espagno-  
le, avoit attiré en Italie les Fran-  
çois ; les uns & les autres résolus  
de mettre des bornes aux progrès  
de la Maison d'Autriche. Après la  
mort du Roy de Suede, enlevé au  
milieu de ses triomphes, la France  
soutint toujours par de grands sub-  
sides d'argent, le parti des Suedois  
en Allemagne ; ménageant tellement  
ses secours, qu'elle pût affoiblir la

voit ici combien le Comte  
eut besoin d'adresse , d'ac-  
cès de patience pour retenir les  
dans l'alliance de la France.  
surmonter les obstacles que  
osoient leur jalousie , leur  
e , leurs soupçons , leur dé-  
ment , leur avidité de se ven-  
des haut prix. Il eut à rete-  
ur ainsi dire , enchaînez pen-  
de longue guerre , les bras  
onois & des Danois , que  
verêts & les sollicitations de  
de Vienne pressoient de dé-  
guerre à la Suede : il eut à  
la délicatesse des Princes  
même alliez de la Fran-



1352 *Journal des Sçavans*,  
peroient point de voir finir les ma-  
de l'Allemagne, qu'en s'unif-  
avec leur chef pour chasser les Su-  
dois.

On peut dire qu'après le dé-  
qu'on trouve ici des plus brillantes  
campagnes, on revient toujours  
lontiers aux traitez & aux négocia-  
tions dont les quatre derniers livres  
de l'histoire sont remplis. Quelque  
éclatante que soit la conquête de  
Valteline par le Duc de Rohan  
goûte un plaisir plus délicat à  
les ressorts qu'employent le Roy  
France & l'Empereur pour  
croire qu'ils vouloient la paix, qu'  
qu'ils la craignissent également.  
Cardinal de Richelieu trouvoit  
même-tems dans la guerre son in-  
rêt particulier & le bien de l'E-  
L'Empereur ne vouloit point qu'  
ter les armes qu'il n'eût détaché  
Suede de la France, de peur de  
cevoir la loi de deux Alliez si po-  
sans, déterminez à ne point né-  
cier l'un sans l'autre, & obstinés

n'accorder qu'une treve qui les lais-  
soit dans la possession de leur con-  
quête, en attendant une paix éloi-  
gnée. Après avoir vû le Duc de  
Veimar dans l'Alsace & dans la Sua-  
beaux mains avec quatre Generaux,  
qu'il fait tous prisonniers à la se-  
conde journée de Rhinsfeld, & si-  
gnaler chaque jour par une victoire  
ou par la prise d'une ville, on n'est  
pas moins charmé de voir aux pri-  
ses le Comte d'Avaux & Salvius,  
deux fameux politiques, qui dé-  
ployent toute l'adresse de leur art,  
qui tantôt se donnent de mutuelles  
alarmes, tantôt se font l'un à l'au-  
tre de fausses confidences pour se  
mieux tromper, uniquement occu-  
pez à pénétrer les desseins l'un de  
l'autre, & à se mettre en garde con-  
tre les propositions defavantageuses  
à leurs Maîtres. Ce seroit entendre  
mal l'art de négocier, dit le Pere  
Bougeant dans cet endroit, que de  
se piquer de cette franchise qui ne  
sait rien dissimuler, & qui laisse

1354 *Journal des Sçavans,*

„ pénétrer les intentions les plu-  
 „ crettes. Un habile negociateur  
 „ s'explique que dans la necessité  
 „ & le fait toujours avec réserve  
 „ affecte même quelquefois de  
 „ contredire , de paroître chan-  
 „ de vûë & d'idée , il fait sem-  
 „ de mépriser ce qu'il craint ,  
 „ d'appréhender ce qu'il soup-  
 „ Par là on se rend impenetrable  
 „ & à moins que l'autre parti  
 „ soit infiniment sur ses gardes ,  
 „ perce aisément ses véritables in-  
 „ timens. Salvius sentit bien-tôt  
 „ avantage que l'Ambassadeur Es-  
 „ çois avoit sur lui de ce côté  
 „ & il voulut le rendre inutile ,  
 „ lui proposant de traiter par écrit  
 „ & non plus de vive voix. Mais  
 „ l'autre methode étoit trop avan-  
 „ tageuse au Comte d'Avaux ,  
 „ on ne pouvoit raisonnablement  
 „ l'obliger à la changer.

Les contestations sur chaque  
 ticle du Traité préliminaire pour  
 paix generale, duroient plus lo-  
 te

Juillet 1727.

1355

tems que les plus longs Sieges, & les  
Generaux François avoient plutôt  
décidé par les armes du sort d'une  
Province, que les Ambassadeurs  
n'étoient convenus du choix de la  
Ville où l'on s'assembleroit. L'arti-  
cle seul de la forme des Sauf-con-  
duits fut plus long-tems à être dis-  
cuté, que les Portugais n'en mi-  
rent la même année à secouer le  
joug de l'Espagne, & à mettre le  
Duc de Bragance sur le Trône de  
ses Ancêtres.

Après la mort du Cardinal de  
Richelieu & de Louis XIII. les  
nouvelles victoires qui signalèrent les  
premieres années du regne de Louis  
XIV. n'interrompirent point les né-  
gociations. Le Comte d'Avaux fut  
envoyé a la Haye, pour engager la  
Hollande à appuyer dans le Traité  
de paix les demandes de la France.  
Il le voit négocier avec les Etats  
Généralz, & se rendre insensible-  
ment maître de ces esprits si jaloux  
de leur grandeur naissante. Enfin  
Juillet.



1356 *Journal des Sçavans*,  
après bien des altercations, il  
à Munster en qualité de Plen  
tentiaire, tandis que les Sue  
traisoient à Osnabruck, mais  
jours de concert avec les France  
quoique dans deux Villes diffé  
tes. Telle est la matiere de cet  
vrage qui doit faire désirer l'  
toire même de la paix de Westph

Le Comte d'Avaux a eu tant  
part à toutes les négociations, qu  
fera sans doute bien aisé de voir  
le caractère de ce Ministre, tel  
le Pere Bougeant l'a tracé.

» Claude de Mesmes, Comte  
» d'Avaux, s'étoit déjà fait con  
» tre par les importantes aff  
» qu'il avoit négociées dans ses  
» bassades de Venise & de Ro  
» Quelque difficile qu'il soit  
» chauffer le flegme du Sénat  
» Venise accoutumé à temp  
» dans les grandes affaires, le C  
» te d'Avaux avoit engagé pres  
» malgré lui, cette sage Repu  
» que à prendre les armes, pour



« sûr au Duc de Nevers la pos-  
 « session de Mantoue. Les princi-  
 « paux Sénateurs furent eux-mê-  
 « mes étonnez de leur facilité, &  
 « lui avouèrent qu'il les avoit me-  
 « nez beaucoup plus loin qu'ils ne  
 « vouloient aller. . . Le simple ré-  
 « cit de ses négociations, le fera  
 « mieux connoître que toutes les  
 « couleurs dont on pourroit orner  
 « son portrait. On lui verra par-  
 « tout une grande pénétration d'es-  
 « prit, un jugement net & solide,  
 « & beaucoup de cette éloquence  
 « qui persuade. On le trouve tou-  
 « jours actif, appliqué, vigilant,  
 « souple, insinuant, s'accommo-  
 « dant aux mœurs des peuples, &  
 « au caractère des Ministres avec  
 « lesquels il traite. Il gaignoit ceux-  
 « ci par un certain air d'ouverture  
 « & de franchise, qui leur inspiroit  
 « de la confiance, & qui lui en faisoit  
 « autant d'amis. Il sçavoit sur-tout  
 « allier le ceremonial de son Em-  
 « ploy avec la politesse François.

« Jamais personne n'a mieux souste-  
« nu la dignité de son caractère, & la  
« pré-éminence de nos Rois; sa dé-  
« pense toujours magnifique don-  
« noit un nouvel éclat à son Minis-  
« tere, & son zele pour la Reli-  
« gion couronnoit de si beaux ta-  
« lens. Il sembloit qu'il ne se fût  
« chargé des interêts de la Fran-  
« ce en Allemagne, que pour y me-  
« nager ceux des Catholiques, &  
« cet attachement à sa religion  
« passant jusques dans ses mœurs,  
« en faisoit un des plus honnêtes  
« hommes de son tems, bienfai-  
« sant, désintereffé, droit & mode-  
« ré. Ces grandes qualités par les-  
« quelles on le distinguera toujours  
« entre les plus celebres Négocia-  
« teurs, se trouverent jointes à une  
« parfaite connoissance de l'histoi-  
« re, des langues & des Belles-Let-  
« tres, qui l'égaloit aux plus beaux  
« esprits de son siècle. Les Voitu-  
« res, les Basses, & tout ce qui  
« brilloit alors sur le Parnasse Fran-

Juillet 1727. 1359

qui rendoit une eſpece d'hon-  
neur beaucoup moins parce qu'il  
étoit leur Mécène, que parce qu'il  
étoit leur Maître dans le ſtyle in-  
égal & naïf, auquel il s'exer-  
çoit quelquefois, pour ſe donner  
une lâche au milieu de ſes pénibles  
occupations. La Duchefſe  
d'Orléans, & la Duchefſe de Lon-  
gville ne pouvoient ſe laſſer de  
lettres, & ce qu'il y a d'éton-  
nant dans un Miniſtre ſi occupé,  
étoit qu'il écrivoit avec la même facilité,  
la même politeſſe en Allemand,  
en Italien & en Latin.



**VOYAGES DU SIEUR DE LA MOTTE**, en Europe, en Afrique, où l'on trouve une grande variété de recherches géographiques, historiques & politiques sur l'Italie, la Grèce, la Turquie, la Tartarie, la Crimée & Nogaye, la Circassie, le Suede, la Laponie, &c. A la Haye chez Jean Johnson & Jean Duren 1727. in-folio. 2. Volumes. Le premier Vol. pp. 472. 2. Vol. pp. 496.

**N**Ous avons rendu compte dans le dernier Journal, des différens Voyages de M. de la Motte, & de ce qui a fait l'objet principal de ses recherches, & de ses observations dans ces différens Voyages. Nous avons donné un précis de ce qu'il rapportoit de la Tartarie, & nous avons promis en même temps de donner un précis de sa relation de son Voyage de la Laponie. C'est ce que nous faisons maintenant. C'est ce qui fait le sujet des chapitres 16 & 17 de son second volume.

Les Lapons font profession de la Religion Chrétienne, & ils ont pour Pasteurs des Ministres Suédois ; mais l'Auteur prétend qu'ils n'ont que des idées très-confuses de la Religion qu'ils professent. C'est ce que lui assûra un Pasteur, dans la Paroisse duquel il y avoit une partie de l'année 40 ou 50 familles de Lapons. Il tâchoit de leur inspirer les sentimens qu'ils devoient avoir de la Religion Chrétienne. Mais il remarquoit visiblement que le soin de leurs Rhenes les occupoit bien plus sérieusement que celui de leurs âmes. L'Auteur reconnut par des conférences qu'il eut avec des Lapons, que ce que ce Ministre lui avoit dit, étoit véritable ; quand il leur demanda s'ils croyoient que la Religion Chrétienne fût la meilleure, ils lui répondirent qu'il falloit bien qu'elle le fût ; puisque les Suédois, les Norwegiens & les Moscovites la suivoient. Quand il les pressoit de s'expliquer sur quelques



1362 *Journal des Sçavans*,  
des principaux myſtères de la  
comme ſur la Reſurrection de  
ſus-Chriſt ; ils lui répondoient  
*le ſçatt* , & c'eſt tout ce qu'il  
pouvoit tirer ; cependant ils croy  
la préſence réelle de Jeſus-Ch  
dans l'Euchariftie.

Selon notre Auteur, les L  
font conſiſter l'exercice de la R  
gion à aller l'hyver à l'Eglife,  
faire baptiſer leurs enfans, à y  
cevoir la Communion, & ſur  
à payer certains droits au Min  
ſuivant la quantité de leurs R  
qui font leur principal bien.

Les Habitans de la Laponie  
gent ſous des tentes ; elles ſont  
poſées de longs pieux enfoncés  
la terre en cercle, & attachés en  
où elles ſe terminent en pain de  
cre, de maniere cependant qu'il  
une ouverture pour faire ſortir la  
mée du feu qui ſe fait au milieu  
la tente. Cette eſpece d'édifice  
bois eſt couvert du haut en bas  
ne groſſe étoffe que l'on appelle

na. Leurs lits ne sont que deux peaux de Rhenes, dont l'une leur sert de matelas, & l'autre de couverture.

En esté les femmes portent une robe de drap fort grossier faite à-peu près comme les chemises des hommes chez les autres Nations de l'Europe, excepté qu'elle est moins ouverte pardevant, plus longue & plus juste sur le corps, & qu'elle n'a point, ou qu'elle n'a que peu de plis au poignet, le col est large d'environ trois doigts, & l'ouverture de devant est brodée de fils de plond & d'étain, avec quelques boutons d'étain; une ceinture de cuir un peu moins large que la main, revêtue assez ingénieusement de petites pièces d'étain, serre cette robe sur les reins, elles portent une culotte couverte comme celles des Hongrois, & dont les canons descendent jusqu'à la cheville du pied, où ils sont attachés aux fouliers avec des rubans de laine bigarés de différentes

1364 *Journal des Sçavans,*  
couleurs. Ces souliers sont faits de la  
peau de jambes de Rhenes, avec le  
poil au-dehors & sans talons, & se  
termine au bout du pied par une  
pointe longue d'environ deux poul-  
ces. Leur coëffure en esté n'est qu'un  
beguin de drap, dont les bords  
sont relevés d'une petite broderie  
semblable à celle de la robe; en hy-  
ver elles portent une pelisse de peaux  
de jeunes Rhenes, dont le poil est  
en dehors. La façon & la forme de  
cet habillement est la même que ce-  
le de l'habit qu'elles portent en esté.  
Elles n'ont ni corcet, ni chemises  
sous cette pelisse. L'habillement des  
Lapons est à-peu-près le même  
que celui de leurs femmes, excepté  
que les hommes portent les leurs  
un peu plus amples sur le corps,  
mais moins larges & moins longs  
depuis la ceinture.

Les Lapons ne mangent point  
de pain; mais après avoir graté une  
espece de croute qui paroît sur le  
corps des pins & des sapins, ils les

dépouillent d'une écorce blanche, grasse & tendre, ils la réduisent en une espece de farine qu'ils pétrissent, & qu'ils font cuire, comme on fait celle du grain. Leur nourriture la plus ordinaire est la chair des Rhenes, qu'ils apprêtent de différentes manieres, du fromage fait de lait des mêmes animaux; ce lait leur sert aussi de boisson, ils ont encore la chasse & la pêche qui servent à leur fournir leur nourriture.

Quand les Lapons passent d'un endroit à un autre, ils se servent de leurs Rhenes pour transporter leur bagage; ils embalent leurs enfans qui ne sont point en état de marcher, dans des berceaux legers & proportionnés à la longueur & à la largeur de leurs corps, comme de petits cercueils auxquels il n'y a d'ouverture que pour la respiration, & ils les font porter sur les Rhenes, qui sont cependant beaucoup plus propres à traîner qu'à porter. L'Auteur as-

sûre que ces animaux traînent sur la glace & sur la neige plus vite & plus long-tems que des chevaux ne feroient en un autre Pays; ils ne coûtent rien à nourrir la nature leur a appris à chercher eux-mêmes leur nourriture, qui consiste l'hyver en une mousse blanche qui croit ordinairement sur les rochers, & en une espece de barbe déliée qu'on voit pendre aux branches des vieux pins, ils gratent de leurs ongles la neige qui leur couvre la premiere, & ils secoient de leurs cornes les branches des pins pour en faire tomber celle qui leur cache la seconde.

Quoiqu'il n'y ait point de partage entre les Lapons, du terrain, qu'ils occupent, soit en hyver, soit en été, cependant ils sont convenus de certaine étendue de Pays qu'occupe chaque famille, sans que cela cause jamais eutr'eux aucune division, parce que chacun d'eux trouve facilement un terrain proportionné au nombre de ses Rhe-



nes. L'injustice, dit l'Auteur, est bannie de ce Pays-là, & par conséquent le Procès. On n'y connoît ni Juges, ni Avocats, ni Medecins.

On accuse ordinairement les Lapons d'être grands Magiciens. Une des premieres curiositez de M. de la Motraye fut d'examiner par lui-même en quoi consiste cette magie prétendue; on lui rapporta d'abord là-dessus plusieurs faits extraordinaires, auxquels il ne paroît point qu'il ait ajouté beaucoup de foi; mais il ne pouvoit voir aucun de ces Magiciens, parce que ceux qui font profession de magie se cachent à cause de la severité des Ordonnances des Roys de Suede qui la leur défendent. Enfin moyennant quelques picces d'argent & un peu d'eau de vie, il eut le plaisir d'en voir un, qui après avoir bien battu sur son tambour, ou plutôt sur sa timbale, car il n'y a de la peau que d'un côté, & après avoir bien examiné les figures sur lesquelles tomboient les

1368 *Journal des Sçavans*,  
anneaux qui étoient dans la  
le, ne dit à l'Auteur que des  
ses vagues & generales. M.  
Motraye croit que la raison  
laquelle les Lapons ont  
confiance en leurs Magiciens  
c'est qu'ils vont à la pêche ou  
chasse, quand leurs Magiciens  
prédissent qu'elle sera abondante  
qu'ils ne leur font ces prédictions  
que dans des tems où l'on trouve  
facilement beaucoup de gibier  
poisson, au lieu qu'ils ne vont  
à la pêche ni à la chasse, &  
leurs prétendus Magiciens leur  
dit qu'elle ne seroit point heur-  
» Ainsi, conclut l'Auteur, ce  
» point la prédiction qui  
» cette pêche ou cette chasse  
» ce sont elles qui verifient la  
» diction.

Nous n'avons pas rappor-  
d'exemples de ce que l'Auteur  
de la France, de l'Angleterre, d'  
talie & des autres Pays voisins,  
ce que l'Auteur ne s'étend id-

sur ces Pays-là, qu'il ne  
 eût point avoir eu intention  
 onner une description aussi  
 que celle qu'il fait de plu-  
 autres Pays. Nous laissons mê-  
 les Lecteurs à examiner si le  
 choses que M. de la Motraye a  
 Paris & les environs, est  
 & en cas qu'ils n'y trouvent  
 toute l'exactitude qu'ils pour-  
 fouhaier, si cette circon-  
 pouvoit faire naître quelque  
 de par rapport aux Pays qu'il  
 is avec plus de soin, il peut  
 souvent qu'un voyageur soit  
 à état de bien faire connoître  
 eurs, les caractères, & les coû-  
 extraordinaires des pays éloi-  
 ont il est frappé, que ce qui  
 e sa patrie, & les pais voisins.

**REMARQUES SUR LA NAVIGATION**  
*& sur la maniere d'en perfectionner*  
*la pratique par M. de Radouzy,*  
*Châtelier de l'Ordre Militaire de S. Louis,*  
*& Capitaine des Vaisseaux du Roy.*  
*Des figures en taille-douce de*  
*mouvemens d'armée & manœuvres*  
*vaisseau à vaisseau ; l'on y a*  
*représentation de plusieurs nouveaux*  
*instrumens propres à perfectionner la*  
*navigation. A Paris, chez*  
*Georges Fournier, rue S. Jacques,*  
*aux Armes de la Ville 1722.*  
*4°. pp. 142. sans les planches.*

**C**et ouvrage contient deux parties qui sont annoncées dans le titre ; dans la première l'Auteur propose de prouver qu'il y a de grands défauts considérables dans la pratique de la navigation. Le comparatif de la navigation qu'on doit regarder comme le guide du vaisseau, n'est selon lui, ni sûr, ni fidèle, ni tranquille, ni constant ; ce qui vient, suivant l'Auteur,

défauts de sa construction. L'ar-  
rille dont les Pilotes se servent  
pour l'observation de la latitude, ne la  
donne qu'à 15 ou 20 minutes  
& plusieurs joignent encore un  
défaut d'attention à ce qu'il y a  
d'effectueux dans la composition de  
ce qu'ils employent. Le lok est  
de M. Radoüay, un instrument  
bon pour l'estime, mais les  
Pilotes ne s'en servent pas bien, parce  
qu'ils n'ont pas proportionné les  
degrés de la ligne, & l'étendue de la  
mer, qui selon l'observation  
de l'Académie faite en 1672, est de  
18 pieds.

Dans la seconde partie où l'Au-  
teur propose les moyens pour per-  
fectionner la navigation, il enseigne  
maniere de construire un nou-  
veau compas qui donne la variation  
à toute heure du soleil & même la  
latitude, celle de construire un cercle  
qui donne la latitude à midy sans  
connoître la hauteur, & qui verifie la  
latitude à d'autres heures que celle



1372 *Journal des Sçavans*,  
de midy, & l'Auteur insiste beau-  
coup sur l'utilité d'une bonne mon-  
tre pour tous ceux qui vont en mer,  
& il espere qu'en joignant les in-  
trumens qu'il propose, avec les  
montres marines que le sieur de Sully  
a promises, la navigation sera bien-  
tôt perfectionnée.

Comme on ne peut guere ren-  
dre sensibles ce que dit M. Radoüay  
sur ces differens instrumens, sans  
le secours des planches qu'il a join-  
tes à son livre, il faut renvoyer à  
l'ouvrage même ceux qui sont cu-  
rieux de la maniere de construire ses  
instrumens & de les employer, il  
nous suffira de remarquer ici que  
l'Académie des sciences qui a fait  
examiner le livre par Messieurs Cas-  
sini & de Lagny, atteste qu'il  
contient des pratiques utiles pour  
la navigation, avec des remarques  
nouvelles dont il est important que  
les Officiers & les Pilotes soient in-  
struits, & que les divers instrumens  
inventez par l'Auteur pour obser-

Juillet 1727. 1373

ver les variations de l'aimant, & pour prendre les hauteurs du soleil & des étoiles, donneront plus d'exactitude, & dirigeront plus facilement la route des vaisseaux, dans les diverses manœuvres & dans les évolutions navales.

**ABREGÉ DE L'HISTOIRE DE LA**  
*morale de l'ancien Testament, où l'on a conservé autant qu'il a été possible, les propres paroles de l'Ecriture Sainte. A Paris, chez Jean Desaint, Libraire-Juré de l'Université, rue S. Jean de Beauvais, vis-à-vis le College 1727. in-12. pp. 612.*

**C** Et ouvrage qui n'a point été fait pour les Sçavans, pourra être utile à un très-grand nombre de personnes; l'Auteur s'est proposé d'y renfermer la suite des faits les plus importants de l'Histoire Sainte, de la débarrasser de ce qu'il y a de plus difficile, & de tout ce qui ne tend point directement à

1374 *Journal des Sçavans,*  
l'instruction des simples fideles  
y joint les verités tirées de l'Ancien  
Testament, sur lesquelles les fideles  
doivent fixer leurs sentimens, &  
regler leurs actions, il espere que  
ce moyen les personnes qui ne  
pas en état de lire les livres de l'Ancien  
Testament par elles-mêmes  
auront une connoissance suffisante  
de l'Histoire sacrée, qu'il leur  
nera du goût pour la lire dans  
source, & qu'il les mettra en  
de faire cette lecture avec fruit.

Le livre est divisé en deux  
parties : La premiere est toute  
historique, elle contient quatre livres  
dont le premier comprend l'Histoire  
sainte depuis la création du monde  
jusqu'à l'entrée des Israélites  
dans la Terre promise : Le second  
commence à l'entrée des Israélites  
dans la Terre promise, & finit  
au schisme des dix Tribus. Ce qui  
est passé depuis le schisme des dix  
Tribus, jusqu'au rétablissement  
du Temple, & des murs de Jérusalem.

Juillet 1727. 1375

Après le retour de la captivité,  
le sujet du troisiéme livre. Les  
lives de Job, de Jonas, de To-  
beith, de Judith, d'Esther & des Ma-  
cchabées, font le sujet du quatriéme

L'Auteur fait observer qu'il a tâ-  
ché de ne point s'éloigner de la sim-  
plicité du stile historique des livres  
de l'Ancien Testament, qu'il a con-  
servé dans les récits certaines paroles  
de sens, & qui donnent lieu  
à de grandes réflexions, qu'il a eu  
soin de rapporter exactement les dis-  
cours qui se trouvent en différens  
endroits des livres historiques, les  
prophecies qui regardent le Messie,  
qu'il a ajouté à l'abregé du Li-  
vre des Roys, & à celui des Paralé-  
ipomènes plusieurs traits des Prophe-  
cies qui nous apprennent des circonf-  
tances de l'histoire de leurs tems,  
car ces livres ne disent rien.

La seconde partie est toute desti-  
née pour les principes de morale  
de l'Ancien Testament. C'est

1376 *Journal des Sçavans* ;  
proprement un extrait de ce  
l'Auteur a remarqué dans les  
Sapientiaux & Prophetiques les  
devoirs de l'homme envers Dieu  
envers lui-même, & envers le  
chain. Il a été facile à l'Auteur  
n'employer dans cette seconde  
tie que les propres paroles de  
criture sainte, il y a seulement  
seré de tems en tems quelques  
pour rendre certains endroits  
intelligibles, on trouve quelques  
tes au bas des pages sur des endroits  
difficiles. A l'égard des réflexions  
l'Auteur n'a pas cru en devoir  
ni dans la partie historique, ni  
celle qui regarde la morale, il  
persuadé que la simple exposition  
faits, ou la lecture d'un passage  
l'Ecriture sainte, fournissent par  
les-mêmes une foule de réflexions  
aux Lecteurs un peu attentifs.



CONTINUATION DES MEMOIRES  
de littérature & d'histoire, Tom.  
3. Partie 2. A Paris, chez Simart,  
rue Saint Jacques, 1727. in-12.  
pp. 484.

Comme ce recueil a un cours  
reglé, & est assez connu, il  
n'est pas suffisant d'en parler l'érelement, &  
de donner seulement l'idée de quel-  
ques pièces qui semblent meriter le  
plus d'attention. Telle nous paroît  
la *Dissertation sur Guillaume d'Auxer-*  
*re* qu'on prétend ici n'avoir jamais  
eu d'Evêque de cette Ville, & avoir  
été confondu mal-à-propos avec  
Guillaume de Seignelay, Evêque  
d'Auxerre : C'est, selon l'Auteur,  
une méprise, dans laquelle sont tom-  
bés presque tous les Bibliothecai-  
res, & entre autres Gefner, le Mire,  
Marmin, Dossévin le pere, Lab-  
be & M. Dupin. Il fait remarquer  
que tous les manuscrits de la *Somme*  
*théologique* de ce celebre scolastique

1378 *Journal des Sçavans* ;  
sont intitulez : *Summa Magistri vit-  
telmi Antisiodorensis*. Or s'il eût été  
Evêque , on lui eut donné cette qua-  
lité , & non pas seulement celle de  
Maître. On trouve ici plusieurs au-  
tres preuves qui paroissent très-for-  
tes.

» Je n'insiste point beaucoup ,  
» dit l'Auteur, sur ce que commu-  
» nément on croit en Sorbonne ;  
» qu'il est le premier Scolastique  
» qui se soit servi des termes de  
» *materia & forma*, dans le Traité  
» des Sacremens. Ce sentiment est  
» fondé sur l'opinion, qui des deux  
» Guillaumes n'en fait qu'un ; & si  
» l'on attribué l'invention de ces  
» termes à notre Guillaume, c'est  
» parce qu'on ne connoît aucun  
» imprimé où ils se trouvent avant  
» lui. L'Auteur ajoute après le Pere  
Morin, que Guillaume s'étoit ren-  
du esclave de ces deux mots , com-  
me ont fait les Scolastiques venus  
depuis lui ; qu'il ne s'en est point  
servi, lorsqu'il a écrit sur le Sacre-

de Pénitence, & sur celui de  
; & quand il s'est servi de  
de forme sur le Sacrement de  
age; il l'a employé dans un sens  
different de celui qu'on donne  
rdui à ce mot par rapport au  
age.

On trouve ici quelques remarques  
rales sur plusieurs endroits  
crits de Guillaume d'Auxerre,  
ne sur celui-ci : *sicut faciunt Sa-*  
*nes, quando dant licentiam come-*  
*garnes in die Mercurii eis qui in-*  
*erunt divinis Officiis.* Ce trait, dit  
leur, donne à connoître par quel  
en l'abstinence qu'on avoit con-  
te, en abolissant l'ancien jeûne des  
credis, tomba peu-à-peu. L'abs-  
te du Samedi n'est pas si an-  
ce, quoiqu'elle soit devenue de  
apte.

Le Mémoire sur la vie & la mort  
y Arnaud, Evêque d'Angers,  
intéressant, & donne une haute  
de ce Prélat, frere du Docteur.  
qu'il fit à Rome en faveur des  
Juillet. A 6

1380 *Journal des Sçavans* ;

*Barterius* broüillez alors avec Innocent XI, la réunion de M<sup>e</sup>. de Sui-  
celles à l'Eglise Romaine, & celle  
du Prince de Tarente, qu'il conver-  
tit aussi, & qu'il reconcilia en même  
tems avec le Duc de la Tremouille  
son pere, sont des morceaux qui ne  
sont pas indifferens. L'Auteur de ce  
Mémoire qui paroît avoir connu  
particulierement cet Evêque, en fait  
un portrait très-avantageux & très-  
édifiant ; » tous les meubles de sa  
» chambre, dit-il, ne valoient pas  
» 50 écus. J'aurois de la peine à le  
» croire moi-même, ajoute-t-il, si  
» je ne l'avois vû de mes propres  
» yeux. Il mourut en 1692 âgé de  
96 ans, après quarante années d'une  
continuelle résidence. Le peuple  
d'Angers se porta à de pieux excès  
après sa mort, & lui attribua des  
miracles.

La dernière pièce de ce volume est  
une *Dissertation sur la Chirurgie des ac-  
couchemens*. L'auteur commence par  
une réflexion, sur l'instinct que le

a donné aux femmes de tous  
 âges de pouvoir elles-mêmes  
 seules mettre au jour  
 des de leur espece, & sur le  
 sujettement où il a réduit la  
 femme, d'emprunter un secours  
 par dans ses accouchemens.  
 comment accoucha la premiere  
 femme ? Se donna-t-elle elle même  
 le secours dont elle avoit besoin,  
 ou eut-elle recours à son mari en  
 cette occasion, soit pour l'extrac-  
 tion du fœtus, soit pour la liga-  
 ture du cordon ombilical ? C'est un  
 point sur lequel il est inutile de vou-  
 loir s'arrêter, il est certain néan-  
 moins qu'Eve n'accoucha qu'après  
 l'opération, & que par conséquent elle  
 tira dans ses couches l'effet de  
 ce même arrêt prononcé contr'elle  
 par sa posterité féminine, *in do-  
 rantes filijs tuos*. Dès-lors il a fal-  
 lut enseigner la femme à accoucher, &  
 par conséquent la Chirurgie des ac-  
 couchemens, est très-ancienne.

Auteur dit qu'on a donné de



1382 *Journal des Sçavans*,  
tems immemorial le nom de *Sages*  
ou de *sçavantes* aux femmes qui  
exercent cette Profession ; parce que  
ce métier demande de l'intelligence  
& sur-tout de la discrétion. Les Au-  
teurs Grecs & Latins font souvent  
mention de ces Accoucheuses, & chez  
les Hébreux & les Egyptiens il n'y  
avoit que les femmes seules qui exer-  
çassent cet art, & qui se mêlassent  
de guérir les maladies particulieres  
du sexe. Mais à mesure que la Me-  
decine se perfectionna dans la Grèce,  
jusques-là qu'elle fût réduite en art  
par Esculape, long-tems même  
avant Hippocrate, les Medecins se  
mirent en possession de traiter ces  
mêmes maladies, de pratiquer l'art  
des accouchemens, & d'en donner  
des préceptes. Car quoique les fem-  
mes continuassent, comme elles font  
aujourd'huy, de s'acquitter de la  
fonction d'Accoucheuses, les Me-  
decins ne laissoient pas d'être man-  
dez dans les cas difficiles.

Les Athéniens pendant quelques

tems, deffendirent aux femmes & aux esclaves de se mêler de la Médecine ; & chargerent les hommes du soin des accouchemens. Mais, dit M. le Clerc, dans son *Histoire de la Médecine*, quelques Dames Athénienes d'une pudeur délicate, ayant mieux aimé mourir que d'être accouchées par des hommes, une femme nommée *Agnodice* se travestit en Médecin, pour secourir les autres femmes ; ce qui occasionna la permission qui fut donnée alors aux femmes libres d'exercer la Médecine, qui convenoit aux maladies de leur sexe.

Pour ce qui est des Romains, qui se passèrent, dit-on, de Médecins, pendant les six premiers siècles de leur République, il est clair que les femmes parmi eux se secouroient mutuellement dans les accouchemens ; & que les hommes n'y mettoient point la main. Au tems de la naissance du premier des Césars, il falloit, dit l'Auteur, qu'il y eût à

1384 *Journal des Sçavans* ;  
Rome des Médecins-Chirurgiens ;  
parce qu'il n'est pas vraisemblable  
qu'une si délicate & si difficile opé-  
ration que l'opération Césarienne ,  
ait été faite par une femme. Il croit  
qu'il y a eû de tout tems des Méde-  
cins à Rome, & que ce que Pline  
dit, doit s'entendre des Médecins  
Grecs, dont effectivement Rome se  
passa pendant 600. ans.

Du tems de Cicéron, ajoute-t'il,  
il y avoit à Rome des Médecins  
Grecs du premier mérite & qu'on  
estimoit beaucoup, moins pourtant  
à cause de leur habileté par rapport  
à la Médecine, que pour leur éru-  
dition, leur politesse & leur bel es-  
prit. » C'est ce que nous voyons ,  
» dit-il , arriver aujourdui à la  
» plûpart de nos Médecins, qui plus  
» chargez de connoissances étran-  
» geres à leur profession que de vé-  
» ritable Médecine, s'ouvrent plus  
» aisément l'entrée des grandes mai-  
» sons, & trouvent un accès plus  
» facile auprès des Dames de qua-

par leur patelinage, leurs  
 ruses, leurs minauderies, que  
 de sérieuses méditations sur ce  
 qui regarde leur art; pendant que  
 ceux qui s'appliquent unique-  
 ment à se rendre habiles dans le  
 traitement des maladies, sont sou-  
 vent regardez comme des Pédans.  
 L'auteur donne ici une espece de  
 liste de tous les Médecins & Chirur-  
 gens qui ont écrit sur les accouche-  
 mens. Celui, dit-il, qui a porté  
 le plus loin la science sur cette ma-  
 tière est François Mauriceau Chi-  
 rurgien de Paris, auteur de l'excel-  
 lent traité, où il a donné de si gran-  
 des facilités, pour operer dans les  
 cas le plus difficiles. De  
 ce tems-là, ajoute-t'il, les fem-  
 mes s'adressent plutôt aux Chirur-  
 gens qu'aux Sages Femmes; &  
 c'est une forte qu'ayent été les re-  
 commandations d'un sçavant Médecin  
 de Paris, dans son Traité de l'indis-  
 position des hommes d'accoucher les fem-  
 mes, il n'a pû convertir sur cet ar-



1386 *Journal des Sçavans*,  
ticle les femmes de condition  
ont lieu d'attendre plus de son  
d'un Chirurgien que d'une  
Femme.

On trouve ici un jugement  
sur tous les autres écrits, qui ont  
depuis l'ouvrage de Mauriceau  
la matiere des accouchemens  
que ceux de Pierre Portal, de  
Hippocrate, de Denis Fournier, de  
Aman, & de Dionis, dont l'ouvrage  
est assez mauvais selon notre Auteur  
mais il fait un grand éloge de  
du sieur de la Motte Chirurgien  
coucheur établi à Valogne, &  
mé en 1721, où l'on trouve  
il, des réflexions fort utiles, &  
instructions qui ne sont point  
leurs.

Il finit par l'éloge de M. Chirac  
fameux Chirurgien - Accoucheur  
que le Roi Louis XIV. a fait  
pere d'un Conseiller au Parlement  
& d'un Conseiller au Grand  
seil.



Jullet 1727. 1387

DAVIDIS GREGORII

M. D. Astronomiæ Professo-  
ris Saviani Oxoniæ, & Rega-  
lis Societatis Londinensis sodalis,  
Astronomiæ Physicæ, & Geome-  
tricæ Elementa; c'est-a-dire: *Ele-  
mens d'Astronomie Physique & Géo-  
métrique*, par M. Gregori Professeur  
d'Astronomie dans l'Université d'Ox-  
ford, de la Société Royale de Londres:  
A Geneve, chez Marc Michel  
Bousquet & ses Associez, 1726.  
in-4°. 2. vol. ils se vendent à Pa-  
ris chez Montalant Libraire, Quai  
des Augustins.

**M.** Gregori s'est proposé dans  
cet ouvrage, de donner les  
emens de l'Astronomie Physique  
& Géométrique, suivant les princi-  
pes de Kepler & du célèbre Mon-  
neur Newton; tout l'ouvrage est  
divisé en six livres. Dans le pre-  
mier, l'Auteur explique les raisons  
qui l'ont déterminé à préférer le Sys-

1388 *Journal des Sçavans* ;  
système de Copernic , ou plutôt celui  
de Kepler , à tous les autres systèmes  
sur les mouvemens des corps célestes,  
il explique dans le second livre sui-  
vant ce Système , le mouvement du  
premier mobile , & la division du  
tems ; puis il traite des paralaxes ,  
& de la réfraction des étoiles fixes.  
Dans le troisième & dans le quatrième  
livre , l'auteur explique la the-  
orie des Planettes & de leurs satel-  
lites ; il parle des Cometes dans le  
cinquième , le sixième est destiné  
pour l'Astronomie comparative ;  
c'est-à-dire , que l'auteur y traite des  
mouvemens des Planetes en suppo-  
sant le spectateur , dans le Soleil ou  
dans quelque Planete , ou dans les  
satellites de quelque Planete.

Cet Ouvrage fut imprimé à Ox-  
fort en 1702. il est si connu de tous  
les Sçavans qui se sont appliqués à  
l'Astronomie , qu'il est inutile d'en  
donner ici un extrait plus détaillé ;  
il nous suffira d'indiquer en quoi  
cette édition est différente de celle

taille chose dans les plan-  
pour les rendre plus claires.  
teur a mis à la tête de cette  
édition une préface éten-  
Après y avoir donné une idée  
du système du Monde, sui-  
les principes que M. Gregori  
es, il fait une analyse exacte  
l'Ouvrage section par sec-  
il indique sur plusieurs arti-  
livres qu'on peut consulter,  
sur certaines matieres traitées  
d'étenduë, que ne l'a fait  
des elemens de l'Astrono-  
myque & Géometrique ; il  
sur-tout les lecteurs aux

1390 *Journal des Sçavans*,

Il y a aussi quelques additions  
dans le corps de l'Ouvrage, à  
page 330. du premier volume  
l'éditeur a ajouté une dissertation  
de M. Gregori, dans laquelle l'Auteur  
tient, qu'il est impossible de  
trouver pour orbite d'une Planète  
une ligne courbe que M. Cassini  
a critiquée dans son traité de l'usage  
du progrès de l'Astronomie  
dissertation de M. Gregori,  
des transactions philosophiques  
d'Angleterre, du 3. Sep.  
1704.

On a aussi ajouté dans cette  
nouvelle édition par forme d'Appendice  
au sixième livre, où il est parlé  
des Comètes, un traité qui a pour  
titre *Cometographia* par M. Halley  
professeur de Géométrie dans l'Univer-  
sité d'Oxford, qui se propose

Juillet 1727. 1391

L'Ouvrage sur la maniere de tracer les Cadrans Solaires, qu'on a mis fin du second volume des éléments d'Astronomie, est de M. Mart, à qui le Public est redevable de cette nouvelle édition.

---

NOUVELLES LITTERAIRES,  
D'ALLEMAGNE.

DE WIRTZBOURG.

M. Eckhart, maintenant Conseiller du Prince Evêque de cette Ville, se propose de publier une petite dissertation latine sur une inscription trouvée en Alsace avec ce titre singulier : MALLINI GRANNO MOGOVNO, sur laquelle M. Moreau de Mautour a donné ses conjectures ; nous en rendrons compte dans le Journal du mois prochain.

Le même Auteur travaille actuellement à un ouvrage beaucoup plus



1392 *Journal des Sçavans*,  
considérable, qui doit comprendre  
l'Histoire de la France orientale  
du Diocèse de Wirtzburg, il y  
explique par les monnoyes, les Sceaux  
les Chartres & d'autres monumens  
les antiquitez de cette ancienne par-  
tie du Royaume, & tout ce qui peut  
y avoir un rapport intéressant. Le  
premier tome est sous presse, & doit  
paroître incessamment.

M. Eckhart fait encore imprimer  
par ordre de l'Evêque de Wirt-  
bourg une critique des Annales  
Fulde qui ont paru depuis peu. On  
y attaque principalement les exemptions  
des Moines qu'il y attaque.

## ANGLETERRE.

### DE LONDRES.

Il parut l'année dernière dans  
cette Ville un ouvrage posthume du  
Docteur Thomas Burnet, intitulé : *De  
mortuorum & resurgentium liber  
cesserunt Epistola duæ circa libellum*

Juillet 1727. 1393

*Logius Philoso, brevis*, 8°. pp. 302.

Déssein de l'Auteur, nous dit-  
ils une espede d'avertissement,  
de n'en faire tirer que deux  
ou trois exemplaires, soit pour le  
communiquer à quelques amis par-  
ticuliers, soit pour le retoucher en-  
suite avec plus d'application. Il en  
est cependant détourné par quelques  
logiciens à l'avis & à l'autorité  
desquels il défera. Après sa mort on  
trouva parmi ses papiers ce livre où il  
avait fait quelque changement. C'est,  
dit-on, pour ne pas laisser pé-  
rir cet ouvrage que ce grand hom-  
me avoit travaillé avec tant de soin,  
des personnes sçavantes ont ju-  
gé à propos d'en faire imprimer un  
petit nombre d'exemplaires, &  
sur qu'il ne se répande & ne  
devienne trop commun, on conseille  
à ceux qui en seront les possesseurs  
de ne le prêter que sous condition  
qu'on n'en tirera aucune  
copie, & qu'on ne le fera pas réim-  
primer.

1394 *Journal des Sçavans,*

On vient de donner du même Docteur un autre Traité latin sous ce titre : *De fide & officiis Christianorum Liber*, 8°. pp. 190. L'avertissement est à peu près le même que le précédent, & bien des gens sont tentés de croire que tout le mystère qu'on affecte, est moins pour empêcher qu'on ne lise ces ouvrages, que pour les vendre plus chers en les rendant plus rares, à moins qu'on ne dise que la hardiesse & la singularité des sentimens & de la doctrine que M. Burnet y débite, ont fait prendre aux Editeurs la précaution de ne les pas trop répandre, dans le même temps qu'ils ont crû néanmoins pouvoir les faire imprimer.

L'Auteur de l'Histoire critique d'Angleterre vient de mettre au jour *Clarendon and whillock compared. Comparaison de Clarendon & de whillock*. On a joint à cet Ouvrage un examen de l'histoire de la guerre écrit par le Comte de Clarendon, dans lequel on se propose de prouver qu'on n'y trouve

Juillet. 1727 1395

trouve aucun caractère qui ne soit flatteur ou satyrique.

Il paroît une troisième édition des *Miscellanea curiosa* du Docteur R. Mead.

## S U I S S E.

### D' Y V E R D O N.

M. Viridet, Medecin à Morge au pays de Vaux dans le Canton de Berne, a donné au Public une dissertation sur les *vapeurs* 8°. pp. 266. Il assure que depuis long-tems il s'est entièrement appliqué à examiner à fond la nature, la cause & les symptômes de cette espece de maladie, qu'il dit être plus commune aux femmes d'un esprit vif & délié, & aux hommes qui ont le plus d'activité & de pénétration, qu'aux autres.

Il distingue deux sortes de *vapeurs*, les generales qui, selon lui, sont des chaleurs accompagnées de rougeur, lesquelles naissent en tout le

Juillet.

B 6

1396 *Journal des Sçavans*,  
corps dans le moment , & finissent  
bien-tôt après; les particulieres se for-  
ment dans une partie ; puis la chaleur  
avec la rougeur occupent tout le  
corps, & elles passent bientôt. Les pre-  
mieres viennent de la suspension du  
cours des esprits animaux, qui don-  
ne lieu à leur mouvement irrégulier,  
& les secondes d'un ferment dans, ou  
auprès des nerfs, ou de la contra-  
ction de la cavité des nerfs, par les-  
quels les esprits animaux remontent  
ou descendent. Tel est en general le  
Système de M. Viridet sur les va-  
peurs, nous pourrions en donner un  
plus grand détail dans quelque'un  
de nos Journaux.





## L O R R A I N E.

## D E N A N C Y.

Voici le titre d'un autre petit livre de Medecine, imprimé ici. *Abregé de Medecine & Chirurgie pratique, nouvellement tirées des principes de la Nature ; avec un petit traité de la peste & autres accidens fâcheux : ouvrage très important au Public, & à tous Medecins & Chirurgiens de bonne foi. Par Michel Renuart Docteur en Medecine de l'Université de Padoue. Chez Jean de la Riviere, Libraire Imprimeur, in 8°. pp. 220.*

L'Auteur qui a été deux ans à Lorette en qualité de Chirurgien, & qui semble ne faire consister la Medecine & la Chirurgie, que dans l'usage d'une essence balsamique & anodine, aussi bien que de deux puissants sels incorruptibles dont il donne la recette dans cet Ouvrage, s'adresse directement à Dieu l'unique

Auteur de la Nature , pour faire  
valoir ses remedes.

« Je viens , O Sagesse Eternelle  
dit-il , dans une Epître dédicatoire  
« me prosterner aux pieds de votre  
« throne adorable , & y déposer  
« petit traité de Medecine & de Chi-  
« rurgie pratique , puisées dans les  
« principes de la Nature , me flatter  
« d'obtenir de votre infinie bonté  
« les lumieres nécessaires pour com-  
« battre les erreurs & les préver-  
« tions de nombre de Medecins per-  
« versez dans leur art ; & dont la  
« dangereuse routine tué plus de  
« malades qu'elle n'en guérit ; trop  
« heureux si pour remédier à cet  
« abus visible , je puis leur inspirer  
« quelque goût pour mes nouvelles  
« découvertes , & leur faire évidem-  
« ment connoître , que le mouve-  
« ment & le repos irrégulier sont  
« les véritables causes des accidents  
« fâcheux dont le corps humain est  
« si fréquemment travaillé. C'est  
« à quoi je me suis attaché particu-

Juillet 1727. 1399

lièrement en cet Oourage, que  
j'ose mettre en ce jour sous la  
puissante protection de VOTRE  
MAJESTÉ divine, qui le pré-  
servera sans doute des traits en-  
venimez de l'envie. Je l'espere  
avec d'autant plus de confiance  
que vous sçavez, O mon Dieu,  
que ce n'est pas le sordide intérêt  
qui me guide, mais une charité  
toute chretienne, & un desir ar-  
dent de me rendre utile aux pau-  
vres & aux ignorants.

Puisse un travail entrepris par  
un motif aussi pur, attirer sur  
moi la surabondance de vos grâ-  
ces, & me mériter le brûlant  
amour de vos Chérubins, afin  
que je vous en témoigne inces-  
samment ma vive & tendre re-  
connoissance, & dans le tems &  
dans l'éternité de votre gloire.

La singularité d'une pareille Epi-  
tre dédicatoire, faite par un Mede-  
cin cy-devant Chirurgien de Lo-  
raine, nous a fait juger qu'il étoit bon

1400 *Journal des Savans*,  
de la rapporter en entier, pour  
connoître le caractère de l'ouvrage  
& de l'ouvrage.

## FRANCE.

### DE ROUEN.

Jean B. Besogne le fils, Im-  
primeur ordinaire du Roi, au coin  
vis à vis la fontaine S. Lo, de  
une seconde édition de *la Coutume  
de Normandie*, expliquée par  
Pefnelle avocat au Parlement  
vuë, corrigée & augmentée  
l'auteur. vol. in-4°.

### DE PARIS.

Il est enfin arrivé ici des Ca-  
gnes de la Bibliothèque, & du  
binet de Médailles antiques, de  
Wander Marck de Harlem, &  
les gazettes étrangères annoncent  
vente, pour le 14. de ce mois  
Haye. Les livres y sont rangés

de singulier, qui nous engage  
à rendre compte. A la tête de  
cette grandeur, *in-Folio*, *in-Quar-*  
*tavo* & *in-Douze* se trouvent  
les manuscrits qui y répon-  
dent. Puis, des chapitres particu-  
liers sous le titre d'EDITIONES  
PRINCIPALES, pour les éditions  
anciennes de ces mêmes grandeurs,  
avant l'an 1500. Puis,  
des chapitres particuliers pour  
ce qu'ont faites les Imprimeurs  
de certaine réputation, comme  
des, EDITIONES  
ALBINÆ. Après lesquelles  
sont celles des JUNTES, de  
MONTANUS & du GIOLITO;  
des ETIENNES, celles de  
ROSAN, celles de SIMON  
DE, de MAMERT PA-  
RIS, des GRYPHES, des  
STINS, & des MORELS.  
C'est qu'après avoir épuisé ces  
sources que le reste de la  
Grecque reprend la forme or-  
dinaire & la suite des matières scien-



1402 *Journal des Sçavans*,  
vantes, que le possesseur  
avoir principalement estimé  
l'ancienneté de l'impression,  
la beauté des caracteres qui  
ont transmises. Le Catalogue  
Médailles, n'a pas la même  
larité : Elles y sont disposées  
dinaire dans l'ordre chronologique  
& distingué par celui des  
dans leurs différentes grandeurs.  
Médailles Grecques y tiennent  
premier rang ; les Romaines  
viennent ensuite, Consulaires &  
riales. Or, Argent, Médailles  
grand Bronze, moyen  
Bronze. Il y a seulement une  
servation à faire à l'égard des  
dailles Consulaires, que pour  
pargner la peine & la longueur  
description particulière, on  
contenté d'indiquer par des  
les tables de Patin où elles sont  
portées, quoique la ressemblance

juillet 1727. 1403

tion suffit pour une vente. Il seroit peut-être plus important de prévenir le lecteur, contre les qualifications d'*élégantes*, d'*uniques* & de *rarissimes*, dont les descriptions de la plupart de ces Médailles sont accompagnées : Mais ils savent de reste, ce qu'il faut rabattre dans les expressions de ce genre de science tournée en pure curiosité. Il demande une longue habitude, & une sagacité quelquefois cherement acquise, pour ne pas confondre avec l'Antique élégant, unique, & rarissime, ce qui n'est bien souvent qu'une copie soigneusement moulée & réparée, ou même la production d'un coin moderne.

Ce n'est pas par oubli que nous n'avons point encore annoncé les œuvres de M. Chalamont de la Visolède, secrétaire perpétuel de l'Académie des Belles Lettres établie à Marseille, imprimées à Paris chez Pierre Prault, à l'entrée du Quay de Gesvres, au Paradis, 2. vol. in-12, le pre-

juillet.

C 6

1404 *Journal des Sçavans*,  
mier contenant 251 pp. & le se-  
cond, 222 pp. Comme ces sortes  
d'ouvrages ne sont gueres suscepti-  
bles d'un extrait suivi, parce qu'il  
n'est pas possible de les faire con-  
noître comme il faut, sans les copier,  
nous avons mieux aimé nous reser-  
ver à en faire une nouvelle littéra-  
re un peu étendue.

M. de la Visclède est bien éloigné  
d'imiter certains auteurs, qui lors-  
qu'ils publient leurs ouvrages, y  
sont toujours contraints, à les enten-  
dre, ou par leurs amis, ou par des  
personnes à qui ils sont obligés d'o-  
béir. Il avoüe ingénument dans sa  
Préface, que l'émulation & le desir  
d'avoir le suffrage du Public, sont  
les seuls motifs qui l'engagent à lui  
présenter ce qu'il appelle le fruit de  
ses amusemens ; si sa décision ne  
m'est point favorable, ajoute-t'il,  
il peut être assuré que je l'aurai en-  
nuie pour la première & dernière  
fois. Si je suis assez heureux pour  
qu'il réponde à mes desirs, elle m'a

rimera à tenter de nouveaux efforts, & peut-être le plus léger succès m'élèvera-t'il au dessus de moi-même.

L'Auteur ne croit pas qu'on soit surpris de trouver dans ce recueil, quelques galanteries jointes à des ouvrages philosophiques & même Chrétiens. Il croit avoir pû imiter en cela les meilleurs auteurs, & mêlant le galant au sérieux, garder en quelque sorte les bienséances de son âge : Mais au reste si la galanterie n'est point bannie de son livre, il assure du moins, que les mœurs y sont religieusement respectées, & que les personnes dont il est connu, lui rendront assez de justice pour croire que ce respect ne lui a point coûté.

En parlant de quelques épîtres de deux de ses amis qu'il a fait imprimer avec les siennes ; il se plaint du reproche qu'on lui fait dans une brochure anonyme, sous le titre d'Apolo-  
gie de M. de Voltaire, d'avoir fait

3406 *Journal des Sçavans*,  
insérer dans le Mercure divers  
pliments de félicitation, qu'on  
écrits lorsqu'il a remporté des  
Académiques : Il assure le P.  
qu'il n'eût jamais de part à l'im-  
sion de ces ouvrages, qu'ils ne  
imprimez à son insçu, & qu'il  
feroit plaint dès qu'ils ont  
s'il n'avoit craint de faire de la  
ne à des personnes à qui il étoit  
de la reconnoissance. M. de la  
cledé a jugé à propos pour  
davantage son recueil de l'en-  
ler de vers & de prose. Au-  
qui commencent le premier  
me, il a fait succéder des pié-  
loquence, qui sont encore  
d'autres piéces de vers de  
position, & il a observé le  
ordre dans le second. Le Pub-  
gera de l'obligation qu'il peut  
à M. de la Visclède, de lui  
donné ce recueil de ses divers  
ges dont plusieurs ont été dé-  
primez séparément.

Nous nous contenterons



Jullet 1727. 1407.

server, que deux odes intitulées *le*  
*Chrétianisme & les passions*, qui sont  
aux pages 17. & 46. du premier  
volume, ont remporté le prix au  
jugement de l'Académie des Jeux  
Floraux en 1725. & 1726. un dis-  
cours qui se trouve dans ce même  
volume à la page 82. a remporté le  
prix d'éloquence au jugement de  
l'Académie Française, & que les  
deux premiers poèmes du second  
livre, & un autre discours qui est  
à la page 69. ont été couronnés par  
la même Académie, le premier en  
1723. & les deux autres dans la  
même année 1725.

Le Pere Desmolets Bibliothéqua-  
ire de l'Oratoire rue S. Honoré, a  
publié il y a un mois, le septieme  
volume de la continuation des Mé-  
moires de Litterature, il l'a intitulé  
tome IV. partie premiere; il nous  
en fait esperer incessamment un nou-  
veau qui sera la seconde partie de ce  
même tome: Nous donnerons inces-  
samment l'extrait de cette premiere

1408 *Journal des Sçavans*;  
partie du tome quatrième.

On trouve chez Pierre Simon rue  
de la Harpe, une brochure in-12.  
intitulée, Dissertation sur la cause &  
la nature du Tonnerre & des Eclairs,  
avec l'explication des diverses phé-  
nomenes qui en dépendent. Cette  
dissertation a remporté au mois  
d'Aoust 1726. le prix proposé par  
l'Académie Royale des Belles Let-  
tres, Sciences & Arts établie à Bor-  
deaux. Elle est du Pere Lozeran  
Fisc de la Compagnie de Jesus  
Professeur Royal de Mathématiques  
dans l'Université de Perpignan.  
Elle avoit été déjà imprimée à Bordeaux.  
Nous sommes redevables au  
Castel de cette nouvelle édition.

Le même Libraire, & C.  
à Paris, débite depuis peu  
in-12. de 501. pages, sans la  
matieres qui en contient 34.  
le, Histoire de Jean de Brie  
de Jerusalem, & Empereur  
Constantinople.

Juillet 1727. 1409

On trouve chez Prud'homme au Palais, une petite brochure in-12. intitulée l'éloge de la goutte.

La critique de la Charlatanerie divisée en plusieurs discours &c. a paru à son Auteur un ouvrage assez important pour ne le pas discontinuer, il vient d'en publier le second discours in-12. pp. 186. en tout. Il est comme le premier dédié à Son Eminence Monseigneur le Cardinal de Fleuri.

Piece qui a remporté le prix de l'Académie Royale des Sciences, proposé pour l'année 1726. selon la fondation faite par feu M. Rouillé de Meslay, ancien Conseiller au Parlement, laquelle a pour titre : Les loix du choc des corps à ressort parfait ou imparfait, déduites d'une explication probable de la cause physique du ressort. Par le Pere Marescote Prêtre de l'Oratoire. A Paris, chez Claude Jombert, rue S. Jacques au coin de la rue des Mathurins, 1727. brochure in-4°. pp. 57.

C6 iiij

3410 *Journal des Sçavans,*

Discours sur les loix de la communication du mouvement, qui a mérité les éloges de l'Académie Royale des Sciences, aux années 1724. & 1726. & qui a concouru à l'occasion des prix distribués dans lesdites années. Par M. Jean Bernoulli, Professeur de Mathématique à Basle, & membre des Académies Royales des Sciences de France, d'Angleterre & de Prusse. A Paris, chez Claude Jombert rue S. Jacques 1727. brochure in-4<sup>o</sup>. pp. 108. M. de Mayran de l'Académie Royale des Sciences de Paris s'est donné le soin de veiller à cette édition.

La Veuve d'Houry vient de réimprimer pour la troisième fois, un livre fort connu, intitulé : *Pathologie de Chirurgie*, dans laquelle on explique toutes les maladies externes du corps humain, leurs causes, leurs signes & leurs remèdes, selon les principes de la Physique moderne; par J. B. Verduc Docteur en Mé-

Juillet 1727. 1411

Médecine. Nouvelle édition : revue & augmentée de quelques remarques de pratique, par un ancien Maître Chirurgien de Paris. 2. vol. in-12.

---

# T A B L E

des articles contenus dans le  
Journal de Juillet 1727.

**N**ouveau Voyage autour du monde ;  
par M. le Gentil. Tome II.  
page 1215.

Ebauche de la religion naturelle, par  
Wolaston, traduite de l'Anglois 1243.

Questions sur les démissibles des biens &c.  
par M. Louis Boulenois, avocat au  
Parlement 1258.

Mémoires pour servir à l'Histoire des  
hommes Illustres dans la république  
des Lettres 1265.

Explication physique des flux & reflux  
surprenans de l'Euripe 1269.



## T A B L E.

<i>Voyages de Gulliver, traduits en François par M. l'Abbé Guyot des Fontaines</i>	1274
<i>Traité des Négociations de banque, &amp; des Monnoyes étrangères &amp;c. par Etienne Damoreau</i>	1322
<i>Description de la nature; des causes des maladies vénériennes, &amp; de plusieurs remèdes propres à les guérir. Par M. Dibon</i>	1332
<i>Histoire des Guerres &amp; des Négociations qui précéderent le Traité de Westphalie &amp;c. composée sur les mémoires du Comte d'Avaux, par le Pere Bougeant de la Compagnie de Jesus</i>	1340
<i>Voyages du Sieur Aubry de la Mottraye &amp;c. Tom. II.</i>	1360
<i>Remarques sur la Navigation &amp; sur la maniere d'en perfectionner la pratique, par M. de Rado ay</i>	1370
<i>Abregé de l'Histoire &amp; de la morale de l'ancien Testament</i>	1373
<i>Continuation des Mémoires de Littérature &amp; d'Histoire, Tom. III. partie seconde</i>	1377
<i>Davidis Gregorii, Astronomi</i>	

T A B L E.

Physicæ, & Geometricæ Elementa ; c'est-à-dire : *Elemens d'Astronomie Physique & Géométrique*, par  
M. Gregori,  
*Nouvelles Littéraires*

1387.

1391.





LE  
JOURNAL  
DES  
SCAVANS,  
5  
POUR

L'ANNE'E M. DCC. XXVII:  
A O U S T.



A PARIS,

Chez CHAUBERT, à l'entrée du Quay des  
Augustins, du côté du Pont Saint Michel,  
à l' Renommée & à la Prudence.

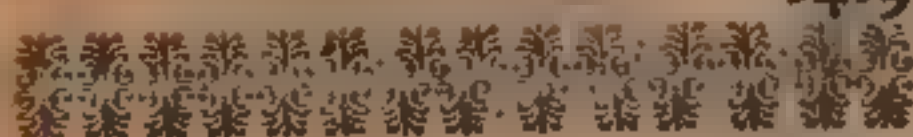
---

M. DCC. XXVII.

AVEC PRIVILEGE DU ROT:







LE  
JOURNAL  
DES  
SCAVANS,



Aoust M. DCC. XXVII.

ΞΕΝΟΦΩΝΤΟΣ ΕΦΕΣΙΟΤ ΤΩΝ  
ΚΑΤΑ ΑΝΘΙΑΝ ΚΑΙ ΑΒΡΟΚΟ-  
ΜΗΝ ΕΦΕΣΙΑΚΩΝ ΛΟΓΟΙ ΠΕΝΤΕ.  
Xenophontis Ephesii Ephesiaco-  
rum Libri V. de Amoribus Anthiæ  
& Abrocomæ. Nunc primum pro-  
deunt è vetusto codice Bibliothecæ  
Monachorum Cassinensium Flo-  
rentiæ; cum Latina interpretatione  
Antonii Cocchii Florentini. Lon-  
dini : Typis Gulielmi Bowyer.  
1726. C'est-à-dire : *Les cinq Livres  
des Ephésiaques de Xénophon d'Ephèse,*

D 6 üj

1426 *Journal des Sçavans,*  
*ou les Amours d'Anthie & d'Abrce-*  
*mas, imprimées en Grec, pour la pre-*  
*miere fois, sur un ancien MS. de la*  
*Bibliothèque des Bénédictins de Flo-*  
*rence; avec la version Latine d'An-*  
*toine Cocchius Florentin. A Lon-*  
*dres, de l'Imprimerie de Guil-*  
*laume Bowyer. 1726. in-4°. pp.*  
*87. pour le texte Grec : pp. 72.*  
*pour la version.*

**L**E fameux Xénophon d'Athènes est assés connu de tout le monde : il n'en est pas de-même de celui d'Ephèse. Enseveli depuis plusieurs siècles, dans l'obscurité des manuscrits, à-peine est-il venu à la connoissance de quelques Savans, qui l'ont nommé dans leurs ouvrages, & qui ont fait mention de ses écrits, sans entrer là-dessus dans aucun détail. C'est ainsi que Suidas s'est contenté de dire que Xénophon d'Ephèse a composé dix livres intitulés, *les Ephésiaques*, qui traitent d'avantures galantes, de la Ville d'E-

phèse, & d'autres matières. Vossius ne parle du même Xénophon, qu'en citant le passage de Suidas.

M. Huet tire de la même source ce qu'il en dit, dans son origine des Romans; & Dom Bernard de Montfaucon dit seulement, dans son *Diarium Italicum*, qu'il a vu le manuscrit, dont il s'agit.

Politien a fait quelque chose de plus, puisqu'il a, en quelque façon, porté son jugement sur cet Auteur Grec, en le comparant, pour l'élégance & les agrémens du style, à Xénophon l'Athénien. Mais comme ce jugement n'est ni précédé, ni suivi d'aucune analyse, capable de l'autoriser, c'est une décision pure & simple, qui n'a rien de fort satisfaisant pour les curieux. Ils ne peuvent donc manquer de recevoir, avec grand plaisir, le présent qu'on leur fait aujourd'hui, puisqu'il les instruit d'un point de littérature, qui n'est pas indigne de leur attention.

Ce n'est pourtant pas à l'Au-

teur de cette Edition qu'ils doivent toute leur reconnoissance. M. *Salvini*, Bibliothequaire du Grand Duc, en mérite une partie, puisque c'est lui qui a tiré notre Ephésien des ténèbres où il étoit. Aiant trouvé le manuscrit dans la Bibliothèque des RR. PP. Bénédictins de Florence, il le traduisit en Italien, & fit imprimer cette traduction à Londres, en 1723. Au reste, si M. *Salvini* s'est attiré les premiers remerciemens du Public, parce qu'il a fait le premier pas dans cette occasion; M. *Cocchi* peut faire valoir deux autres avantages qu'il a sur lui. 1°. Sa traduction est Latine, & par conséquent à la portée de plus de personnes, que la version Italienne. 2°. Il ne s'est pas contenté, comme son compatriote, de publier sa Traduction; il a bien voulu nous donner son Auteur en original, en faisant imprimer le texte Grec de manière que ceux qui savent cette langue, se trouvent en état de connoître Xénophon l'Ephésien, autant

qu'il peut être connu. Quelque fidèle que soit une traduction, elle ne peut jamais aller, pour représenter un Auteur précisément tel qu'il est.

D'ailleurs il faut observer, avec M. Salvini, que les *Ephésiaques* ne contiennent aucun trait, qui marque dans quel temps a vécu ce Xénophon. Si l'on peut donc espérer quelque éclaircissement là-dessus, ce ne peut être qu'en faisant une attention sérieuse, au tour, au style, & même à certaines expressions de l'Auteur; & nous sommes persuadés que les connoisseurs, qui auront le loisir de faire cet examen, pourront déterminer à-peu-près dans quel siècle cet Auteur écrivoit : d'où résulte une nouvelle obligation des Savans, envers l'Editeur du texte Grec.

Cependant nous observerons, en passant, que si l'on ne trouve, dans les Amours d'Abrocomas & d'Anthie, aucune époque certaine, qui puisse fixer le siècle de Xénophon; il y a du moins quelque lieu de ju-



ger que cet Auteur a écrit de l'Empire d'Auguste: Nous en avons fait cette conjecture bien fondée sur plusieurs endroits du Livre, où il est parlé du Commandant, ou du Gouverneur d'Egypte. Car il n'y a point de Gouverneurs en Egypte, depuis la mort de Cléopatre, c'est à dire, depuis que les Romains ont réduit ce Roïaume en Province. Il resteroit donc à savoir si bien de temps s'est écoulé depuis cette époque, jusqu'à Xénophon: c'est ce qu'on aura, sans doute, sans coup de peine à trouver, si l'on néglige le moyen dont nous venons de parler.

L'Ouvrage est composé de dix Livres: cependant le passage de l'Inde en porte dix; sur quoi M. de Vossius observe que l'*Iota*, qui signifie le nombre de dix, pourroit avoir été mis à la place de l'*Epsilon* à moins, ajoute-t-il, que Suidas n'eût voulu mettre en ligne de compte le Traité de la Ville d'Ephèse, &c.

autres Ecrits, qui n'ont nul rapport à celui dont est question.

D'abord nous nous sommes fait scrupule de donner le précis d'un Roman, qui ne nous a paru autre chose qu'un sommaire d'avantures. Cependant, parce que l'antiquité lui donne quelque sorte de relief, & que les exemplaires en sont encore assez rares en France, nous avons jugé qu'on ne seroit pas fâché de savoir au moins en quoi consistent ces avantures, que Xénophon décrit; & c'est ce qui nous a déterminés à en donner le détail, que nous allons rendre le plus concis qu'il nous sera possible.

LIVRE I. Abrocomas, fils de Lycomède & de Thémiste, jeune homme d'une admirable beauté, & qui, par une noble éducation, a perfectionné mille excellentes qualités, qu'il avoit reçues de la nature; chéri de tout le monde, & aimé de plusieurs jusqu'à l'adoration, paroît d'abord d'une fierté à l'épreuve de

1426 *Journal des Sçavans*,  
l'amour. Ce Dieu, jaloux de sa  
sance, lui fait voir, dans une  
de Diane à Ephèse, Anthie,  
Ephésienne, âgée de 14 ans, fille  
Mégamède & d'Evippe. Abro-  
mas fait envain le rétif ; il est  
de céder à son vainqueur ; il ne  
que trop sa défaite, il en fait l'aveu  
& commence à adresser des prières  
au Dieu, qu'il a si long-temps  
prisé. Anthie, de son côté, n'est  
moins sensible aux charmes d'Abro-  
comas. L'un & l'autre sont épris  
même temps ; en deux jours, ils  
bent dans une langueur amoureuse  
pour la guérison de laquelle on  
inutilement des sacrifices. On  
sulte Apollon Colophonien pour  
maladie, & conformément à l'oracle  
qu'il prononce, on marie les deux  
Amans ; après quoi, suivant la  
réponse, leurs parens les font voyager  
malgré le chagrin qu'ils ont de les  
perdre.

Abrocomas & Anthie s'en-  
quent pour l'Egypte ; ils arrivent

Samos, après un jour d'heureuse navigation : ils se jurent une fidélité mutuelle : ils cotoient les Isles de Cos & de Gnide, & mouillent à l'île de Rhodes, d'où ils partent, après quelques jours de résidence. Ils traversent en deux jours une partie de la Mer d'Egypte ; mais ils tombent dans un calme, qui fut la première cause des malheurs, que l'Oracle leur avoit prédits.

Quelques Pirates, qui les avoient pris à Rhodes, bien équipés, les poursuivent, les attaquent, & s'en rendent les maîtres. Abrocomas & Apfyrrthe sont emmenés par Corymbe, Chef des Pirates : ils arrivent à Tyr en Phénicie ; Corymbe les conduit dans une maison de campagne d'Apfyrrthe son Maître, où ils sont obligés de repousser, chacun de son côté, les atteintes assés vives, qu'on veut porter à leur fidélité conjugale.

LIVRE II. Apfyrrthe, en parcourant ses Esclaves avec ses Compagnons, met dans son lot Abroco-

1428 *Journal des Sçavans* ;  
mas & Anthie, ainsi que Leu  
Rhoda, qui avoient été pris  
le même Vaisseau ; & il les fa  
ner tous ensemble à Tyr, dan  
pérance d'en avoir un grand  
Pendant un voyage qu'il fait  
rie, pour les affaires de son com  
ce, Manto sa fille devient  
reuse d'Abrocomas. Elle n'o  
déclarer sa passion, mais ne pou  
plus la contenir, elle la confie  
da, qu'elle tâche de mettre d  
intérêts, & par prières & par  
ces. Celle-ci en parle d'abord à  
con, qui va sur le champ ex  
Abrocomas à ne pas faire le  
& à ne point s'exposer à la  
de Manto. Abrocomas entre  
reur contre le nouveau Merc  
il proteste qu'il mourra plutôt  
d'être infidèle à sa chère Anthie  
pendant cette généreuse épo  
prie d'obéir plutôt, que d'en  
un si grand danger, & se pré  
dit-elle, à finir ses maux par là  
L'impatiente Manto écrit à  
comas, pour lui faire sa déclar



Le captif , toujours constant , lui répond avec une fierté qui la désespère. Apfyrthe revient de Syrie avec un mari qu'il destine à sa fille ; Manto , pour se vanger d'Abrocomas , l'accuse devant son pere d'avoir voulu la violer. Apfyrthe prévenu par l'imposture de sa fille , fait punir l'innocent ; Anthie demande inutilement grace pour lui. Manto mariée emmène en Syrie Anthie , Leucon & Rhoda , pendant qu'Abrocomas reste enfermé dans un cachot. Elle arrive à Antioche , patrie de Mœris son époux ; elle se défait de Leucon & de Rhoda , qu'elle envoie fort loin , pour y être vendus , & elle fait présent d'Anthie à un gardeur de chèvres , lui ordonnant de la prendre pour femme , & de la forcer , si elle ne veut pas se livrer de bonne grace. Le pâtre la conduit chez lui , Anthie lui demande grace & Lampon ( c'est le nom du Berger ) la lui accorde.

Apfyrte aiant trouvé , par hasard , la lettre que sa fille avoit écrite

1430 *Journal des Sçavans* ;  
à Abrocomas , fait délier cet innocent , & le traite en ami ; mais celui-ci auroit préféré son aimable Anthie à toute autre bonne fortune. Pendant que cette chaste tourterelle est chés Lampon , Moeris , qui alloit souvent dans le Village , sent naître une vive passion pour elle ; il en fait la confidence à Lampon , qui promet de le servir , & qui ne laisse pas d'aller sur le champ révéler le mystère à Manto. Celle-ci trouve fort mauvais qu'Anthie , après l'avoir emporté sur elle dans le cœur d'Abrocomas , lui ravisse encore un mari ; elle se promet de punir ce second outrage , bien autrement que le premier ; & pendant l'absence de Moeris , elle ordonne au berger d'emmener Anthie dans un bois voisin , & de l'y massacrer. Pour s'acquitter de sa commission , il va trouver Anthie , qui se détermine aisément à la mort , regrettant seulement de ne finir pas ses jours avec l'objet de sa tendresse. Le berger touché de

ère de cette femme, lui sauve

Mais pour éviter la fureur  
tanto, il dépaîse la captive affli-  
en la vendant à des Marchands  
ens, qui l'emménent la nuit  
etc. Après avoir fait naufrage,  
ordent en Cilicie, par le moien  
quelques débris. En arrivant,  
est pris dans une forêt par un  
nd nommé Hippothoüs, qui al-  
re un sacrifice, dont Anthie  
être la victime, lorsqu'il sur-  
un libérateur inconnu, qui  
ne partie des voleurs, & met  
te en fuite. Périlaüs ( c'est le  
de ce Sauveur ) a compassion  
at où Anthie alloit être rédui-  
la fait passer à Tarse, avec les  
rs qu'il avoit pris. Il devient  
ôt lui-même esclave de sa beau-  
e comme il lui propose le ma-  
Anthie feint d'y consentir,  
mande seulement trente jours  
y penser.

Procomas, qui a quitté la mai-  
Apfyrthe, pour aller chercher  
Aoust.

la femme en Syrie, se fait instruire par Lampon, de tout ce qui s'étoit passé. Il va de-là en Cilicie, où il rencontre Hippothoüs. Il fait amitié avec lui, sans le connoître, & les voilà tout d'abord camarades de voiage.

LIVRE. III. Ils parcourent ensemble la Cilicie, & passent à Masacer en Capadoce; chemin faisant, ils se content l'un à l'autre leurs aventures. Hippothoüs fait à Abrocomas le portrait de cette jeune personne, qu'il s'étoit vû sur le point d'imoler. Abrocomas la reconnoît à cette peinture; & dans l'espérance de la revoir en Cilicie, il engage Hippothoüs à y retourner avec lui.

Cependant les trente jours qu'Anthie a demandés, se passent; on songe à la cérémonie des noces. Mais Anthie se voyant à l'extrémité, obtient d'un Ephésien, nommé Eudoxe, un poison, qui puisse la délivrer des poursuites de son Tyran. On la mène au lit nuptial, elle s'y fait appor-



ter un verre d'eau, elle y met le poison qu'elle avoit, & après une invocation à l'ombre d'Abrocomas qu'elle croioit mort, elle l'avale. Elle tombe incontinent dans un assoupissement léthargique. Périlaüs entre, & est fort étonné de ce spectacle ; il se désole, il plaint le sort d'Anthie, & lui fait rendre les honneurs de la sépulture, avec la magnificence la plus somptueuse. Le poison qu'Anthie avoit pris, n'étoit point mortel ; son éfet se réduisoit à jeter dans un anéantissement, qui ressembloit parfaitement à la mort. L'inhumée se réveille dans son tombeau ; elle est fâchée de se voir rendue à la vie ; mais elle espère que la faim l'en délivrera mieux que le poison, & elle attend la mort avec fermeté. Des voleurs, qui savoient qu'on avoit enseveli beaucoup de riches habits & des sommes considérables, avec l'empoisonnée, vont ouvrir le sépulcre, pour le piller. Ils sont fort surpris d'y trouver une ressuscitée, qui



le jette à leurs pieds, & qu'il abandonne tout son attirail, à condition qu'ils la laisseront mourir tranquillement, dans le lieu de sa sépulture. Les voleurs, peu touchés de ses prières, l'emmènent à bon port à Alexandrie, aparemment pour en faire de l'argent. Anthie se voit exposée à de nouvelles traverses, elle souhaite autre chose que de voir son tombeau d'Abrocomas. Dans le désespoir où elle est, elle ne veut ni boire, ni manger, il faut que ses amis l'y contraignent.

Pendant qu'Abrocomas & Hippothous courent après Anthie, ils rencontrent les Compagnons de Calpurnier ; & dans un souper qu'ils font avec eux, où Abrocomas fait une mauvaise figure, une vieille nonne Chrystion, vient raconter l'aventure de Périlaüs & de l'Esclave qu'il a épousée. Abrocomas occupé de ses inquiétudes, ne fait pas d'attention à ce récit ; mais Hippothous ayant fait entendre que c'étoit lui

liblement cette personne-là même qu'il cherchoit, il ne doute plus de la mort d'Anthie. Il conjure la vicille de le mener au tombeau ; elle lui apprend, pour mettre le comble à son délèspoir, que les voleurs ont enlevé ce corps prétieux. Hippothoüs tâche de le consoler comme il peut ; mais il ne gagne rien. Pendant que tout le monde dort, Abrocomas s'esquive, & monte dans un vaisseau, qui faisoit voile pour Alexandrie.

Anthie avoit été en éfet vendue à des Marchands de cette Ville, qui ne demandoient pas mieux que de la revendre à leur profit. Un des petits Rois de ces contrées, nommé Psammis, qui étoit venu là, pour voir le pays & pour y trafiquer, est frappé de la beauté d'Anthie. Il l'achette fort cher, & aussi-tôt il veut en abuser. Après quelque résistance, elle a recours à la feinte. Elle suppose que dès sa naissance elle fût consacrée par son père à Isis, jus-

1436 *Journal des Sçavans* ;  
qu'au temps de ses noccs ; & qu'il  
s'en falloit encore un an , que ce ter-  
me ne fût expiré. Le superstitieux  
Psammis en demeure là , craignant  
d'irriter contre lui la Déesse des  
Egyptiens.

Dans ces entrefaites , Abrocomas  
est jetté sur une côte de la Phénicie  
à l'embouchure du Nil. Il y est  
pris par des Bergers , & ven lu à un  
vieux soldat, nommé Araxe, dont la  
femme Cyno se coëse bien vite du  
jeune Esclave. Elle lui fait sa déclara-  
tion , & dans la vûë de l'épouser,  
elle commence par égorger son mari.  
Elle en va porter la nouvelle à Abro-  
comas , qui l'entend avec horreur , &  
qui la fuit , sans lui répondre. La mé-  
chante femme va pleurer & crier bien  
haut contre son nouvel Esclave, qu'  
elle accuse de l'assassinat : on le saisit,  
& on le mène à Alexandrie , pour le  
faire punir.

LIVRE IV. Celui qui commande  
alors dans l'Egypte , fait bien-  
tôt le procès à l'infortuné Abroco-

Aoust 1727. 1437

le condamne à être crucifié  
par les exécuteurs de la Sentence  
sur la croix sur le bord du Nil ;  
ils cachent l'innocent, & le laissent.  
Le crucifié adresse sa prière  
à Dieu, qui l'exauce ; il s'élève un  
vent impétueux, qui jette l'homme  
mort dans l'eau, dont le patient  
ressuscite, & est enfin porté jusqu'à  
la chaire. Là des Gardes l'arrestent  
& le ramènent devant le  
Gouverneur comme un échappé du suplice.  
Il est aussitôt condamné au feu ;  
lorsqu'il est sur le bucher allumé,  
un débordement du Nil vient  
à le flâmer. Ce second miracle  
étonne les assistans, & rappelle  
le sort du premier ; on remène  
Abrocomas au Gouverneur ;  
et après ce qui étoit arrivé,  
on prend soin du criminel,  
qu'on le garde en prison,  
pour plus ample information. Peu  
de temps après, on reconnoît l'innocence d'A-  
bras, & l'imposture de Cyno,  
on libère l'un, & fait crucifier l'autre.

Dans ce même temps, Pfa  
s'en retourne chés lui avec A  
En passant par l'Ethyopie, il  
entre les mains d'Hippothoüs  
sa troupe, il est défait & volé  
thie est emportée avec le butin  
chiale, un des voleurs qui la m  
nent dans une caverne, en de  
l'adorateur; il ne sauroit la ga  
ni par promesses, ni par men  
& comme il se dispose à employer  
force, Anthie se munit d'un poign  
dont elle lui donne subtilement  
coup, dans le temps même qu  
sur le point d'exécuter son de  
Les voleurs de retour, songent à  
ger la mort de leur camarade  
uns sont d'avis d'égorger la  
trière, & de l'ensevelir avec A  
le, les autres veulent qu'on la  
cifie; mais Hippothoüs invente  
elle un nouveau genre de se  
Il la fait enfermer avec deux  
dogues, dans une fosse prof  
afin que ces animaux pressés  
faim, la dévorent. On en don



garde à Antinome, qui déjà épris depuis long-temps des charmes d'Anthie, ne pense qu'aux moyens de la sauver. Pour cet éfet, il donne tous les jours à boire & à manger aux chiens, qui par ce moyen ne font aucun mal à celle qu'on a exposée à leur rage.

LIVRE V. Abrocomas parti d'Egypte, après sa justification, n'arrive point en Italie, comme il se l'étoit proposé. Il est poussé sur les côtes de Sicile. Il y est reçu fort honnêtement dans la maison d'un pêcheur, qui le nourrit de son travail, & qui en a tous les soins possibles. Abrocomas lui fait le recit de tous ses malheurs, & Egialée ( c'est ainsi que s'appelle le pêcheur ) lui conte les siens à son tour. Cet Egialée est assurément un rare modèle de constance en amour. La mort de sa maîtresse n'est pas capable de le refroidir; il en embaume le corps; il le garde chés lui, & ne retranche rien des témoignages de tendresse, qu'il

1440 *Journal des Sçavans ;*  
avoit coûtume de lui donner.

Hippothoüs aiant quitté l'Ethiopie, pour aller encore en Egypte exercer ses brigandages ; Antinome , qui s'étoit caché , pour ne le pas suivre , va délivrer la belle de sa basse-fosse , & la console de son mieux. Il lui promet de n'attenter jamais sur sa personne avec violence ; Anthie le suit sur sa parole ; ils arrivent ensemble à Copte , où ils séjournent quelques temps , pour donner à Hippothous le temps de s'éloigner davantage. Celui-ci est poursuivi par une compagnie de Soldats , que le Gouverneur d'Egypte a mis à ses trousses , sous la conduite de Polyide , qui rencontre enfin les Brigands à Peluse. Il en tuë une partie , en prend une autre , & laisse échapper Hippothoüs avec quelques-uns de ses associés. Polyide résolu de suivre sa pointe , remonte le long du Nil , faisant des perquisitions très-exactes , & menant même avec lui les voleurs qu'il avoit pris , afin qu'ils pussent

à reconnoître leurs Con-  
s. Il vient à Copte, où étoit An-  
ne avec Anthie. Il voit cette  
jeune femme affligée, il veut la con-  
solider à se rendre à ses desirs, elle  
se retire dans le Temple d'Isis, elle  
adresse ses vœux à la Déesse; &  
quelque temps après, Polyide y va  
pour parler à Anthie, qu'il ne lui fera  
aucun outrage. Sur cet assû-  
rement, elle sort du Temple; & après  
avoir consulté l'Oracle d'Apis, sur  
l'avenir de son mari, elle part  
d'Alexandrie, avec Polyide.

Thénée, femme de ce dernier,  
apprenant que son époux amenoit  
avec lui une compagne, qui lui plai-  
roit fort. La Dame peu contente  
de ce procédé, ne promet pas bon  
soin à sa rivale. En effet, en l'ab-  
sence de Polyide, elle lui fait don-  
ner des écrivains, & charge ensuite  
un certain Clytus, esclave infidèle,  
d'aller vendre à un Marchand  
d'esclaves. Clytus se disposant à exé-  
cuter les ordres de sa maîtresse, est

1442 *Journal des Scirans*,  
touché des larmes & des prières  
d'Anthie ; mais il craint le ressentiment de Rhénée, c'est pourquoi il obéit. Le Marchand , qui achette Anthie à Tarente , après l'avoir laissé reposer deux ou trois jours , la mène enfin dans un lieu public , se préparant à de grands profits. Le danger est pressant ; Anthie s'avise d'une ruse pour l'éviter ; elle fait semblant de tomber dans un accès d'épilepsie. Cet accident refroidit l'ardeur de tous les concurrens ; on a pitié de la malade , on ne songe qu'à la guérir ; & dès que sa santé paroît meilleure , le Marchand l'expose en vente , jugeant bien qu'il n'en pouvoit rien faire de mieux. Hippothoüs cherchoit alors à faire quelque bonne emplette en ce genre. Il avoit demeuré , pendant quelque temps , à Tauromène en Sicile. Après y avoir très-mal fait ses affaires , il avoit épousé une riche vieille , qui lui avoit laissé de grands biens. Résolu de s'en servir en honnête homme , il

étoit allé en Italie, pour y acheter des esclaves. Il reconnoît Anthie, dans le marché de Tarente; il la questionne, il l'achette, & Anthie l'ayant enfin reconnu à son tour, elle lui apprend comme elle s'est sauvée de la fosse aux chiens. Hippothoüs, qui commençoit aparemment à donner plus à la tendresse qu'au brigandage, s'enflâme pour Anthie, il lui fait toutes les instances imaginables, & Anthie ne trouvant plus de moyens pour lui résister, prend le parti de lui confier ses engagements avec Abrocomas. A ce nom, Hippothoüs devient plus modéré, & promet d'avoir tous les égards convenables pour la femme d'un ami, qu'il souhaittoit de retrouver.

Abrocomas, qui étoit enfin arrivé en Italie, & qui s'étoit loué, dans Tarente même, pour travailler aux carrières, ne peut soutenir long-tems la dureté de ce travail. Il se détermine à retourner dans sa Patrie, espérant encore, que dans la longueur du che-



1444 *Journal des Sçavans* ;  
min qu'il avoit à faire , il pourroit  
apprendre quelque nouvelle de son  
épouse. Il passe par la Sicile , & par  
l'Isle de Crète , & arrive à l'Isle de  
Rhode. Il y rencontre , dans le Tem-  
ple du Soleil , Leucon & Rhoda :  
ces anciens amis se reconnoissent &  
vivent ensemble.

Hippochoüs, qui veut remener An-  
thie à Ephèse , & la rendre à sa fa-  
mille, arrive à Rhode avec elle. C'est-  
là que tous les Acteurs se rejoignent ,  
& s'embarquent de compagnie, pour  
retourner chés eux.

Nous tenons pour maxime essen-  
tielle , que nous ne devons pas , pour  
l'ordinaire , nous déclarer sur le mé-  
rite des Ouvrages , dont nous ren-  
dons compte dans notre Journal. Le  
Lecteur le plus désintéressé , n'ai-  
me pas à voir son jugement préve-  
nu par un autre , qu'il n'attend point.  
Si le nôtre est peu favorable aux Au-  
teurs , ils nous en savent mauvais  
gré ; s'il leur est avantageux , leurs  
Antagonistes sont mécontents , &

souvent l'on se plaint des deux côtés. Le plus sûr parti pour nous est le silence, parce qu'il a du moins tous les dehors de cette neutralité qui nous sied si bien. Mais nous sommes persuadés que cette loi, à laquelle nous nous assujettissons volontiers, peut souffrir une exception, à l'égard d'un Auteur aussi ancien, & aussi peu connu que celui-ci. Nous ne croions pas que dans l'oubli presque général, où il est, depuis tant de siècles, il se soit fait ou des adversaires d'assés mauvaise humeur, pour nous accuser de le flatter, ou des partisans assés zélés, pour nous reprocher trop de sévérité. Nous dirons donc librement ( & en cela nous jugeons à-peu-près comme M. Salvius ) que le style de Xénophon est clair, naturel, & d'un tour si simple, qu'à peine il mérite le nom de tour ; vif cependant, concis & d'une pureté Attique.

Mais nous ajouterons que la conduite du Roman n'est pas des plus

touchantes. Ce n'est pas que les événemens y manquent ; ils y sont si fréquens & si pressés, qu'ils ne laissent pas le loisir de respirer ; & certainement il y en a d'assés merveilleux, pour réveiller le Lecteur, s'il avoit le temps de languir. Mais ils sont exposés avec une précipitation, qui fait un tort considérable à l'intérêt qu'on y pourroit prendre. Cela va, en plusieurs endroits, jusqu'à la sécheresse ; en sorte que si l'imagination du Lecteur n'ajoute rien aux situations qu'on lui dépeint, il court risque de n'en être pas fort ému.

Nous savons que ce n'est point à des digressions trop étrangères au sujet, ni à de longues amplifications, qu'il faut avoir recours, pour exciter dans l'ame le trouble secret, qui fait tout le plaisir d'une telle lecture. Mais il y a certains détours & certains enchaînemens à ménager, sans lesquels la narration n'a rien de piquant ; parce que la douce émotion qui se fait sentir au cœur, est toute

proportionnée à l'incertitude ,  
l'esprit demeure jusqu'au dénouë-  
ment. Faire crucifier un homme in-  
nocent, sur le bord du Nil, le faire  
jetter dans le fleuve, avec sa croix,  
celle il demeure lié, le conduire  
en état, par le courant de l'eau ,  
à la mer, le faire reprendre par  
des Gardes, qui le retiennent de-  
vant le Juge, le faire aussi-tôt con-  
damner au feu, trouver le buche-  
ron prêt, l'allumer & l'éteindre tout  
à coup, par un débordement du Nil :  
raconter tout cela , & le repré-  
senter dans une page , ce n'est pas  
faire attendre son Lecteur, c'est le  
mettre à la torture, ou plutôt c'est  
se concerter au point, qu'il ne fait  
ni rire, ni pleurer.

On peut dire que, si l'Auteur avoit  
seulement se livrer à son sujet, il auroit  
eu de quoi composer un volume as-  
sez raisonnable. Mais, comme s'il étoit  
obligé de finir dès qu'il commence ,  
il fait long-temps soupirer ses  
lecteurs, sans l'un pour l'autre, il les

1448 *Journal des Sçavans* ,  
marc dès le premier Livre ; & dans  
les quatre suivans , il parcourt le reste  
de leurs aventures, avec une si gran-  
de rapidité , qu'il paroît en donner  
un extrait, plutôt qu'une histoire. De  
plus, l'Auteur a négligé une règle  
assés généralement observée par les  
Romanciers. Elle consiste à trans-  
porter tout d'un coup le Lecteur  
au milieu des aventures qui doivent  
être racontées ; après quoi on le ra-  
mène au commencement, par un ré-  
cit que fait le plus souvent le Hé-  
ros même. De cette façon, le cœur  
est d'abord attaché, par une situation  
qui l'intéresse, & qui fait naître en  
même temps la curiosité d'apprendre  
ce qui a précédé. On veut savoir  
par où le Héros est arrivé au point  
où il est : on souhaite une narration  
entière, on la suit avec plaisir, par-  
ce qu'on a des raisons pour la sui-  
vre ; & les plus petites circonstances,  
qui n'auroient fait nulle impression  
dans un préambule, ne laissent pas  
de plaire & de toucher, parce que



est prévenu. Ce secours de  
n'auroit point été inutile à  
hon.

est de ce Livre à-peu-près  
d'une gallerie, qui seroit  
à contenir quantité de bons  
& dans laquelle on n'auroit  
des cadres. Si l'on cherche  
sentimens, des descriptions,  
actères, des images, on sera  
onné d'entrouver les places,  
de plus. Tout ce que nous  
en excepter, ce sont les  
mouvemens d'Abrocomas  
thie, dans leur passion naif-  
& la constance inébranlable  
ont voir l'un & l'autre, dans  
d'une fidélité réciproque.  
avons-nous remarqué très-  
fécondité, dans la peinture  
dispositions. Il y avoit occa-  
exprimer quelques passions  
vives. La colere, la vengeance  
posture de Manto méprisée;  
sie & sa fureur contre An-  
la rudesse & la férocité d'Hip-

1450 *Journal des Sçavans*,  
pothoüs ; le désespoir de Périlais ; la  
perfidie, la scélératesse & la cruauté  
de Cyno ; ces endroits, & tant d'au-  
tres semblables, étoient susceptibles  
de quelques couleurs, qui en au-  
roient fait tout l'agrément. Xéno-  
phon ne juge pas à-propos d'en faire  
les frais ; il se contente d'un récit  
tout nud. Qu'arrive-t-il de-là ? On  
lit, & l'on ne sent rien en lisant.

Les Episodes, destinés à tenir l'es-  
prit en suspens, & à répandre une  
agréable variété dans le Roman, sont  
de peu d'usage dans celui-ci ; puis-  
qu'ils se réduisent aux aventures  
d'Hippothonis & d'Egialée, racon-  
tées très-laconiquement.

Nous finirons, en avertissant que  
la Traduction de M. Cocchius est lit-  
térale, jusques à conserver presque  
par tout l'Hellénisme, ou le tour de  
la phrase Gréque.



**T**RAITE' DES PETITS TOURBIL-  
lons de la matiere subtile , où l'on  
fait voir par les seuls effets du choc ,  
que l'Un'vers est rempli d'une matiere  
très-fluide , très-agitée , & composée  
d'une infinité de Tourbillons de figu-  
res sphériques , qui produisent tous  
les ressorts de la nature. Pour servir  
d'introduction à une nouvelle Phisi-  
que , & d'éclaircissement à la Piece  
qui a remporté le prix de l'Académie  
Royale des Sciences en 1726. par un  
Prêtre de l'Oratoire. A Paris, chez  
Claude Jombert ; rue Saint Jac-  
ques , près les Mathurins , &  
Noël Pissot , à la descente du  
Pont-neuf, Quay de Conty , à la  
Croix d'Or 1727. In-4°. pp. 56.

**C**E traité composé par le Pere  
Maziere , Prêtre de l'Oratoire ,  
est divisé en six chapitres. Dans les  
trois premiers , l'Auteur considerant  
les seuls effets du choc dans les corps  
qui ont du ressort , tâche de faire

voir que l'Univers est rempli de ce que l'on appelle *matiere subtile*, c'est-à-dire, d'une matiere extrêmement fluide & agitée. Dans les trois autres il confidere cette matiere dans ces mêmes corps qui ont du ressort, & il s'efforce de montrer que la matiere dont il s'agit, est composée d'un infinité de spheres très-fluïdes, qui produisent tous les ressorts de l'Univers, & que l'on nomme, dit-il, *petits Tourbillons*.

Voicy en abrégé ce que chacun de ces chapitres renferme.

I. Le Pere Maziere entreprend de prouver dans le premier chapitre, que le ressort est produit par un fluide dont l'air emprunte sa fluidité & sa force ; & que ce fluide sortant des corps au premier temps du choc, & y rentrant au second, cause par cette double action le bandement & le débandement des ressorts.

Ces deux actions contraires & successives que l'Auteur nomme *compression* & *restitution*, sont sensibles

ballons enflés d'air, & l'éclatapperçoit, dit-il, dans les plus durs, non-seulement l'analogie fondée sur des exemples incontestables; mais indépendamment de toute expérience dans l'idée de deux corps fussent après s'être choqués. L'auteur conclut de ce principe, avoir essayé de le mettre dans le jour, que les corps ne reculent pas en arrière, s'ils ont du ressort, c'est cette force élastique, dont il a dessein d'expliquer la cause physique.

Le Pere Maziere, dire que la cause est une *qualité occulte*, ce n'est pas l'expliquer, dire que c'est Dieu, ce n'est pas l'expliquer absolument; dire que c'est Dieu, ce n'est pas expliquer physiquement un effet naturel, c'est expliquer les loix invariables auxquelles, lorsque Dieu veut, il fait que des corps agissent d'autres, afin qu'il soit possible de-là l'Auteur conclut que



1454 *Journal des Sçavans* ;  
la cause phyque du ressort n'est  
Dieu même, ni aucune autre in-  
gence ; que c'est un corps ; mais  
corps mis en mouvement, puis-  
dit-il, les corps n'ont de force qu'  
tant qu'ils ont de mouvement.

Mais dans l'idée de deux corps  
se choquent, le P. Maziere  
perçoit que des parties solides &  
parties fluides ; & si quelqu'un  
y appercevoir de *petits liens*, il le  
voit au livre de la recherche de la  
vérité du Pere Malebranche ; &  
lui avoir fait remarquer, que les  
prétendus liens sont parfaits  
durs, ils ne peuvent produire de mou-  
vement en arriere, & que s'ils  
flexibles, ils doivent être composés  
de parties solides & de parties flu-  
Or, dit-il, ce ne sont pas les parties  
solides qui produisent ce mou-  
vement, ce sont donc les parties de  
ce fluide, d'un fluide qui font  
corps au premier tem's du choc  
& qui y rentre au second.

Maintenant pour distinguer

nature est ce fluide, le Pere Maziere imagine un ballon plein d'air, & les parties integrantes de l'air comme des pellicules de petits ballons. Si on comprime un ballon, dit-il, son volume diminue, & par conséquent il en sort de la matiere fluide; cela est sensible, lorsque la compression est considerable, & ne paroît pas moins certain lorsqu'elle est foible. Si on cesse de comprimer ce ballon, continue-t-il, le même fluide qui en étoit sorti, y rentre aussitôt après.

Le Pere Maziere prétend que ce ne sont pas les pellicules de l'air, pour délicates qu'on les suppose, qui traversent si facilement la peau d'un ballon; mais que c'est une matiere beaucoup plus fluide qui les pence & les inonde; & qu'ainsi cette matiere est au moins nécessaire à la production du ressort; quoiqu'elle ne le produise pas par cette seule raison, qu'elle est plus fluide que l'air.

» Car, ajoute-il, lorsque l'  
» tution va commencer, la m  
» fluide qui est dans le ballon  
» plus comprimée que celle  
» l'environne. Mais les corps le  
» fluides, comme tous les la  
» ne doivent pas aller vers les  
» ils seroient plus pressés. Il est  
» nécessaire que la matiere qui  
» duit le ressort (celle qui rest  
» ballon à la fin de la compr  
» ait pour le produire, une  
» propre à cet effet; mais une  
» qu'elle n'emprunte d'aucun  
» fluide. Car si elle l'empr  
» d'un autre fluide, ce ne ser  
» elle, mais cet autre fluide  
» roit la cause physique de la  
» élastique. Or, continuë-t-il  
» le ballon que je considère  
» ne vois que des pellicules  
» la matiere subtile. La matie  
» tile emprunte-t-elle son m  
» ment des pellicules? N'est-  
» elle au contraire qui leur  
» munique le sien? C'est de

- » qui est la cause physique du res-
- » sort d'un ballon, & à plus forte rai-
- » son de tous les autres corps qui ont
- » plus de consistance, & dont les
- » ressorts sont plus parfaits.

II. Les principes que le Pere Mazziere a expliqués dans le premier chapitre, lui paroissent suffire, pour pouvoir donner aux Lecteurs dans le second une idée juste de la très-grande fluidité de la matiere qui produit le ressort.

La masse de l'air, à l'occasion d'un seul coup de cloche, est agitée dans une sphere qui peut comprendre toute une grande Ville. Selon lui, cette agitation est l'effet des fremissemens imperceptibles, ou des vibrations très-promptes de toutes les parties de la cloche; & chaque vibration est l'effet de l'action très-prompte de la matiere qui produit le ressort. » A chaque vibration, » ajoute-t-il, les corpuscules de la » matiere subtile sortent & rentrent. » Mais avec quelle facilité! avec

» quelle promptitude ! Toutes ces  
» vibrations sans nombre ne sont oc-  
» casionnées que par un seul coup  
» du battant de la cloche, & l'on  
» diroit que toutes ensemble com-  
» mencent & finissent en même  
» temps. L'esprit humain osera-t-il  
» donner des bornes à la fluidité  
» d'une matiere qui produit tous  
» ces effets ?

Le Pere Maziere tâche de prou-  
ver que la cause d'un ressort infini-  
ment prompt, feroit une matiere in-  
finiment fluide, ou que la fluidité  
parfaite feroit une des propriétés de  
la matiere qui produiroit des ressorts  
parfaits en promptitude ; & sans s'ar-  
rêter à ces idées metaphisiques, il  
considere ensuite la nature telle qu'elle  
est en effet. Il convient qu'il n'y  
a pas dans la nature de ressorts infi-  
niment prompts, en prenant ce mot  
*infiniment* dans toute la rigueur ma-  
thématique. Mais il soutient que la  
matiere qui produit les ressorts, est  
indéfiniment plus fluide que l'air, &c.



conséquence, pour raisonner  
quelque justesse sur les effets  
de la matiere subtile, & pour en découvrir les  
causes, il doit être permis à un Phy-  
sicien de la supposer infiniment flui-  
de, afin il tâche de prouver qu'elle  
est également fluide dans tous les  
corps, quoiqu'elle n'y produise pas  
des effets également prompts.

C'est-à-dire, dit le P. Maziere,  
que la matiere subtile a la facilité  
de couler dans tous les corps avec  
la promptitude qui est ne-  
cessaire, afin que dans tous les  
logemens qui leur surviennent,  
elle puisse n'y laisser aucun vuide,  
et remplir exactement les moindres  
pores; c'est-à-dire, qu'allant  
où elle est poussée, & à pro-  
portion qu'elle est plus poussée,  
elle doit céder sans aucune résis-  
tance aux impressions des autres.

On conclut de-là que les corpus-  
cules de la matiere subtile, sont in-  
finiment petits, qu'ils ne peuvent

1460 *Journal des Sçavans ;*

avoir de dureté que par la compression de ceux qui les environnent, & qu'ils peuvent encore suivant les differens besoins, être divités & subdivisés avec une très grande facilité en d'autres plus petits, & cela à l'infini.

III. La très-grande force de la matiere, qui produit le ressort, est le sujet du troisiéme chapitre ; voici l'ordre & le précis des raisonnemens que le P. Maziere employe pour la prouver.

On trouve, dit-il, dans la nature plusieurs corps, qui s'étant choqués avec des forces égales, retournent en arriere avec des forces égales, ou presque égales à leurs forces primitives. Deux boules solides de verre (c'est un des exemples qu'il employe) qui se sont choquées avec des forces égales de 16 degrés, retournent en arriere avec 15 degrés de force, ou à-peu-près. Or, dit-il, les forces primitives sont entierement détruites, lorsque les ressorts sont entiero-

ment bandés ; & elles demeureroient  
entièrement détruites sans la force  
qui les fait renaître ; c'est-à-dire,  
suivant ses principes, sans l'action  
de la matiere subtile. D'où il croit  
pouvoir conclure que la matiere sub-  
tile fait renaître par son action seule  
des forces égales ou presque égales  
aux forces primitives ; qu'une sei-  
zième partie, ou à-peu près, est em-  
ployée à vaincre divers obstacles,  
soit interieurs, soit extérieurs, dont  
il fait le détail, & le reste à mouvoir  
les corps en arriere ; & qu'en rejet-  
tant sur les causes qui sont étrangères  
à la matiere qui produit les ressorts,  
tout ce qu'ils ont d'imperfection,  
elle doit avoir une force capable de  
les rendre parfaits.

L'Auteur tâche de faire voir, en  
prévenant deux objections. 1°. Que  
cette force de la matiere subtile est  
dans les deux boules de verre avant  
le choc, & lors qu'elles sont en repos.  
2°. Que si ces boules se brisent à  
l'occasion d'un choc violent, ce n'est

pour les repousser, lorsque  
de l'équilibre le demandent.

De-là le Pere Maziere en  
conséquence : que la force  
matiere subtile employe, se  
relever les ressorts des corps  
soit pour séparer leurs parties  
vra toûjours leurs forces pr  
jusqu'à l'indéfini ; & que p  
sequent une quantité de mat  
tile , telle que peut être celle  
renfermée dans une boule d  
doit avoir avant le choc , & a  
damment du choc , une force  
de contrebalancer les plus  
qui soient dans l'Univers.

Si l'on accorde seulement  
Maziere , qu'il y ait dans l'  
un corps à ressort parfait.

Aoust 1727.

1463

ment agitée & comprimée dans toutes ses parties.

Enfin il tâche d'éclaircir & de confirmer tous les principes de ce chapitre & du précédent, 1°. En faisant voir leur mutuelle dépendance, 2°. En considérant le verre dans sa formation.

IV. Les principes du second & du troisième chapitre conduisent naturellement le Pere Maziere a l'idée des Tourbillons, & donnent lieu à divers raisonnemens qu'il fait dans le quatrième chapitre, pour prouver que l'idée de M. Descartes sur les grands tourbillons, & du P. debranché sur les petits, ne sont pas des idées purement métaphysiques, mais des suppositions arbitraires.

Après avoir essayé de rendre sensibles les tourbillons de la matiere par l'exemple du mercure, & la force centrifuge de leurs courbes par celui d'une fronde; il se propose de faire voir que tous les courbes de la matiere subtile se réduisent à ces deux.

H 6



sistant réciproquement par leurs mouvemens divers & particuliers, ils doivent décrire des cercles, & former des sphères de toutes sortes de grandeurs, ou des tourbillons qui se touchent & se contrebalancent par leurs forces centrifuges; & dans ceux-ci ( suivant l'idée du P. Malebranche ) d'autres encore plus petits, & d'autres encore moins durables dans les intervalles que laissent entr'eux les tourbillons qui se touchent.

Telles sont les conséquences que l'Auteur tire des effets naturels du choc des corps & des propriétés de la matiere qui produit leurs ressorts.

« Si ces principes révoltent l'ima-  
« gination, dit-il, c'est parce que les  
« sens ne lui offrent pas d'objets qui  
« fassent leurs révolutions dans de  
« si petits cercles avec tant de  
« promptitude. Mais ce ne sont,  
« ajoute-t-il, ni les sens, ni l'ima-  
« gination qu'il faut consulter dans  
« la recherche des verités : C'est

» l'esprit par lui seul qui doit les  
 » apercevoir ; & l'esprit peut voir  
 » clairement que les corpuscules de  
 » l'Ether étant très-petits & très-  
 » agités, peuvent & doivent faire  
 » leurs révolutions aussi facilement  
 » dans un petit cercle que dans un  
 » grand.

De l'idée des tourbillons il tire ces  
 deux conséquences. 1<sup>o</sup>. Que cha-  
 que tourbillon a des forces cen-  
 trifuges égales dans tous les points  
 de sa surface. 2<sup>o</sup>. Que les tourbil-  
 lons se touchent également dans tous  
 les points de leurs surfaces, aux po-  
 les comme ailleurs. Quelque respect  
 que le P. Maziere témoigne avoir  
 pour M. *Descartes*, il ne peut croire  
 sur sa parole, que les tourbillons ne  
 puissent se toucher aux poles, sans  
 s'incorporer ou se détruire.

» Je m'entens, dit-il, aux prin-  
 » cipes que je viens de déduire de  
 » ceux de ce très-illustre Auteur.  
 » Les mêmes raisons qui prouvent  
 » qu'il y a de grands tourbillons,

» prouvent qu'il y en a de petits ;  
» & si l'on admet l'idée des tourbil-  
» lons grands & petits, ce sont des  
» spheres de toutes sortes de gran-  
» deurs qui peuvent se toucher aux  
» poles, comme par tout ailleurs,  
» puisqu'ils ont autant de forces  
» centrifuges à leurs poles, que dans  
» le reste de leurs surfaces. Ces prin-  
» cipes, sont des conséquences  
» que je déduis de l'idée seule  
» des tourbillons ; & l'idée des  
» tourbillons n'est pas une idée pu-  
» rement métaphysique ; j'ai prouvé  
» qu'il faut la reconnoître dans la  
» nature. En considerant les corps  
» élastiques, j'y ai trouvé de petits  
» tourbillons, & en considerant les  
» petits tourbillons dans les corps  
» élastiques, je vais maintenant y  
» chercher la cause physique des  
» ressorts soit parfaits, soit impar-  
» faits.

V. L'Auteur a lieu de croire que  
les corps à ressort parfait, dont il  
s'agit dans le chapitre cinquième, ont

ordinairement leurs pores de figure sphérique, parce que peu-à-peu ils doivent avoir été arrondis par les mouvemens circulaires des tourbillons de la matiere subtile ; que ces pores communiquent entr'eux & au dehors par plusieurs *canaux* qui doivent être assez étroits, pour ne donner passage à aucun autre fluide qu'à la matiere subtile ; que chaque pore contient un ou plusieurs tourbillons ; & qu'enfin toutes les parties du solide sont inondées par les petits tourbillons , qui par leurs forces centrifuges leur donnent de la consistance, & les unissent ensemble.

Suivant les principes du P. Maziere, il ne peut arriver de changement dans les parties solides d'un corps à ressort, que les petits tourbillons qui sont cachés dans ses pores, ne changent aussi de figure & de volume ; un tourbillon prendra , à l'occasion du choc , la figure du pore qui le contient , c'est - à - dire , qu'il deviendra à-peu-près un sphe-

roïde elliptique, de sphere qu'il étoit auparavant ; un corpuscule qui passera par l'extrémité du petit diamètre de ce spheroides, n'aura pas moins de vitesse pendant la compression, qu'il en avoit dans l'instant qui l'a précédé. Il sembleroit même, dit l'Auteur, qu'il devroit en avoir davantage, par la même raison que les endroits du lit d'une riviere qui sont les plus étroits, sont ceux où l'eau coule avec le plus de rapidité. Mais quoiqu'il en soit, continuë le P. Maziere, il est clair que la compression ne diminuë pas la vitesse de ce corpuscule, & qu'elle diminuë sa distance au centre de sa circulation, & que par conséquent elle augmente sa force centrifuge, suivant la notion qu'il a donnée de cette force dans le chapitre quatrième ; d'où il conclut que la force centrifuge des tourbillons augmente dans le sens que leurs diametres diminuent, & qu'au contraire elle diminuë dans le sens qu'ils augmentent.



Ce principe supposé, le Pere Maziere fait voir que la matiere subtile qui est sortie des corps dans le premier temps du choc par sa fluidité naturelle, doit y rentrer par la force centrifuge des petits tourbillons qui restent dans les pores du corps à ressort. Voici ses propres termes.

» Comment la restitution pour-  
» roit-elle differer d'un seul instant ?  
» Les forces centrifuges des tour-  
» billons extérieurs sont précisément  
» les mêmes qu'avant la compres-  
» sion ; celles des tourbillons inte-  
» rieurs sont augmentées dans le sens  
» qu'ils sont retrécis , & elles sont  
» diminuées dans le sens qu'ils sont  
» allongez. Ainsi au dehors rien ne  
» peut mettre obstacle au rétablif-  
» sement, & tout y concourt au-de-  
» dans. Les corpuscules qui passent  
» par les petits diametres de chaque  
» tourbillon changé en spheroidé  
» elliptique, ont plus de forces cen-  
» trifuges, que ceux qui passent par  
» les grands diametres. Ceux-ci doi-

» vent donc agir plus fortement  
» que ceux-là contre les parois des  
» pores qu'ils occupent. Les pores  
» doivent donc commencer à s'é-  
» largir dans le sens qu'ils ont été  
» retrécis, & à se retrécir dans le  
» sens qu'ils ont été élargis. En un  
» mot, tous les pores, & par con-  
» séquent tous les tourbillons qu'ils  
» contiennent, doivent commen-  
» cer à reprendre & la figure, & le  
» volume qu'ils avoient avant la  
» compression.

Or, continue l'Auteur, les deux  
corps à chaque instant de la restitu-  
tion, acquierent les mêmes degrés  
de force qu'ils avoient perdus dans  
chaque instant correspondant de la  
compression. Ainsi à la fin de la res-  
titution, les corps ont acquis les mê-  
mes degrés de force qu'ils avoient  
perdus à la fin de la compression.  
Mais ils avoient perdu toutes leurs  
forces primitives à la fin de la com-  
pression. Donc à la fin de la resti-  
tution ils ont recouvré toutes leurs  
forces primitives.

. Le P. M. confidere enfin les  
ts dans le chapitre fixième avec  
s les imperfections qu'ils se  
ent avoir dans la nature.  
ais sans entrer dans l'examen  
outes les causes des imperfec-  
des ressorts , il les réduit à  
principales. La premiere ,  
e la plûpart des corps solides ,  
es canaux assez larges , pour  
er passage à l'air, ou à quel-  
autre fluide imparfait. La se-  
e vient de la fragilité des corps  
ques. Le verre, par exemple,  
t si dur, si transparent, &c. est  
c. C'est, dit-il, un défaut, ou  
t une des propriétés qui le dis-  
ient du bronze, & de plusieurs  
s corps. Si à tant de proprietez  
dans le verre facilitent l'action  
etits tourbillons, on pouvoit y  
er celle d'être aussi peu fragile  
e bronze, il auroit sans doute  
de force élastique.

Auteur, en suivant ses princi-  
ré tend expliquer physiquement

1472 *Journal des Sçavans*,  
d'où vient que deux boules  
de verre, qui se sont choquées  
16 degréz de forces égales, res-  
sistent avec la plus grande partie  
leurs forces primitives, & que  
n'en perdent que la seizième par-  
tie ou environ. Cela provient sans  
doute, dit-il, de ce qu'à la fin  
la restitution tous les pores des  
boules demeurent un peu ap-  
près dans le même état qu'ils l'étoient  
au commencement de la compression  
lorsque ces corps avoient déjà per-  
du un degré de leurs forces; d'où  
arrive, continuë-t il, que dans  
tant que la restitution finit, ces  
boules doivent avoir recouvré leurs  
forces primitives moins un degré,  
par conséquent retourner en ar-  
rière avec 15 degréz de force : & d'où  
suit, suivant lui, par un effet de la  
centrifuge des petits tourbillons,  
que cet effet n'est pas entier, c'est-à-  
dire, comme il l'explique, lorsque  
cet effet est empêché en partie  
par le mouvement d'un fluide

est renfermé dans ces corps, par leur fragilité, soit enfin par d'autres obstacles qui se trouvent dans les corps élastiques.

Il y a toujours exact que l'on voit, dit le P. Maziere, entre les forces qui font détendre un ressort, & celles qui le font tendre, pourra varier, sans aucune peine, si l'on veut supposer, qu'il y ait dans la nature une force constante, universelle assez grande pour pouvoir être proportionnée à toutes les forces des corps qui se choi-

sent. Cette force qui dans tous ces différents rapports tient toutes choses en équilibre, qui ne l'emporte pas sur les plus petites, & qui contre-balance les plus grandes, ne peut être chose, à ce qu'il paroît à l'œil, que celle des petits tourbillons de la matiere subtile, & il n'a pas besoin d'être suffisamment prouvé.

Il est donc après tout, dit-il, que toutes ces conjectures qu'il fera toujours



1474 *Journal des Sçavans*,  
prêt d'abandonner, lorsqu'il en  
vera de mieux fondées; c'est-à-  
lorsqu'on lui expliquera plus  
bablement qu'il ne l'a fait, la  
d'une force qui puisse faire de  
der les ressorts soit parfaits, soit  
parfaits, suivant des proportions  
jours exactes.

Il suffit même, selon lui, d'  
accorde que cette cause quelconque  
est constante, & qu'elle est capable  
de se prêter à tous les effets du choc  
pour déduire de cette supposition  
loix generales du choc de tous  
corps qui sont dans la nature, &  
les rendre aussi incontestables  
sont les verités géométriques  
pour les exprimer par des formules  
qui sous des expressions très-simples  
présentent la solution de toutes  
questions Physico-Mathématiques  
que l'on peut faire touchant le  
du choc des corps à ressort parfait  
ou imparfait.

C'est à quoi l'Auteur a  
travaillé dans la piece qui

derniere les suffrages de l'Académie Royale des Sciences. Nous ne pouvons parler de cette piece qui a donné occasion au Traité des petits véneriens , & de quelques autres. M. Maziere promet de donner au public.

**D I S S E R T A T I O D E**  
 Goutte, an Arthritidi curanda  
 uærendum topicum lithon-  
 tripticum proposita ab illustri-  
 ssimo, D D. Antonio Deidier  
 pelii, apud Joannem Mar-  
 tinum, 1726. C'est-à-dire, *Disserta-  
 tion sur la Goutte, où l'on examine,  
 si pour guérir cette maladie, il faut  
 employer un topique lithontriptique ?*  
 Par Antoine Deidier, Docteur en  
 Médecine de la Faculté de Montpel-  
 lier, A Montpellier, chez Jean  
 Martin, 1726. broch. in-12. pp.

L'auteur commence sa disserta-  
 tion par exposer de quelle ma-  
 nière la goutte a coutume de prendre

1476 *Journal des Sçavans*  
pour la premiere fois. On  
bord, dit-il, de la douleur  
doigt du pied ; puis cette  
va à la partie anterieure  
& ensuite il survient une  
à la malleole.

La plûpart des malades  
alors à convenir que ce soit  
les uns attribuent la cause  
douleur à leurs souliers trop  
les autres à un trop grand  
pied, d'autres à un coup, ou  
une foulure ; & personne ne  
peut convenir que ce soit la

Notre Auteur marque  
autres accidens de cette mal  
il la divise en réguliere & irr  
& explique ce que c'est que  
de la goûte. Il observe que  
jours une humeur coagulée  
la dureté pierreuse qu'elle  
dans les articles où elle se jet  
che la libre circulation du  
produit par ce moyen les do  
les autres symptômes, qu'é  
les goûteux. Il tâche d'

10477  
cette maladie peut se com-  
quer de pere en fils, & pour-  
les Payfans & autres gens de  
y sont moins Sujets que les au-

signes de la goûte reguliere  
de l'irreguliere sont ici exac-  
marquez; puis l'Auteur vient  
prognostics de cette maladie;  
quoil il parle de la maniere  
guérir, ou plutôt de la trai-  
dit que quand les douleurs  
goûte sont bien violentes,  
sont elles-mêmes un remede  
l, parce qu'on souffre moins  
ems; qu'au surplus si ces dou-  
sont si aiguës, qu'on ne puisse  
ni jour ni nuit, il n'y a qu'à  
le soir un peu de laudanum;  
que ce remede a ses inconve-  
parce qu'après avoir calmé  
leurs, il en survient de plus  
que jamais. Quant aux pur-  
que quelques Medecins con-  
aux goûteux, il prétend qu'il  
faut user qu'avec de grandes

1478 *Journal des Sçavans*,  
précautions, parce que souvent ils  
convertissent la goûte reguliere en  
irréguliere, ce qui est très-dange-  
reux, & que lorsqu'ils ne le font pas,  
ils ne manquent jamais de la rendre  
plus âpre.

M. Deidier n'approuve pas plus ici  
la saignée; & entr'autres raisons qu'il  
en apporte, il dit qu'il est à craindre  
qu'elle ne rappelle au-dedans, les  
humeurs que la force du sang a pou-  
ssés au-dehors. Il cite cependant  
l'exemple de feu M. Vieussens, fa-  
meux Medecin de Montpellier, le-  
quel se guérit d'un cruel accès de  
goûte par une saignée qu'il se fit  
faire au pied; mais il prétend que  
ce coup de Maître est plus digne de  
remarque que d'imitation.

L'émetique ne convient pas plus  
aux goûteux, selon notre Auteur,  
les sudorifiques lui paroissent les  
meilleurs de tous les remedes, par-  
ce qu'au lieu de faire rentrer l'hu-  
meur au-dedans, ils la déterminent  
au-dehors, mais il trouve 1°. Qu'en  
la



la poussant au-dehors, ils la fixent quelquefois davantage sur les articles. 2°. Qu'en l'agitant avec violence, ils rendent les douleurs plus cruelles, & font aller souvent l'humeur goûteuse sur des parties qui en auroient été exemptes, & ce qu'il y a de pis, la font monter quelquefois jusqu'au cerveau, où elle produit l'apoplexie. Il rapporte sur cela l'exemple d'un Conseiller de Montpellier, homme fort robuste, qui s'étant guéri de certaines infirmités par des sueurs copieuses qu'il s'étoit procurées en retenant quelque tems son souffle avec violence, crut pouvoir se guerir de la goûte par le même moyen, mais qui fut la victime de ce remède qui lui causa une apoplexie dont il mourut.

Notre Auteur ne trouve pas que les diuretiques soient plus convenables dans la goûte, ils entraînent aux reins les molécules grossières & terrestres, dispersées dans le sang, & causent par cet amas la gravelle ou

1480 *Journal des Sçavans,*

la pierre, maladie plus dangereuse que la goûte, & qui n'en est que trop souvent la fidelle compagne, l'une & l'autre ayant le même principe. Le meilleur parti que puissent prendre les goûteux, selon notre Auteur, c'est de s'abstenir de tout vin nouveau, & dans lequel le tartre domine, c'est de ne point boire d'eau de puits ou de marais, ni même de citerne, à moins qu'elle ne soit bien épurée.

On deffend ordinairement le vin pur aux goûteux; mais notre Auteur veut qu'ils le boivent tel, si avant la goûte ils avoient coûtume de le boire de la sorte.

Il pense la même chose de l'eau, en sorte que celui qui avant les premières attaques de la goûte buvoit de l'eau pure, doit continuer le même régime, & celui qui buvoit moitié eau & moitié vin, doit continuer de-même à mêler l'un avec l'autre: il veut en un mot qu'à l'égard de la boisson, le goûteux ne change rien.

Dans son premier régime, sur-tout si après y avoir changé quelque chose, on a lieu de croire que sa goutte vient de ce changement : *Affidue vero persistit in assumptione vini meraci, vel aqua simplicis, vel in utriusque mixturâ, prout ante primam morbi invasionem assueverant, praesertim si in immutata bibendi consuetudine, is originem traxisse videatur.*

Personne ne disconviera que si par exemple le goûteux s'apperçoit que sa maladie vienne de ce qu'il a discontinué de boire son vin pur, il se doit remettre à le boire sans eau ; mais tout le monde ne conviendra pas de même, qu'indépendamment de cette expérience, un goûteux doive continuer à boire son vin pur, parce qu'avant que d'être attaqué de la goutte, il le buvoit ainsi ; puisqu'il semble au contraire que la goutte étant survenue dans l'usage du vin pur, ce régime peut y avoir donné occasion.

Quoiqu'il en soit, M. Deidier est

1482 *Journal des Sçavans*,

à l'égard du manger dans le même sentiment qu'à l'égard du boire, il ne veut pas non plus que le goûteux change rien sur cet article.

L'exercice convient à tous les goûteux, pourvû qu'il soit modéré; notre Auteur le leur recommande fort; il leur conseille en même temps de se coucher de bonne heure, parce que le sommeil & la situation où l'on est quand on dort dans son lit, favorise le cours des humeurs, & par conséquent prévient les obstructions.

Il conseille encore ici les médicamens préparés avec le mars, pour débarrasser les vaisseaux lymphatiques engorgés, & rendre le ressort aux fibres relâchées. Il est d'avis que l'on joigne aux mars quelques grains de quinquina. Il trouve à propos aussi lorsqu'il y a un trop grand mouvement dans le sang, que le goûteux recourre au lait ou d'anesse, ou de chevre, ou de vache, selon l'avis d'un prudent Medecin.

Nous voici arrivez aux douze



ces lignes de la dissertation, lesquelles l'Auteur examine en point de la question qu'il a posée dans son titre, & qui fait le sujet de sa dissertation ; sçavoir, si pour guérir la goutte, il faut chercher des remèdes topiques, tels que ceux que l'on nomme *lithontripsiques*, c'est-à-dire, *brise-pierres*. Comme c'est le titre de la dissertation, nous nous gardons de le passer sous silence. Comme l'Auteur traite ce sujet par ces mots, nous ne sçaurions que faire que de copier l'article.

Il a beau, dit M. Deidier, être sur la diète, on ne sçauroit le seul moyen, dissoudre les noyaux des gouteux ; il faut si on veut entreprendre cette dissolution, enlever la cause du mal qui est une tumeur pierreuse ; c'est donc cette tumeur qu'il faut résoudre. On ne sçauroit venir à bout par les remèdes intérieurs. 1°. Parce qu'il ne peut porter qu'une très-petite dose à la partie affectée. 2°. Parce



1484 *Journal des Sçavans*,  
que la circulation continuelle des li-  
queurs qui les charient , ne leur per-  
met pas d'y séjourner long-tems. 3<sup>e</sup>.  
Parce qu'étant obligez de passer par  
tant de canaux, & de se mêler avec tant  
d'humeurs différentes , ils doivent  
perdre leur vertu , avant que d'arri-  
ver où ils sont portez : ainsi ce n'est  
guères qu'à un remede imme-  
diatement appliqué sur les articles  
du gouteux , & long-temps conti-  
nué , qu'on peut avoir ici quelque  
confiance.

*Donc pour guérir la goutte , il faut cher-  
cher un topique lithontriptique.*

Voilà en quoi consiste cette disser-  
tation qui fait la matiere d'une  
Thèse qui a été soutenue à Mont-  
pellier le mois de Novembre 1726  
par Jean-Baptiste Thyffier, Bache-  
lier en Medecine.

Aoust 1727. 1485

NOUVEAUX MEMOIRES DES  
Missions de la Compagnie de Jesus  
dans le Levant. Tome 6<sup>e</sup>. A Paris,  
chez Pissot, Quay de Conty, &  
Briasson, rue S. Jacques 1727.  
in-12. pp. 289. sans compter la  
Lettre préliminaire.

C E fixième volume contient  
quatre Lettres & trois Memoi-  
res. La première Lettre est du Pere  
Supérieur Général des Missions de  
la Compagnie de Jesus en Syrie &  
en Egypte ; elle est adressée au R.  
P. Fleuriau de la même Compa-  
gnie. C'est une espèce de Préface,  
dans laquelle l'Auteur annonce les  
différentes pièces qu'il envoie ; n'ou-  
bliant pas de faire valoir, en passant,  
le zèle & l'assiduité de ceux qui ont  
travaillé à ces recherches curieuses.  
Personne ne peut trouver à redire à  
de si justes loüanges, & sans doute  
la reconnoissance du Public est con-  
forme aux sentimens du Supérieur  
Général.

Le passage des Israélites par la Mer rouge est le sujet de la seconde Lettre, écrite aussi au Pere Fleuriu, par le Pere Sicard, Missionnaire en Egypte. Entre plusieurs points que l'Auteur se propose d'éclaircir dans cette dissertation, il y en a trois principaux, sçavoir 1°. Le lieu où les Israélites s'assemblèrent, & d'où ils partirent ; 2°. Quelle route ils prirent en s'éloignant de Pharaon ; 3°. De quelle manière ils traversèrent la Mer rouge, qui s'oposoit à leur passage.

1°. Le P. Sicard prétend que les Israélites se rendirent tous à *Bessatin*, petit Village à trois lieues du vieux Caire, & que ce fut de-là qu'ils partirent. Pour établir cette opinion, il suffit de prouver que le *Bessatin* d'aujourd'hui est l'ancien *Rameffes*, d'où le Texte sacré fait décamper le Peuple Hébreu. C'est aussi à cette preuve que s'applique le Missionnaire, & il l'a tiré de plusieurs circonstances, qui lui paroissent décisives en sa faveur.

Aoust 1727.

1487

Il observe premièrement que les Juifs du Caire, qui de temps immémorial enterrent leurs morts auprès de Bessatin, ont choisi cette sépulture, parce qu'ils l'ont regardée comme celle de leurs Ancêtres ; il joint à cela les noms de quelques endroits voisins du même village, tels que le rocher appelé *Mejanat Moussa*, ce qui veut dire lieu où Moïse communiquoit avec Dieu ; & les ruines du Monastère de S. Arsène, nommées *Mejad Moussa*, c'est-à-dire, *habitation de Moïse*.

Il suppose ensuite qu'on peut faire entrer le nombre des Israélites jusqu'à 2400000 personnes, en ajoutant aux 600000 combattans, trois autant de femmes, d'enfans & de vieillards. Il s'agit de trouver un lieu, pour cette multitude si prodigieuse. L'Auteur croit qu'on ne le mieux placer que dans la plaine de Bessatin, large d'une lieue, entre le Nil & le Mont Tora, ou d'une lieue & longue de deux lieues, &c.

K 6



1488 *Journal des Sçavans* ;  
depuis le Caire , jusqu'au Mont Dia-  
chi : en sorte que , suivant le calcul du  
P. Sicard , il pouvoit y avoir , dans ce  
camp , six pas de distance d'un Israë-  
lite à l'autre , par les côtés , & cinq  
pas , devant & derrière ; ce qui four-  
nissoit assés de place pour les Cha-  
meaux , & pour les autres bêtes de  
somme , pour les tentes & les autres  
choses nécessaires à un campement .

L'Auteur ne s'en tient pas à l'é-  
tendue , que devoit avoir le camp  
des Hébreux : il considère encore  
qu'il avoit fallu trouver le terrain  
propre à y dresser des tentes , & cela ,  
sans faire tort aux biens de la terre :  
qu'on avoit dû choisir une place ,  
où l'on fût à portée d'avoir de l'eau  
& d'autres provisions ; & qu'enfin  
ce camp ne pouvoit être éloigné de  
Pharaon , dont Moïse alloit souvent  
recevoir les ordres , pour les rap-  
porter aux Israélites . Or , au juge-  
ment du P. Sicard , toutes ces cho-  
ses ensemble ne peuvent convenir  
qu'à la plaine de *Bessarin* , qui est sa-



blonneuse, inculte & inhabitée, située sur le bord du Nil, & séparée, par ce fleuve seulement, de Memphis, où Pharaon faisoit sa résidence, lorsque les Hébreux sortirent de l'Egypte.

Quant à cette dernière circonstance, qui regarde la résidence de Pharaon, fixée à Memphis, il est à-propos d'observer que le Missionnaire a débüté par établir ce point de fait. On peut voir, au commencement de sa Lettre, sur quelles preuves il se fonde.

II. Les Israélites n'avoient que deux routes à prendre, pour aller de *Bessarin*, ou de *Ramesthès*, à la mer rouge. La première étoit le chemin de Babylone, ou du Caire, à *Arsinè*, aujourd'hui *Suès*. L'autre étoit la vallée située entre le Mont *Tora*, & le Mont *Diouthi*. C'est par celle-ci que le Pere Sicard fait marcher le peuple Hébreu. Le principal motif de cette décision, est la facilité d'expliquer, par ce moïen, toutes les cir-

1490 *Journal des Sçavans*,  
constances, dont l'Ecriture fait mention, par rapport au départ & à la marche des Israélites. Nous pouvons dire, à cette occasion, que le Missionnaire est fort habile à tirer avantage de tout, & qu'au reste ses interprétations, simples & naturelles, donnent beaucoup de vrai-semblance à son sentiment. Il joint à cette preuve fondamentale certaines raisons de convenance, qui ne sont pas à la vérité des démonstrations, mais qui pourtant méritent d'entrer en ligne de compte. Telles sont les observations qu'il a faites, en allant lui-même de *Bessatin* à la mer rouge. Il y est allé par le même chemin, dont il se sert, pour y conduire les Hébreux, il a fait les mêmes stations qu'eux, la première à la plaine de *Gendels*, la seconde à la plaine de *Ramlé*, & la troisième aux sources de *Thouaireq*, sur le bord de la mer rouge. Or il prouve, & par les étymologies, & par la situation des lieux, comparée avec les termes de l'Ecri-

ture, que *Gendeli*, *Ramlé*, & *Thouaireg* sont le *Sochot*, l'*Etham* & le *Phihahirobt*, dont il est fait mention dans les Livres Saints. Il a fait ce voyage en trois jours, & il n'a pas été obligé d'aller à grandes journées, puisqu'il n'a compté de *Besazin* à *Thouaireg*, que 26 à 27 lieues de France. » Cette  
» traite, dit-il, n'est point excessi-  
» ve, pour des gens accoutumés  
» au travail le plus dur, à la faim,  
» à la soif & aux rigueurs d'une  
» longue servitude, & qui de plus  
» espèrent, par cette route, pou-  
» voir recouvrer bientôt leur li-  
» berté; surtout, trouvant un che-  
» min uni & commode, & dans un  
» tems favorable, qui étoit celui de  
» l'équinoxe, où l'air est doux &  
» la chaleur suportable, & d'ailleurs  
» tempérée par la colonne de nuée  
» qui les ombrageoit.

Le Pere Sicard a encore remarqué que cette vallée a une lieue de large, dans l'endroit même le plus étroit, & qu'ailleurs elle en a juf-

1492 *Journal des Sçavans*,  
qu'à deux & trois ; d'où il infère  
que cette route étoit fort commode,  
pour une Armée nombreuse , qui  
pouvoit marcher par rangs de plu-  
sieurs milles. Avantage qu'il ne  
trouve point dans l'autre route ;  
surtout dans la vallée qui va de  
Suès à Bœlséphon , le long de la mer  
rouge , & qui , avec sept lieues de  
longueur , n'a pas plus d'un quart  
de lieue de large.

De plus , comme le Missionnaire  
songe à tout , il n'oublie pas les  
choses qui étoient nécessaires à la  
vie de cette multitude fugitive. Dans  
le voyage qu'il a fait , il a vû la  
Terre couverte de préle , de genêt,  
de tamaris & d'*aber* , dont les Cha-  
meaux , selon lui , sont passionnés ;  
c'étoit-là de quoi nourrir ces ani-  
maux. Il a trouvé plusieurs arbrustes  
secs , par conséquent très-propres à  
faire du feu , pour cuire la pâte des  
Israélites. Il a vû , sous ces arbrustes,  
& sous différentes herbes , une quan-  
tité surprenante de gros limaçons ;



dont il dit qu'un peuple , qui n'a rien autre chose , peut fort bien s'accommoder. On ne sauroit trouver cette conjecture trop hardie. Nous croions même que l'Auteur pouvoit aller plus loin. Rien ne l'empêchoit de faire faire aux Hebreux , une chère très-délicate , avec ces gros légumes , après avoir assuré qu'ils sont excellens.

Voilà autant de réflexions , qui jointes à la première raison , dont nous avons parlé , font conclure au Pere Sicard , que Dieu commanda à Moïse , de mener les Israélites par la route qui passe entre le mont *Tora* , & le mont *Diouchi*.

III. Avant que d'en venir à la troisième question , c'est-à-dire , au passage de la mer rouge , l'Auteur fait la description des deux camps , de celui des Hébreux , & de celui de Pharaon , qui les poursuivoit , & il fait voir comment ceux-là étoient enfermés de toutes parts , ayant les deux montagnes *Beclsephon*



1494 *Journal des Sçavans*,  
& *Magdalum*, à leurs côtés, par devant, la mer rouge, & par derrière, l'Armée Egyptienne. Enfin il établit la vérité du miracle, en détruisant le sentiment de ceux qui prétendent expliquer naturellement, par le flux & reflux, le passage de la mer rouge, & la perte de Pharaon. Mais, comme il envisage deux sortes d'adversaires dans ce parti, les uns hérétiques, ou libertins, & les autres Catholiques; il a recours à deux genres de réponse. Aux derniers il n'oppose que le texte de l'Écriture, dont les termes sont formellement contraires à l'explication physique. Contre les autres il emploie un raisonnement simple & à la portée de tout le monde. « Un  
« effet sensible, dit-il, qui est vu  
« par des millions d'hommes, pendant le cours de leur vie, tous  
« les jours, à de certaines heures réglées, ne peut être inconnu. Le  
« flux & reflux de la mer rouge,  
« à l'extrémité du Golfe, étoit tel

• donc il n'a pu être inconnu , &  
• pour le jour & pour l'heure , à  
• tous les Egyptiens , qui demeu-  
• roient le long des bords de la  
• mer &c. » Effectivement il seroit  
bien étonnant que Moïse eût con-  
nu le flux & reflux de ce Golfe , &  
qu'aucun Egyptien n'en eût été inf-  
ruit.

Le Pere ajoute qu'en général  
dans quelque grève que ce puisse  
être , on peut se sauver du flux , &  
qu'à plus forte raison l'Armée de  
Pharaon n'auroit pas dû être submer-  
gée comme elle le fut , puisque la mer  
rouge , à l'extrémité du Golfe ,  
n'ayant que deux lieues de trajet ,  
& les eaux ne se retirant tout au  
plus qu'à une lieue du bord , de  
quelque manière que l'on fasse mar-  
cher dans cet espace les 250000.  
Egyptiens , il falloit nécessairement  
qu'il y en eût un grand nombre à  
portée de se sauver aisément.

L'Auteur conclut donc qu'on  
doit regarder ce passage comme un

le Missionnaire a répondu  
autres objections , qu'on pu  
contre son système. La pré  
tirée du pseaume 77 , où le  
de *Tanis* est citée , comme le  
des prodiges opérés en fav  
Hébreux ; d'où il s'ensui  
aparence que Moïse , & le  
qu'il conduisoit, seroient par  
& non pas des environs d  
phis , comme le croit le Pere  
La réponse est , que dans le  
de David , Egypte , Ethani  
nis , sont des termes synon  
que d'ailleurs, si le Psalmiste  
*Tanis* , plutôt que d'un autre

dont on voit encore les ruines  
 bord du lac Manzalé ; il la place  
 une journée sud-ouïest de Péluze.

Un verset du Livre des Nombres  
 donné lieu à la seconde objection. Il  
 est dit que les enfans d'Israël, après  
 avoir passé par le milieu de la mer,  
 marchèrent trois jours dans le de-  
 sert d'Etham. De là, *Tostat*, *Géné-  
 ard*, *Grotius*, *Marsham* & quelques  
 Rabbins ont conclu que les Hé-  
 breux n'avoient point traversé la  
 mer, d'un bord à l'autre ; mais qu'ils  
 n'ont fait seulement fait un circuit as-  
 sez grand, pour engager dans les  
 eaux toute l'Armée de Pharaon, &  
 ensuite ils étoient retournés au  
 même bord, d'où ils étoient partis,  
 c'est-à-dire vers l'Egypte, puis-  
 que Etham étoit de ce côté-là.

Le Missionnaire résout cette diffi-  
 culté, par l'interprétation du mot  
*Etham*, terme générique, selon lui,  
 qui convient à tout desert rude &  
 aride, & qui ne signifie point  
 particulier l'Etham où les Hé-

1498 *Journal des Sçavans*,  
breux firent leur seconde station.  
Non content de cet éclaircissement,  
l'Auteur fait voir, par des raisons  
tirées de la topographie, que c- ci-  
cuit est une pure chimère. Il fait  
donc passer les Israélites d'un bord  
à l'autre de la mer. Il ne les con-  
duit pas plus loin, mais il promet  
une seconde dissertation, dans la  
quelle on doit trouver leur route  
jusqu'au Mont Sinai.

Outre les trois chefs principaux,  
que nous venons d'exposer, le P.  
Sicard en décide encore quelques  
autres moins importants : par exem-  
ple, à quelle heure les Israélites en-  
trèrent dans le chemin, qui leur fut  
ouvert, au milieu des eaux ; com-  
bien il leur fallut de temps pour le  
trajet ; par quel endroit ils traver-  
sèrent &c. Mais ce que nous trouvons  
de singulier, pour le dire en passant,  
avant que de quitter cette dissertation,  
c'est la peine que prend l'Auteur  
de prouver qu'un aveuglement mi-  
raculeux n'étoit pas absolument



re , pour engager Pharaon  
sur les traces des Israëli-  
entre les flots suspendus. Les  
sens , objecte-t-on , quoique  
la plus obscure , devoient  
voir que le terrain n'étoit  
ferme , & qu'ils enfonçoient  
dans un vase : l'odeur de la mer de-  
voit leur faire saisir & les dé tromper ; il  
est donc nécessairement que leur  
erreur eût une cause surnatu-

Pere Sicard ne fait point de  
ces réflexions. Mais , si l'on y  
la situation de la mer , parfai-  
t connue des Egyptiens , con-  
science qui donnoit lieu à la sécu-  
rité laquel e ils alloient passer  
dans leur camp , sûrs qu'ils  
de tenir leurs ennemis enve-  
lués de toutes parts ; suffira-t'il de  
dire , avec le Pere , à toutes ces  
objections jointes ensemble, que le fond  
de la mer rouge est un sable solide , sans li-  
quide rempli de différentes herbes ? Cette  
raison ne contenteroit peut-être

1500 *Journal des Sçavans* ;  
pas tout le monde. Qu'en-  
cens cinquante mille hommes  
plusieurs pouvoient être fort  
de la mer rouge , aucun n'  
informé du flux & reflux ;  
absurde, suivant le P. Sicard.  
Seroit-il moins étonnant  
le même nombre , pas un se  
fût souvenu que la mer de  
empêcher d'aller plus loin ;  
paroît que cet endroit mérit  
que attention ; car si le Missi  
ôte à tous les Soldats de l'  
une connoissance des lieux  
ble de leur faire naître de  
quelques soupçons , & de leur  
leur empressement à pour  
Hébreux ; une ignorance si  
de & si générale donnera be  
de facilité à concevoir et  
l'Armée du persécuteur , et  
le seul bruit du peuple , qu  
devant elle , se seroit engag  
la grève , sans songer au flux  
flux ; & par conséquent , l'  
détruiroit lui-même un des p

*Augst 1727. 1501*

ens qu'il ait employés contre  
étrangers & les libertins.  
Le dessein n'est pas d'entrer  
en si grand détail, sur toutes  
choses qui composent ce volume.  
Nous avons cru devoir nous arrêter  
principalement à celle-ci, parce  
qu'elle nous a semblé la plus inté-  
ressante. Elle est suivie d'une com-  
pilation de passages, tirés de différens  
auteurs, tant sacrés que profanes,  
et le Pere Sicard aparemment  
y a aimé faire une suite, que  
nous citer séparément dans sa dis-  
position. Ils sont numérotés, pour  
à l'usage du Lecteur, & indi-  
quer chacun par son chiffre, dans  
les endroits qui s'y raportent. La  
Lettre est précédée d'une  
Préface dressée par le Pere Sicard, &  
qui comprend, du Nord au Sud,  
de Péluze, la mer méditerranée,  
de la mer & Alexandrie, jusqu'aux  
monts Kolzim, Kéleïl, & de Bé-  
nigé, & de l'Oüest à l'Est, depuis  
le lieu où étoit autrefois Memphis,

1502 *Journal des Sçavans*,  
jusqu'aux Montagnes de l'Arabie Pé-  
trée. Enforte qu'en jettant les yeux sur  
cette Carte, on voit la situation de  
tous les lieux, dont l'Auteur parle  
dans sa dissertation.

La seconde Lettre de ce volume  
est encore du Pere Sicard. Elle est  
adressée à Monsieur \* \* \*. Elle traite  
des différentes pêches de l'Égypte.  
Pour exposer quel est le commerce  
de poisson que font les Egyptiens,  
soit chez eux, soit avec les Étran-  
gers, le Missionnaire distingue en  
général deux sortes de poisson qui  
se vendent, savoir la saline, & le  
poisson frais. Le poisson qu'on sale,  
pour le transporter hors du Royaume  
me, ne se tire que des trois lacs  
Manzalé, Brullos & la Beherré, &  
il est porté sur les côtes de la Syrie,  
par les seuls négocians de Damiette  
& de Rosette. L'Auteur marque la  
situation & la grandeur de ces trois  
lacs. Il parle, en passant, du droit de  
pêche, & du revenu que le Grand  
Seigneur en retire. Il décrit les diffé-  
rentes

les manières de pêcher, les ha-  
bitemens des pêcheurs, & les di-  
verses sortes de poissons qui se pren-  
nent dans les trois lacs. La variété  
n'est pas fort considérable, le  
Pacha n'en compte que huit,  
à savoir, le quériage, le foud,  
le male, le gérân, le noqt le ka-  
le, le bouri autrement le muge,  
le dauphin. Pour ce qui est des  
autres, qui peuplent quantité de  
lacs dont le lac Manzalé est  
un, le Pere Sicard se contente  
de les nommer.

Des huit sortes de poissons, dont  
je venons de parler, il n'y a  
que le quériage & le bouri  
qui se salent, & c'est de ces  
deux espèces ( outre la boutarque,  
le tire du bouri femelle.) que les  
Syriens font tout leur commerce  
de poisson, en Syrie, en Chypre, à  
Constantinople & dans toute l'E-  
gypte.

Quant au poisson frais, quoi-  
qu'on en tire en grande quantité,



1504 *Jouyral des Sçavans* ;  
non seulement des trois premiers  
lacs , mais encore des lacs Cheïb ,  
Moëris de la Mareste & de la Corne ,  
la chaleur du climat empêche que  
les Villes voisines ne profitent de  
cette abondance ; en sorte que les  
riverains des lacs sont obligés de ven-  
dre tout sur les lieux. Il en est de mê-  
me de la marée que fournissent la  
mer rouge & la méditerranée. L'Au-  
teur plaint en cela le sort du Caire ,  
dont les habitans sont réduits aux  
poissons du Nil ; & il en fait le dé-  
nombrement , ainsi que des oiseaux  
qu'on voit sur ce fleuve. Il raconte  
de quelle façon l'on prend la ma-  
creuse , le canard , la sarcelle & le  
pélican , & il termine sa Lettre par  
une histoire concise des monstres du  
Nil , dont il ne reconnoît que deux  
espèces , savoir , l'Hippopotame ou  
le cheval marin , très-difficile à  
prendre , & le crocodile , qu'on prend  
de deux façons rapportées en cet en-  
droit.

Aoust 1727.

1505

La quatrième Lettre écrite au R. Pere Fleuriau , par le Pere Supérieur Général , est proprement le Panegyrique , ou si l'on veut, l'Oraison funèbre du Pere Sicard, mort de la peste , au Grand Caire, le 12. Avril de l'année dernière. Elle contient la vie , les voïages & les recherches curieuses de ce Pere. Son assiduité , sa ferveur & sa charité , auprès des Infidèles & des Hérétiques , y sont mises dans tout leur jour , & présentent aux Lecteurs l'image de la vertu la plus édifiante. On y voit avec quel zele & quelle intrépidité il visitoit les pestiférés , sans considérer le danger de la contagion, avec quelle vigilance & quelle ardeur il exerçoit ce pieux ministère, & avec quelles saintes dispositions il vit approcher l'heure qui termina la carrière de ses *excessives* Évangéliques.

Le premier des Mémoires est sur la Ville de Damas. L'Auteur y rapporte la destruction de cette Ville, par Nabuchodonosor ; comment &c

L 6 ij

1506 *Journal des Sçavans* ;

en quel endroit les Macédoniens la rétablirent, & pour quelle raison il la rebâtirent dans une autre place : quels motifs engagèrent les Rois Ptolomées à la décorer : les causes de sa décadence, & enfin la succession des Conquérens, qui s'en rendirent les Maîtres, les uns après les autres, jusqu'à Sélim, Empereur des Turcs, dont les successeurs en ont toujours conservé la possession.

Pour ce qui est des monuments dont l'Auteur fait mention ; outre la description de l'Hopital des Caravannes, du Château & de la Ville, tant ancienne que nouvelle, les principaux sont 1°. La Mosquée de Saint Jean, Eglise dédiée anciennement à Saint Zacharie, pere de Saint Jean Baptiste. 2°. La maison de Juda, où Saint Paul fut reçu, après sa conversion, & un cabinet de la même maison, dans lequel on prétend que l'Apôtre passa trois jours sans manger, pendant lesquels il vit toutes les merveilles dont il parle dans

la seconde Epître aux Galates. Ce  
 fut encore dans ce cabinet, ajoute la  
 Tradition, qu'il recouvra la vûe,  
 par l'imposition des mains du Dis-  
 ciple Ananias. 3°. Une Mosquée, où  
 Ananias fut inhumé, & une Fon-  
 taine, où il puisa l'eau, dont il bapti-  
 sa Saint Paul. 4°. La fenêtre par où  
 le Saint Captif se sauva d'entre les  
 mains des Juifs. 5°. Le tombeau du  
 Soldat qui avoit favorisé cette éva-  
 sion. Voilà ce qui appartient à l'inté-  
 rieur de la Ville. Au dehors on ob-  
 serve. 1°. La maison de Naaman,  
 dit le Léproux, raison pour laquelle  
 apparemment les Turcs ont fait de ce  
 bâtiment un Hopital, pour la lépre  
 en particulier. 2°. Le tombeau de  
 Giezi, Disciple d'Elizée, conservé  
 dans le même Hopital. 3°. A deux  
 cens pas de là, les deux fleuves  
 Abana & Parphar, cités dans l'E-  
 criture. 4°. Le fleuve du Chien, apellé  
 anciennement *Tous*. On adoroit au-  
 trefois à son embouchure, une Idole  
 qui avoit la forme d'un chien, ou d'un



1508 *Journal des Sçavans;*  
loup , delà sont venus les deux  
noms du fleuve. 5°. Le pont bâti sur  
cette rivière , par l'ordre de l'Em-  
pereur Antonin , ce qui se prouve  
par deux inscriptions Latines , que  
l'Auteur insère en cet endroit. 6°. A  
deux lieuës de ce fleuve , la monta-  
gne où l'on dit que Caïn & Abel  
offrirent à Dieu leurs sacrifices , &  
près de laquelle ce dernier servit de  
victime à la jalousie de son frere  
d'où vient que cette montagne por-  
te encore aujourd'hui le nom d'Abel.  
7°. Trois colonnes restées en-  
tières d'une Eglise bâtie par Sainte  
Hélène , à l'endroit où se trouva le  
tombeau d'Abel. 8°. Le tombeau  
de Caïn , à trois lieuës de Damas.  
9°. Deux célèbres Monasteres Grecs  
situés sur la montagne de *Sajednaja*.  
L'un d'Hommes & l'autre de Filles  
soumis tous les deux au même Su-  
périeur. Les Religieux chantent au  
chœur l'Office divin , & adminis-  
trent les Sacremens aux Religieuses.  
Pour le temporel , il y a des Freres



Aoust 1727. 1509

, communs aux deux Mo-  
ns. Celui des Religieuses, qui  
est-riche, doit l'hospitalité à  
les passans, & le Missionaire as-  
que ces charitables filles s'ac-  
et exactement de leur obliga-  
10 Au pied de *Sajednaja*, à  
de la plaine de Damas, le  
de *Barsé*, jusqu'où Abraham  
vint les cinq ravisseurs de  
11°. La grotte où Abraham  
à Dieu un sacrifice, en re-  
issance de sa victoire. 12°. A  
demi-lieuë de Barsé, dans le  
de *Tauhar*, une Synagogue,  
on voit la grotte d'Elie. Elle  
est appelée par les Juifs, par-  
ce, selon eux, ce fut là que le  
Prophète se retira, pour évi-  
tance de Bénadad, Roi  
de, sur le thrône duquel il  
placé Hazaël, après l'avoir  
par l'ordre de Dieu. 13°. Sur  
montagne de *Salhié*, une vaste  
et, environnée de Rochers de  
dans laquelle, à ce qu'on dit,

1510 *Journal des Sçavans* ;  
quarante Chrétiens Grecs , qui s'y  
étoient réfugiés , furent massacrés ,  
sous prétexte qu'ils avoient mal parlé  
de Mahomet & de sa secte. 14°. Le  
Champ de la Victoire , ainsi nommé  
du tems des Croisades , parce que ,  
suivant un Auteur Arabe , la divi-  
sion s'étant mise entre les Officiers  
de l'Armée Chrétienne , qui assié-  
geoit Damas , un d'eux , plus sage que  
les autres , les engagea , par ses dis-  
cours , à une réinjon , qui fit bien-  
tôt prendre la Ville. Cependant le  
Missionnaire , fondé sur le mauvais  
succès que les Chrétiens eurent dans  
cette expédition , au rapport de quel-  
ques autres Historiens , rejette l'éty-  
mologie de l'Arabe. 15°. La Tour  
de la Réconciliation , où les assiégeans  
vinrent camper , dit-on , après avoir  
terminé leurs différens. 16°. A l'ex-  
trémité du Keik , montagne située  
dans la plaine de Perse , à l'Occident  
de Damas , les restes de Césaréc :  
ils ne consistent qu'en un château ,  
qui commande sur quelques maisons

*Acust* 1727. 1511

ruinées. 17. Prés de-là, une  
montagne, où les chênes verts,  
comores, les citroniers, & les  
fers forment un ombrage agréa-  
ble où l'on croit, par Tradition,  
le Sauveur du monde se trou-  
ver avec ses Disciples, leur deman-  
dant que le peuple disoit de lui, &  
ils en disoient eux-mêmes. 18.  
Au pied de cette élévation, ou de cette  
montagne, les deux fontaines *Sor* &  
*Ed* d'où le Jourdain prend sa source.  
En descendant la montagne du  
Nord, près du Village de *Bettima*,  
un puits d'eau vive, qu'on dit être celui de  
Noé, & sur lequel, si l'on en  
croit le peuple, la rosée du Ciel ne  
tombe jamais, en punition de l'im-  
piété, qui porta ce Prince ambitieux  
à vouloir se faire adorer comme un  
Dieu. 20. Sur le chemin de Jeru-  
salem à Damas, les deux montagnes  
sur lesquelles celui qui fonde les  
Églises, & qui les touche, quand il  
veut, fit entendre sa voix au per-  
secuteur des Chrétiens, & en fit,  
*Acust.* M 6

1512 *Journal des Sçavans*,  
en un moment, le plus zélé défen-  
seur de son Eglise. 21. Sur l'u-  
ne de ces montagnes, la grotte où  
S. Paul, après sa conversion, se re-  
tira, pour éviter la fureur des Juifs.  
22. Enfin la plaine de Hauran,  
pais d'Abraham, appelé aujour-  
d'huy, pour sa fertilité, le grenier  
de la Turquie.

Le Missionnaire pour couronner  
tout ce qu'il a dit de Damas & de  
ses environs, ajoute le jugement  
qu'en ont porté les Prophètes, en ap-  
pellant la ville, *une Maison de plaisance*,  
& les environs, *des lieux de délices*.  
Ceux qui voudront savoir pourquoi  
la partie occidentale du territoire de  
Damas s'appelle la plaine de Perse,  
n'auront qu'à lire, dans ce Mémoi-  
re, ce que l'Auteur raconte de la ri-  
vière d'Abouloüaire; l'histoire est un  
peu trop longue, pour être insérée  
dans notre Extrait.

Le second Mémoire, qui concer-  
ne la ville & les environs d'Alep,  
renferme aussi plusieurs curiositez,

que nous allons parcourir. L'Auteur y décrit la ville & le commerce qui s'y fait, commerce déchu considérablement de sa première splendeur, par les raisons qui en sont ici rapportées. Il explique ce que c'est que les Caravannes en général, & il s'arrête en particulier à celle des Pèlerins de la Mecque, dont il expose le départ, les cérémonies & les prérogatives, sans oublier le privilège du chameau, qui a porté les présents du Grand Seigneur. Cet animal est dans la suite fort distingué du commun. On lui dresse une cabane, dans laquelle on le nourrit, avec tous les soins & tous les égards possibles, sans qu'on puisse l'assujettir à aucun travail. C'est-là qu'il passe le reste de ses jours, dans les douceurs du repos, & dans les honneurs du plus haut rang.

À l'occasion de cette Caravanne, le Missionnaire donne la description de la Mecque, de sa Mosquée, du tombeau de Mahomet, & de la



Ville de Méjine, où ce faux Prophète se retira. Il fait aussi à ce propos, une digression, au sujet du Roi des Yousbegs, qu'il a vu passer par Alep, lorsque ce Prince, après avoir été déthroné par son fils, alloit au tombeau de Mahomet, pour y mener une vie privée. Les Yousbegs sont des Tartares, voisins des Persans. L'Auteur nous apprend comment ils sont gouvernés, de quelle façon ils sont habillés, de quelles armes ils se servent, quel est leur génie & leur commerce; la qualité & les productions de leur pays; enfin leur Religion.

De-là le Missionnaire revient à ce qui regarde plus directement son Mémoire. Il s'arrête d'abord à la ville d'Antioche, si recommandable, non seulement par son agréable situation, mais encore par le Siège de Saint Pierre, par les premiers Chrétiens, par le Concile des Apôtres, dont le Martyr Saint Pamphile assure avoir vu les Canons, dans la Bi-

bliothèque d'Origène, & par les prédications de Saint Jean Chrysostome.

Une plaine située entre Anthioche & Tripoli, engage le P. Sicard à nous donner l'histoire des Arsacides, autrefois habitans de plusieurs petites montagnes, qui terminent cette plaine. Les Arsacides ainsi appelés, parce qu'ils prétendoient descendre d'Arsace, qui fonda l'Empire des Parthes, après la mort d'Alexandre, ont eu, depuis, le nom d'Assassins, à cause de leur brigandage & de leurs assassinats, suivant le sentiment de l'Auteur : peut-être aussi que la corruption du premier nom a eu quelque part à l'usage du dernier. A cette étymologie le Missionnaire ajoute quelques réflexions sur l'élection & sur le titre de leur Chef, sur leur Religion, sur leur défaite par les Tartares, en 1257, & sur leurs successeurs, qu'il croit trouver dans les habitans des

1516 *Journal des Sçavans,*  
montagnes, qu'on rencontre à deux  
journées de Tripoli, & dans d'au-  
tres peuples, qui habitent la plaine,  
vers la mer. Les premiers s'appel-  
lent *Kesbins*, du nom de *Keslié*, leur  
pays; les autres se nomment *Nassa-  
riens*, c'est-à-dire, mauvais Chré-  
tiens; qualité, dit l'Auteur, qui  
convient aux uns & aux autres.  
Effectivement le recit qu'il fait de  
leurs dogmes, de leur Religion, &  
de leurs cérémonies, ne sauroit en  
donner une autre idée. Il en est de-  
même de la Religion des Druzes, qui  
habitent, comme on le voit dans ce  
Mémoire, une partie du Mont-Li-  
ban, les montagnes au-dessus de Say-  
de & de Balbaq, & le pays de Hé-  
bail & de Tripoli. L'Auteur fait une  
courte dissertation sur l'origine des  
Druzes, qu'il fait descendre, non pas  
de ceux qui suivirent Godefroy de  
Bouillon, à la conquête de la Terre-  
Sainte, comme le croient les Dru-  
zes eux-mêmes, ni des Soldats du  
Comte de Dreux, défait par Sala-

din, du tems des Croisades, quoique ce soit l'opinion de quelques Ecrivains ; mais il dérive le nom de *Druzes* du mot Arabe *Deuḥ*, qui signifie la future sagittale, ou la ligne qui joint les deux os du crane nommés pariétaux. Cette étymologie est fondée sur la comparaison, que font souvent les Ecrivains *Druzes*, entre l'union des deux parties latérales du crane, & celle qui doit régner dans leur nation.

Le Mémoire sur les Coptes, qui est la dernière pièce de ce volume, renferme, en très-peu d'étendue, l'origine des Coptes, l'étymologie de leur nom, leur Religion & leurs erreurs. On y trouve aussi le commencement & le progrès de l'Euty-chianisme, à l'occasion des Coptes, que l'Auteur dit être les Eutychiens d'Egypte.



JOANNIS GEORGII AB

Eckhart dissertatio de Apolline.  
 Granno Mogouno in Alsatiâ nu-  
 per detecto ; quâ Dii locales va-  
 rii, Thermarum item Aquis Gra-  
 nensium & Wisbadensium, nec-  
 non Colmariae, Argentariae, Ar-  
 gentorati, aliorumque Alsatiæ &  
 Germaniæ locorum antiquitates  
 quædam breviter exponuntur  
 Wirceburgi. *Dissertation de M.  
 Jean-George Eckhart sur une inscrip-  
 tion trouvée en Alsace, &c.* A Wirtz-  
 bourg, chez Henry Engmann,  
 broch. in-4°. pp. 24.

**V** Oicy l'inscription latine qui  
 fait le sujet principal de cette  
 dissertation, & qui a été trouvée il  
 y a quelque tems à Horbourg sur  
 l'Ill, en Alsace, près de Colmar.

APOLLINI GRAN  
 NO MOGOVNO  
 Q LICINIUS TRIO  
 D. S. D.



M. Moreau de Mautour de l'Académie Royale des Inscriptions & Belles-Lettres, à la priere de M. de Corberon, Président du Conseil d'Alsace, a déjà tenté une explication de ce monument.

M. Eckhart, maintenant établi à Wirtzburg, & versé dans ce genre de littérature, a crû pouvoir ajouter aux recherches du celebre Académicien, & par de nouvelles conjectures éclaircir une matiere qui lui a paru curieuse & intéressante.

Pour y parvenir, il avance d'abord comme un principe general, qu'on a quelquefois donné aux Divinités payennes des surnoms tirés des lieux, où leur culte étoit établi. Il en tire dans la suite cette consequence, que les eaux minerales & les bains chauds, dont les Romains faisoient leurs délices, ayant été consacrés à Apollon ou au Solcil, qu'on en croyoit l'Auteur, comme l'a observé M. de Mautour, il est assez naturel que ce Dieu ait porté les noms

1520 *Journal des Sçavans*  
de certains endroits, où il  
des bains de quelque répu  
où apparemment il étoit  
ne maniere plus particu

Differentes inscriptions  
dans Gruter & ailleurs,  
mots, *Marti Talliatum*, *Mec*  
*tio*, *Artalo*, *Arverno*, une  
vée depuis peu à Heilbr  
Neckre que M. Eckhart  
donner bien-tôt en entier  
tres, *Marti Caturigi*; quel  
portant *Hercules deuso*, *He*  
*cusanus*, *Dea Néhalenn'a*, &  
autres qu'il rapporte en  
quant en passant, mais  
omettons, font, selon lui,  
preuves de la solidité de  
me. Il pense par exemple  
*les Macusanus* n'est qu'un  
cat, tiré non de *Magusa*  
d'Afrique, dont parle P  
de *Macusa* ou *Mecusa* qu  
graphe de Ravenne, plac  
Moselle au-dessous de To  
dessus de Treves. Deux vil

sur l'un & l'autre bord de cette  
 terre appelée *Rothen-Macheren* &  
*St Machere*. lui paroissent avoir  
 de rapport pour le nom & la si-  
 gnification avec *Macusa*, qu'il présume  
 s'est-là l'endroit, où étoit cette  
 ancienne Ville.

*Boxhorn*, *Vréc*, *Keisker* & d'autres  
 voyageurs ont en vain tâché de  
 rendre quelques lumieres sur l'in-  
 signe où se trouve *DEA NE-*  
*DELNIA*. Aucun de ces Auteurs,  
 excepté de *M. Eckhart*, n'a ren-  
 d'ré justice sur la signification de  
*delnita*. Il est persuadé que les  
 anciens symboles avec lesquels la  
 terre est représentée sur les bas re-  
 liefs, dont on fit la découverte en  
 1717, à l'extrémité de la Zelande  
 côté de l'Océan, ne signifient  
 autre chose que l'établissement d'u-  
 ne nouvelle colonie dans cette con-  
 trée, que le voisinage de la mer,  
 l'agriculture & le commerce ren-  
 dent florissante. Il suppose que  
*delnde* est un terme *Batave*, qui.

1522 *Journal des Savans*  
revient assés au *Newland*  
mands ; que *Neba* est la né-  
que *Ni* nouveau , & *land*  
ciennement *land* pays ; que  
nité tutelaire de ce nouveau  
de cette terre nouvellement  
aura d'abord été appelée *Ni*  
& que les Romains , en sa-  
la prononciation , l'ont de-  
des tems nommée *Dea Ni*  
Déesse du pays à qui les *A*  
après en avoir chassé les *R*  
ont donné depuis le nom  
*de* , parce qu'il est environ-  
mer , en Allemand *Zée*.

Nous nous sommes arrêté-  
ment sur ces deux articles  
pas du sujet , pour faire  
quelle est la methode que  
a suivie dans cette disserta-  
bien que les principes sur les  
fonde.

C'est principalement  
chant , comme on vient de  
l'étymologie d'anciens nom-  
par l'analogie qu'ils lui

Aoust 1727. 1523

voir avec des noms Germains ou  
celtes , ou même avec des noms  
modernes, que M. Eckhart entre-  
prend de débrouiller ce qu'il y a  
d'obscur dans les deux titres de l'ins-  
cription d'Horbourg.

Il prétend donc qu'APOLLOGRAN-  
NUS MOGOVNUS est l'Apollon, au-  
quel sous le nom de *Grannus*, étoient  
consacrés les bains si renommés d'*Aix  
la Chapelle*, & sous celui de *Mogou-  
nus*, les eaux medicinales ou même les  
bains chauds qui sont encore dans  
le Territoire de Mayence.

A l'égard d'*Aix la Chapelle*, deux  
difficultés, dit M. Eckhart, ont arrêté  
M. de Mautour, & l'ont empêché  
d'adopter ce sentiment. L'une, que  
les Inscriptions données par Gruter  
& Vellserus, où Apollon a le nom  
de GRANNVS ou GRANNIVS ont été  
trouvées dans des lieux trop éloignés  
de cette Ville, comme à Rome, en  
Ecosse, & dans le Diocèse d'Auf-  
bourg; l'autre, qu'il est difficile de  
former *Aquisgrannum*, de *Grannum*



cun Historien avant Rhen-  
Luitprand.

L'Auteur répond à la p  
qu'il ne seroit pas étonnant  
Soldat Romain qui étoit o  
parcourir, pour ainsi dire,  
terre, & que son devoir & c  
appelloient successivement  
rentes Provinces, y eût por  
venir des Divinitez dont il  
avoir reçu quelques bienf  
des particuliers de retour d  
Patrie, après avoir été sou  
guéris de quelques mala  
bains d'Aix-la-Chapelle, ont  
ner par des monumens dur  
marques de leur reconnoiss  
vers Apollon, qui dans leur  
présidoit à ces eaux salutaires  
surplus une inscription qu'on  
ulée, trouvée à Erp, & tran  
Blanckenheim, sur laquelle

core ces mots APPOLLINI GRAN-  
NIO ARTIUS ne permet pas de dou-  
ter qu'Apollon n'ait été honoré sous  
le nom de *Grannus* à Aix la Cha-  
pelle même & aux environs.

M. Eckhart s'étend un peu plus  
sur la seconde difficulté. Il veut que  
dès le huitième & le neuvième siècle  
l'histoire parle d'Aix-la-Cha-  
pelle, comme d'une Ville fameuse  
par son Palais, & comme d'une au-  
tre Rome en Allemagne. Il con-  
vient cependant que les bains chauds  
qui du tems des Romains y étoient  
si fréquentés, ayant été détruits par  
les Francs pendant leurs incursions  
dans les Gaules, ont pû rester assés  
long-temps négligés, & que pen-  
dant cet intervalle, des deux mots  
*Aqua Granni*, on en a formé *Aquis-*  
*granum* qu'on a depuis appelé Aix-  
la-Chapelle, de la superbe Chapelle  
que l'Empereur Charlemagne y fit  
bâtir, & qu'il dédia à la sainte Vier-  
ge.

Le peuple, au raport du Notker

1526 *Journal des Sçavans* ;  
dans la vie de Charlemagne, s'étoit  
imaginé qu'il y avoit dans les eaux  
chaudes & minerales de cette Ville  
un spectre qui faisoit beaucoup de  
mal à ceux qui s'y baignoient : mais  
Pepin qui n'étoit encore que Maire  
du Palais, informé de la vertu de  
ces eaux, fut le premier de sa Cour,  
qui sans s'embarrasser de cette fable,  
voulût s'y baigner. S'en étant appa-  
remment bien trouvé, ce fut lui,  
selon notre Auteur, qui rétablit à  
Aix-la-Chapelle les bains que Char-  
lemagne son fils, qui étoit né dans  
cette Ville en 742, entretenoit depuis  
avec tant de magnificence.

Quelques Monnoyes que Pepin  
avant & après son avenement à la  
Couronne, fit frapper à Aix-la-Cha-  
pelle avec ce mot *AQVIS* ou *AQUI*  
*URBIS*, le séjour qu'il y fit en diffé-  
rens tems, font croire à M. Eckhart  
que cette Ville étoit déjà considéra-  
ble avant même le gouvernement &  
le regne de ce Prince.

*De l'antiquité d'Aix-la-Chapelle,*  
il

Il passe à l'origine, ou plutôt à la signification de son nom latin *Grannum*.

Les uns le tirent de *Grannus*, Héros Romain, prétendu frere de Néron, & cette idée suivie par Engelhusé dans sa chronique, se trouve dans un rescrit de l'Empereur Frederic I. en faveur des Habitans même d'Aix-la-Chapelle ; d'autres plus superstitieux le font venir de *Grant*, qui auroit pu être d'autant plus probablement le nom du spectre dont nous avons parlé, que Gervais de Tilbere dans ses *otia imperialia*. Decis. 3. chap. 62. parlant d'un spectre qu'on disoit voir dans quelques Villes d'Angleterre, lui donne ce même nom de *Grant* : mais peu content de ces opinions qu'il regarde comme des fables & des traditions populaires, notre Antiquaire croit trouver la véritable étymologie de *Grannum* dans l'ancienne langue des Celtes ou des Germains. Au pays de Galles où se sont conservés plus particulièrement les précieux restes de cette langue,

1528 *Journal des Sçavans*,  
ainsi que chez les bas-Bretons, on  
dit encore *gro & grajan*, & les Sa-  
xons disent *grant*, pour signifier *le*  
*sable, le gravier*; de ces termes Cel-  
tes, si nous en croyons M. Eckart  
sont venus en François, ceux de gra-  
vier, gravelle en Allemand *griess*. Le  
vin de *grave* n'est ainsi appelé que  
parce qu'il croît sur les bords de la  
Garonne dans un terroir sablonneux.  
De *grave* nous avons fait *greve* pour  
désigner un endroit sur le bord de  
l'eau, qui est plein de gravier; de-là  
vient encore le mot *gré*, pierre dure  
dont les parties ne sont que du sable.  
Le terroir & les environs d'Aix-la-  
Chapelle étant tout sablonneux &  
& pleins de gravier, & y ayant mê-  
me auprès une colline qui n'est que  
de sable, notre Auteur en conclut  
que dès les premiers tems cette ville  
prit son nom de la nature du sol  
où elle étoit bâtie, & que de *grant*  
sable & sablonneux, elle a été nom-  
mée *Grannum*, nom donné dans la  
suite à Apollon, comme à la Divi-



nité à qui les Bains de ce lieu étoient consacrés.

Suivant la même méthode, & s'il est permis de le dire, avec encore plus de subtilité, M. Eckhart propose ce qu'il pense sur l'autre titre *MOGOVNO*, qui se trouve joint dans l'inscription d'Horbourg avec celui de *GRANNO* que nous venons d'examiner.

Rien ne lui paroît aprocher davantage de *Mogounus* que *Mogonus*, le *Mem*, Riviere qui après avoir traversé la Franconie, se jette dans le Rhin, vis-à-vis de Mayence. Pomponius Mela, l'appelle *Manis*, & Ammien Marcellin *Manius*. Au neuvième Siecle les Allemands l'appellent *Moyn*, par contraction : mais ce qui montre en même tems au jugement de l'Auteur, que le *Mem*, dans des tems plus reculés s'appelloit *Mogonus*, *Mogunus*, & *Mogounus*, c'est le nom de *Moguntiaci*, donné par les Romains aux Peuples qui habitoient vers l'embouchure de cette Riviere, & celui de *Mog-n-*

*tiacum* donné à la Ville qui étoit vis-à-vis. Pour mettre ceci dans un plus grand jour , Monsieur Eckhart observe que quand un nom chez les Romains finissoit en *Iacum* , c'étoit sûrement une marque que dans la Langue Celtique ou Germanique , il avoit sa terminaison en *Ig* , particule tirée de l'ancien *Igen* , que les Saxons prononcent comme *Egen* , & les Allemands comme *Eigen*. Elle s'ajoute à la fin d'un mot pour marquer ce qui appartient , ce qui est propre à une chose. Or *Mogunt* qui selon notre Auteur , est la même chose que *Mount* , *Mond* , & *Mund* , signifie en Allemand *bouche* , & de plus *embouchure de riviere* ; dans son système , par conséquent , *Moguntig* , dénotera quelque chose qui appartient à cette embouchure , ou qui en tire sa dénomination. C'est ce que les Romains ont exprimé par *Moguntiacum* , ville de l'embouchure , que les Germains , pour cette raison appelloient dans son origine *Mogun-*

zig , *Moguntzig* , en adoucissant la prononciation , & depuis *Moguntz* , *Moynz* , *Maynz* , & *Meinz* qui est aujourd'hui le nom que les Allemands donnent à Mayence.

Mais, dira quelque Censeur, comment a-t-on pu donner au *Mein*, *Mogonus* ou *Mogounus* , un nom tiré de *Mogunt* , qui ne signifie que son embouchure ? Les premiers Germains , répond M. Eckhart , qui vinrent s'établir sur les bords du Rhin , ne se répandirent pas d'abord dans les pays affreux & pleins de forêts , par où passoit le *Mein*. Ils ne connoissoient donc cette Riviere que vers les endroits où elle se joint au Rhin , & ils se contenterent de la désigner par le nom qu'ils donnoient , à une bouche , à une embouchure , nom qu'elle a conservé depuis ce tems-là , & qui a fait donner à Mayence , celui de *Moguntzig* ou *Moguntiacum*.

L'Auteur ne restraint pas ce terme à la seule ville de Mayence : il

1532 *Journal des Sçavans* ,  
veut encore qu'il convienne à tout  
le pays renfermé dans les retranche-  
mens que les Romains firent au-delà  
du Rhin , dans le tems à peu près  
que Drusus fit fortifier Mayence &  
Bonn , l'an de Rome 745. Ces re-  
tranchemens qui s'étendoient par le  
Comté inférieur de Catzenellebogen,  
par la Weteravie , & une partie de  
la Hesse servoient à mettre à cou-  
vert la Legion , qui dans ce canton  
de la Germanie , étoit occupée à  
empêcher les Barbares de pousser  
leur course jusqu'au Rhin. Des Ins-  
criptions Romaines , les Médailles,  
les Urnes , les Lampes , & d'autres  
Monumens qu'on a trouvés & qu'on  
trouve encore dans ces quartiers , ne  
permettent pas à M. Eckhart de  
douter que tout ce territoire jusqu'à  
Mayence n'ait été sous la domina-  
tion des Romains , & compris par  
conséquent sous le nom général de  
*Moguntiacum* ou *Moguntiacensis*.

Il est aisé de juger que ce n'est  
pas sans raison que l'Auteur donne



Aoust 1727. 1533

ent d'étendue à la signification de *Moguntiacum*. Il falloit faire trouver des eaux Médicinales, ou des Bains chauds à *Licinius Trion* Auteur de l'Inscription qui donne à Apollon le titre de *Mogounus*. Si la Ville de Mayence ne lui en fournit point : en récompense rien n'est plus commun dans le territoire que M. Eckhart assigne à cette Ville.

Il s'y en trouve de deux sortes : les unes appellées *Acidula*, sont d'un petit goût aigrelet, & on s'en sert encore actuellement en Eté dans bien des endroits de l'Allemagne : mais comme il n'est pas bien certain que les Romains en fissent autrefois grand usage, notre Antiquaire semble les abandonner, pour ne s'arrêter qu'aux Bains chauds de Wisbaden.

Cette Ville qui appartient aujourd'hui aux Princes d'Idstein, étoit anciennement de la dépendance du Préfet Romain qui résidoit à Mayence, d'où elle n'est qu'à deux heures de chemin.



Licinius Trion demeura  
 le Canton Moguntiaci , il a  
 soulagé ou guéri de quelque  
 modité aux Bains d'Aix-la-C  
 le, & dans une autre occasion  
 recouvré la santé aux Eaux d  
 baden , il a sans doute fait é  
 reconnoissance par un Mon  
 consacré à Apollon , Auteur  
 double bienfait, & qui prési  
 lement aux Eaux de ces deux  
 célèbres , APOLLINI GRAN  
 GOVNO , au lieu de *Moguntiac*  
 pour *Moguno* suivant la pro  
 tion des Allemands , qui au  
 l'a simple que prononçoient  
 mains , disoient *ou* , comme  
 encore à présent. Il est d'autant  
 incroyable que Licinius Tr  
 désigné Wisbaden par le  
*gounum* , qui convient à M  
 ou à son territoire, que dans  
 vième siècle même , Franc  
 en est bien plus éloigné , pass  
 un des Faubourgs , ou un  
 de la Banlieuë de cette Ville

Telle est la maniere dont Monsieur Eckhart tâche d'expliquer l'inscription où Apollon porte conjointement les deux titres singuliers de *grannus Mogonnus*. Quoiqu'il s'applaudisse sur les recherches etymologiques qu'il employe dans la dissertation dont nous rendons compte, nous laissons à nos Lecteurs à décider de leur solidité, & de la justesse des applications qu'il en a faites. Son travail ne se borne pas simplement à cette inscription. M. de Mautour en parlant d'Horbourg, où elle a été trouvée, convient avec Beatus Rhemanus & Ortelius, que ce lieu qui n'est plus qu'un Village, étoit dans les anciens tems une Ville & une Colonie Romaine. A l'égard d'une Bataille qu'Ammien Marcelin & Orose, disent avoir été donnée contre les Allemands auprès d'Argentaria, il croit que ce ne peut être qu'aux environs d'Horbourg; & il rapporte le sentiment de quelques Auteurs, qui veulent que sous l'Empire

1536 *Journal des Sçavans*,  
de Frédéric II. Colmar ait été bâti sur  
les ruines de cette *Argentaria*; de  
moins selon M. de Mautour, il est sûr  
que ce fut dans ce tems-là que Volstein  
Gouverneur d'Alsace fit fortifier  
Colmar.

Monsieur Eckhart est persuadé  
que longtems avant Frédéric II.  
Colmar en Latin *Colmaria*, ou ce  
qui lui plaît davantage, *Columbaria*,  
étoit un lieu considérable & déjà con-  
nu. Entre autres raisons qu'il en  
apporte, le privilege accordé à Al-  
deric, Evêque du Mans, par Gre-  
goire IV. & datté de *Cohlambur*, lui  
fait croire que ce Pape lorsqu'il vint  
en France en 833. pour réconcilier  
Louis le Debonnaire avec les Prin-  
ces ses fils, a fait quelque séjour  
dans cette Ville; le nom de *Colmar*  
en Alsace, qui se trouve dans une  
Charte de Saint Conrad, Evêque  
de Constance, achève de le convain-  
cre que l'antiquité de Colmar remon-  
te bien au-delà de l'Empire de Fré-  
deric.

Augst 1727.

1532

Pour faire voir qu'*Argentaria* n'étoit point autrefois à l'endroit où est Colmar ou Horbourg; notre Auteur explique l'article de l'itinéraire d'Antonin où il est question du chemin qu'il y a depuis *Augusta Rauracorum* qui est *Augst* près de Basse, jusqu'à Mayence : mais pour abréger cet extrait qui n'est peut-être déjà que trop long, nous ne suivrons Monsieur Eckhart que jusqu'à Strasbourg.

Après *Augusta* dont nous venons de parler, l'itinéraire marque *Cariabete* XII. mille pas, *Stabulis* XIII. *Argentouaria* XII. & la table de Peutinger porte, *Augusta Ruracum*, *Cambric* VII. *Argentouaria* XII. *Heleth* XII. *Argentor. te.* Le *Cariabete* de l'itinéraire est, suivant Monsieur Eckhart, *Geierspitz* en, village à l'entrée de la Hart en Alsace, & le *Cambric* de Peutinger est *Kemps*, de l'autre côté de la Forêt, à peu près à égale distance d'*Augst*. Le *Stabulis* que l'anonyme de Ravenne ap-



1538 *Journal des Sçavans*,  
pelle *Stafulon* est *Stasselfelden* grand  
village sur la riviere de *Tbar* entre  
*Senen* ou *Sernay* & *Ensisheim*. A dou-  
ze mille de là doit être *Argentouaria*  
ou *Argentaria*.

Monsieur Eckhart juge que rien  
ne convient mieux à cette ancienne  
ville soit pour la distance, soit pour  
le nom, que deux villages sur l'*Ill*  
auprès du Bourg de Sainte Croix ou  
*Creutz*, bien au-dessus de Colmar &  
d'Horbourg. Au lieu de ce que les  
Romains appelloient *Argentaria*,  
l'Auteur veut que les Germains ou  
Allemands ayent prononcé *Ergenta-*  
*ria*, qu'ôtant *taria* qui n'est qu'une  
terminaison latine, ils en ayent fait  
*Ergen* & que par l'aspiration qui leur  
est si commune & si naturelle, il en  
ayent formé *Hercken*. C'est ainsi qu'on  
appelle les deux villages qui lui pa-  
roissent bâtis sur les anciennes ruines  
d'*Argentaria*. Que si l'anonyme de  
Ravenne a confondu *Argentaria* avec  
*Argentoratum* Strasbourg, Monsieur  
Eckhart n'en est pas surpris. Cette



ville ne subsistant plus ou plutôt  
 étant changée en deux villages du  
 tems de cet ancien Auteur, il aura  
 pu sans peine confondre sous un mê-  
 me nom, des lieux qui sont cependant  
 fort éloignés l'un de l'autre.

Après s'être appliqué à fixer la  
 position des différents lieux qui sont  
 marqués dans l'itinéraire jusqu'à  
 Mayence, M. Eckhart revient à la  
 ville de Strasbourg, pour nous don-  
 ner l'Etymologie de son nom.

S'il en faut croire l'Auteur, la ri-  
 vière d'Ille, en latin *Ille* s'est autrefois  
 appelée *Elle* & *Alia*, d'où vient  
 sans doute le nom d'*Alsatia*, *Elisatia*,  
 & *Helisatia*, Aliace, Province que  
 cette rivière traverse dans toute sa  
 longueur jusqu'à Strasbourg. Sui-  
 vant la différente prononciation de  
 certains Peuples la lettre *r* se chan-  
 geant quelquefois en *l* & la lettre *l*  
 en *r*, il ne paroît pas difficile d'ima-  
 giner que le nom Celte d'*Ille*, *Alla*,  
 ou *Alga* étoit anciennement *Arga*; ce  
 qui a fait donner aux villes qui

1540 *Journal des Sçavans,*  
étoient sur cette riviere , les noms  
d'*Argentaria* & d'*Argentoratum*. A l'é-  
gard de cette dernière il prétend  
qu'on a prononcé d'abord *Argen-*  
*toractum* formé du mot barbare  
*trictus* , *tractus* , *maetus* & *tractus*  
pour *trajectus* , *trajet*. Ainsi dans l'o-  
pinion de l'Auteur , *Argentoractum* ,  
ne signifie que le trajet de l'Ill , sous  
le nom d'*Arga* , qu'il lui donne pour  
*Ill*. Les Allemands dans la suite  
lorsque la ville fut fortifiée , ôtant  
les deux premières syllabes d'*Argen-*  
*toratum* , ont fait par contraction de  
*toratum* , *tratis* , *traç* , auquel ils ont  
ajouté *bourg* , pour signifier fort  
du trajet , ce qui a encor été changé  
en *Straçbourg* & *Strasbourg* , qui est  
son nom d'aujourd'hui. Monsieur  
Eckhart répond ensuite à une ob-  
jection qu'on peut lui faire sur cette  
étimologie : Mais nous croyons que  
sans entrer dans un plus grand dé-  
tail , tout ce que nous venons de  
dire , peut suffire pour mettre nos  
Lecteurs à portée de juger & de

Aoust 1727. 1541

merite de la dissertation en elle-même, & du genie de l'Auteur qui n'est pas inconnu dans la Republique des Lettres.

NOUVEL EXAMEN DE L'USAGE  
general des Fiefs en France pendant le  
XI, le XII, le XIII, & le XIV, siècles, pour servir à l'intelligence des plus  
anciens titres du Domaine de la Couronne. Par M. Brussel, Conseiller du  
Roy-Auditeur ordinaire de ses Comptes. A Paris, chez Claude Prud'homme, dans la grande Salle  
du Palais, devant la Cour des Aides, & Claude Robustel, rue S.  
Jacques, a l'Image S. Jean 1727.  
in-4°. 2. vol.

**I**L seroit très-utile tant pour la Jurisprudence que pour l'histoire, & pour l'intelligence des anciens titres, que l'on pût être instruit à fond de ce qui concerne l'origine des Fiefs, & des differens droits que les Seigneurs ont exigé de leurs Vassaux. Ces re-

1542 *Journal des Sçavans*,  
cherches ont d'autant plus mérité  
l'attention des sçavans, que l'établisse-  
ment des Fiefs, tels qu'on les a vus  
dans les siècles précédens, avoient  
changé en beaucoup de choses l'an-  
cienne forme du gouvernement de  
la Nation françoise. Mais comme  
ces changemens se sont faits sous les  
derniers Rois de la seconde race, &  
sous les premiers Rois de la troisième  
race, dont nous n'avons point d'his-  
toire assez exacte & assez étendue, &  
qu'il ne nous reste que peu de titres  
de ces temps-là ; presque tous les  
Auteurs qui ont écrit sur ce sujet,  
ont été obligés de se borner à des  
conjectures, qu'ils ont appuyé de  
quelques traits d'histoire, & de quel-  
que Charte particulière. Les réflexions  
que M. Brussel fait dans ces  
deux volumes sur ce qui s'est prati-  
qué par rapport aux Fiefs pendant  
le xi. siècle, & les trois siècles sui-  
vans, fournit de nouvelles lumières  
sur un sujet si important. Ayant été  
chargé après la mort de M. Rouf-

seau, de mettre en ordre les Terriers de la Couronne qui sont en dépôt à la Chambre des Comptes de Paris, il a examiné par lui-même un grand nombre de titres, dont il auroit été très-difficile à d'autres personnes d'avoir communication, & il a fait sur ces titres des réflexions qui pourront contribuer à former un système général sur l'origine & sur les usages des Fiefs. Entre ces anciens titres, ceux dont M. Brussel paroît avoir tiré plus de choses, sont les quatre cartulaires de Champagne dont l'un est conservé dans la Bibliothèque du Roi, un autre à la Chambre des Comptes, & deux autres dans la Bibliothèque Colbertine. L'Auteur fait connoître dans sa Préface, ces cartulaires, il y parle aussi du dépôt des Terriers du Domaine, de l'utilité de ce dépôt, des titres qui s'y trouvent, & de ceux qu'il y faudroit remettre, pour en tirer tout l'avantage que le feu Roi s'étoit proposé en l'établissant. Au sujet des anciens



1544. *Journal des Sçavans,*

Terriers, notre Auteur fait une remarque qui nous a paru trop importante pour ne point la rapporter ici.

C'est une espece de tradition que les Anglois étant chassés de France par le Roi Charles VII. emportèrent les Registres de la Chambre des Comptes, notre Auteur soutient non-seulement que cette tradition n'est appuyée sur aucune preuve, mais que le fait n'est pas véritable. Ce qui le détermine à s'élever contre ce préjugé, est que dans le dépôt des Terriers de la Chambre des Comptes, on trouve encore un cartulaire de Normandie qui comprend l'état de ses Domaines de l'année 1185, deux autres Registres des Domaines de la même Province des années 1316, & 1398, & un quatrième Registre sans date, mais qui paroît avoir été fait entre les deux années précédentes. » Or, il est sans doute, dit M. » Brussel, que si les Anglois eussent » pensé à emporter chez eux quel-

Aoust 1727.

1545

Un de nos Registres, ils eussent commencé sur ceux-ci préféablement à tous les autres, d'autant que la Normandie est celle de toutes les Provinces de France, dans laquelle ils ont eu le plus de prétentions, & qu'elle est à leur résidence. L'Auteur ajoute qu'il est actuellement au Greffe de la Chambre des Comptes un ancien Livre du Duché d'Aquitaine fait par le Roy d'Angleterre, dans le treizième siècle, & plusieurs autres Registres fait pour le même Roi, qui sont à ses armes. Ce qui est confirmé par le nouveau recueil de Chartes, où l'on trouve toutes les Chartes concernant la France qui sont à la Tour de Londres, & dans lequel il n'est fait mention d'aucun autre.

Passons au corps de cet ouvrage, il est divisé en trois livres. Dans le premier l'Auteur traite du Droit en general & de ses différentes branches. Il examine dans le second les loix qui consistoient les droits & pri-

1546 *Journal des Sçavans* ;  
vileges regaliens dont les Prop-  
res des grandes Seigneuries  
soient pendant le 11<sup>e</sup>. siecle  
trois siècles suivans. Dans le  
vre il parle de différentes espèces  
Fiefs moins considerables , &  
droits qui y étoient attachés.

Le second livre est la partie  
interessante de cet ouvrage , nous  
rendrons un compte particulier  
un autre Journal ; nous nous  
rons dans celui-ci à donner  
cis du premier livre.

L'Auteur montre au commen-  
ment du second Chapitre que  
les anciens actes, le mot latin  
ou *feodus* signifie quelquefois la  
vance ou le droit qu'a le Seigneur  
sur le Domaine utile de son vassal  
quelquefois la mouvance & les  
pendances d'un Fief : quand on  
ve dans le cartulaire de Chartres  
*feodum Theobaudi de Dieville*,  
traduire, *ce qui re'leve de Theobaud  
Dieville* ; quelquefois le mot  
signifie le corps même de la terre  
tenue en Fief.

Après cette explication du terme  
 fief, suivant les anciens usages,  
 leur vient à celle des termes de  
 & hommage. On confond com-  
 mement ces deux termes, mais M.  
 Huet s'attache à faire voir qu'ils  
 étoient d'abord deux choses tou-  
 tes différentes : la foi servoit à expri-  
 mer les engagements dont la person-  
 ne qui la faisoit, étoit tenuë envers le  
 seigneur, & l'hommage dénotoit les en-  
 gagemens du vasselage. Souvent les  
 seigneurs qui étoient en même tems  
 seigneurs, satisfaisoient à ces deux de-  
 voirs par un seul acte. Notre Auteur  
 rapporte plusieurs exemples, dont  
 le premier est celui de Charles  
 Boitiers, Evêque de Châlons qui  
 en 1389 fit en même tems au Roi  
 Charles V. l'hommage, pour raison  
 du Comté de Châlons, & le serment  
 de fidélité, pour l'Evêché de la même  
 ville. Dans d'autres occasions les  
 seigneurs ont prêté par des actes sepa-  
 rés le serment de fidélité, & fait

1548 *Journal des Sçavans,*  
Phommage pour les Fiefs dépendans  
des Evêchez.

Au chapitre second & dans les suivans l'Auteur examine quel a été l'origine des Fiefs, & de quelle manière ils sont devenus hereditaires. Sur le premier point il réduit les opinions à deux principales, celle des Auteurs qui ont crû que les Fiefs & ce qu'on appelloit benefice sous la première & la seconde race de nos Rois, étoit la même chose, & celle de Chantereau Lefevre, qui croyoit que les Fiefs tels qu'on les voit sous Hugues Capet, c'est-à-dire, hereditaires, étoient tous differens des benefices qui n'étoient que des concessions faites à vie à la charge du service militaire; M. Brussel se déclare pour le premier sentiment, & il montre que les Fiefs n'ont été d'abord donné, comme les benefices, qu'à la charge du service militaire. Ce qui se trouve justifié par le terme *feodum* qui vient du mot *feo.* lequel signifie possession de la sold. D'ailleurs il'y avoit des Fiefs hereditaires.



ditaires long-temps avant le regne de Hugues Capet. Avant que ce Prince fût monté sur le Thrône, plusieurs Ducs & Comtes possédoient leurs Duchés & leurs Comtez à titre hereditaire. Les Ducs & les Comtes avoient donné au même titre d'heredité les benefices de leurs gouvernemens, & ces particuliers avoient encore concedé une partie de ces benefices à d'autres particuliers à titre d'heredité pour les attacher à leur service d'une maniere particuliere. Dès l'année 912. le Roi Charles le simple avoit donné la Normandie à Rolland pour la tenir hereditairement de lui & de ses successeurs, Rois de France. Eudes II Comte de Chartres, de Blois & de Tours écrivant au Roy Robert vers l'an 1020, lui dit qu'il étoit Comte hereditaire par la grace de Dieu, *daret Dei gratia quod hereditabilis sim*, & que son benefice ne lui vient point du Domaine, mais de ce qui lui est échû par droit hereditaire de la succession de ses ancêtres.

Par une chartre de l'an 973. Hadoüin, Archevêque de Tours, consent que Thibault, Comte de Chartres & de Blois donne aux Moines de Saint Florent un certain lieu où le corps de Saint Lupin repose, le quel lieu le Comte & son pere avoient tenu en benefice des Archevêques de Tours.

On voit par une constitution que fit l'Empereur Charles le Gras au sujet de son Couronnement, que dans le neuvième siecle les termes *benefices* & *fiefs*, *fcoda* étoient regardés comme synonymes. Il est vrai que cette pièce a paru suspecte à plusieurs Sçavans, parce qu'elle est datée de l'an 770, & que suivant cette date, il faudroit l'attribuer à Charlemagne, qui n'en peut être l'Auteur, comme on le prouve par plusieurs de ses dispositions. Mais M. Brussel prétend que l'erreur qui s'est glissée dans les copics de cette pièce par la faute d'un copiste, ne donne point d'atteinte à la verité de la

La pièce considérée en elle-même, & que la seule mention du Chancelier Lutward, homme fort celebre sous le regne de l'Empereur Charles III, suffit pour en assurer l'authenticité. Notre Auteur renvoye là-dessus au commentaire que Marquardus Freherus a fait sur cette constitution ; puis il fait voir par plusieurs chartres que dans le douzième siècle, les termes *feodum* & *beneficium* s'employoient encore pour signifier la même chose. L'empereur Frederic I donnant en Fief le Comté de Forcalquier à Raymond son neveu, appelle le Comté de Forcalquier, tantôt Fief & tantôt benefice dans une chartre qui est de l'année 1162.

L'heredité des benefices n'est venue que par degrés. Charlemagne se plaint dans ses capitulaires de ce que plusieurs personnes cherchoient des moyens de convertir en alevs les portions du Domaine, qu'elles ne tenoient qu'en benefices. Dans la suite la foiblesse des Rois de la seconde

1552 *Journal des Sçavans* ;  
race donna lieu à ceux qui étoient  
en possession des gouvernemens &  
des autres benefices, de les rendre  
hereditaires dans leur famille, d'a-  
bord par des survivances que les  
Princes n'osoient refuser, puis de  
leur propre autorité. Ce que M.  
Brussel dit que l'on doit entendre  
des mâles ; à l'égard des filles , il  
croit qu'on ne leur a point accor-  
dé de survivance , ni de droit  
de succeder aux benefices sous la se-  
conde race de nos Rois, parce que  
les benefices ne s'accordoient qu'à  
cause du service militaire dont les  
femmes ne sont point capables.  
Quant au commencement de la troi-  
sième race, l'Auteur soutient que les  
filles ne succedoient aux Fiefs qu'à  
défaut des mâles, tant de la ligne di-  
recte que de la collaterale. Guillau-  
me V, Comte de Toulouse, mort  
vers la fin du onzième siècle, ne laissa  
qu'une fille nommée Philippie. Ce  
ne fut point elle, mais Raymond son  
Oncle paternel qui succéda au Com-  
te de Toulouse. Cependant on voit



par des chartres du même siècle, que dans ce tems-là les Seigneurs conve-  
noient quelquefois, même pour la  
premiere concession des Fiefs, que les  
filles pourroient y succeder même  
concurrant avec les mâles.

Dans le chapitre neuvième & dans  
les trois suivans notre Auteur distin-  
gue trois especes d'homage, l'un  
qu'il appelle homage ordinaire,  
l'autre homage plane & le dernier  
homage lige. L'homage ordinaire  
qui étoit exprimé par le terme  
*homage* assujettissoit le vassal à être fi-  
del à son Seigneur, au service mili-  
taire pendant 40 jours, & au service  
des plaids generaux. Le vassal qui  
ne devoit que l'homage plane, n'é-  
toit point obligé au service des plaids  
et de la Cour, ni à celui de la guer-  
re. L'homage lige obligcoit le vassal,  
suivant M. Brussel à servir le Su-  
zerain à ses dépens, tant que la guerre  
dureoit, du moins à faire face le ser-  
vice par un Chevalier, quand la  
guerre ne regardoit point directe-



1554 *Journal des Sçavans*,  
ment le Seigneur. Ce titre *Lige* vient  
suivant notre Auteur, du mot *Liga*,  
ligue ou association, parce qu'il se  
formoit une espece de ligue entre le  
Seigneur & le vassal lige pour leur dé-  
fense mutuelle. Notre Auteur croit  
que dans le XIII<sup>e</sup> siècle on confon-  
dit l'homage ordinaire simple avec  
l'homage plane, & qu'il ne resta  
plus que l'homage lige & l'homage  
simple.

**HISTOIRE ET EXPLICATION**  
*du Calendrier des Hébreux, des Ro-*  
*mains & des François, dédiée à son*  
*Eminence Monseigneur le Cardinal*  
*de Fleury. A Paris, chez Pierre*  
*Simon, rue de la Harpe, 1727*  
*in-12. pp. 276.*

Cette Histoire est partagée en  
plusieurs articles, dont le pre-  
mier intitulé : *Disposition au Ca-*  
*lendrier*, est comme une introduc-  
tion à l'ouvrage ; il contient diver-  
ses observations sur ce que les pre-

Aoust 1727.

1553

Les premiers Hommes ont inventé pour  
marquer les Années & les Saisons ,  
et tout ce qui a rapport aux temps.  
L'Auteur dit entre autres choses ,  
que les Hebreux , les Perses , les  
Juifs & les Grecs , laissèrent d'abord  
à-dessus des conjectures assez pro-  
bables ; que quelques uns de leurs  
Philosophes , comme Mercure Tri-  
megiste , ont traité méthodique-  
ment cette matiere ; qu'ils ont défini  
le tems , le nombre ou la mesure  
du mouvement passé , présent &  
à venir , qu'ils l'ont divisé en années ,  
l'année en saisons , les saisons en  
mois , les mois en semaines , les se-  
maines en jours , & en nuits , & cha-  
que jour & nuit en douze parties  
égales qu'on nomme heures. Il ajoute  
curieusement que la division de ces  
heures en douze , fût faite à l'occa-  
sion d'un certain animal ( consacré dans  
l'Egypte à Serapis , prétendu Dieu de la  
Médecine , ) que Trimegiste avoit apperçu  
uriner douze fois le jour , en même in-  
tervalle de tems.

Il prétend , avec plusieurs autres  
que Pytagore montra aux Grecs  
à regler l'année selon le cours du  
Soleil & les mois selon celui de la  
Lune ; que c'est lui qui désigna  
les solstices & les deux Tropiques  
acheva de perfectionner l'Astronomie  
qui n'avoit eu jusques-là que le  
commencement de principes ; qu'il  
imagina par *Métis* ; qu'il  
donna l'ordre presque dans  
ce tems , la Sphere celeste & la  
terrestre ; qu'il décrivit le  
chemin du Zodiaque  
placâ les douze signes ; qu'il  
nomma les planettes à ces  
signes & donna à chaque jour  
un nom ; Que Vitruve se regla sur  
l'ordre de Pytagore , & fit une révolution  
dans les sciences dont Anaximenes  
fit le premier essai à Sparte , &  
dont les loix furent admirez. Com-  
mencement d'Alexandrie enseigna  
l'Astronomie facile pour connoître  
le mouvement des Cieux & la distance  
des étoiles ; que de cette méthode

Agore tira la connoissance de toutes les Eclipses futures ; qu'Archimede confirma les observations de ces grands hommes , & fit une Sphere de verre dont les cercles suivoient avec une régularité admirable , le cours des Cieux.

Après ces réflexions & quelques autres semblables que nous croyons à propos de passer, l'Auteur vient au second article qui est l'explication du Calendrier. Il définit le Calendrier , un ordre ou une représentation réglée des saisons , mois , semaines , jours & nuits , dont l'année est composée , avec tout ce qui peut avoir quelque rapport à chacune de ces parties selon l'usage civil & politique. Il croit nécessaire d'observer que le nom de Calendrier vient de celui de Calendes , qui désignoient le premier jour de chaque mois ; que l'année est cet espace de tems composé de douze mois , que le Soleil en s'approchant & s'éloignant de notre Zenith, nous fait distinguer en quatre saisons : que l'année se divise en naturelle & en civile ; que



1558 *Journal des Sçavans* ;  
l'année naturelle est le tems que le  
Soleil employe à faire sa révolution  
naturelle & a retourner au même  
point du Zodiaque d'où il est parti ;  
que les Astronomes ne s'accordent  
pas sur la durée de ce tems , mais  
que l'opinion la plus suivie , est  
celle de ceux qui veulent que le  
Soleil fasse son cours en trois cens  
soixante cinq jours , cinq heures ,  
quarante-neuf minutes , seize secon-  
des : que l'année civile est celle qui  
s'accommode aux usages civils , &  
qui est déterminée différemment se-  
lon les différens peuples ; les uns la  
reglant par le cours du Soleil seule-  
ment , & les autres par celui de la  
Lune ; qu'entre ceux qui ne consi-  
derent que le mouvement du Soleil  
pour déterminer l'année , les uns ne  
lui donnent que trois cens soixante-  
cinq jours , comme les Juifs avant  
Alexandre de Macedoine , mais que  
les autres , comme les Egyptiens ,  
les anciens Perses , les Romains de-  
puis Jules-Cesar , les Chrétiens ca-  
tholiques



Poliques & les Chrétiens protestans, les Moscovites, les Syriens, les Copiques, les Abissins, & les Ethyopiens ajoutent un jour à la quatrième année pour les six heures, qui restent tous les ans au de-là des trois ans soixante-cinq jours.

Pour ce qui est de ceux qui s'attachent au mouvement de la Lune, conjointement avec celui du Soleil, pour regler l'année, comme l'ont pratiqué les Romains avant Jules-César, & que le pratiquent encore aujourd'hui les Juifs, les Grecs, les Arabes, les Chinois, les Indiens, & tous les Chrétiens : notre Auteur observe que ceux-là ayant reconnu qu'il y avoit onze jours de différence entre l'année solaire & la lunaire, ont fait différentes intercalations de mois & de jours, pour égaler ces deux années. Mais comme toutes ces observations ne sont pas nécessaires pour l'intelligence du Calendrier Romain, dont on se sert en France, notre Auteur se

1560 *Journal des Sçavans* ;  
contente d'expliquer ici l'an Lunaire dont les Chrétiens se servent & se sont toujours servis pour l'usage des affaires Ecclesiastiques.

On divise l'an Lunaire en commun & en Embolismal. Le commun est composé de douze mois Lunaires qu'on nomme les douze Lunes , dont six ont trente jours , & six autres , vingt-neuf seulement , ce qui monte à trois cens cinquante quatre jours.

L'an Lunaire embolismal , ainsi appelé d'un mot grec qui signifie ajouter , parce que dans cette année on ajoute une Lune , qui comprend trois cens quatre-vingt-quatre jours , la Lune qu'on ajoute étant de trente jours. L'Auteur explique cela au long dans la suite de son Histoire. Il examine ici la question , si au commencement du monde les années étoient lunaires ; il prétend que c'est une erreur des plus grossieres , & il apporte pour raison , que si cela étoit , cent de nos années iroient à plus de

douze-cens-ans de ce tems là ; & que par conséquent les hommes d'apré-sent vivroient plus long-tems que les anciens Patriarches. Il ne veut pas non plus qu'on croye que dix ans de ces tems-là n'en fissent qu'un des nôtres, comme quelques Auteurs l'ont pensé, parce qu'il eût fallu que ces premiers hommes eussent pu dès l'âge de sept ans ou au moins de huit & de dix , avoir des enfans, ce qu'il décide hardiment être contraire à tous les principes de la Médecine.

Pour ce qui est du commencement de l'année il n'est pas fixe chez tous les peuples. Les Cypriens commençoient l'année successivement en tout tems , quand leurs trois cens soixante-cinq jours étoient écoulés. D'autres , comme les Juifs , commençoient leur année Ecclesiastique à la nouvelle Lune , la plus proche de l'Equinoxe du Printems , & leur année civile à la nouvelle la plus proche de celui de l'Automne.

Les Grecs à la nouvelle Lune la plus

1562 *Journal des Sçavans*,  
proche du Solstice de l'Été; les Ro-  
mains de *us* Jules-Cesar, & les Fran-  
çois depuis l'Ordonnance de Charles IX.  
de 1563. au premier de Janvier, au lieu  
du jour de Pâques comme en Angleterre;  
ce qui ne regarde que l'année Eccle-  
siastique, car la civile commence à  
Londres, ainsi que par tout ailleurs,  
au premier de Janvier; mais la manie-  
re de compter y est bien différente  
de celle des François, car lorsque  
par exemple ceux-ci comptent du  
premier de Mars, les Anglois comp-  
tent du onzième du même mois,  
leur style par rapport à celui des Fran-  
çois reculant toujours de dix jours.

Tous ces différens peuples ont di-  
visé l'année en mois égaux & en  
mois inégaux, & ont disposé les  
mois de différentes manieres. Notre  
Auteur à cette occasion, explique  
ce que c'est que mois naturel &  
mois civil, mois Solaire, & mois  
Lunaire; & à l'égard de ce der-  
nier, ce que c'est que mois Perio-  
dique & mois Synodique. Puis

remarque que chez les Grecs le mois est divisé en trois décades ou dixaines, chez les Romains en neuvaines, & chez les Juifs, les Orientaux & les Chrétiens en semaines.

Il fait à ce propos plusieurs observations connues, que nous passons, après quoi il parle du jour naturel & du jour artificiel, du jour naturel astronomique & du jour naturel civil. Le jour naturel civil, qu'Isidore nomme le légitime, est celui dont le commencement & la fin sont fixés par les loix, ou par l'usage. Les Babiloniens commençoient autrefois le jour au lever du Soleil, ce que font encore les habitants de Nuremberg & ceux des Isles de Majorque & de Minorque : Les Juifs, les Atheniens & les Lacédémoniens le commençoient au coucher du Soleil, comme on le pratique en Italie. Les Bohémiens, les Autrichiens, les Silésiens, les Egyptiens, & les anciens Romains, à l'heure de minuit, comme font à



présent les peuples de Misie. Autrefois les Allemands , les Gaulois , les Espagnols , les Anglois , les Portugais , les Flamans , les Hollandois , & les Peuples de l'Onbrie , commençoient le jour à midi , ce que pratiquent encore les Arabes , plusieurs Peuples de l'Orient & ceux d'entre les Astronomes , qui calculent leurs tables , d'un midi à un autre. Du jour notre Auteur passe aux heures. Il expose au long les différentes coutumes des Peuples sur la manière de les compter , & à cette occasion il raporte ce qui a été observé touchant l'heure de trois heures à laquelle il est dit dans Saint Marc , que J. C. fut crucifié , sçavoir que cette heure là , principalement dans le tems de l'Equinoxe qui étoit alors , répondoit à nos neuf heures du matin , & leurs six heures à notre midi ; en sorte que lorsqu'on lit que Jesus-Christ fut crucifié à trois heures , il faut entendre que ce fut au tems qu'il étoit

ici neuf heures du matin. Mais les autres Evangelistes disent que ce fut à six heures, c'est-à-dire, selon l'explication précédente, à midi. Notre Auteur répond à cette difficulté, en citant Saint Augustin, qui après avoir prouvé que l'intention de S. Marc étoit de faire connoître que c'étoit plus la langue des Juifs qui avoit fait mourir Jesus-Christ, que ce n'étoit les mains même des Soldats, conclut qu'on doit croire qu'il fut crucifié à trois heures par la langue des Juifs qui le condamnerent, & à six heures par les mains des Soldats, qui executerent la condamnation. L'Auteur après avoir rapporté les différentes manieres de compter les heures selon les differens pays, trouve le moyen d'amplifier l'article en rapportant de combien de façons ces heures se marquent sur les Cadrans au Soleil. Ceux qui seront curieux de cet endroit le peuvent consulter dans le Livre même.

Notre Auteur vient ici au Calendrier des Hebreux , il observe que ce Calendrier est fondé sur treize mois Lunaires où l'on marquoit les jours , les fêtes & les jeûnes les plus considérables. Il détaille tous ces mois les uns après les autres , il en raporte les noms , & raconte ce qui se pratiquoit de plus particulier dans chaque mois , selon les usages du pays. Puis il parle de l'origine & du progrès du Calendrier Romain ; on voit dans cet article comme Romulus composa de dix mois seulement le Calendrier : les noms de ces mois y sont expliquez au long avec les Calendes, les Ides & les Nones. Ensuite vient la reformation du Calendrier de Romulus , par Numa Pompilius & celle du Calendrier de Numa par Jules-Cesar. Après quoi l'Auteur expose les différentes discussions qui concernent la célébration de la Pâque ; il entre sur cela dans un grand détail , où il comprend toute l'histoire de la réforma-

Aoust 1727. 1567

tion du Calendrier , par Gregoire XIII. Il parle au long du Cycle Solaire , des lettres Dominicales , du Cycle Lunaire & des Epactes.

Un article après où il enseigne par une methode très - aisée , l'usage & la pratique du Calendrier Romain , termine le volume.

Au reste nous remarquerons que l'Auteur est d'une profession qui naturellement ne semble pas le mettre fort au fait des matieres qu'il traite , puisqu'il est de la profession des Armes ; mais il avertit qu'il a voulu gagner un pari qu'il avoit fait avec un Illustre Prélat qui l'avoit défié de pouvoir jamais venir à bout de l'histoire du Calendrier. Il s'est donc déterminé à composer cet ouvrage , comme certains Auteurs se déterminent à faire des traitez du service de l'Infanterie & de la Cavalerie , sans avoir jamais été à la Guerre. Si quelque Astronome ou Mathematicien peut porter cette histoire à son point de perfection - *comme la chose*

1568 *Journal des Sçavans* ;  
*paroît aisée sans l'être* , Notre Au-  
lui souhaite tout le succès possi-  
lui annonçant , que s'il ne perc-  
de vûe un sujet aussi abstrait  
celui-ci , il fera fort heureux ,  
qu'il aura fini son travail , d'en  
quitte pour la migraine.

**LES CHATS.** A Paris , chez C-  
lau fils , Imprimeur-Libra-  
rue Galande. 1727. in-8°.  
204.

**C** Et ouvrage anonyme ,  
dont M. de Monterif ne se  
fend pas d'être l'Auteur , paroît  
été entrepris en faveur des per-  
nes du beau sexe , qui aiment  
les Chats , pour souffrir qu'o-  
dise aucun mal , moins encore q-  
leur en fasse. Il est partagé en  
lettres , où l'on trouve , non une  
ple apologie , mais un éloge en  
me , de ces animaux ; & encore  
apologie & un éloge tirez des  
graves Auteurs Egyptiens , G-



latins , Arabes & Persans , parce  
 u'il s'agit bien plus sans doute de  
 confondre à cet égard , les sçavans  
 incrédules , que de persuader les Da-  
 mes, déjà si heureusement prévenueës.  
 Histoire des Nations les plus éloi-  
 gnées , leurs chroniques imprimées  
 ou manuscrites , l'ancienne mytho-  
 logie , l'Alcoran , les observations  
 des Philosophes , les proverbes , &c.  
 tout est mis en œuvre pour ce des-  
 sein , & voici comment M. de Mont-  
 rifentre en matière.

« Le cœur ne vous a-t-il point  
 battu toute cette soirée, Madame,  
 on a parlé des Chats dans une  
 maison d'où je sors, on s'est dé-  
 chaîné contr'eux , & vous sçavez  
 combien cette injustice-là coûte à  
 supporter.

A la naïveté de ce début , succé-  
 de un étonnement , ou plutôt une  
 plainte presque sérieuse de ce qu'Ho-  
 mère a décrit la guerre des Rats &c  
 des Grenouilles , de ce que Lucien  
 fait l'éloge de la Mouche , la Mo-

de sons comme dissonance ou un accord. . . Ils discernoient dans un chœur de Matoux, ou dans un récit, la modulation simple ou plus détournée, la légèreté des passages, la douceur du son, ou l'aigu qui, peut-être, en faisoit l'agrément. De là, ce qui ne nous semble qu'un bruit confus, un charivary, n'est que l'effet de notre ignorance, ou d'un manque de délicatesse dans nos organes. La musique des Peuples de l'Asie nous paroît au moins ridicule. De leur côté, ils ne trouvent pas le sens commun de la nôtre ; nous croyons réciproquement n'entendre que miauler : Ainsi chaque Nation à cet égard, est pour ainsi dire, le Chat de l'autre.

La II<sup>e</sup>. lettre contient encore beaucoup de monumens du Dieu Chat, dont la tête paroît posée, tantôt sur des corps d'hommes, tantôt sur des corps de femmes, que M. de Moncrif assure être des lions adorés sous cette forme par les

ptiens, qui lui attribuant, d'ail-  
 lurs, un empire absolu sur le cœur  
 humain, faisoient, sans doute, de la  
 Reine Chate, la Déesse des Amours.  
 C'est que cette divinité devoit  
 à ses Prêtres, dont l'enjoûement,  
 à sa plesse & les graces Pantomimes  
 le principal mérite ; & peu  
 faut qu'il ne regrette que le Si-  
 gnor TOMASINI, le fameux Arlequin  
 de notre Comédie Italienne, n'ait  
 dans un tems où il pouvoit  
 un honneur infini à ces impor-  
 tantes cérémonies.

Le culte des Egyptiens, l'Au-  
 gustin, à la tendre & respectueuse  
 vénération qu'ils avoient pour les  
 Rois dans la société civile. On les  
 aimoit, dit-il, on les faisoit cou-  
 cher dans des lits somptueux, on  
 leur dévoiloit tous les secrets de la mé-  
 decine à traiter & conserver ceux qui  
 étoient nez d'un tempérament dé-  
 licat. On lotissoit de bonne heure  
 la Reine Chate d'un époux convenable  
 observant avec attention les ra-

1574 *Journal des Services*  
ports de goût, d'humeur &  
gure. Enfin, pour donner  
te idée de cette extrême ven  
pour les Chats, il rapporte  
Hérodote & quelques autres  
vains célèbres, que l'ambitie  
byse, ne pouvant s'ouvrir  
de l'Egypte, qu'en se rend  
tre de Peluse qui paroissoit  
nable, il s'avisa d'un stratag  
gne de sa haute politique. S  
que la garnison de cette pla  
toute composée d'Egyptien  
à la tête de ses troupes n  
nombre de Chats. Ses Cap  
ses Soldats en portoient cha  
en forme de bouclier. Sou  
Chefs son armée s'empara  
se. Les Egyptiens, dans le  
de confondre ces Chats av  
ennemis, n'osèrent lancer  
trait, ils consentirent plutôt  
voir un vainqueur.

les Egyptiens à l'égard des Chats ; & l'Auteur revenant encore à l'éloge de leur voix , dit que si le chant des Cigales est mélodieux ( selon Pythagore ) il faudroit être de bien mauvaise humeur , pour disputer aux Chats le même avantage ; que nous distinguons bien mieux la variété & le dessein de leur chant ; qu'il est si simple & si agréable, que les enfans , à peine sortis du berceau, le retiennent & se font un plaisir de l'imiter. Qu'enfin , les Chats sont si heureusement organisez pour la musique , qu'ils sont encore parmi nous , comme l'ame d'un concert, même après leur mort , par l'usage qu'on fait des boyaux de Chat pour les cordes les plus déliées de nos instrumens.

La quatrième lettre renferme plusieurs traits d'érudition Orientale par rapport aux Chats , & cette érudition est égayée par le conte d'un Chat d'Hermite, ou Pénitent des Indes , tiré d'un fragment de l'histoire des Dieux du Pays , com-



1576 *Journal des sçavans*,  
muniqué par le sçavant M. Fre-  
ret.

La V<sup>e</sup>. lettre roule sur le mé-  
rite réel des Chats. L'Auteur y vic-  
te leur douceur & leur noble fier-  
té, qu'il prétend éclater sur tout,  
après qu'on les a mutilés; & à pro-  
pos de cette opération, il s'engage  
insensiblement dans un détail badin,  
que l'on n'oïeroit produire sous les  
plus ingénieuses enveloppes.

Les proverbes à l'honneur des  
Chats remplissent une grande part  
de la VI<sup>e</sup>. lettre; mais, comme  
ils ne leur sont pas tous avantageux,  
M. de Montcrif combat très-élo-  
quemment ces derniers. Quand on  
veut peindre, dit-il, un amour ef-  
frené, qui s'attache aux premiers ob-  
jets, on dit communément, que *c'est*  
*courir les goûtes*. On compromet  
ainsi la conduite des Chats, sans  
examiner si elles méritent une pa-  
reille application. Pour peu qu'on  
ait l'esprit d'analyse, ne conviendra-  
t-on pas, dit l'Auteur, qu'accuser,

Augst 1727. 1577

blâmer les Chats , parce qu'elles courent les goutieres , c'est comme si on vouloit donner un travers à une jolie femme pour s'être promenée sur une terrasse de sa maison ; &c. Nous passons à la lettre suivante , par la même raison qui nous a empêché de nous arrêter à la précédente.

La VII<sup>e</sup>. fait valoir la propreté des Chats , & leur amour pour la liberté ; & elle finit par l'épitaphe si connue du Chat de Madame la Duchesse de l'Esclignières , avec la figure de son petit mausolée.

Les personnes curieuses d'étymologies , trouveront celle du mot *Chat* dans la VIII<sup>e</sup>. lettre , & le nom de cet animal dans la plûpart des langues mortes & vivantes. Ils y trouveront de plus une Idylle intitulée , *les Chats* ; & si quelqu'un s'avisait d'obj.éter que ces animaux ne paroissent pas être un sujet fort pastoral , l'Auteur lui répondroit que c'est grand dommage que Theocrite

1578 *Journal des Sçavans*,  
n'ait pas eu l'idée de ce nou-  
veau genre d'Eclogues, Qu'on ne  
vanter dans les moutons que la  
richesse de leur laine, les bonds  
qu'ils font sur le penchant d'un coteau  
ou le bélement d'une brebis, qu'il  
appelle son petit agneau; qu'il  
rien là d'amusant pour le cœur  
si l'on veut le remuer par des in-  
sensibles, il faut lui faire per-  
cevoir le troupeau, pour ne l'occu-  
per que du berger & de la bergère,  
que dans une bergerie de Chateaubriand  
dans le sein du troupeau même  
puisse le sujet entier d'une Eclogue  
intéressante.

Cette idée reveille dans l'esprit  
l'Auteur le souvenir de la *Tragédie*  
*de Grisette*, par M<sup>re</sup> Deshoulières  
dont, selon lui, on pourroit faire  
un fort bon Opera. » J'ai com-  
mencé dit-il, nos connoisseurs en  
opéra que les plus délicats, ils m'ont  
claré que le chant des moutons  
pouvoit être rendu ex-  
pressément par un grand nombre

nos Musiciens modernes ; d'un autre côté de sçavans Italiens qui sont de bonne foi, m'ont prouvé que leur musique devoit, à bien des égards, avoir la préférence, particulièrement pour le récitatif.

Les diverses couleurs des Chats sont l'objet de la IX<sup>e</sup>. Lettre. On y donne la préférence à la couleur noire ; du moins par rapport aux Chats, M. de Montcrif nous aversifiant, qu'il a remarqué qu'elles sont extrêmement couruës par toutes sortes de Chats : Elles ont, selon lui, dans les yeux ce vif & ce piquant qui font le partage des brunes, & le sujet de ces vers de M. de Fontenelle, qu'il rapporte tout au long,

*Brunette fut la gentille femelle  
Qui, &c.*

La beauté naturelle de la figure & de la peau des Chats, fait le sujet de la X<sup>e</sup>. lettre. L'Auteur dit qu'ils joignent au maintien soli-

1580 *Journal des Sçavans,*  
de des Quadrupèdes, un agrément  
& une dextérité donnée à un petit  
nombre d'espèces Que couverts  
d'une fourrure veloutée, où la na-  
ture s'est jouée à varier les couleurs,  
ils naissent armés contre l'intempé-  
rie des saisons. Que quand il regne  
un air, dont les Chats veulent se ga-  
rantir, ils tiennent leur poil couché  
exactement sur la peau. Que cette  
tissûre devient alors un rempart, où  
les parties du froid & du chaud glis-  
sent sur la superficie ; au lieu que  
quand la saison est convenable à leur  
tempéramment, ou flate leur sensa-  
tion, ils s'ouvrent, pour ainsi dire,  
aux influences, ils dilatent leur poil,  
ils le hérissent : ce qui donne un li-  
bre passage à l'air dont ils veulent  
être frappez. Ici, M. de Moncrif  
est de l'avis de ceux qui croient  
que la pate des Chats annonce la  
pluye ou le beau tems, & peut ser-  
vir de Baromètre. Il parle ensuite  
des Chats Syriens, des Chats volans  
du Malabar, & des Chats de Perse,



qui l'emportent sur tous les autres, & dont quelques-uns ont été amenez depuis peu d'Italie en France.

Dans la XI<sup>e</sup>. & dernière Lettre, on considère les Chats tels qu'ils sont ; & c'est-là que l'Auteur livrant à une morale badine, les représente comme un peuple libre & indépendant, très-diférent de l'espèce des chiens, servilement attachée à l'homme. Les Chats, dit-il, trouvent dans leur agilité & dans leurs griffes des ressources pour tous leurs besoins. S'ils s'attachent à nous, c'est par pure bienveillance, & non par intérêt. Dans le chien le plus parfait, on ne trouve qu'un esclave fidèle ; dans son Chat on possède un ami, dont l'attachement n'a rien que de volontaire & d'amufant, & dont tous les momens sont autant de sacrifices de cette liberté & de cette sou-  
 dresse, qui naturellement ne devroient borner ni son séjour ni ses inclina-  
 tions : mais il faut encore, selon lui, les envisager par des qualités bien su-

perieures. Pour peu qu'on fasse l'analyse de leurs sentimens ( si j'ose, dit-il, m'exprimer ainsi ) quelle élévation n'y découvre-t-on pas ? Rien ne les étonne, rien ne leur impose : Tout ce qui s'agite, devient pour eux un objet de badinage. Ils croient que la nature ne s'occupe que de leur divertissement. Ils n'imaginent point d'autre cause du mouvement ; & quand , par nos agaceries, nous excitons leurs postures folâtres , ils semblent n'appercevoir en nous que des Pantomimes , dont toutes les actions sont autant de bouffonneries : Ainsi , de part & d'autre , on se donne la Comédie , & nous divertissons , tandis que nous croyons n'être que divertis.

Il paroît depuis peu , & l'on débite sous le manteau une Lettre critique contre le livre des Chats : En voici le titre qui n'est pas la partie la moins étudiée de ce petit ouvrage.

**LETTRE D'UN RAT CALOTIN A  
CITRON.**

Aoust 1727. 1583

**CITRON BARBET**, au sujet de  
l'histoire des Chats par M. de Montgrif.  
A RATOPOLIS, chez MATHURIN  
LUNARD, Imprimeur & Libraire  
du Régiment de la Calotte. M. DCC.  
XXVII. Avec Approbation & Privilège  
de l'Etat Major du Régiment. brochure  
in-12. pp. 30.

**LES FABLES DE PHEDRE**,  
affranchi d'Auguste, en Latin & en  
Français, augmentées de plusieurs fa-  
bles, & des Sentences de Publus Sy-  
rus, qui ne sont pas dans les éditions  
précédentes. Traduction nouvelle, avec  
des notes critiques, morales, & his-  
toriques qui en facilitent l'intelligen-  
ce, & des chiffres qui en forment la  
construction. A Paris, chez les Fre-  
res Barbou, rue S. Jacques. 1727.  
vol. in-12. pp. 363.

**L**E Traducteur avertit qu'en pu-  
bliant cette nouvelle version des  
Fables de Phedre, il ne prétend point

Aoust.

S 6

1584 *Journal des Sçavans*,  
diminuer le merite de tant d'autres qui  
ont paru jusqu'à-present. Il dit qu'on  
admirera toujours celle qui parut en  
1646. pour la premiere fois sous le  
nom de Messieurs de Port-Royal.

Quelque excellente cependant  
qu'elle lui paroisse, il donne la pré-  
frence à celle que M. l'Abbé Pre-  
voist fit imprimer en 1702 chez Coi-  
gnard. On en a vû quelques autres  
de Hollande en différentes années,  
& depuis peu une dernière de la  
Haye en 1725. Notre Traducteur  
estime toutes ces traductions, & il  
déclare qu'il *n'a pas la présomption de*  
*vouloir les surpasser, ni même les éga-*  
*ler.*

Si on demande pourquoi il a donc  
voulu traduire en François, un Au-  
teur qu'il a cru ne pouvoir pas si  
bien traduire que l'ont fait les  
autres, il ne faut point attendre  
d'autre réponse de lui, que ces pa-  
roles, qui se lisent au commence-  
ment de sa préface : *Je veux seule-*  
*ment donner les Fables de Phedre avec*

Aoust 1727. 1585

des notes qui éclaircissent toutes les difficultés, & faire parler cet Auteur en notre langue, je n'ay point eu d'autre but.

Quelques Lecteurs diront peut-être qu'il semble à ce discours, que les autres Traducteurs François ne soient pas parvenus à faire parler Phedre en leur langue; mais apparemment aussi que le Traducteur ne prétend point faire entendre chose par les paroles que nous venons de citer, sinon qu'il a voulu comme les autres, donner une traduction françoise de Phedre, & rien plus.

Quoi qu'il en soit, nous verrons par les exemples que nous allons rapporter comme ils nous sont venus à l'ouverture du Livre, si Phedre est tombé ici en bonne main.

Cet Auteur, en parlant du livre de ses Fables, dit, *Ce petit Livre a deux avantages, l'un de divertir, & l'autre de donner de sages conseils pour la conduite de la vie*, ce qu'il exprime par ces deux vers :

*Duplex Libelli dos est : quod risum  
movet, S 6 ij*



1586 *Journal des Sçavans,*  
*Et quod prudē. i v tam consilio mo-*  
*nct.*

Voilà le texte, voici la Traduc-  
tion.

On tirera deux avantages de ce petit  
Livre, l'un qu'il sera divertissant, &  
donnera du plaisir ; l'autre, qu'il ren-  
fermera de sages conseils, pour apren-  
dre à se conduire dans la vie.

Phedre, dans la fable du Re-  
nard & de l'Aigle, voulant expri-  
mer que quelque élevé que l'on soit,  
il ne faut pas laisser de craindre ceux  
qui sont au-dessous de nous, parce  
qu'ils ont toujours assez d'adresse &  
d'esprit pour trouver les moyens de  
se venger, dit :

*Quamvis sublimes debent humiles re-*  
*tuere,*

*Vindicta docili quia tacet solertia.*

Voici comme notre Traducteur  
rend cet endroit. » Ceux qui sont  
» élevés en dignité, doivent crain-  
» dre les hommes de basse condi-  
» tion, & sans naissance, parce que  
» que quand on a de l'esprit & de

à l'adresse, on trouve aisément le  
moyen de se venger.

Le Poëte, pour prouver ce qu'il  
vient de dire, rapporte qu'une Ai-  
gle ayant un jour enlevé les petits  
à un Renard, & les ayant portez pour  
pâturer à ses Aiglons, la mere le pria  
de ne pas lui causer une si grande  
affliction, mais que n'ayant pû rien  
obtenir, parce que l'Aigle qui  
étoit sur un arbre, se croyoit en sù-  
reté par la hauteur du lieu où elle se  
voyoit, le Renard au désespoir fut  
prendre sur un autel un tison allu-  
mé, & entoura de flâmes l'arbre où  
étoit l'Aigle, rendant ainsi le malheur  
commun, en mettant les petits de  
l'Aigle dans le même risque de la vie.

*Hostis dolorem damno miscens sanguinis,*  
qu'alors l'Aigle, pour sauver ses Ai-  
glons, implora la clemence du Re-  
nard, & lui rendit sains & saufs les  
petits qu'elle lui avoit enlevez : voi-  
ci les termes Latins.

*Fulpinos catulos Aquila quondam sus-  
tulit,*

1588 *Journal des Sçavans,*  
*Nidoque posuit pulis, escam ut carperent:*  
*Hanc persecuta mater, orate incipit,*  
*Ne tantum mi sera luctum importaret sibi.*  
*Contempsit illa, tuta quippe ipso loco.*  
*Vulpes ab ara rapuit ardentem facem,*  
*Totamque fl. mis arborem circumdedit,*  
*Hos: do'orem damno miscens sanguinis.*  
*Aqua'a, ut periculo mortis erit eret suos,*  
*Incolumes natos supplex vulpi tradidit.*

Voici la Traduction. » Un Ai-  
» gle enleva un jour les petits d'un  
» Renard, & les alla porter dans  
» son aire, pour servir de nourriture  
» re à ses petits Aiglons. La mere  
» des Renards se mit aussi-tôt à la  
» suivre, & commença à la prier  
» avec instance de compatir à sa mi-  
» sere, & de ne pas lui causer une  
» douleur si sensible. Mais l'Aigle  
» rejetta sa priere, n'ayant rien à  
» craindre à cause de la nature du  
» lieu qu'elle occupoit. Le Renard,  
» pour se venger, alla prendre sur  
» un autel un tison allumé, & en-  
» vironna de flâmes tout l'arbre sur  
» lequel l'Aigle avoit son nid, &

causa par-là beaucoup de douleur  
à son ennemie, qu'elle mettoit en  
danger de mêler le sang de ses Ai-  
glons avec les petits Renards qu'elle  
avoit enlevez. L'Aigle, pour  
sauver les siens de la mort qui les  
menagoit, fut réduite à implorer  
la clemence du Renard, & à lui  
rendre ses petits sains & saufs,  
sans leur avoir fait aucun mal.

Nous laissons aux Lecteurs à ré-  
fléchir sur la traduction de ce vers:

*Host: dolorem miscens damno sanguinis,*  
rendu par, & causa beaucoup de dou-  
leur à son ennemie, qu'elle mettoit en  
danger de mêler le sang de ses Aiglons  
avec les petits Renards qu'elle avoit en-  
levez.

Le Traducteur a cru devoir rassem-  
bler dans sa Préface ce qu'on lit ail-  
leurs touchant les premiers Editeurs  
de Phedre, & les Auteurs qui ont tra-  
vaillé sur ce Livre. Il remarque donc  
que ce fut François Pithou, Avo-  
cat au Parlement de Paris, qui trou-  
va le manuscrit de ces fables, & qui

1590 *Journal des Sçavans*,  
Penvoya à Pierre Pithou son frere,  
avec lequel il le publia pour la pre-  
miere fois en 1596. Qu'ainsi c'est à  
Francois Pithou qu'on est redeva-  
ble de la production de ce manus-  
crit que Faërno, Italien du XVI<sup>e</sup>.  
siècle avoit toutesfois vû, & dont il  
s'étoit servi dans les fables qu'il a  
lui-même composées. 2<sup>o</sup>. Que M.  
Nicolas Rigault, Conseiller au Par-  
lement de Mets, & Bibliothécaire  
du Roy de France, a encheri sur  
Messieurs Pithou, en produisant cet  
Ouvrage en 1600. avec des notes  
& le dédiant à Jacques Auguste de  
Thou, Président au Parlement;  
Que de plus on trouve dans les pre-  
mieres éditions de Phedre du Port  
Royal, deux Lettres de ce sçavant  
critique sur le sujet des mêmes fa-  
bles. 3<sup>o</sup>. Que depuis l'édition de Ri-  
gault, un grand nombre d'habiles  
critiques en ont parlé avec éloge  
ou y ont fait des notes, comme Jo-  
seph Scaliger, Isaac Casaubon, Claude  
de Saumaïse, Gaspard Barthlius



Gerard Jean & Isaac Vossius, Nicolas Heinsius, Lypse, Maursius, Demster, Freinshemius, Guyet, Nevelct, les Peres Bidernaux & Vavassor Jesuites, Borrichius, Morhofius, Reinesius, Brice, Titus Wagensel, Fabricius, Colomiez, Cellarius. 4°. Que M. Burman, Professeur en histoire à Utrecht, lequel en a donné une belle édition en 1698. avec les notes de Conrad Ristertsius, de Nicolas Rigault, de Nicolas Heinsius, de Jean Schaffir, de Jean-Louis Praschius, & de Marquardus Gudius, sçavant Antiquaire. 5°. Que Gronovius y a fait aussi des notes, & que M. Hoogstraten en a donné une très-belle édition à l'usage du Prince de Nassau de Frize. 6°. Que Tannegui le Févre mort en 1672 y a fait aussi de sçavantes notes que l'Editeur de Hollande a jointes à la traduction qui fut faite de Phedre en 1725. 7°. Que M. Christophe Wase Anglois, le publia en Angleterre il y a près de 60 ans,

1592 *Journ. l des Sçavans*,  
que cependant il y étoit peu lû, &  
que ce n'est que depuis quelques an-  
nées qu'on en a fait plusieurs édi-  
tions, lesquelles sont accompagnées  
de notes à l'usage des écoles.

Après ces remarques, le Tradu-  
cteur dit qu'il a joint à sa traduction  
des notes assez longues, & qui pa-  
roîtront exactes, que de plus il a  
corrigé le texte latin en beaucoup  
d'endroits sur les meilleures éditions.

Pour l'étendue des notes, il est  
certain qu'il y en a de fort longues,  
quant à l'exactitude, nous laissons  
aux lecteurs à en juger. Nous nous  
contenterons d'en rapporter seule-  
ment quelques exemples.

Phedre dans le prologue du troi-  
sième livre, dit en parlant de lui-  
même.

*Ego quem Pierio mater enixa est jugo*  
*Moi qui suis né sur le Parnasse.*

Sur ce mot de *Pierio jugo*, le Tra-  
ducteur fait la note suivante. Le  
mont Pierius entre la Maccedoine &  
la Thrace, où les Poëtes ont dit

Aoust 1727.

1593.

que naquirent les Muses filles de Jupiter & de Mnémosine ; Jacques Gronovius fait une dissertation assez longue pour relever la faute de M. Danet, qui dans son Commentaire sur Phedre pour M. le Dauphin, a placé cette montagne aux confins de la Macédoine en Thessalie : Pomponius Mela, l'ancien Scholaste d'Apollonius de Rhodes, le place dans la Thrace ; Ptolémée dit que c'est une contrée de Macédoine, & Phedre l'a cru lui-même en Thrace, non seulement par rapport à son tems, puisqu'il parle des tems d'Orphée & de Linus. » Il faut donc dire en peu de mots, que le mont Pierius est proprement une montagne de la Macédoine aux confins de la Thessalie proche le mont Olympe. Comme cette montagne étoit consacrée aux Muses, c'est pour cela qu'on les a appelées Pierides.

Un peu auparavant on lit ce vers.  
*Agessne, quaso, totius viles nanias?*

1594 *Journal des Sçavans*,  
Sur ce mot *viles narias* est  
suivante : *vile narias*. C'est  
hebreux & syriaque , qui  
proprement ce que les ple  
chantoient aux enterreme  
» morts. » De là ce mot a été  
» qué à toutes sortes de ch  
» badines, que les Latins on  
» appellées par la même  
» *mortuaria* ; & Horace dans  
» niere épître du premier liv  
» 6. appelle *puerorum naria*  
» frain de la chanson des en  
» donnent l'empire à ceux  
» bien fait. Ici *viles narias*  
» des bagatelles.

Dans la troisiéme fable d  
siéme livre, on lit *& aperte*  
*animâ periculum*. Ce que le  
ducteur éclaircit par ces  
» te. Ritterhusius s'est trou  
» disant qu'on consultoit les  
» res touchant les monstres  
» prodiges, On n'alloit à en  
» pour le succès de quelque  
» comme on le lit dans Cic

AOUST 1727. 1595

*Haruspicum responjis*, & dans Valere Maxime liv. 1. chap. 1. la victime qu'on offroit en ces occasions étoit un Taureau.

A l'égard des changemens que notre Traducteur dit avoir fait dans le texte, en voici seulement un exemple : Phèdre dans la même fable, parlant de deux devins qu'avoit consulté un fermier dont la femme étoit un peu galante, dit que l'un lui avoit prédit qu'il couroit risque de perdre la vie ; & l'autre, que sa femme lui feroit quelque infidélité.

*hic pertinere ad Domini respondet caput.*  
*hic autem affirmat alii de portendi malum*  
*et insititios significari liberos.*

Le Traducteur a ôté le mot *insititios*, & a mis à la place *infelices*. Il allègue pour raison de ce changement, qu'*insititios liberos* signifiait *liberos non naturales*, n'est pas si chaste qu'*infelices liberos*.

Les chiffres qui sont au dessus de chaque mot dans le texte latin, y ont



1592 *Journal des Sçavans*,  
été mis par le Traducteur, pour  
faciliter, dit-il, la construction,  
mais ils auroient été beaucoup plus  
utiles à ce dessein, s'il y en avoit  
eu en même tems de semblables dans  
le François, qui eussent répondu  
à ceux-là. On a ajouté ici aux fa-  
bles ordinaires de Phedre, celles qui  
ont été recouvrées par *Marquard  
Gudius*, & qu'il a tirées d'un ancien  
manuscrit de cet Auteur, elles ne  
sont qu'au nombre de cinq. Les  
sentences de *Julius Syrus* termi-  
nent le volume. On auroit pû aisé-  
ment les traduire en François, nous  
ne savons ce qui a pû en empêcher.  
Ce sont des maximes courtes & in-  
structives, qui auroient bien figuré  
ici en cette langue.

Il nous resteroit à dire un mot de  
ce qui est rapporté de la vie de Phé-  
dre dans la préface. Mais le Tra-  
ducteur n'ayant rien remarqué sur  
ce sujet, qui ne soit à la connoissan-  
ce de tout le monde, nous croyons  
qu'il est inutile de rebattre une ma-

Aoust 1727.

1597

qu'on peut regarder comme

ÉLOGE DE LA GOUTE. A Paris ;  
au Palais chez Claude Prud'homme  
1727. broch. in-12. pp. 29.

Voiqu'on ne doive pas s'attendre ici à un éloge fondé sur des raisons bien solides, plusieurs d'eux cependant ne laisseront peut-être pas d'y en condamner quelques-uns comme trop pueriles ; mais ils en trouveront aussi quelques autres qui pourront leur paroître plus supportables. Ces dernières auxquelles nous nous arrêterons, sont physiques ou morales. Voici les physiques.

La Goute selon son panegiriste, consume les humeurs superfluës, & chassant aux extremittez du corps les matieres âcres & glaireuses, empêche ces matieres d'attaquer le cerveau, le cœur, ou quelqu'autre partie noble. Aussi est-il constant, dit

que autre maladie qui retient la  
mortelle ; on a même vu  
disparoître par le moyen de  
te, des maladies très-dange  
S'il en faut croire le pangir  
les Médecins conviennent  
Goute empêche que la pierre  
gendre dans les reins, & qu  
forme des ulceres dans les pou  
Ils conviennent quelle gu  
nausées, & qu'elle perfect  
sentiment du palais, jusque  
personne ne juge plus sûrem  
vin que le gouteux. L'Au  
que c'est peut-être pour cette  
que la maladie dont il s'ag  
nommée goutte, *parce quelle*  
*hommes d'un goût exquis, po*  
*qui peut flater les sens & même*  
Cela étant, nous laissons au  
teux à juger de cette étym  
Non seulement la Goute, &

ne Auteur, purge les humeurs superflus, & sauve une infinité de maladies, mais on ne sauroit croire non plus, selon lui, *combien elle épure & perfectionne l'esprit*, voici son raisonnement sur ce sujet. » Il est aisé de comprendre que la Goute consumant & dissipant les humeurs crasses, terrestres & inutiles, le sang devient beaucoup plus pur, plus vif & plus subtil; or qui doute que ces bonnes dispositions du sang ne contribuent extrêmement à faire le bon esprit? Ajoutez que pendant que le corps souffre un peu au dehors; l'esprit se resserre, au dedans, se ramasse pour ainsi dire, & en devient plus fort & plus pénétrant. De plus un gouteux débarrassé de tout le fracas des passions, modéré dans son boire & dans son manger, un gouteux qui a le tems d'être recueilli, & de se livrer à la contemplation, doit certainement avoir

1600 *Journal des Sçavans* ;

» l'esprit plus prompt, plus net, &  
» plus dégagé.

De ces raisonnemens notre Auteur passe aux exemples : il dit qu'on a souvent eu recours aux conseils des gouteux dans des conjonctures délicates, & que l'on s'est toujours fort bien trouvé de leurs avis. Il cite sur cela l'Empereur Severe, qui ne fut jamais, dit-il, plus capable de gouverner l'Empire Romain, que lorsqu'il fut attaqué de la Goute : il cite le Cardinal Mazarin, dont il assure que le génie & la politique n'ont jamais mieux éclaté que lorsque ses pieds ont été engourdis par la Goute : Enfin il cite Erasme qui a composé ses plus beaux ouvrages dans le fort de cette maladie.

L'avantage qu'ont les gouteux de connoître d'avance les divers changemens des tems, n'est pas ici oublié, & quoique cette science ne soit gueres en eux l'effet de l'esprit, l'Auteur ne laisse pas de la citer en preuve de ce qu'il vient d'avancer,



Aoust 1727. 1601

Quand il a dit que la Goute rendoit  
l'esprit pénétrant.

Telles sont les raisons physiques,  
par lesquelles notre panegyriste de  
la Goute se fonde pour en faire l'élo-  
ge. Ses raisons morales sont tirées  
de la nécessité où se trouve un gou-  
teux, de réfléchir sans cesse sur sa  
misere, de reconnoître le peu de  
temps qu'on doit faire de cette vie, &c  
de songer à se procurer dans une au-  
tre, le bonheur qu'il n'a pû acquerir  
dans celle-ci.

---

NOUVELLES LITTERAIRES  
D'ALLEMAGNE.

DE LEIPSIG.

Les Scavans apprendront avec  
plaisir, qu'on réimprime actuel-  
lement par ordre del'Empereur, chez  
Maurice Georges Weidmann Libraire  
de la Cour du Roi de Pologne,

T 6 ij

1602 *Journal des Sçavans*,  
en six volumes in-fol. les Mémoi-  
res ou le Catalogue que le celebre  
M. Lambecius, a donné de la Biblio-  
theque Imperiale de Vienne, sous  
ce titre : *Commentarius de Augustissimæ  
Bibliothecæ Vindobonensi*. Ce grand  
ouvrage qui a paru d'abord en huit  
volumes petit in-fol. dont le premier  
fut imprimé en 1665. & le dernier  
en 1679. est devenu extrêmement  
rare. On nous assure qu'il a été con-  
sidérablement augmenté, & que M.  
Garelli qui a aujourd'hui la garde  
de la même Bibliothèque, prend  
soin de cette nouvelle édition. Le  
même Libraire a achevé la réim-  
pression du *Theatrum Historicum præ-  
sentionum & controversiarum Illustrum  
in Europâ* ; M. Christophle Hermann  
Schweder, Conseiller du Roi de Prus-  
se, qui en est l'Auteur, l'avoit fait  
imprimer en 1712. en un vol. fol.  
C'est à M. Adam Frederic Glasen  
Jurisconsulte, que le Public est re-  
devable de cette seconde édition, qui  
a été augmentée d'un volume.

Aoust 1727. 1603

Les héritiers de *Lankish* débitent,  
*Lunig*, *Corpus juris feudalis*, contenant  
un recueil des droits féodaux & des  
Coutumes d'Allemagne, avec une  
Bibliothèque du droit féodal, en  
trois vol. in f°. aussi en Allemand.

## E C O S S E.

### D' E D I M B O U R G

On a imprimé en cette Ville chez  
*Thomas Rusdimann*, un livre du doc-  
teur *Th. Simson*, Professeur de l'Uni-  
versité en Médecine & en Anato-  
mie, intitulé : *De re Medica disserta-  
tiones quatuor*. 8°. pp. 188. L'Au-  
teur y soutient que la Médecine est  
encore bien éloignée de sa perfec-  
tion : On ne sera peut-être pas fâ-  
ché de voir ici les titres de ces disser-  
tations.

1. *De erroribus tam veterum quam  
recentiorum hominum circa materiam Me-  
dicam, Concio inauguralis.*

2. *De naturali Veterum medendi viâ*

d'Auguste, &c. in-4to.

On doit mettre in-4to.  
presse, une histoire  
d'Angleterre, in-4to.  
ouvrage de M. Madox  
du Roi.

M. Pemberton donnera  
explication de la Philosophie  
Newton, à l'usage de ceux  
aucune connoissance des  
tiques. Il donnera aussi  
ction Angloise des fameu  
du même Auteur, avec un  
taire. Comme il a souve  
M. Newton lui-même, &  
être parfaitement instruit

Augst 1727. 1607

éclaircir par des notes les passages  
difficiles, & de démontrer les co-  
llaires & les scholies dont M. Nep-  
ce n'a pas donné les preuves.

Voici un ouvrage curieux qui  
sort depuis peu. Discours où l'on  
examine la force de l'imagination des  
hommes grossiers, & où l'on prouve  
démonstrativement, à ce qu'on nous  
assure, que l'opinion qui attribue  
à cette cause les marques & les dif-  
formitez des enfans, est une erreur  
vulgaire : par un membre du Col-  
lege des Médecins. in-8°. pp. 106.  
On dit qu'il y a de l'esprit & du  
savoir dans cet ouvrage.

## DE GENEVE.

Joannis Jacobi Mangoti Medicina Do-  
ctus & sereniss. ac potentiss. Regis  
Russie Archiatri Bibliotheca Scriptorum  
Medicorum veterum & recentiorum &c.  
2 vol. in-fol. C'est le titre d'un  
grand ouvrage, qui s'imprime chez  
Bartholomæum & Cranner, M. Mangot a-  
Augst V 6



1668 *Journal des Sçavans*,  
entrepris d'y donner par ordre al-  
phabétique, un abrégé de la vie de  
tous les Médecins depuis la créa-  
tion du Monde, jusqu'au commen-  
cement de ce siècle : On y discutera  
leurs opinions, & on y donnera une  
idée de leurs écrits, en en faisant une  
critique modeste. Ce sera propre-  
ment une histoire universelle de la  
Médecine, & un tel projet ne peut  
qu'être agréable aux Sçavans, &  
très utile aux Médecins.

Il est aisé de s'imaginer de quel  
secours l'Auteur a eu besoin pour  
l'exécution de cette entreprise : Mais  
non content d'avoir parcouru tous  
les ouvrages des anciens, & d'avoir  
feüilleté tous les livres, Dictionai-  
res, Recueils, Catalogues, Jour-  
naux qui pouvoient servir à son  
dessein, *M. Manget* s'arrête encore  
à tous les Médecins vivans ; il les  
invite par une espèce de programme  
à lui communiquer les Mémoires  
qu'ils pourront avoir soit sur la vie  
& sur les écrits de leurs amis, soit

ANNEE 1727. 1609

sur les leurs propres, & de les adresser affranchis de port aux deux Libraires qui impriment la Bibliothèque. On nous a prié de faire passer dans notre Journal cet avis au public ; & nous le faisons d'autant plus volontiers, qu'il ne fauroit que contribuer à la perfection d'un ouvrage curieux & intéressant.

## H O L L A N D E.

### DE ROTTERDAM.

Jean Hofhout a imprimé : *Fortuita sacra, quibus subjicitur Commentarius de Cymbalis*, 8°. pp. 378. On nous mande de Londres, que M. Ellisy, membre du Parlement d'Angleterre, est auteur de cet ouvrage. Ce qu'on appelle *fortuita sacra*, consiste en différentes explications de 24. passages du Nouveau Testament, dans lesquelles on remarque beaucoup d'érudition, & une grande lecture tant

1610 *Journal des Sçavans*,  
des Peres, que des auteurs profa-  
nes. M. Ells, y n'avoit d'abord tra-  
vaillé à ces explications qu'à ses heu-  
res de loisir, sans songer à en faire  
part au public. On l'a enfin engagé  
à les confier à un ami qui les a fait  
imprimer, en avertissant les lecteurs  
que ce qu'il met au jour, n'est qu'une  
petite partie d'un bien plus grand  
nombre d'observations du même au-  
teur, à qui il donne de grandes  
louanges.

A l'égard du *Traité de Cymbalis*,  
M. Ells, y a ajouté lui-même une  
préface ; après y avoir marqué qu'il  
ne l'a entrepris qu'à l'occasion du  
premier verset du chap. 13. de la  
premiere aux Corinthiens, où il est  
parlé de *Cymbale*, il proteste que  
quand il l'a écrit, il n'avoit encore  
ni vu ni lû le traité de *Cymbalis ro-  
rum* de M. Lampe, imprimé à U-  
trecht en 1703. & que cet ouvrage  
dont il n'avoit aucune connoissance  
de lui est tombé entre les mains  
qu'après qu'il a eu achevé le sien.

Aoust 1727.

1611

D'AMSTERDAM.

Les *westerns* avancent fort l'impression de Thucydide, dont ils ont entrepris l'édition que nous avons annoncée dans nos précédens Journaux : Ils se préparent en même tems à donner celle de Diodore de Sicile, à laquelle M. Wase travaille depuis plus de vingt ans. Il n'attend que la collation d'un manuscrit de Milan, pour mettre l'ouvrage sous presse.

On fait que les mêmes Libraires donnent aussi une nouvelle édition des *Métamorphôses* d'Ovide avec la traduction de M. l'Abbé Rannier ; mais comme, lorsque cette traduction françoise aura été imprimée, on en doit ajouter une autre en Flamanid à côté du texte latin, & que les planches dont cette édition sera ornée, doivent être retouchées & corrigées par B. *Peart*, on ne doit pas être surpris si le travail va un peu lentement.

V 6 iij

*Jean & Herman Verbeek*  
Ville, & *Balthazar La Kempter*  
terdam distribuent actuellement  
Souscripteurs le *Botanicon*  
ou dénombrement des plantes  
se trouvent aux environs  
par feu M. *Sebastien Vaillant*  
cadémie Royale des Sciences  
édition, dont l'illustre M. *de*  
pris soin, & qui est dédiée à  
*l'abbé Bignon*, est d'une gran-  
gnificence, soit pour le pa-  
caractères, soit pour la be-  
nomenclature au nombre de mille



Aoust 1727.

1613

DE LA HAYE.

La Monarchie des Hebreux par  
le Marquis de s. Philippe, est presen-  
tement en vente, & se débite chez  
Alberts, & Vander Kloot in-12. 4. vol.

Les mêmes Libraires impriment  
les Mémoires du regne de la Czarine  
Catherine & Alexiowna, avec des cartes  
des figures in-12.

Les Memoires du regne de George  
Roy de la Grande Bretagne 2.  
in-8°.

Logissart debitera dans peu le neu-  
vième & le dixième tome de l'his-  
toire d'Angleterre par M. Rapin de  
Thoy, in-4°.

FRANCE.

DE PARIS.

M. l'Abbé Antonini pour faire  
des exemples aux pré-  
sents qu'il a donnés dans sa Gram-

sous ce titre : *Prose & Poësie*  
*Giovanni della Casa*, Édition  
*riveduta & corretta*. Ce livre  
chez Rallin, Coignard fils &  
in-12, pp. 297.

Le même Editeur fait  
par *Italia liberata* du Tri-  
vol. 8°. gr. pap.

Gabriel Valleyre, rue de  
Bouclerie, a imprimé, le  
Prêtre à un de ses amis, au  
nouvelle réfutation du Livre  
gles pour l'intelligence des  
Ecritures, in-12. pp. 146.

*Traité du légitime usage de*  
principalement sur les objets  
où l'on démontre que les Hérétiques  
les Athées & les Libertins

*Nov<sup>bre</sup> 1727. 1615*

*Br eys*, Ecclésiastique de Mont-  
hier, chez Jean-Baptiste Coignard  
rue S. Jacques, au Livre d'Or,  
16. pp. 169. On trouve dans l'a-  
vissement qui est à la tête de ce  
livre une liste par ordre chrono-  
logique des ouvrages de l'Auteur, qui  
a été Calviniste, & qui est mort  
catholique dans un âge fort avancé.  
M. Tiron du Tillet, Commissaire  
provincial des guerres, cy-devant  
Capitaine de Dragons, & Maître  
d'Hôtel de feuë Madame la Dau-  
phine, mere du Roy, vient de don-  
ner au Public la *Description d'un bron-*  
*ze*, qu'il a fait executer il y a déjà  
plusieurs années sous le nom de  
*basile françois*. Tout le monde  
savoit ce monument que M. du  
Tillet a fait élever à la gloire de LA  
FRANCE & de LOUIS LE GRAND,  
à la memoire des illustres Poëtes  
Musiciens françois. Les estampes  
en avoient déjà été gravées & ré-  
duës, n'ont pas paru suffisantes  
à l'Auteur, pour en donner une ju-  
ste

nos Musiciens, il se fait  
Préface par l'exemple de  
où non-seulement des  
mais des Princes & de  
soient élever des statues  
monumens à l'honneur  
s'étoient le plus disting  
tems, ou par leurs vertus  
talens extraordinaires po  
ces & les beaux arts.

A la description de  
faces, des statues, des  
& de tout ce qui compo  
françois, M. du Tillet  
Liste alphabetique des  
Musiciens qu'il y a fait

Aoust 1727. 1617

ns qu'ils ont vécu , le caractère  
leur génie, & le jugement que  
Scavans ont porté sur les diffé-  
ntes productions de leur esprit..  
livre se trouve, ainsi que le pré-  
sent chés *Jean Baptiste Coignard fils,*  
12. pp. 366 sans la Table.

Il y a en vente à Paris chez le Sieur  
Mcquiny, Chandellier, rue neuve  
Petits-Champs, près celle de  
cheliou un nouvel Atlas univer-  
de 45 vol. *in-folio* de Cartes, des  
incipaux Plans de Villes, d'édifi-  
, &c. tant en élévation qu'autre-  
ent, avec les descriptions des meil-  
rs Auteurs. L'on n'y a point per-  
de vûe la Géographie, & l'on y  
renfermé toutes les utilitez qu'elle  
ut avoir, en y donnant les diffé-  
ntes divisions du monde, Ecclé-  
stiques & militaires, civiles & po-  
iques connûes dans l'histoire & du  
ns present.



# T A B L E

des articles contenus dans le  
Journal d'Aouſt 1727.

<b>X</b> ENOPHONTIS Ephesii Ephesiacorum libri V, de amoribus Anthiæ & Ade- brocomæ, &c. Les cinq livres de Xé- nophon d'Ephèse, &c. page	141
Traité des petits Tourbillons de la marine ſubtile, &c.	146
Difſertatio de Arthritide, &c. Difſertation ſur la Goutte par M. Antoine Deidier, &c.	147
Nouveaux Mémoires des Miſſions de la Com- pagnie de Jeſus dans le levant Tome Vle.	148
Difſertatio de APOLLINE GRANNO MOCOVNI &c. Difſertation de M. Jean-George Es- khart ſur une inſcription trouvée en Aſſy- rie, &c.	151
Nouvel Examen de l'usage general des Fieſſes en France, &c. par M. Bruſſel	154
Hiſtoire & explication du Calendrier des He- breux, des Romains & des François &c.	155
Les Chats.	156
Les Fables de Phedre, Traduction nouvelle avec des notes critiques, morales & hiſto- riques, &c.	158
Eloge de la Goutte	159
Nouvelles Littéraires.	162

LE  
JOURNAL  
DES  
SCAVANS.

5  
POUR  
L'ANNÉE M. DCC. XXVII.  
SEPTEMBRE.



A PARIS,

Chez CHAUBERT, à l'entrée du Quay des  
Augustins, du côté du Pont Saint Michel,  
à la Renommée & à la Prudence.

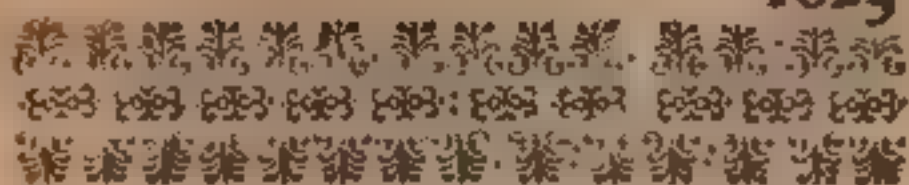
---

M. DCC. XXVII.

AVEC PRIVILEGE DU ROY.



1623



LE  
JOURNAL  
DES  
SCAVANS,



SEPTEMBRE M. DCC. XXVII.

HISTOIRE DES CHEVALIERS  
*Hospitatiers de Saint Jean de Jerusa-*  
*lem, appellez depuis Chevaliers de*  
*Rhodes, & aujourd'hui Chevaliers de*  
*Malthe. Par M. l'Abbé de Vertot, de*  
*l'Académie des Bel'es-Lettres. A Pa-*  
*ris, chez Rollin, à la descente du*  
*Pont S. Michel, Quay des Au-*  
*gustins, au Lyon d'Or: Quillau*  
*pere & fils, Imprimeurs-Jurés-*  
*Libraires de l'Université, rue Ga-*

X 6 iiij

1624 *Journal des Sçavans*,  
lande, à l'Annonciation : Desaint  
ruë S. Jean de Beauvais vis-à-vis  
le College. 1726. in 4°. 4. Vol.  
To. I. pp. 696. To. II. pp. 719.  
To. III. pp. 552. To. IV. pp.  
240-408-221-20. Planches 77.

DAns deux de nos Extraits, imprimés, l'un au mois de Février, l'autre au mois de Mai de cette année, nous avons rendu compte des neuf premiers livres de cette histoire, en parcourant les principaux événemens & les différentes révolutions, arrivées dans l'Ordre de Saint Jean de Jerusalem, depuis son premier établissement jusqu'à sa retraite dans l'Isle de Malte. Il nous reste présentement à suivre cet Ordre, jusqu'au terme où l'a conduit M. l'Abbé de Vertot, c'est-à-dire, jusqu'à la levée du Siège de Malte, & à la défaite des Turcs, en 1565.

LIVRE X. On trouve dans ce livre les quatre dernières années du Magistère de l'Isle-Adam, ceux de



Septembre 1727. 1625

Pierre du Pont, & de Didier de S. Jaille, qui remplissent à peine deux années, & le commencement de l'histoire du Grand-Maître Jean d'Omèdes.

Les soins de l'Isle-Adam, pour mettre en état de défense l'Isle de Malte, celle de Goze, & la Ville de Tripoli, nouvelles acquisitions de l'Ordre, n'occupoient pas tellement ce Grand-Maître, qu'il ne réservât la meilleure partie de son attention pour faire réussir un projet qu'il avoit alors fort à cœur. C'étoit l'entreprise sur Modon, Ville de la Morée, dont il prétendoit se rendre maître à la faveur de ses intelligences dans cette place, & dont il regardoit la conquête, comme pouvant un jour lui faciliter le recouvrement de Rhodes. Il donna la conduite de cette expédition au Chevalier Salviati, Prieur de Rome, & parent du Pape Clement VII. Mais malgré les circonstances favorables qui sembloient promettre à ce Ge-

1626 *Journal des Sçavans*,  
neral un heureux succès ; quelques  
contretiens imprévus l'obligèrent à  
se rembarquer, après avoir pillé la  
Ville, dont il s'étoit emparé d'a-  
bord, & après en avoir enlevé 800  
femmes ou filles, dont il fit autant  
d'esclaves.

L'Isle-Adam déchû de cette espé-  
rance, ne songea plus qu'à fortifier  
Malte, où il paroïssoit que la pro-  
vidence vouloit fixer l'Ordre de S.  
Jean. Mais ce Prince eut bien-tôt  
un nouveau sujet d'exercer sa pa-  
tience & sa fermeté, par rapport à  
la nomination d'un Evêque de cette  
Isle. De concert avec l'Empereur,  
il avoit présenté Thomas Bosio pour  
cette nomination au Pape, qui avoit  
semblé d'abord approuver un si di-  
gne choix, mais qui dans la suite par  
un raffinement de politique, nomma  
le Cardinal Ghinucci pour remplir  
ce Siege Episcopal, au grand mé-  
contentement de l'Empereur & du  
Grand-Maître. Cette affaire ne fut  
pourtant consommée, que sous le

*Septembre 1727. 1627*

ificat de Paul III. successeur  
Clement. Le Grand Maître,  
s'étant précautionné dans son  
contre les insultes du fameux  
sire Barberousse, devenu Roi  
ger, qui se faisoit redouter alors  
toute la Méditerranée, tint un  
itre général, où l'on fit de sa-  
glemens. Mais il survint peu  
dans l'Ordre, à l'occasion d'un  
ent particulier, une querelle,  
quelques langues prirent part,  
urent aux mains, & causèrent un  
de scandaleux & meurtrier, qui  
a vivement le Grand-Maître,  
ut le corps de la Religion. Ce  
on, joint à plusieurs autres, &  
ut aux fâcheuses nouvelles qui  
oient continuellement d'An-  
re, dont le Schisme ne pou-  
avoir que des suites funestes  
l'Ordre de Malte, jeta ce grand  
ne dans une sombre mélanco-  
ui le conduisit insensiblement  
mbreau, en 1534. à l'âge de 70

quint, qui rétablit Malte dans ce Royaume, à condescendre de la Couronne. L'Empereur entra en conquête en partie à la feide du Grand-Maître de Malte, voisinage d'un Corsaire qui faisoit craindre pour la Ville de Napolé, appartenante à l'Ordre, fut principalement à la braverie des Chevaliers qui combattirent l'armée de Charles, que l'Ordre contribua à la réussite de cette opération.

Sous Didier de S. Jaille, Comte de Toulouse, qui prit la place

*Septembre 1727. 1629*

Général des Galères de l'Ordre.  
ne s'étoit encore rendu plus re-  
table aux Corsaires, & ce Che-  
n'abandonnoit point la mer.  
hostilitez continuelles & celles  
es Confrères déterminèrent les  
es d'Afrique à les chasser de Tri-  
s'il étoit possible. Mais en  
fit la tentative sans succès,  
gella fit raser la tour de l'Al-  
e, qui bloquoit Tripoli, rem-  
encore quelques autres avan-  
sur les Infidèles, & revint  
nphant à Malte.

L'Election de Jean d'Omèdes,  
la langue d'Arragon, successeur  
Jaille, parut consterner la meil-  
le partie du Chapitre; & cette  
tietude (observe l'Historien)  
justifiée dans la suite par la con-  
intéressée, partielle & pleine  
pureté du nouveau Grand-Mal-  
La première entreprise qui se  
sous son Magistère, fut le Siège  
Suse, Ville d'Afrique, qui s'étoit  
traite de l'obéissance du Roy de



Diocorax, Sec. Locrinus  
nophon d'Ephese, &c. par  
Traité des petits Tourbillons de  
subtile, &c.

Dissertatio de Arthritide, &c.  
sur la Goutte par M. Arzet  
&c.

Nouveaux Mémoires des Missions  
pagne de Jesus dans la Let  
Vle.

Dissertatio de APOLLINE GRANT  
Sec. Dissertation de M. Jean  
khatt sur une inscription trou  
ce, &c.

Nouvel Examen de l'usage gene  
on France, &c. par M. Bruil

Histoire & explication du Calend  
breux, des Romains & de  
&c.

Les Chats.

Les Poëtes de Rhéus, Traduction

LE  
JOURNAL  
DES  
SCAVANS.

5  
POUR  
L'ANNÉE M. DCC. XXVII.  
SEPTEMBRE.



A PARIS,

Chez CHAUBERT, à l'entrée du Quay des  
Anglois, du côté du Pont Saint Michel,  
à la Renommée & à la Prudence.

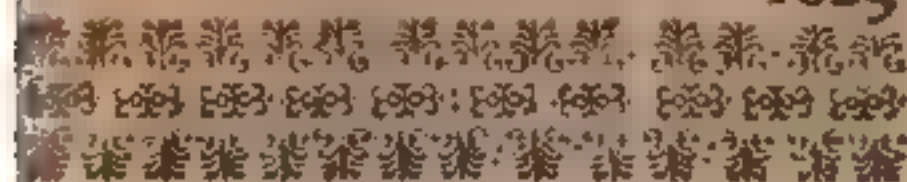
---

M. DCC. XXVII.

AVEC PRIVILEGE DU ROY;



1623



LE  
JOURNAL  
DES  
SCAVANS,



SEPTEMBRE M. DCC. XXVII.

HISTOIRE DES CHEVALIERS  
*Hospitatiers de Saint Jean de Jerusa-*  
*lem, appellez depuis Chevaliers de*  
*Rhodes, & aujourd'hui Chevaliers de*  
*Malte. Par M. l'Abbé de Vertot, de*  
*l'Académie des Belles-Lettres. A Pa-*  
*ris, chez Rollin, à la descente du*  
*Pont S. Michel, Quay des Au-*  
*gustins, au Lyon d'Or: Quillau*  
*pere & fils, Imprimeurs-Jurés-*  
*Libraires de l'Université, rue Ga-*

X 6 iij

furent de très-grandes ré-  
capables d'en imposer aux  
& ceux-ci peu de temps  
ceptèrent fort à-propos  
écrite de Messine au Grand  
pour lui annoncer le fait  
l'Amiral de l'Empereur  
le point de lui donner  
cet avis supposé, ne fût  
artifice hazardé par celui  
écrit la lettre ; le Bacha  
mé au point de lever le  
se rembarquer.

Mais avant que de prendre  
de Tripoli, il ravagea l'Italie  
& se rendit maître du Ch

*Le Bacha de Chios*



*Septembre* 1727. 1635

d'Omedes eut soin de faire publier de tous côtez par des lettres, que le Château de Goze n'auroit pas capitulé si-tôt, sans l'accident arrivé au Gouverneur qui avoit été malheureusement tué d'un coup de canon; & cette fable pendant fort longtemps, passa pour un fait constant dans toute l'Europe. On n'en fut désabusé que plusieurs années après, lorsque ce Chevalier s'étant tiré d'esclavage à force d'argent, n'eut point de honte de reparoitre à Malte.

Le Bacha Sinan, après avoir ravagé l'Isle de Goze & rasé le Château, alla mettre le siège devant Tripoli, où commandoit Gaspard de Vallier, Maréchal de l'Ordre. Cette place étoit mal fortifiée, & encore plus mal pourvue de défenseurs, n'ayant pour toute garnison que 400 hommes de mauvaises troupes. Le Grand-Maître qui reconnut alors, mais trop tard, la faute que son entêtement lui avoit fait commettre, lorsqu'il avoit négligé de se precau-

*Septembre.*

Y 6

1626 *Journal des Sçavans*,  
tionner contre les attaques des Turcs,  
eut recours à Gabriel d'Aramon,  
Ambassadeur de France à la Porte,  
lequel retournant à Constantinople,  
avoit abordé à Malte. Il conjura donc  
ce Ministre d'employer ses offices  
auprès de Sinan dont il étoit fort  
connu, pour dissuader ce Bacha d'as-  
siéger Tripoli. Mais cette négocia-  
tion ayant échoué, la Ville fut bien-  
tôt réduite à capituler par la lâcheté  
& la rebellion des Habitans & des  
Soldats, qui contraignirent le Gou-  
verneur à rendre la place. Les arti-  
cles de la capitulation ayant été mal  
exécutés par la perfidie des Turcs,  
qui retinrent prisonniers le Maréchal  
& ses Chevaliers; d'Aramon à force  
de prières & de présents, obtint du  
Bacha la liberté du Maréchal & des  
plus anciens Chevaliers François,  
& racheta de son propre argent les  
plus jeunes.

La perte de Tripoli consterna d'O-  
mèdes, & dans la crainte que l'on  
n'attribuât à sa négligence un si mau-

Septembre 1727.

1627

les succès, il résolut, pour se tirer d'embarras, de rendre suspecte la conduite qu'avoit tenue à ce siège l'Ambassadeur de France, & de rejeter sur ce Ministre & sur le Gouverneur la prise de cette place. On trouva ici le détail des indignes manœuvres que ce Grand-Maitre mit en usage pour faire soupçonner le premier d'intelligence avec les Turcs dans cette affaire, & pour perdre sans source le dernier. Mais malgré toutes les intrigues de d'Omèdes, l'innocence de l'un & de l'autre fut bien exposée dans un plein jour, & la, par la fermeté du Chevalier de Megagnon, qui eut seul le courage de résister en face au Grand-Maitre, & de prendre la défense du Mahomet.

M. l'Abbé de Vertot, en finissant son livre, s'étend assez au long sur les différentes fortunes de Leonorozzi, Prieur de Capoue, & l'un des Héros de l'Ordre de Malte. Il parle des mauvais traitemens que ses

1638 *Jour. al des Sçavans,*  
liaisons avec la France, dont il com-  
mandoit les Galères, lui attirèrent  
de la part du Grand-Maître. Il ra-  
conte la tentative de ce Prieur, sur  
Zoare, Ville de la Province de Tripo-  
li; tentative dont l'avoit chargé d'O-  
mèdes par jalousie contre lui, & à des-  
sein de l'éloigner, mais que des ren-  
contres inopinées & malheureuses fi-  
rent avorter, & qui fut très-funeste à  
la Religion, par le grand nombre des  
Chevaliers qui y périrent. Elle ne di-  
minua rien cependant de la gloire  
que Srozzi avoit acquise en d'autres  
occasions, ni de sa réputation de sa-  
ge & vaillant Capitaine; & à son  
retour à Malte, il fut déclaré pour  
la seconde fois Général des Galé-  
res de l'Ordre.

LIVRE XII. Ce livre contient  
la fin du Magistère de d'Omèdes;  
celui de Claude de la Sangle, qui  
ne dura que quatre ans, & les huit  
premières années de celui du fameux  
Jean Parisot de la Valette.

D'Omèdes, après 17 ans de Ma-

Septembre 1727. 1639

Le, mourut dans le temps que  
recut à Malte l'importante  
nouvelle, que Marie, Reine d'An-  
leterre, avoit resolu pour la dé-  
charge de sa conscience, de restituer  
à l'Ordre toutes les Commanderies  
et les biens, dont les Rois Hen-  
ry III. son pere & Edouard VI  
frere s'étoient injustement fai-

Le Sangle de la langue de Fran-  
çois qui succéda au Grand-Maître  
de l'Ordre, en 1553. étoit actuelle-  
ment Ambassadeur à Rome, où son  
arrivée causa beaucoup de joye.  
L'empereur lui fit offrir la Ville  
de Tripoli, pour dédommager la Reli-  
gion de la perte de Tripoli, & lui  
proposer en même temps d'en  
faire la résidence de l'Ordre, & d'a-  
bandonner Malte. Mais le Grand-  
Maître, de l'avis du Conseil, refusa  
d'accepter cette offre, qui au fond  
étoit très-désavantageuse aux Che-  
valiers, pour plusieurs raisons dé-  
taillées par l'Auteur. Il nous entre-



elles fortifications faites  
par les soins du Grand-M  
d'un ouragan furieux , qui  
d'une demie-heure abîma  
vaisseaux dans le Port , m  
ces les Brigantins & les Gal  
versa quatre Galères les ca  
haut , noya la plûpart des  
des Soldats & de la chion  
battit plusieurs maisons ,  
ébranla le Château S. An  
Si grande perte fut réparée  
ques Princes Chrétiens , q  
téressèrent généreusement  
tout ce qu'il y avoit alors  
mandeurs puissans & riches

Septembre 1727. 1641

auquel le Pape & les plus grands Princes de l'Europe prirent part. Il s'agissoit de deux Galères du Roy de France, enlevées par le Prieur de Lombardie, & d'une autre appartenante au Maréchal Strozzi, dont un Piémontois s'étoit emparé, sous la protection du Duc de Savoye. On peut voir dans le livre les particularités de cet événement, qui toucha si sensiblement le Grand-Maître, qu'il en tomba malade, & mourut en 1557.

Les premiers soins de la Valette son successeur furent de remettre la régularité dans le payement des *responsions* ou contributions que les Commandeurs devoient à l'Ordre, & dont ceux de quelques Provinces d'Allemagne & des Etats de Venise s'étoient dispensés depuis quelque temps sous divers prétextes. Il fit ensuite revoir le procès du Maréchal de Valher, qui depuis la persécution du Grand-Maître d'Omèdes, languissoit dans une vie obscure, &

Philippe II, Roi d'Espagne, lequel y consentit. Cependant cerui, contre la parole donnée de ferment, qu'il en avoit donnée au Grand-Maitre, ayant ses armes contre l'Isle de Galiée de s'attacher d'abord à Tripoli ; il prit à la verité Mais s'y étant arrêté mal-à-propos pour la fortifier, il y fut surpris par la flotte des Infidèles fort supérieure à la sienne, & après y avoir tué près de quatorze mille hommes sans compter un grand nombre de Galères & de vaisseaux, il eut beaucoup de peine à se sauver.

Septembre 1727. 1643

temps que Cosme de Medicis, Duc de  
Florence, pour la sûreté de ses côtes,  
forma un corps de marine, dont il  
voulut s'attacher plus particuliere-  
ment les Officiers, en instituant  
pour eux un ordre de Chevalerie  
sous le titre de Saint Estienne Pape;  
& ces nouveaux Chevaliers devin-  
rent dans la suite les élèves de ceux  
de Malte. Le Grand-Maître ayant  
été invité au Concile de Tren-  
te qui se tenoit alors, y envoya  
son Ambassadeur, qui prit séance  
parmi ceux des autres Princes Chré-  
tiens, & y soutint les droits de son  
Ordre, par rapport à la nomination  
aux Prieurez & aux Commanderies;  
Mais le Pape Pie IV. qui s'étoit ré-  
servé la décision de ce point, au pré-  
juge du Concile, après la conclu-  
sion de cette assemblée, oubliant les  
services de Malte à cet égard, &  
les services continuels qu'ils ren-  
dent à toute la Chrétienté.  
En fut un signalé, que la jonc-  
tion de leurs Galères à la flotte de  
Septembre.

Philippe II. pour la conquête du Pignon de Vélés, Fort situé sur la côte d'Afrique, & qui servoit d'asyle aux Corsaires. Le Roi d'Espagne, qui l'année précédente, en avoit fait inutilement la tentative, y réussit alors par le secours des Chevaliers. Cette perte alarma beaucoup tous les Corsaires de Barbarie, & ils en porterent les nouvelles & leurs plaintes à Constantinople. Soliman leur promit qu'avant qu'il fût peu, il briseroit ces chaînes; & comme il eût appris que les Chevaliers avoient eu grande part à cette expédition, il forma dès-lors le dessein du siège de Malte, pour assurer par la conquête de cette place la liberté de toute l'Afrique. C'est à quoi la prise d'un Galion, dans lequel les femmes étoient intéressées, acheva de le déterminer.

On arma donc par son ordre dans toute l'étendue de son empire tout ce que l'on put trouver de Galères & de vaisseaux, pour une entreprise de



Septembre 1727. 1645

importance. Il choisit deux Généraux pour la conduire. Piali en qualité de Bacha de la mer, avoit le commandement général de la flotte, & Mustapha, vieil Officier, étoit Général des Troupes de débarquement. Soliman leur joignit le Corsaire Dragut, sans la participation duquel ils ne devoient rien entreprendre. Le Grand-Maître informé de tous ces préparatifs, & ne pouvant douter qu'ils ne regardassent l'Isle de Malte, n'oublia rien pour la mettre en état de résister aux attaques des Infidèles. Il convoqua par une citation générale tous les Chevaliers, il fit lever des Troupes en Italie, il sollicita des secours chez tous les Princes Chrétiens, & le Roi d'Espagne intéressé plus qu'aucun autre à la conservation de Malte, chargea le Viceroi de Sicile de la secourir de tout son pouvoir.

C'est ici principalement que M. l'Abbé de Vertot s'applique à nous faire connoître tout le mérite de la

1646 *Journal des Sçavans ;*

Valarte, en nous peignant le caractère de ce grand homme ; & pour mettre mieux les Lecteurs au fait de la sage distribution qu'il fit à ses Chevaliers des divers postes qu'il avoit à défendre, l'Auteur nous donne une description détaillée de l'état où l'Isle de Malte se trouvoit alors. Sans parler de la Cité notable, qui ne fut point d'abord attaquée, il y avoit dans cette Isle quatre endroits considérables ; le Fort S. Elme, le Château S. Ange, le Bourg, & l'Isle de la Sang'e. Le Grand-Maître fit la revue de ses Troupes, qui se montoient à 700 Chevaliers, sans compter les freres Servans, & à 8500 hommes, tant Soldats des Galères, ou à la solde de l'Ordre, que Citadins & Payfans dont on avoit fait des compagnies.

La flotte des Turcs parut devant Malte le 18 Mai 1565. Elle étoit composée de 159 vaisseaux à rames, & portoit 30000 hommes de débarquement. Dans un grand conseil de

Septembre 1727 1647

guerre, il fut résolu, que suivant l'avis de Mustapha, on commenceroit par assiéger le Fort S. Elme, dont la prise assureroit un port à la flotte Mahométane. Les Turcs firent donc leurs approches, ouvrirent la tranchée, & dès le 24<sup>e</sup> de Mai commencèrent à battre le Fort, ce qu'ils continuèrent avec succès. Le Grand-Maitre persuadé, qu'au défaut des fortifications qui ne pouvoient résister à un feu continuel, il ne conserveroit la place que par le nombre & le courage de la garnison, donnoit sa principale attention à y faire entrer les secours nécessaires, sans oublier en même temps de solliciter vivement ceux que le Viceroy de Sicile devoit envoyer incessamment à l'Ordre, & dont pourtant il différoit toujours le départ, sous des prétextes spécieux. Cependant l'artillerie des Turcs les mit bien-tôt en état de se loger sur la contrescarpe, & c'est où ils en étoient, lorsque Dragut arriva au siège avec

1648 *Journal des Sçavans,*  
les Galères chargées de troupes, &  
désaprouva d'abord qu'on l'eût com-  
mencé par le Fort S. Elme. Mais il  
ne laissa pas de s'y porter avec au-  
tant de valeur & d'assiduité, que s'il  
eût été responsable de l'événement.  
Les assiégeans, maîtres de la contref-  
carpe, ne tardèrent pas à emporter  
le ravelin, qui leur coûta près de  
3000 hommes des plus braves de leur  
armée.

Les Chevaliers se voyant serrés de  
fort près par les assiégeans & craignant  
d'être pris d'assaut, députèrent au  
Grand-Maitre pour lui exposer la trif-  
te situation où ils étoient réduits, &  
l'impossibilité de tenir plus long-  
temps dans un pareil poste. La Va-  
lette convaincu que le salut entier de  
Malte dépendoit absolument de la  
longue résistance que feroit le Fort,  
en donnant par-là au secours que la  
Religion attendoit de Sicile, le loi-  
sir d'arriver, fit exhorter les Che-  
valiers à ne se point décourager,  
promettant de leur envoyer aussitôt



Septembre 1727. 1649

Les défenseurs, que la petitesse du Fort  
ne pourroit contenir : & sur ce que  
les assiégez insisterent de nouveau,  
& menacèrent d'abandonner la pla-  
ce, le Grand-Maitre y envoya trois  
Commissaires pour en examiner l'é-  
tat, & lui en rendre compte. Sur le  
rapport qu'ils lui firent qu'on pou-  
voit encore s'y maintenir quelques  
jours, il ordonna de nouvelles le-  
vées pour en former un corps, qui  
devoit remplacer les Chevaliers après  
leur retraite. Ceux-ci n'en apprirent  
pas plutôt la nouvelle, que se pic-  
quant d'honneur, & ne voulant  
point qu'on pût leur reprocher d'a-  
voir été relevés par une simple mi-  
ce, dans un poste qu'ils auroient  
si facilement abandonné, prirent la g-  
raveuse résolution de défendre le  
Fort jusqu'à la dernière extrémité,  
de d'y périr plutôt que d'en sortir.

Le 16 de Juin ils soutinrent un as-  
saut général pendant six heures, &  
contraignirent les assiégeans à se reti-  
rer avec perte de 2000 hommes. Mais



1650 *Journal des Sçavans*,  
Mustapha ayant enfin ôté toute communication entre le Fort & le Bourg, & ayant investi le premier de tous côtés, les Turcs revinrent en foule à l'assaut le 21, le quittèrent & le reprirent jusqu'à trois fois sans succès, & la nuit sépara les combattans. Les Chevaliers l'employèrent à recevoir les Sacremens en bons Chrétiens & en véritables Religieux, après quoi chacun se rendit à son poste, pour mourir les armes à la main. Ceux que leurs blessures empêchoient de marcher, firent porter dans des chaises jusqu'au bord de la brèche, & tenant leurs épées à deux mains, ils attendirent un nouvel assaut. Les Turcs le donnèrent dès la pointe du jour, & après quelques heures de trêve, revinrent à la charge sur les onze heures, & ce dernier assaut ne finit que faute de combattans, & par la mort du dernier Chevalier. C'est par cette sanglante catastrophe, que se termine le 12<sup>e</sup> livre. Le

Septembre 1727. 1651

Mustapha entrant dans le Fort, & jura-  
nt par la petitesse de cette place,  
qu'il bien le Bourg lui donneroit de  
la gloire, s'écria : *Que ne fera pas le pere,  
si le fils qui est si petit, nous coûte  
plus braves Soldats !*

LIVRE XIII. On trouve, dans  
ce livre, la suite du siège de Malte,  
appelée du Magistère de la Valette.  
Le Grand-Maître eut soin de rassû-  
rer les Chevaliers, consternez par la  
perte du Fort S. Elme, & leur  
fendit de faire à l'avenir aucun  
traitier aux Infidèles. Mustapha  
ayant fait pressentir par rapport à  
la capitulation, & n'ayant point  
écouté, investit le Château S.  
George & l'Isle de la Sangle. Les Che-  
valiers reçurent quelques secours de  
la Sicile, & le Viceroy d'Alger en ame-  
na aux Turcs. Ceux-ci commen-  
cent à battre les deux places le 5  
juillet, & après y avoir fait des brê-  
ches suffisantes, y donnèrent un fu-  
eux assaut, où ils perdirent beau-  
coup de monde. Mustapha, pour

1652 *Journal des Sçavans*,  
faciliter ses attaques, fit construire un pont de bois, dont la destruction coûta la vie à plusieurs braves Chevaliers. Il fit donner un second assaut le 2 Août, & 5 jours après un troisième, lesquels ne réussirent pas mieux. Pendant qu'il étoit occupé au dernier, un détachement de la garnison de la Cité notable se glissa furtivement dans l'Hôpital des Turcs, dont la garde étoit alors écartée, & coupa la gorge aux malades & aux blessés; la nouvelle de ce carnage fit cesser l'assaut. On verra, dans ce livre, comme le Bach après avoir épuisé toutes sortes d'attaques, eut recours aux mines; d'où il revint à divers assauts, dans l'un desquels le Grand-Maitre fut dangereusement blessé; comme les Turcs firent une vaine tentative sur la Cité notable; comme ils élevèrent un tour de bois, qui fut bientôt mis en pièces; comme ils recommencèrent à miner, & divers autres événements, sur lesquels nous ne pouvons nous arrêter.

*Septembre 1727. 1653*

Enfin le Viceroy de Sicile, après  
en des obstacles & des irrétolu-  
as, conduisit aux Chevaliers un  
ours considérable, qui débarqua  
commencement de Septembre,  
qui contraignit les Infidèles à  
er le siège avec précipitation, &  
re rembarquer. A peine le Bacha  
dans son vaisseau, qu'appre-  
nt par un esclave que le secours  
le faisoit fuir avec seize mille  
hommes qui lui restoient encore,  
soit au plus que de six mille ; il  
e honte de s'être abandonné à une  
ueur si subite, & fit remettre ses  
upes à terre pour marcher con-  
l'ennemi. Mais son Armée ayant  
mise en déroute par celle de Mal-  
il eut bien de la peine à rega-  
ses vaisseaux. Telle fut la fin  
ce fameux siège qui acquit tant  
gloire au Grand-Maitre, & où  
Turcs ne perdirent pas moins de  
cette mille hommes, avec Dragut  
de leurs Généraux. L'Ordre y  
ait plus de 260 Chevaliers, &

la plupart couverts de

La nouvelle de la  
Turcs causa dans toute  
une joye qui éclata par  
illuminations, & des ac-  
ces renduës publiques  
Eglises. Tous les Prin-  
donnèrent au général de  
Malte des témoignages  
me & de leur recon-  
Pape sur-tout & le Ro-  
comme les plus intére-  
servation de l'Isle, se fit  
cette occasion, celui-ci  
presens qu'il envoya au  
tre, & le premier par



*Septembre 1727. 1655*

Aubusson en pareil cas. Tant d'implimens & de députations recevoit de tous côtés la Valette ne rassûroient pas contre une crainte de l'avenir. Le siège à l'ité étoit levé, & les ennemis ont retirés : mais on armoit de nouveau dans le Port de Constantinople, le Grand-Seigneur lui-même menaçoit Malte pour le Printemps prochain ; & il faisoit travailler sans relâche à un grand nombre d'écus dans l'Arsenal de cette île. Le Grand-Maître, pour éviter d'une telle inquiétude, prit le moyen de faire mettre le feu à cet Arsenal. L'Auteur de l'entreprise, dit l'Historien, fut le temps ignoré, & en profita ; mais Soliman renonça pour lors à la guerre de Malte.

La Valette en sûreté de ce côté-là moins pour une année, résolut d'employer à relever les fortifications ruinées par les Turcs, & à faire pour la sûreté des deux.

de ce grand ouvrage, qu'  
la Cité de la Valette, & où  
les Chevaliers ont fixé leur  
La plûpart des Souverains  
pe lui fournirent des sommes  
construction de sa nouvelle  
laquelle il donna des ordres  
nuels pendant près de  
Lorsque l'argent destiné  
vriers, lui manquoit, il y  
par une monnoye de cuivre  
faisoit frapper; mais lorsqu'il  
reparoissoit, il faisoit au  
rer cette monnoye: & une  
titude établit tellement la  
parmi les peuples, qu'ils

Septembre 1727. 1657

tre dans une profonde mélancolie ; & quelque temps après il mourut d'un coup de Soleil, le 21 d'Août, en 1568.

LIVRE XIV. Comme tous ceux qui ont écrit l'histoire de l'Ordre de S. Jean, ne l'ont point continuée au-delà du siège de Malte ; M. l'abbé de Vertot a cru devoir borner la sienne à cette fameuse Episode. Mais en attendant qu'il soit en état de continuer cet ouvrage, & de pousser jusqu'à notre temps ; il nous donne dans son quatorzième livre, *des Annales sommaires* des principaux événemens arrivez dans cet Ordre depuis la mort de la Valette jusqu'à l'année 1725. sous 17 Grands-Maîtres ; savoir Pierre de Morand, Grand-Prieur de Capoue, élu en 1568 ; Jean l'Evesque de la Casse, de la langue d'Auvergne, & Grand-Maître de l'Ordre, choisi en 1572 : Jacques de Loubenx de Verdalle, de la langue de Provence, & Grand-Commandeur, élu en 1582, & fait Car-

1658 *Journal des Sçavans*,  
 dinal en 1587 : *Martin Garçez*, de  
 la langue d'Arragon, élu en 1596 :  
*Alof de Vignacourt*, Grand-Hospita-  
 lier de France, élu en 1601 : *Louís*  
*Mendeç l'asconcellos*, Portugais, Bailli  
 d'Acres, élu en 1623 : *Antoine de*  
*Paule*, Prieur de S. Gilles, choisi six  
 mois après : *Paul Lascaris Castelar*,  
 Bailli de Manosque, élu en 1626 :  
*Martin de Rédin*, Prieur de Navarre  
 élu en 1657 : *Annet de Clermont*,  
 Bailli de Lion, choisi en 1660 : *Ra-*  
*phael Coroner* : Bailli de Majorque  
 élu trois mois après : *Nicolas Cor-*  
*ner*, frère du précédent, élu en  
 1664 : *Gregoire Carasse*, Napolitain,  
 Prieur de la Rochelle, choisi en  
 1680 : *Adrien de Vignacourt*, Grand-  
 Trésorier, élu en 1690 : *Raimond*  
*Per llos de Roccafoull*, de la langue d'Ar-  
 ragon, Bailli de Nègrepont, élu en  
 1697 : *Marc-Antoine Zondadari*, Sien-  
 nois, élu en 1720 : *Antoine Mar-*  
*deVilh na*, Portugais, de la langue de  
 Castille, élu en 1722, & qui gou-  
 verne l'Ordre aujourd'hui.

Comme

Septembre 1727. 1659

Comme l'Auteur ne donne qu'en abrégé l'histoire de tous ces Grands-Maîtres, nous y renvoyons le Lecteur, & nous dirons seulement un mot des trois Dissertations qui sont jointes à cet Ouvrage, & dont la plus importante en fait comme le XV<sup>e</sup>. livre.

Elle regarde le Gouvernement ancien & moderne de l'Ordre de S. Jean de Jérusalem, & contient six articles. Dans le premier, il est parlé des trois différentes Classes qui partagent cet Ordre, & qui sont 1<sup>o</sup>. celle des Chevaliers de Justice, que l'ancienneté de leur noblesse met en état d'être admis à ce degré d'honneur, & qui seuls peuvent parvenir aux grandes dignitez; 2<sup>o</sup>. celle des Religieux Chapelains, attachés à l'Eglise primatiale de S. Jean, & d'où l'on tire tous les Aumôniers; 3<sup>o</sup>. celle des Frères servans à armes, Religieux, qui sans être ni Prêtres ni Chevaliers, ne laissent pas de servir, soit à la guerre, soit dans l'Infirmetie, sous

Septembre.

A 7



1660 *Journal des Sçavans*,  
les ordres des Chevaliers, & font  
comme eux quatre Caravannes, cha-  
cune de six mois. L'Auteur dans le  
deuxième article, traite de la réception  
des Frères Chevaliers, & il entre dans  
une discussion exacte des preuves de  
noblesse exigées diversement suivant  
les différentes langues. Dans le troi-  
sième article, il s'agit des Dignitez,  
Priorez, Bailliages & Commanderies  
attachées particulièrement aux Chevaliers  
de Justice. Il y a huit grandes Dignitez,  
dont chacune appartient à l'une des  
huit langues, savoir la dignité de  
Grand-Commandeur, à la langue de  
Provence; celle de Maréchal, à la lan-  
gue d'Auvergne; celle de Grand-  
Hospitalier, à la langue de France;  
celle d'Amiral, à la langue d'Italie;  
celle de Grand-Conservateur, à la  
langue d'Arragon; celle de Turco-  
polier ou de General de la Cavalerie,  
à la langue d'Angleterre, lorsqu'elle  
subsistoit; celle de Grand-Baillif, à  
la langue d'Allemagne; & celle de  
Grand-Chancelier, à la langue de

Septembre 1727. 1661

lle. On compte dans l'Ordre  
grands Prieurez, autant de Bail-  
lifs, & près de 500 Commande-  
ments. Dans le quatrième article, on  
parle du Chapitre général, & des différens  
statuts de l'Ordre ; Dans le cinquième  
des Charges & des Emplois qui s'y  
font ; & dans le dernier, de l'E-  
lection du Grand-Maître.

Nous ne pouvons nous étendre  
sur ces articles, pour le détail  
desquels on aura recours au livre  
même.

Comme l'Alcoran contient la loi  
des Mahométans, & que c'est prin-  
cipalement au dessein de faire la guer-  
re aux Infidèles, que l'Ordre de  
Saint-Jérusalem doit son insti-  
tution ; M. l'Abbé de Vertot a cru  
que les recherches qu'il a faites sur  
ce sujet fameux, entroient assez na-  
turellement dans une Histoire des  
Chevaliers de Malte. Il entreprend  
dans son *Discours sur l'Alcoran*,  
d'examiner quel en est le véritable  
sens ; quels motifs ont pu le dé-

1662 *Journal des Sçavans* ;  
terminer à publier ce livre ; si c'est  
le fruit d'une inspiration, ou l'ou-  
vrage d'un homme aidé du secours  
de plusieurs sçavans ; enfin quelles  
ont été les diverses fortunes de l'Al-  
coran, & s'il n'a pas subi, dans la  
suite des temps, différentes varia-  
tions, & changé plus d'une fois de  
principes & de maximes. C'est à re-  
gret que nous sommes contraints,  
pour abréger, de nous en tenir à la  
simple indication de ces divers  
points, & de renvoyer les Lecteurs,  
pour plus ample éclaircissement, au  
discours même, lû à la rentrée de  
l'Académie des Belles - Lettres, le  
14 Novembre, 1724.

Quant à la Dissertation sur le  
Princee Zizim, fils de Mahomet II.  
elle intéresse d'autant plus l'Ordre  
de Malte, qu'il est question d'y dé-  
cider, si ce Prince, après la mort  
de son Père, cherchant un asyle  
contre la puissance de son frère Ba-  
jaret qui vouloit le faire périr, de-  
manda au Grand-Maitre de Rhodes  
une retraite dans cette Ile, & ne s'y

*Septembre 1727. 1663*

rendit qu'en vertu d'un sauf-conduit qui lui fut envoyé avec une escadre de vaisseaux, pour lui servir d'escorte ; ainsi que le rapporte Caoursin, qui étoit alors Vice-Chancelier de l'Ordre ; ou si ce même Prince ne se jeta dans le Port de Rhodes, & ne s'exposa à devenir prisonnier de guerre des Chevaliers, que pour éviter d'être pris par les Galères du Sultan son frère, dont il se voyoit environné de tous côtez, comme l'écrivit Jaligni, Secrétaire du Seigneur de Beaujeu, qui gouvernoit la France pendant la jeunesse de Charles VIII. Dans la première supposition, il paroît difficile de sauver l'honneur du Grand-Maître & de son Ordre, pour avoir disposé de Zizim, comme d'un prisonnier de guerre, au préjudice d'un sauf-conduit ; dans la seconde supposition, l'Ordre a pû retenir ce Prince, le livrer, ou en tirer une rançon, sans violer par-là le droit des gens. M. l'Abbé de Vertot, après



1664 *Journal des Sçavans*,

avoir exposé toutes les raisons pour & contre, donne ici le texte de Jaligni, & celui de Caourfin, dans toute leur étendue, afin de mettre les Lecteurs en état de prendre parti sur un fait si différemment raconté.

On a fait imprimer, à la fin de chacun des trois premiers volumes de cet Ouvrage, les preuves justificatives des événemens qu'ils contiennent : ce sont plusieurs passages tirés d'Historiens contemporains ou autres : ce sont des Bulles ou des Brefs des Papes & des Lettres de divers Princes ou Prélats, par exemple celles du Sultan Bajazet II au Saint Pere : ce sont des Actes de donations : ce sont des Extraits des Statuts de l'Ordre, & des Ordonnances des Chapitres généraux, & autres extraits de Chartres de Titres, de Chroniques : ce sont les relations des deux derniers sièges de Rhodes, écrites en François, l'une par Merri Dupui, l'autre par le Comte de Bourbon, tous deux



*Septembre 1727. 1665*

émoin oculaire ; c'est une relation Latine de la guerre de Malte sous le Grand-Maître d'Omèdes , écrite à l'Empereur Charles-quint, par le Chevalier de Villegagnon, &c.

On trouve à la fin du IV<sup>e</sup>. volume les anciens & nouveaux Statuts de l'Ordre de S. Jean de Jérusalem, traduits sur l'édition de Borgoforte de 1676 : une liste alphabétique des Chevaliers de la langue de Provence ; & des listes chronologiques de ceux de la langue d'Auvergne , de la langue de France, des Grands Prieurez d'Aquitaine & de Champagne ; une autre liste chronologique des Grands-Prieurs d'Allemagne, depuis 1251 jusqu'à ce jour ; l'état présent des Chevaliers du Grand Prieuré d'Allemagne ; une liste des Chevaliers du nom de Spicola, Cellefi, & Rosèlmini, reçus dans la langue d'Italie ; une autre liste des Chevaliers du nom de Spicola, Mirabal, Gusman & Novella reçus dans la langue de Ca-

Parlement, jadis  
corrigée & augmentée  
avec un recueil d'Arrêts  
tant du Conseil que de  
nés la plupart sur la  
qu'ils sont rangés à la  
bles des Chapitres. A  
Jean Besogne le fils,  
ordinaire du Roi, au  
à-vis la Fontaine S.  
in-4<sup>o</sup>.

**Q**Uoiqu'il y ait  
Commentateurs de  
de Normandie avant  
ceux qui se sont appliqués

Septembre 1727. 1667

sur chaque matiere, à proposer les regles generales établies par la coutume, & à marquer les exceptions des regles generales. On le voit dans l'approbation qui a été jointe à son ouvrage lors de la premiere édition, de s'être exprimé avec certé, d'avoir une connoissance particuliere du droit civil, d'où plusieurs articles de la coutume de Normandie sont tirés, & d'avoir pris son parti avec discernement, quand il a suivi les sentimens des Commentateurs qui l'ont précédé, partagés sur quelques questions.

Cet ouvrage est trop connu pour que nous en donnions ici un extrait détaillé, il nous suffira de rapporter quelques exemples des additions tirées d'un recueil d'Arrests & de reglemens. Il y a eu des contestations en Normandie sur la question, si la part de dot d'une femme qui lui est promise des meubles qui lui sont échus par la succession de son pere ou de ses parens collateraux, doit être re-

Septembre.

B 7

1668 *Journal des Sçavans*,  
gardée comme acquêt ou comme  
propre dans la succession de la fem-  
me. Cette question est décidée par  
un Arrêt de reglement du Parlement  
de Roüen du 29 Janvier 1721. dont  
voici le dispositif. » La Cour, tou-  
» tes les Chambres assemblées, fai-  
» sant droit sur l'appel de la Sen-  
» tence du 24 Mars 1719. a mis à  
» met l'appellation & ce dont est  
» appel au néant, en ce que par la  
» dite Sentence la totalité de la dot de  
» ladite le Canu, vivante femme du  
» dit le Gentil, a été déclarée être un  
» propre paternel; emendant quant  
» à ce l'a déclarée être un acquêt, en  
» tant qu'il y en a provenant de  
» meubles échus à ladite le Canu de  
» successions de son pere & de sa  
» soeur; ce faisant a adjugé ladite  
» dot, quant aux acquêts audit le  
» Canu en sa qualité d'heritier aux  
» acquêts de ludit le Canu ... & fai-  
» sant droit sur les plus amples con-  
» clusions du Procureur general, or-  
» donne que le present Arrêt en ce qui

Septembre 1727. 1669

Sur la nature de la dot de ladite  
Canu, servira de reglement à l'a-  
vis pour la Province : à l'effet  
duquel ordonne qu'il sera lû, pu-  
blié & affiché par tout où besoin  
en sera, & qu'à la diligence du Pro-  
cureur General, copies ou vidi-  
més d'icelles seront envoyées  
à tous les Sièges de ce Ressort,  
pour y être pareillement lûs, pu-  
bliés & affichés, à la requête des  
Substituts du Procureur General  
qui seront tenus de certifier la  
fin dans le mois, des diligen-  
ces qu'ils auront pour ce faites.

Un autre Arrêt de reglement ren-  
du par le même Parlement le 19  
Mars 1724. nous fournira un second  
exple. Il porte » qu'à l'avenir  
les des distributions des deniers  
provenans des adjudications par  
secrets, où il y aura des opposi-  
tions pour rentes hipotequées  
(c'est ce qu'on appelle à Paris  
rentes constituées) appartenantes  
des femmes mariées, ou civile-



- » &c valable remplace
- » défaut bonne & suffis
- » des capitaux des rentes
- » aura collocation, lesq
- » tions seront reçues par
- » en la presence du Sei
- » notre Procureur Gener
- » Parties interessees, ou
- » ment appellees.

Ces deux Arrêts de ré  
d'autres qui sont dans ce  
nous ont donné lieu de ré  
flexion sur les Arrêts de  
dont il y en a de répandus  
rens livres, & d'autres qui  
insérés dans notre

Septembre 1727. 1671

Arrêts de reglement de tous les Par-  
lemens de ce Royaume. Ce recueil  
seroit infiniment plus utile, qu'un  
grand nombre de compilations d'Ar-  
rêts qui ont presque tous été rendus  
sur des especes particulieres, & dont  
il arrive rarement qu'on puisse tirer  
des consequences justes pour la déci-  
sion des Procès.

DISSERTATION SUR LA CAUSE  
de la nature du Tonnerre & des éclairs,  
avec l'explication des divers phéno-  
menes qui en dépendent, qui a rem-  
porté le prix par le jugement de l'A-  
cadémie Royale des Belles-Lettres,  
Sciences & Arts au mois d'Avril 1726.  
Par le R. P. Loberan du Feſc, de la  
Compagnie de Jesus, Professeur Royal  
de Mathématique dans l'Université de  
Perpignan. A Paris, chez Pierre  
Simon, Imprimeur du Parlement,  
au bas de la rue de la Harpe,  
1727. broch. in-12. pp. 100.

aux dont il s'agit, nous  
d'abord obligés d'avertir  
celle de Bordeaux.

Le Pere du Fesc par  
sertation en cinq arti  
le premier il parle de la  
Tonnerre, dans le secon  
du Tonnerre, dans le troi  
ses effets, dans le quatrie  
constances ordinaires qu  
pagnent, & de celles qui  
culieres à certains Tonner  
le 5<sup>e</sup>. des effets de la foudre  
tombe. Nous allons ré  
le plus succintement qu  
possible, de chacun de ces

Septembre 1727. 1673

ture ne soit à-peu près la même. La poudre à canon venant à s'enflammer, donne une lumière très-vive qui se dissipe en un instant, & lorsqu'elle s'enflamme dans un lieu étroit, elle produit un bruit très-considérable. La poudre à canon fait sauter les tours & les murailles, brise & renverse tout ce qui la resserre, répand au loin une grande puanteur, de sorte qu'on peut la regarder comme un tonnerre artificiel.

Le Pere du Fcsc conclut delà que la matiere du Tonnerre est une matiere saline, sulphureuse, de-même que celle de la poudre à canon, & il se croit d'autant mieux fondé à le conclure, que selon les plus exactes observations des Chymistes, les corps combustibles ne sont combustibles que par les sels & les souphres qui les composent, quoiquedependant, tous les corps où entrent ces principes, ne soient pas pour cela inflammables, cette disposition à s'enflammer, dépendant de la ma-

1674 *Journal des Sçavans*  
niere dont les principes sont  
nez, préparez & mêlez.

Les souphres & les sels &  
le fonds de la poudre à canon  
a toute apparence qu'ils le  
de la matiere du Tonnerre  
cette connoissance ne suffit  
faire decouvrir la nature de  
teore, il faut outre cela sçavoir  
raisonner ici analogiquement  
est la nature de ces sels, & par  
préparation ils deviennent  
dans la poudre à canon, des  
les effets surprenans qu'ils  
sent, & c'est ce que notre  
démêle ici avec beaucoup de

Il observe que le sel nitre  
tre dans la poudre, contient  
coup d'esprits acides volatils  
souphre & le charbon dont  
huile très-subtile; mais que ni  
ni le charbon, ni le souphre  
parément, ne sont capables  
qu'on leur voit produire dans  
dre à canon.



Septembre 1727. 1675

l'effet le nitre mis sur un feu ar-  
dant, mais il ne s'enflamme  
& il ne fait aucune détonna-  
ce moins qu'on n'y mette du  
soufre pulvérisé. Le soufre fond  
sur le feu, il s'y élève en fleurs,  
comme peu-à-peu en jettant une  
flamme bleüe : Quant au char-  
bon pulvérisé, il ne prend feu que  
par parties, & s'éteint aussi-tôt.  
C'est donc qui rend dans la pou-  
dre ces trois substances ca-  
pables d'effets qu'elles produisent ?  
La préparation particulière  
qu'elles reçoivent. On les mêle en-  
semble dans une certaine propor-  
tion on les arrose avec de l'eau ou  
l'esprit de vin, on les pile dans  
un mortier pendant 24 heures, on  
les tamise ensuite de nouveau, on  
traverse enfin toute cette matiere, &  
on la passe par un crible pour la gra-  
ndeur. Mais avant toutes choses, on a  
soin que le nitre qu'on y employe,  
soit bien rectifié, & le soufre bien

Le Pere du Fesc fait voir que toutes ces préparations doivent aboutir à rendre la poudre à canon capable des divers effets qu'on y remarque. 1°. En rectifiant le salpêtre, & en écumant le soufre, on dépouille l'un du sel fixe qu'il contient & l'autre des parties terrestres qui y sont meslées, ce qui met ces deux matieres en état de se raréfier. 2°. En ajoutant du charbon pulvérisé, on fournit une matiere huileuse très subtile, très-inflammable, & dont les parties legeres & spongieuses contiennent beaucoup d'air & de matiere étherée. 3°. En broyant toutes ces substances pendant long-temps, on fait qu'elles se meslent & s'incorporent plus intimement les unes avec les autres. 4°. En les arrosant avec de l'eau ou avec de l'esprit de vin, à mesure qu'on les pile on en lie davantage les parties, qui formant par cette liaison un corps visqueux, enferment beaucoup d'air entr'elles, & l'y arrêtent comme dans

Septembre 1727. 1677

Les entrées d'où il ne peut se dégager. 5°. En criblant cette poudre, on produit deux effets dont l'utilité est manifeste pour lui donner la forme ; le premier est qu'il se forme des grains de toute cette matière, laquelle par conséquent admet de grands intervalles pleins d'air. Le second, que la substance de chaque grain devenant par le moyen du crible, plus serrée & plus pressée, met plus à l'étroit l'air qu'elle renferme, & l'empêche davantage de s'échapper, lorsqu'elle vient à sécher, en sorte que chaque grain de poudre, & chaque partie d'air qui se trouve entre les grains, doivent être regardés comme autant de petits ballons, tout prêts à se dilater avec violence, au moment qu'un ferment tel que le feu, viendra détruire la force qui contraint leur ressort.

Le Pere du Fesc explique ici comment ce ferment agit sur la poudre, & donne occasion à tout ce qu'on voit arriver alors. Cette explication

1678 *Journal des Sçavans*,  
le conduit à celle de la nature du  
Tonnerre.

Le feu, le plus puissant de tous les  
fermens, venant à secouer & à désunir  
les petites parties des grains où il tombe,  
délivre l'air qui s'y trouve en-  
fermé ; cet air ainsi mis en liberté,  
se dilate avec force, & par cette di-  
latation, faisant aussi dilater ou bouil-  
lonner avec lui les parties désunies,  
il arrive que celles-ci secouent & dé-  
suniennent tout de-même par leur  
mouvement, les petites parties des  
grains voisins ; ces dernières secouées  
par celles-là, doivent bouillonner  
encore, & ainsi tout l'air enfermé  
dans les grains, & celui qui occu-  
poit les intervalles semez entr'eux  
ne trouvant plus rien qui le retien-  
ne, se débande de tous côtez & pres-  
qu'à la fois. La matiere éthérée agis-  
sant en même temps de toutes ses  
forces sur toutes ces particules dé-  
suniées de proche en proche les  
unes par les autres, fait bouillonne-  
ner avec elle toute cette matiere for-

*Septembre 1727. 1679*

et, & la détermine à prendre un mouvement de tourbillon très-vehement, d'où résultent la lumière de la poudre embrasée, la raréfaction subite, & l'explosion de tous les corps qui s'opposent à cette rarefaction.

C'est à-peu-près sur ce modèle que l'Auteur veut qu'on se figure la matière du Tonnerre. Il la suppose composée de sels essentiels & volatils, de souffres ou d'huiles parfaitement rarefiez, les uns & les autres de différentes especes ; & cela supposé, il dit que si ces principes qui'ils sont dans la poudre à canon, ont pu acquérir par leur mélange & les préparations qu'on leur donnees, la force de produire des effets si surprenans, on doit s'attendre qu'ils auront encore plus de force dans le Tonnerre, s'ils n'entrent pas dans sa composition, que lorsqu'ils sont parfaitement dégagés de toute matière étrangere. C'est par cette raison qu'il prétend expliquer d'où vient que le feu du Tonnerre est



airs il s'assemble des sels & des  
fres de différentes especes  
cherche paroît en effet in  
que tout le monde sçait  
les exhalaisons que la cha  
trale de la terre, & la cha  
rieure du soleil font sans c  
il y a quantité d'exhalais  
& d'exhalaisons sulphur  
tre Auteur se contente de  
server que les exhalais  
me que les vapeurs, ne p  
par le mouvement de  
qu'elles reçoivent de la cha  
c'est ce mouvement qui les  
legers qu'un égal mûne

Septembre 1727. 1681

tomber que lorsque le tourbillonne-  
ment diminué à un certain point,  
il périclité tout-à-fait ; & même elles  
ne tombent pas toujours alors, la  
grande agitation de l'air suffisant  
pour arrêter leur chute. Ainsi, se-  
lon l'hypothèse de notre Auteur, les  
globules des vapeurs, & les globules  
d'exhalaisons, répandus dans l'air,  
forment autant de tourbillons tout prêts  
à se dilater, mais retenus en violence  
par la force de l'air qui les envi-  
ronne.

Ce sont, à ce que prétend le Pere  
Fesc, ces petits ballons d'exha-  
laisons salines & sulphureuses, que  
la nature emploie pour la composition  
du Tonnerre, mêlant avec beaucoup d'ha-  
bitude, les souffres & les sels dont ils  
se composent, les embrasant enfin,  
jusqu'à leur avoir donné les préparations  
nécessaires ; c'est ce que l'on se pro-  
pose de montrer dans l'article des  
causes du Tonnerre, qui est le se-  
cond article dont nous allons parler ;  
nous l'abrégerons le plus qu'il nous

tre avec de l'esprit  
s'échauffe de tel  
d'une heure, et  
frir la main, de  
bouché, les vi  
vent, font sauter  
sent le vaisseau  
que l'esprit de m  
désigné, mêlé a  
tielle de quelque  
peut s'échauffer  
flammer ; ces es  
de gens ignorent  
les acides mêlez  
peuvent s'échauf  
nient, et que si l

bre 1727. 1683

purifiez qu'ils le font  
s, venant à se mêler en  
certaine maniere, doi-  
vement prendre feu, &  
avec violence. Or de-  
la poudre à canon éclate,  
tourbillonnement de ses pe-  
est devenu assez fort  
loir aux obstacles qui  
la prompte rarefaction,  
selon le Pere du Fesc, la  
Tonnerre éclate, lorsque  
tourbillons sont devenus  
pour vaincre tous les  
ce qui demande un cer-  
parce qu'afin qu'un tour-  
s, il faut qu'il acquiere  
ce, non-seulement pour  
tourbillons voisins, mais  
ir vaincre avec ceux-là  
les tourbillons de la nuée,  
ette contre tous. Tel est  
du Pere du Fesc; mais  
ut sçavoir comment il  
e tout cela s'accomplit :  
de maniere il s'explique.

re.

C 7

1682 *Journal des Sçavans*,  
sera possible. Le Pere du Fes  
un grand nombre de raisons  
sur les divers tourbillons qui  
vent dans l'air, lorsqu'il est  
de nuées, observe avec les Co  
tes, que si on mêle de l'esprit  
tre avec de l'esprit de vin, la  
s'échauffe de telle maniere en  
d'une heure, qu'on ne peut  
frir la main, & que si le vais  
bouché, les vapeurs qui s'e  
vent, font sauter le bouchon,  
sent le vaisseau. Il observe  
que l'esprit de nitre bien pur  
déslegmé, mêlé avec de l'huile  
tielle de quelque plante arom  
peut s'échauffer au point de  
flammer; ces experiences que  
de gens ignorent, lui font juger  
les acides mêlez avec les sels  
peuvent s'échauffer extraordina  
ment, & que si les uns & les  
sont bien purifiez, ils ne pour  
manquer de s'enflammer, lors  
seront mêlez ensemble. D'où il  
clud que les sels & les soufres  
parfaits



*Septembre 1727. 1683*

parfaitement purifiez qu'ils le font dans les nuës, venant à se mêler ensemble d'une certaine maniere, doivent incessamment prendre feu, & s'enflammer avec violence. Or de-même que la poudre à canon éclate, lorsque le bouillonnement de ses petites parties est devenu assez fort pour prévaloir aux obstacles qui s'opposent à sa prompte rarefaction, de-même, selon le Pere du Fesc, la matiere du Tonnerre éclate, lorsque les petits tourbillons sont devenus assez forts pour vaincre tous les obstacles, ce qui demande un certain temps, parce qu'afin qu'un tourbillon éclate, il faut qu'il acquiere assez de force, non-seulement pour vaincre les tourbillons voisins, mais encore pour vaincre avec ceux-là tous les autres tourbillons de la nuée, puisqu'il butte contre tous. Tel est le sentiment du Pere du Fesc; mais si l'on veut sçavoir comment il prétend que tout cela s'accomplit: voici de quelle maniere il s'explique.

*Septembre.*

C 7

« Tandis que le tourbillonnement  
« ou le ressort général d'un grand  
« tourbillon croît incessamment par  
« l'augmentation continuelle de la  
« vitesse de ses petits tourbillons, les  
« grands tourbillons qui sont au-  
« près, se déchargent à leur tour  
« de leurs vapeurs, ce qui dimi-  
« nue d'abord leurs forces, par-  
« que ce qui leur reste des petits  
« tourbillons, pouvant se dilater  
« vers l'espace abandonné par ces  
« vapeurs, ils agissent moins au-de-  
« hors. Le tourbillon de la matière  
« du Tonnerre, étant donc moins  
« pressé à cause de cette diminution  
« de force dans les tourbillons voi-  
« sins, & sa propre force ayant  
« d'ailleurs extrêmement augmen-  
« té, son ressort se débande, ou agit  
« d'abord assez librement, & par  
« l'accélération de la dilatation deve-  
« nant très-supérieur au peu d'ob-  
« tacles qui reste, il éclate enfin  
« avec un grand fracas de tourbil-  
« lons voisins ; ce qui ne se peut

» faire sans un grand bruit, à cause  
 » de la prompte & violente compres-  
 » sion de tout l'air environnant.  
 » C'est alors que cette matiere  
 » devient parfaitement lumineuse ;  
 » jusques-là ses petites parties étoient  
 » trop gênées dans leur mouvement,  
 » elles ne pouvoient acquerir la vi-  
 » tesse nécessaire, à la production  
 » d'une lumiere bien vive, ni for-  
 » mer des tourbillons assez reguliers  
 » pour cela. Mais quand elle éclate,  
 » comme elle nage dans une  
 » grande quantité de matiere éthe-  
 » réc, & avec une grande liberté,  
 » ses petites parties prennent tout  
 » le mouvement nécessaire pour for-  
 » mer un feu très-ardent & très-  
 » brillant. Du reste, quand ce tour-  
 » billon éclate, les portions de la ma-  
 » tiere subtile du Tonnerre, qui n'a-  
 » voient pas encore reçu toute la pré-  
 » paration nécessaire, sont dispersées  
 » toutes en feu, & suivent le cours  
 » des deux courans d'air qu'elles  
 » rencontrent, c'est ainsi qu'elles

fée est que si des courans  
posez, mais non pas dans  
ligne, viennent à rencon  
sez grande quantité les  
voisins de celui qui enfer  
tiere du Tonnerre, avant  
soit entierement prête à  
courans détermineront les  
lons à circuler rapidement  
de cette matiere. Pour fa  
dre la chose, il se sert de  
raison d'une rouë placée  
ment, que deux forces oppo  
queroient l'une à la partie  
re de la rouë, l'autre à la  
ferrière. Et qui par ce tra

Septembre 1727. 1687

vent au tour de celui qui porte la  
matiere du Tonnerre, qu'ils ne for-  
ment des tournans d'air, tantôt plus  
vifs, tantôt moins, selon la vitesse  
de la grandeur des tourbillons, il  
est necessairement que l'axe de ces  
tournans tombe sur la terre, si le plan  
de la circulation est parallele, ou à-  
peu près parallele à l'horizon. Or,  
comme il n'y a point d'air le long  
de l'axe de ces tournans, & que leurs  
côtés résistent extrêmement ( ce qui  
se prouve, selon le Pere du Fesc,  
tant parce qu'ils soutiennent tout le  
poids de l'athmosphere, que par la  
force surprenante des colonnes de  
flames qui arrachent les arbres & ren-  
versent les maisons ) ils forment  
comme un long canon. Cela sup-  
posé, la matiere du Tonnerre ve-  
nant alors à éclater, doit couler pour  
la plus grande partie, le long de ce  
canon, & y couler avec une extrê-  
me rapidité, parce qu'elle ne trou-  
ve rien qui puisse retarder son mou-  
vement de ce côté-là. Arrivant donc



1688 *Journal des Sçavans* ;

ainsi à terre, & en grande quantité elle y doit produire tous les effets terribles dont on a un si grand nombre d'exemples. Voilà, selon le P. du Fesc, ce qui cause la chute du Tonnerre. Au reste il est facile de voir par cette explication, que lorsque le premier tourbillon éclate, il doit quelquefois éloigner de lui les tourbillons voisins, quelquefois les partager, & quelquefois en précipiter l'éclat. Dans le premier cas, les tourbillons en leur entier vont çà & là à diverses distances, où achevant de se disposer à éclater, ils éclatent enfin à leur tour & un peu de loin. Dans le second, les portions séparées forment de nouveaux tourbillons, mais plus petits, qui éclatent aussi lorsque leur matière a reçu la préparation nécessaire. Dans le troisième, on voit arriver à la fois ou presque à la fois deux ou trois éclairs, deux ou trois coups de Tonnerre.

Après avoir ainsi expliqué la na-

Septembre 1727. 1689

ture & les causes du Tonnerre, le Pere du Fesc passe au troisieme article qui est des effets du Tonnerre.

Il divise ces effets en trois classes ; la premiere comprend les phenomenes inseparables du Tonnerre, tels que sont l'eclair & le bruit ; la seconde, les circonstances ordinaires du Tonnerre comme d'être presque toujours accompagné de pluie, de grêle, de vents ; la troisieme, les effets qu'il produit, lorsqu'il tombe sur la terre, tels que sont quelquefois de tuer, sans qu'il paroisse aucune blessure, de calciner les os, sans endommager la chair ; de renverser de grands quartiers de muraille, de mettre en éclats les pierres les plus durs, de fondre l'or & l'argent d'une bourse sans toucher à la bourse.

Le Pere du Fesc pour préparer l'esprit des Lecteurs à l'explication qu'il vient de donner de ces effets & d'autres semblables, commence par faire observer que toutes sortes de

laquelle brûle le papier, & le  
charbon ardent. Le celebre  
geois brûloit dans l'eau, &  
les effets surprenans du Ph  
de Kunkel, il brûle les corps  
tent aux feux ordinaires, &  
gne les autres. Il conserve  
force dans l'eau, & il la p  
lument dans l'esprit de vin.  
me est si subtile, qu'elle p  
papier sans le brûler, à mo  
ne rende le papier coton  
le gratant un peu avec  
d'un couteau. Les acides  
& plusieurs eaux fortes d  
certains métaux, comme le  
gent, le cuivre, mais ne  
pas l'or. L'esprit de sel sur

Septembre 1727. 1691

Il y a sans doute d'autres souphres  
& d'autres sels inconnus à la chy-  
mie, mais parfaitement connus à la  
nature, qui ne font aucune im-  
pression sur les matieres les plus  
combustibles, & qui embrassent les  
corps les plus durs, parce que ces  
soufres, & ces sels extrêmement sub-  
tils traversent aisément les pores  
trop larges de ces matieres combus-  
tibles, & ne trouvent pas la meme  
liberté à travers les corps étroits des  
corps durs. Cela une fois établi,  
il est facile d'en faire l'application  
au Tonnerre, & nous nous croyons  
pour cette raison dispensés de rap-  
porter là-dessus l'explication de  
l'Auteur, laquelle est détaillée avec  
beaucoup de soin & de clarté.

L'on traite dans le corps de sa  
dissertation, deux articles curieux  
que nous avons reservez pour la fin  
de notre extrait. Le premier, s'il est  
à propos de sonner les cloches quand  
il tonne, & le second, d'où vient  
qu'il tonne quelquefois en plein hy-

Septembre.

D 7

1692 *Journal des Sçavans* ;

ver. Quant au premier, le Pere du Fesc paroît fort d'avis qu'on s'abstienne de sonner les cloches quand il tonne, ou qu'on voit qu'il va tonner. Il cite là-dessus un fait remarquable tiré de l'histoire de l'Académie Royale des Sciences, année 1719. c'est qu'en 1718. le 15 Avril vers les quatre heures du matin, le Tonnerre tomba sur vingt-quatre Eglises de la basse-Bretagne, & précisément sur des Eglises où l'on sonnoit pour l'écarter. Des Eglises voisines où l'on ne sonnoit point, furent épargnées. Notre Auteur allegue cette dernière circonstance comme un fait qui semble prouver que le son des cloches fut cause de la chute du Tonnerre sur ces Eglises, puis il dit en general que le bruit des cloches peut sans doute contribuer à faire tomber le Tonnerre sur les endroits où l'on sonne ; & pour le prouver, il remarque que s'il se trouve des tourbillons de Tonnerre à-peu-près verticaux à une Eglise ou à un clocher,



Septembre 1727. 1693

ignes de son, qui de toutes les  
des des tourbillons vont frapper  
tourbillon dans son hemisphere  
regarde le clocher, le pressent,  
par cette compression en augmen-  
le ressort; que cessant dans l'inf-  
de le comprimer, il arrive que  
tourbillon trouve de ce côté-là  
ins de résistance à son ressort qu'il  
a trouve des autres côtez, & que  
consequent s'il vient à s'enflam-  
dans cet instant, c'est ce de côté-  
qu'il doit éclater, & que la ma-  
re dont il est composé, doit s'é-  
cer. Une autre cause qui peut  
ore déterminer le Tonnerre à écla-  
de ce côté-là, c'est, dit notre Au-  
r, que le son qui dissipe les nuées,  
commence d'abord à dissiper les plus  
lâches, sçavoir, celles qui sont en-  
le clocher & la matiere du Ton-  
re; enforte que les nuées se diss-  
nt de ce côté-là, le tourbillon du  
onnerre en est moins pressé, & par  
ce raison doit être plus déterminé à  
ater vers le clocher.

Quant au second point, sçavoir d'où vient qu'en hyver où les sulphres & les sels, qui font la matiere du Tonnerre, ne s'élèvent pas il ne laisse pas de tonner quelquefois, comme on en a vu plusieurs exemples, & entr'autres cette année à Paris où il a fortement tonné le 9 de Janvier. Le Pere du Fesc remarque qu'en core qu'il soit difficile qu'en hyver il s'élève assez d'exhalaisons salines & sulphureuses pour composer la matiere du Tonnerre, cela n'empêche pas qu'il ne s'en élève quelque fois alors une assez grande quantité pour donner lieu au meteore dont il s'agit : il ne faut pour cela, dit il, qu'un ou deux jours d'un Ciel bien serein où il souffle un vent de milieu insensible, qui adoucisse extrêmement le temps, & que cette temperature concoure avec quelque fermentation un peu forte que les exhalaisons arrêtées près de la surface de la terre, doivent y exciter quelquefois. Cela alors sur-tout dans les lieux qui sont

*Septembre 1727. 1695*

L'abri des vents froids, ces fermentations augmentant le tourbillonnement des exhalaisons, & dilatant un peu les pores de la terre par la chaleur qu'elles produisent, les rayons du soleil, dont l'ardeur est quelquefois insupportable dans ces circonstances, achevent d'ouvrir les pores de la terre, & redoublent le tourbillonnement des diverses sortes d'exhalaisons qui excitent ces fermentations. Ces exhalaisons par conséquent doivent s'élever en quantité, & rassemblées ensuite dans les nuées qui peuvent survenir, rien n'empêche qu'elles ne forment un ou plusieurs grands tourbillons de Tonnerre, qui éclateront de la même manière & par les mêmes causes qui ont été rapportées dans la dissertation.

Voilà un précis de ce que pense le Pere du Fesc sur la nature, les causes & les effets du Tonnerre. La route qu'il a prise pour rendre raison de ce meteoré est fort différente

1696 *Journal des Sçavans*,  
comme on voit, de celle des  
liens, qui prétendent 1°. Qu  
nuées ne sont que de legeres  
ches de glaçons soutenus les un  
dessus des autres, & liez entr  
par de petits filamens. 2°. Qu  
bruit du Tonnerre est produ  
par la chute subite d'une nu  
l'autre, ou par la prompte dil  
de l'air enfermé & pressé entr  
nuës qui se sont approchées  
bords. On voit qu'il n'est p  
du sentiment de ceux qui pré  
que le bruit & l'éclair du To  
dépendent de l'inflammation  
halaisons enfermées entre deu  
qui se sont approchées par le  
trémitez. A l'égard de la chute  
nuée glacée sur une autre nuée  
si c'étoit la veritable cause du  
nerre, il devroit encore plu  
ner en hyver qu'en esté, & cer  
sequence est si naturelle à tir  
est surprenant que les Carres  
ayent pas pris garde, & que

Septembre 1727. 1697

du Fesc qui combat ce sentiment par plusieurs raisons & par plusieurs expériences, n'y ait pas pris garde, puis qu'il n'en parle point, du moins nous ne nous sommes apperçus qu'il en dise rien. D'autres, sans supposer avec M. Descartes, que les nuées soient des couches de glaçons, & par conséquent qu'elles soient des corps solides, croient que pour exciter le Tonnerre, il suffit que deux nuées viennent à s'entre-chocquer, ou que l'une des deux choque l'autre, mais le Pere du Fesc leur répond, que comme on ne diroit pas que la fumée d'une cheminée venant à rencontrer la fumée d'une autre cheminée, il doit résulter de cette rencontre un bruit sensible, de même on ne peut pas dire qu'une nuée en rencontrant une autre, puisse exciter un fracas assez fort pour ébranler le Ciel & la Terre, puisque les nuées ne sont que de petits tourbillons de vapeurs ou d'exhalaisons, qui n'ont pas plus de consistance



Observation particulière  
pas peu à appuyer la de

**CRITIQUE DE LA CHARLATAN**

*divisée en plusieurs discours  
de panegyriques faites  
par elle-même, secondé  
ris chez la Veuve  
S. Jacques 1727. pp.*

**N**Ous avons parlé  
nal d'Avril dernier  
*discours de la Charlatan*  
reste à rendre compte  
dessein de l'Auteur est  
que l'éloquence doit  
ses avantages à la Char

Septembre 1727. 1699

a cœur ; l'art de dire ce qu'il faut, &  
a de ne dire que ce qu'il faut : que  
a c'est une musique en paroles artiste-  
a ment entrelassées, prononcées avec  
a cadence, accompagnées de mou-  
a vemens de tête, d'yeux, d'épau-  
a les, de bras, de mains, de pieds,  
a appris & exercez devant un grand  
a miroir, après que les pièces ont  
a été montées par un Faiseur d'or-  
a gues.

L'Auteur introduit ici la Charla-  
tanerie parlant à son Chancelier qui  
lui dit que cette dernière définition se  
trouve dans un ouvrage imprimé avec  
privilege. La Charlatanerie répond  
que l'Auteur de l'ouvrage a voulu  
sans doute se moquer d'un Orateur  
à qui elle avoit fait présent de cette  
éloquence en le retirant des marion-  
nettes. Le Chancelier lui réplique  
que la chose est sérieuse, & pour le  
lui prouver, il lui montre un  
grand livre sur l'éloquence des  
bras, des épaules, des yeux, & com-  
me après le mot d'yeux, il y a un

robe, de la tabatiere, &c.  
& même de l'eau de la R.  
grie.

Le Chancelier fait  
vûe plusieurs autres de  
lesquelles vient celle-ci :  
» est un art de faire de  
» élégans & si subtils  
» soient aussi impenetrables  
» lettres écrites en chi  
» n'a pas la clef. . . L.  
rie paroît plus content  
finition que d'aucune  
» est fort de mon ge  
» car ceux qui parlent  
» intelligiblement, fin

Septembre 1727. . 1701

veulent toujours suivre le cours naturel des choses, ramper pour ainsi dire, le ventre à terre, sans jamais s'élever au-dessus du *rés de Chaussée*. Ils appellent clinquant & amusement puerile, ces beautez merveilleuses, cet enthousiasme divin qui regne dans les discours de mes grands Orateurs; mais, parlez-moi de ces esprits allegoriques, hyperboliques, metaphoriques, de ces esprits transcendans dont la sublimité s'élève jusqu'aux pointes des clochers, & qui comme des *Alloüettes*, chantent en montant toujours... Ce sont là les gens avec lesquels je puis gouverner les autres. Lorsqu'au moyen de l'incompréhensibilité, je leur ai procuré cette réputation trébuchante qui fait qu'on leur applaudit par provision avant qu'ils parlent, je n'ai pas grand peine à faire le reste. Car l'homme naturellement curieux, admire & recherche ce qu'il croit qu'on lui ca-

che, sur-tout lorsqu'il  
ne du dessein, de l'artifice,  
prit & de la finesse dans ce  
lui parle.

La Charlatanerie pour faire  
combien ce raisonnement est  
rapporte en preuve l'exemple  
vant : Un Orateur à qui elle a  
procuré par son art la réputation  
de connoître les choses les plus  
crites, s'avisa un jour de creuser  
avec grand soin un petit caillou  
une cave, & de dire ensuite  
son mystereux à un grand nombre  
de gens, *il y a dans cette cave, un*  
*pôt caché*, on y alla aussi-tôt en fouille  
on chercha, & on cherche encore  
& selon les apparences on ne s'en  
fera pas si-tot; quoiqu'on ait  
remué & déterré plus de cent  
le mystereux dépôt. Voilà une  
ge de ce qui se passe à l'égard  
Orateurs dans l'empire littéraire  
la Charlatannerie, & de peur que  
choses ne viennent à changer  
Charlatanerie a tenu un grand



Septembre 1727. 1703

d'état où elle les a fixées par des  
inviolables. Voici ce qu'elle  
apprend elle-même là-dessus ,  
et résolu dans ce Conseil 1°. qu'on  
suivroit l'ordre naturel , & qu'on  
mettroit à la place un ordre pure-  
ment artificiel. 2°. Que tout ce qui  
est simple & clair, seroit réputé  
sage & vulgaire. 3°. Que le chimerique  
l'obscur prendroit l'épithete, de  
singulier, de rare, de curieux, d'ex-  
cellent, de noble & d'élevé. 4°. Que  
toutes les pensées seroient faites sous peine d'être  
privé d'esprit , d'avoir aucune  
communication de pensées avec per-  
sonne , que par l'entremise des in-  
terpretes de la Charlatanerie, lesquels  
seroient créés à titre d'office par son  
Conseil. 5°. Que ces interpretes vien-  
droient tous les jours à son lever  
pour prendre l'ordre ; 6°. Que tou-  
tes les connoissances & lumieres se-  
roient renfermées dans un vaste sous-  
terrain construit au-dessous de son  
palais , dont les interpretes porte-  
roient une clef dorée pour marque de

1704 *Journal des Sçavans*,  
distinction seulement, & sans avoir  
besoin de s'en servir.

Ces reglemens faits, la Charlat-  
nerie envoya d'abord ses Archers de  
guet pour se saisir de tous ceux qui  
avoient l'indiscrétion d'acheter fran-  
chement, naturellement & sans ar-  
tifice, des connoissances & des re-  
mieres sans vouloir les déposer au-  
paravant dans le magasin de son Pa-  
lais comme dans le lieu public de  
veritez; elle fit enfermer une partie  
de ces Fraudeurs dans sa basse-cour,  
en les repartissant parmi ses ânes, ses  
bœufs, ses chevaux & ses cochons, elle  
les fit même nourrir avec eux, pour  
que ceux-ci apprissent ce que ceux-  
là sçavoient. Si par hazard quel-  
qu'un s'échapoit, elle avoit une bon-  
ne meute de coureurs qui les pour-  
suivoit, & les réduisoit aux abois.

Après ce sage établissement, elle  
distribua les charges, regla les rangs  
& accorda des distinctions & des  
prérogatives à ceux qu'elle avoit  
choisis pour le débit de toutes sortes  
de connoissances.

Septembre 1727. 1705

Les plus mystérieux, ceux qu'elle  
crut assez judicieux pour pouvoir  
passer pendant des journées entières  
sans courir aucun risque d'être  
saisi, furent placez au tour de  
son trône dans le premier rang,  
elle leur donna en apanage, toutes  
les qualitez occultes, passées, presen-  
tes & à venir, tous les atomes &  
les arrangements des plus peti-  
tes parties de chaque corps, avec le  
droit de créer de nouveaux élémens,  
le privilege de tout juger sans  
appel. Le second rang fut accordé à  
des interpretes avec le titre de grands  
trésoriers & dépositaires de toutes  
ces connoissances. Elle donna  
pour gage à chacun d'eux trois  
mille équivoques, & autant de ter-  
mes généraux, pour s'en servir  
auprès de ceux qui leur demande-  
rent des éclaircissémens sur quel-  
que chose que ce fût; elle leur oc-  
cupa de plus le droit d'exiger pour  
chaque réponse une retribution pro-  
portionnée à l'importance du sujet,

1786 *Journal des Sçavans*  
soit en argent, soit en appoin-  
mens.

Le troisiéme rang fut à  
ceux qu'elle jugea dignes de  
cester après leur mort, ses  
titres. Elle leur donna le titre  
de maîtres des antichambres de  
S. Louis, avec des appointemens  
honoraux consistant en bons  
vers, en rimes détachées, en nouvelles  
fables, en contes à rire, en  
opéras à la mode, en airs de  
comédie & de secret, en fragments  
de poésie, &c.

Cela étant ainsi réglé, elle  
donna ordre d'ouvrir les portes  
de son Palais, & de publier  
des fanfares, que ceux qui  
venant à quelque chose à demander à la  
S. M. Maîtresse des connoissances  
seroient qu'à se présenter à sa  
Chambre, à tout temps qu'ils voudroient, qu'ils  
auroient une prompte réponse, & seroient  
payés dans leur voyage par tout où  
ils iroient.

Cette déclaration attira à la



*Septembre 1727. 1707*

de la Charlatanerie un nombre in-  
nombrable de curieux qui s'y rendi-  
rent de toutes les parties du monde.  
La premiere chose qui se presenta,  
fut une Compagnie escortant une  
troupe de mulets chargez d'Hebreu,  
de Chaldaïque, de Siriaque, d'A-  
rabe, avec cette étiquette : *sçavoir si*  
*le premier homme a parlé une de ces lan-*  
*gues* ; chaque Mulet portoit sur son  
front une plaque de cuivre avec ces  
mots : *Découverte très-necessaire pour*  
*tout le genre humain.* Cette troupe  
étoit suivie d'une foule d'afnes char-  
gez de cartes géographiques, avec  
cette étiquette : *En quel endroit du*  
*monde a été le Paradis Terrestre.* Au-  
dessous de l'étiquette étoit écrit : *Dé-*  
*couverte très-interessante pour l'Arabie,*  
*la Perse, la Grece, la Suede* : puis pa-  
rurent grand nombre de bêtes à cor-  
ne portant des tables généalogiques :  
avec ce titre : *Questions de la derniere*  
*importance à résoudre pour le repos d'un*  
*grand nombre de familles.* Entre ces  
questions étoit. *Quel fut le Pere legi-*

*Septembre.*

*E 7*



1708 *Journal des Sçavans*,  
rune des quatre fils d'Almond ; si ces  
familles illustres peuvent descendre en li-  
gne directe & sans aucun mélange  
étranger, d'un Duc inconnu.

Il y avoit grand nombre d'autres  
paquets & de ballots portez par  
d'autres bêtes de somme de différentes  
espece : entre ces ballots en étoit un  
qui avoit pour titre : *si la lettre A*  
*est plus ancienne & plus noble que la*  
*lettre B ?* puis se presenterent des  
troupeaux de moutons avançant  
contre leur ordinaire, à grand pas,  
marchant sans guide, & portant cha-  
cun une Requête intitulée, *plante*  
*contre differens particuliers qui pronon-*  
*cent mal l'E bélant.* Ces moutons ve-  
noient demander le privilege exclu-  
sif d'enseigner la belle prononcia-  
tion. Ils étoient suivis d'une troupe  
de chevres marchant d'un pas de théâ-  
tre, & chargées de demander la  
permission de montrer le récitatif aux  
filles de l'Opera.

Les Ministres, les Interpretes,  
les Thrésoriers & les Orateurs de  
l'antichambre de la Déesse, vinrent

Septembre 1727 1709

Audience, & renvoyerent tout le monde content. Nous passons un grand nombre de réflexions que fait la Déesse, & sans aucune transition nous venons à ce qu'elle dit, de trois qualitez essentielles à son éloquence. C'est de faire trembler, faire pleurer, & faire rire, sans qu'il en résulte d'autre effet que le tremblement, les pleurs & les ris. » Je viens,

• dit-elle, de rencontrer trois de mes  
• élèves, dont l'un couroit à toutes  
• jambes pour voir un homme  
• travesti en Lucifer qui le fist trem-  
• bler pour un écu; l'autre pour  
• entendre une coquette masquée en  
• vestale qui le fist pleurer pour 20  
• sols, & le troisième pour rire tout  
• son saoul au même prix, à la Co-  
• médie Italienne. Quelques-uns de  
• mes Orateurs ont si bien goûté  
• l'excellence de mes maximes,  
• qu'ils se croient au comble de  
• la perfection, lorsqu'ils exci-  
• tent par leur éloquence quelque  
• petit frisson, qu'ils provoquent

- » quelque goût de l'humeur chrysalide jui
- » talline, ou qu'ils font faire au d'ic har
- » sage quelque grimace risible. & le pe

La Charlatanerie forme ses Orateurs à toute âge, & elle commence même ce travail dès leur berceau. Il lui suffit pour cela qu'ils aient une tête, des yeux, de la voix, des épaules, des bras, des mains & des pieds. En voici un exemple qu'elle rapporte ; l'autre jour un de ses Orateurs emmaillotez, essuya un orage de folles questions & de discours frivoles de la part de sa mere : le pere qui étoit présent s'en facha, craignant que ces pauvretes maternelles ne troublasent l'arrangement éloquent que la Déesse avoit déjà mis dans le cerveau de son apprentif. En ce moment elle fit traverser les épaules de l'enfant par une des puces des plus alertes, laquelle picqua vivement le tendre Orateur. Il haussa les épaules, & par ce mouvement persuada à son pere que les fadaïses de sa mere lui faisoient pitié. La mere fut tou-

Année 1727. 1711

aux larmes de la préten-  
due muette de son enfant,  
qui en fut aussi attendri  
e, ne douta plus qu'un  
cœur ne fût caché sous le  
m enfant. Déesse Charla-  
dra de l'occasion, & fit  
ont avaler aux parens une  
e spécifique appelé *ravis-*  
*enchantement*, ce qui mit  
e estime & en réputation  
e coins de son émisphère  
e. Quand il fut temps de  
e Orateur la science de  
la Déesse eut soin que  
e carrière il ajoutât un dé-  
e à son éloquence.  
e gras, la mere bé-  
e la nourrice chevretant,  
e imprimez alternative-  
e cerveau de l'Orateur,  
e mélange si doux, si  
e si tendre, que sa seule  
e lieu de raison, d'argu-  
e preuve. Moins ses pa-  
e intelligibles, plus on

pris l'art de souhaiter,  
chemin à tous les avan-  
loquence, profitant de  
lui faisoit avec profusio-  
tant à usure.

On lui presenta libe-  
de parler, & les myste-  
bet, sans pouvoir con-  
prit précoce que les lettres  
que chose, lorsqu'on a  
complissement de ses des-  
barrieres de l'imagination  
sant avec obstination  
d'écrire, de décliner, de  
l'acquiesce enfin aux dépen-



tembre 1727. 1713

, le fit combler de louan-  
gna toujours le bon mor-  
chaque plat. Procedant  
dégrez les plus élevez  
ence artificielle , c'est-à-  
composition en prose & en  
genie supérieur lui apprit  
avec profit son ignorance  
talens de son précepteur :  
employer prieres , récom-  
toute l'éloquence de la fa-  
le déterminer à se char-  
rit surcroît d'art de parler.  
rendit bien cher ensuite à  
eurs les dons qu'il tenoit  
s'empara du thrône do-  
au moyen des armes élo-  
ils lui avoient mises en-  
us. Le pere repuérilisé  
de l'éloquence de son  
andonna tout son bien ,  
à discretion. Le Précep-  
épuisé sa science , & ne  
us ou donner de la tête ,  
heureux d'être le valet  
supérieur à l'éducation du-

l'âge de maturité.

L'art de parler étant l'apanage du plus grand Orateurs que la Charlatane le soin de former, elle les pousse au suprême de dessein, elle les a teurs de mots & de plé défend sous de grande lorsqu'ils s'acquittent de commission, on les trou *gistes ridicules*. Elle dev même, de trouver à tr vant au terme d'*Erud* un digne sujet de la Ma

Septembre 1727. 1715

ts, qui pensent, qui parlent, qui  
vivent sans art, suivant toujours  
doctement le cours naturel de leur  
esprit vuide de doctrine, vrais sau-  
ages comptant la naissance de leur es-  
prit suivant la supputation naturelle,  
dans le pays étrangers dans le pays natal de  
l'esprit naissant.

Après la création des nouveaux  
mots, des nouveaux tours, des nou-  
velles phrases, elle a donné à ses Ora-  
teurs l'invention des équivoques,  
l'invention d'une commodité admi-  
rable pour se dispenser de peser &  
mesurer ce qu'on veut dire. Les  
équivoques jettent tout le fardeau  
de l'éloquence sur les auditeurs qui  
révénus de l'excellence de ceux  
qu'ils entendent, ne manquent ja-  
mais d'épuiser leur esprit pour dé-  
velopper le sens de ces équivoques,  
de développer d'une manière avan-  
tageuse pour les Orateurs qui leur  
parlent.

Nous passons une infinité d'au-  
tres réflexions pour éviter la lon-

Septembre.

F 7

Charlatanerie qui est de  
paroles, se peut dire avec  
de raison de celui-ci, où  
l'Auteur a affecté les redun  
des synonymes, les raison  
gues & creux, pour mieu  
Charlatanerie, en la fa  
d'une maniere digne d'

NOUVEAU VOYAGE AU  
Monde, par M. Le Gen  
plusieurs vus & per  
principales villes &  
rou, Chilly, Bresil &  
Tome troisieme. A Pa

*Septembre 1727. 1717*

Le premier Journal d'Avril 1725. & le second dans celui de Juillet 1727. Il nous reste à dire un mot du troisième, il contient trois lettres. Dans la première qui est la quatorzième à compter par celle qui termine le second volume, on trouve quelques observations sur les Couleuvres des rivières de la Cochinchine, sur les Lézards de l'Isle de Java, sur les Tortues de mer, & sur plusieurs autres animaux. La description de l'Isle de Java fait un article considérable. M. LeGentil & ceux de sa troupe eurent la curiosité de parcourir cette Isle, où ils trouverent plusieurs villages considérables, & un entr'autres, divisé en deux grandes rues tirées au cordeau. Les maisons étoient uniformes, bâties à une même élévation de terre & à une égale distance, soutenues chacune sur huit piliers de bois hauts de 10 à 12 pieds. Le toit plat & carré ressembloit à l'imperiale d'un Carrosse. Entre chaque maison s'élevoit un arbre qui



1718 *Journal des Sçavans* ;  
couvroit le toit de ses branches , &  
jettoit un ombrage frais , très-ne-  
cessaire dans un climat aussi brulan-  
que celui-là. Il y avoit au milieu  
de chaque rue une espèce de Hall  
ou de logis carré, ouvert de tous cô-  
tez, dont le toit étoit soutenu par  
quatre gros pilliers. Quatre arbres  
plantez aux quatre angles de ce bâ-  
timent, formoient une symétrie  
parfaite, & rendoient ce village très-  
riant.

Les Indiens épouvantez par l'arri-  
vée de ces François, avoient pris la  
fuite, & le village étoit désert; les mai-  
sons d'où ils n'avoient rien enlevé,  
étoient ouvertes. Elles consistoient  
dans une petite chambre carrée, une  
table, des nates, des hamacs & des mé-  
tiers de Tisserans. Nos voyageurs  
pour faire connoître qu'ils ne cher-  
choient qu'à trafiquer de bonne foi,  
ne dérangerent rien. Après avoir  
parcouru le village de l'un à l'autre  
bout, ils trouverent au-dehors une  
maison plus grande & plus élevée que

Septembre 1727. 1719

autres. Ils reconnurent que c'étoit une mosquée de ces peuples, qui leur avoient déjà parus à plusieurs reprises, être Mahométans. On montoit à cette mosquée par une échelle, & la curiosité leur ayant fait entreprendre d'y monter, ils laissèrent quatre de leurs gens en sentinelle pour les avertir au cas que les Indiens parussent, & ce que ces peuples auroient été insensibles à la prétendue profanation de leur mosquée, qu'à toute crainte d'outrages.

L'intérieur de cet édifice étoit un espace carré où l'on voyoit à la paroi orientale, une chaire semblable à celle des Prédicateurs, & couverte d'un tapis de toille de coton. Il y avoit aux quatre côtés une fenêtre, & auprès de chaque fenêtre une table. Nos Voyageurs trouverent sur une de ces tables plusieurs feuilles de papier écrites en Arabe, & couchées les unes avec les autres, ce qu'ils jugerent pouvoir être des versilles de l'Alcoran. Malgré la con-

qu'ils faisoient un tas  
des différentes choses  
dans cette mosquée,  
qu'ils avoient apostez  
du village, leur vin  
qu'ils avoient entendu  
sortir aussi-tôt de la mosquée  
à la rencontre de six  
noient par un chemin  
brossailles, & qui se  
gus, prirent la fuite. Mais  
sa troupe pénétrèrent  
où ils trouverent un  
ressemblant au premier  
rent d'abord que c'étoit  
Quoique l'opinion d'

urs endroits, & cultivée avec  
 de soin : ils remarquerent sur  
 beaucoup de traces d'Ours,  
 leur fit juger que les Indiens  
 vient élevé leurs maisons sur des  
 Ours, que pour en défendre l'entrée  
 tous animaux.

La description de l'Isle de Mascas-  
 occupe ici plusieurs pages. Cette  
 produit deux fois chaque année  
 ris & du bled ; mais ce bled ne  
 se conserver plus d'un an, il  
 corromploit même avant ce  
 temps-là, si on le séparcit de son  
 ; c'est pourquoi les Habitans se-  
 vent beaucoup de ris, l'embarras  
 qu'ils trouvent à moudre le bled,  
 qu'ils ne font chez eux qu'à for-  
 ce de bras, leur fait préférer le ris  
 pour leur nourriture. M. Le Gentil  
 croit aussi que l'habitude a beau-  
 coup de part à cela, ne leur étant  
 pas difficile de construire des mou-  
 lins à vent dans un pays où le bois  
 est très - commun.

Quoique le terrain de cette Isle

1722 *Journal des Sçavans*,  
soit fort propre à produire du miel  
fin, on n'y a point encore planté  
vignes ; les Habitans font une boisson  
de miel extrêmement forte, dont  
l'usage trop fréquent, est très-pé-  
nicieux. Ils en ont une autre nom-  
mée *Frangorin* qu'ils préparent avec  
le suc des cannes de sucre : celle-ci  
enyvre, mais l'excès n'en est pas  
dangereux que celui de la boisson  
faite de miel.

M. Gentil observe que l'air de  
Mascarin est fort sain, & que les peu-  
ples y parviennent à une extrême  
vieillesse. On peut, selon ce que  
nous allons rapporter, démêler au-  
sément la cause de cette salubrité :  
vers le mois de Decembre ou de  
Janvier, il se leve tous les ans dans  
cette Isle, un vent si impetueux,  
qu'il déracine les arbres, renverse  
les cabannes, & les plantes des habi-  
tations. Quand ce vent doit arriver,  
on entend pendant quatre jours, un  
grand bruit dans les montagnes, l'air  
& la mer sont dans une tranquillité



Septembre 1727. 1723

terrible, & la veille la lune paroît  
toute tout en feu. Les Habitans  
voyent alors à leur sûreté, ils  
vont leurs maisons, & les arbres  
séchés; si un vaisseau se trouve dans  
les rades de l'Isle, l'équipage profite  
des avertissemens, & prend le large,  
car qu'il vaut beaucoup mieux  
éviter la tempête en pleine mer que  
d'être dans une rade où le peril est plus  
prochain à cause de la proximité de la  
terre. Il est rare que ce Houragan  
manqué une année à venir, &  
qu'il a manqué, on a vu des  
maladies épidémiques se répandre  
sur l'Isle, & enlever un grand nom-  
bre d'Habitans. Cette Isle a cinquante  
sept lieues de circuit, & on en  
fait aisément le tour à pied en cot-  
te la mer, mais il est impossible  
de la penetrer d'un côté à l'autre par  
le milieu. Personne n'a encore osé  
entreprendre, si ce n'est quelques  
esclaves fugitifs, dont on n'a plus  
osé parler. La partie du Sud est  
couverte par les feux d'un Volcan qui

1724 *Journal des Sçavans*,  
répand dans les vallées, des torrens de foupbre & de bithume. M. Le Gentil croit que ce Volcan a fait peu-à-peu le tour de l'Isle, parce qu'on a trouvé en creusant à trois pieds de terre le Roc brulé & calciné.

Les neiges qui couvrent les hautes montagnes de cette Isle, forment des rivières qui portent la fertilité dans toute la plaine. Ces rivières s'enflent considérablement en été, mais elles ne causent aucun ravage, parce que leurs bords sont escarpés, & que leur lit est très-profond. L'Historien remarque que la nature donne ce secours aux Habitans, qui sans cela periroient de soif, parce qu'ils n'ont point de fontaines, & que cause de la sécheresse de la terre, ils ne peuvent creuser de puits. Pendant les mois de Juin, Juillet & Aoust, les pâturages sont si rares qu'on est obligé de chasser les troupeaux dans les montagnes où ils se nourrissent de feuilles d'arbres. Ch

Septembre 1727. 1725

Le chef de famille imprime alors  
une marque à tous ses bestiaux, &  
ces peuples sont de si bonne foi,  
qu'ils ne se dérobent jamais les uns  
à d'autres leurs troupeaux.

L'Historien vient de remarquer  
que sans la fonte des neiges qui cou-  
vrent les montagnes, & qui forment  
les rivières en se fondant, on mour-  
rait de soif dans cette île; cependant  
il dit ensuite que les pluies sont con-  
tinuelles dans ce pays-là.

Les Habitans de Mascarin sont  
Catholiques Romains, ils vivoient  
autrefois dans une ignorance liber-  
tine, à ce que dit M. Le Gentil; mais  
depuis que la Compagnie des Indes  
l'a envoyé des Prêtres de S. La-  
zare, ces peuples se sont corrigez de  
l'ivrognerie, & de plusieurs autres  
vices. Il n'y a que les femmes, se-  
lon notre Historien, à qui les exhor-  
tations de ces Missionnaires ayent  
été inutiles; ils n'ont jamais pu, dit  
M. Le Gentil, leur ôter le penchant  
qu'elles ont à la galanterie.

L'Isle abondoit autrefois en tortues de terre, mais les vaisseaux tant détruit, qu'il faut aujourd'hui aller les chercher fort loin à l'Occident de l'Isle. Les Habitans ont la permission d'en tuer que pendant le Carême. On attribue plusieurs propriétés à la Tortue de terre, & autres celles de purifier la malade du sang, & de guérir certaines maladies secrètes dont les Chirurgiens attribuez la cure.

Vers l'Est de cette Isle, on trouve des Chauves-Souris aussi bien que des poules, & qui sont bonnes à manger. Notre Historien dit qu'il eut d'abord de la répugnance pour un tel aliment, mais ayant usé sans le sçavoir, il apprit que cet animal n'avoit de mal que le nom & la figure.

L'Isle de Mascarin ne contient aucuns serpens ni autres animaux venimeux. M. Le Gentil en attribue la cause au Volcan dont nous avons parlé, lequel ayant calciné le

Septembre 1727. 1727

aux pieds de terre, a ôté toute  
cette souterraine à ces animaux.  
Il des gens croient que l'arrai-  
gée est un animal venimeux, M.  
Gentil qui est dans ce sentiment,  
orde comme un privilege particu-  
la l'Isle de Mascarin de n'en avoir  
une de cette sorte. *L'araignée*, dit-  
*ant* : *al venimeux dans tout le reste*  
*de terre, n'a aucun venin dans celle-*  
Quoiqu'il en soit, il dit en avoir  
de grosses comme des œufs de  
poulin; elles font leur toile, en at-  
tant leurs files d'un arbre à un  
autre, & ces files sont si épais, que  
quand on veut traverser les bois, on  
est obligé de s'y frayer le chemin  
avec de longues perches. Cette arai-  
gée est très-laborieuse, & quand  
elle a détruit son ouvrage, elle le ré-  
pare en moins d'un demi-jour. Si  
on avoit dans le pays le secret de met-  
tre cette toile en œuvre, comme on l'a  
à France, elle pourroit suffire à l'en-  
tretien de tous les Habitans, n'y ayant  
rien d'un arbre où l'on ne trouve au



1728 *Journal des Sçavans*  
moins deux ou trois de ces  
araignées.

M. Le Gentil ne se contente  
jours du personnage d'Hu  
il prend quelquefois celui d'  
cin, & décide des qualitez  
res des simples, disant par  
que le Tamarind produit un  
noyau, dont la qualité est  
seche au second degré. Nous  
aux Medecins à juger de  
cision.

M. Le Gentil, sur la fin de  
avertit que l'Isle de Ma  
grand besoin de secours, &  
la Compagnie des Indes co  
negliger cette colonie, il est  
dre qu'elle ne se perde, &  
Habitans n'abandonnent le

La seconde lettre du v  
c'est-à-dire, la quinzième  
commence par la description  
salvador, Ville considerable  
fil. Cette Ville est divisée e  
& basse; la basse est au pie  
montagne peu haute, mais  
carpée, & n'a rien de particu

Septembre 1727. 1729

unulte & la confusion qui en  
lent le séjour peu agréable. La  
te est située sur le sommet de la  
tagne, les maisons en sont assez  
ides & commodes, mais l'inéga-  
du terrain leur ôte une partie de  
ornement. Il y a plusieurs Mo-  
eres, comme de Carmes, de Cor-  
ers, de Capucins, de Recollets,  
leurs Eglises sont très-propres,  
s on admire sur-tout, remarque  
Le Gentil, le *Monastere*, il a voulu  
, la *maison* des Jesuites, dont le  
bry de la Sacristie est d'écaille  
uë, mise en œuvre d'une ma-  
e fort délicate. La Cathedrale  
un édifice qui de loin a quelque  
arence, mais qui n'est rien en effet,  
oins, comme le remarque fort à  
pos M. Le Gentil, qu'on ne soit  
it de ceux qui croient qu'une  
lise, où l'on voit beaucoup de  
ure, est une belle Eglise.

Il y a à Sanfalsvador plusieurs  
oislès, & deux Convens de Re-  
cuses, dont l'un est destiné à la

tirer dans leurs maisons  
élever comme leurs propres  
Cette charité est bien  
ainsi que l'observe  
elle est sujette à bien  
niens.

Le Gouverneur de  
étend sa Jurisdiction sur  
fil ; le Viceroy est le  
seil, & peut décider  
de toutes les affaires.  
Conseils, l'un où se rap  
les procez criminels,  
juge des affaires du com  
Historien qui a examin

Septembre 1727. 1731

France pendant un an chez les Procureurs les plus achalandez. Voilà de quoi consoler ceux qui se plaignent en France des longueurs qu'ils effuyent dans leurs Procès.

On tire beaucoup d'or des mines du Bresil, & le Quint du Roy de Portugal, produit tous les ans plusieurs millions ; le Royaume néanmoins profite peu de tant de richesses : les Anglois, les Hollandois enlèvent tout l'or du Bresil, en fournissant au Portugal les Manufactures dont ce Royaume a besoin. Pour les François ils n'en enlèvent qu'une legere partie, à cause que la cherté de leurs manufactures rebute les acheteurs.

Le Roy de Portugal assëmbla en 1704. son Conseil, pour sçavoir s'il ne seroit pas plus à-propos de garder dans le Royaume, l'or du Bresil, que de le faire circuler chez les voisins par le commerce ; la question fut traitée au long. M. LeGentil rapporte en abrégé ce qui fut dit là-

Septembre.

G 7

« les Portugais, la pe

« vailler aux mines est n

« tage, & les étrangers n

« le fruit de nos travaux. Q

« nous besoin des étoffes d

« des draps d'Angleterre,

« ce est la ruine des Etats

« sons dans ce Royaume

« manufactures qui fussent

« soins, ne multiplions p

« necessitez, & alors tou

« gatelles deviendront su

« nous resterons maîtres

« or, & en conservant n

« ses, nous augmenter

« puissance.



*Septembre 1727. 1733*

toutes choses. La France, l'Angleterre, & les pays du Nord sont des pays pauvres : la terre n'y produit que du fer, du plomb, & d'autres métaux aussi grossiers, l'industrie de ces peuples a suppléé à cette pauvreté, & ils sont devenus laborieux par nécessité. Les Roys d'Espagne & de Portugal sont maîtres d'un nouveau monde, où la terre forme dans son sein l'or & l'argent. Cette abondance a rendu les peuples indociles, ils ont cru qu'avec deux métaux si précieux, ils trouveroient toujours l'agréable & l'utile. L'Or a enfanté chez eux la passion du luxe, mais les peuples ont négligé les choses qui le pouvoient entretenir. Ce penchant à l'indolence leur a moins été donné par la nature, qu'inspiré par la providence. Ils ont été obligés de recourir à leurs voisins, gens pauvres à la vérité, mais laborieux, & qui depuis long-

gers vous ont imposé, ni  
moi, ne secoüez point  
car si vous entreprenez  
de vous passer des Français  
Anglois, &c. Soudain  
qu'ils ne consentiront  
me à se passer de vous,  
viendront à main armée  
racher cet or qu'ils  
comme un dépôt qu'  
dence a remis entre vos  
Dieu a donné aux hommes  
talens divers : vous créez  
re, pour en tirer l'or &c.  
nous nous appliquons à  
travaux : Vous avez de l'or  
avons des manufactures

Septembre 1727. 1735

espece d'équilibre par tout l'univers. Votre or est destiné à l'achat de nos marchandises, & nos Marchands ne travailleroient plus, si vous vous mêliez de travailler. Restez donc dans votre indolence, puisqu'elle est le lien de la société entre les peuples de l'Europe.

L'avis de Milord Galoway a été suivi selon toutes les apparences, & que jusqu'à présent le Portugal n'a point changé la forme ancienne de son gouvernement.

Dans cet article, M. Le Gentil vient aux vœux des Habitans de San Salvador; & épargne dans ce qu'il endit, ni les hommes ni les femmes, ni les Religieux ni les Prêtres séculiers; & après avoir représenté ceux-ci avec les coutumes les plus affreuses, il dit qu'il aime mieux cacher leurs vices, que de scandaliser l'Eglise. Nous passons ce qu'il raconte des Religieuses de San Salvador; peu de Lecteurs ajouteront à de tels récits, nous ne confondons pas avec ces fictions ce qu'il

peuple porte l'abus des  
tions publiques, lorsqu'il  
donné à lui-même. Ce  
de plus singulier à nos  
cette occasion, ce fut  
théâtre en trois actes  
représenter les vertus  
intitulée : *la monja al*  
ne du premier acte est  
celle du second au  
rou, celle du troisième  
ne, & la durée de la p  
rente-deux ans.

Dans la troisième  
la dernière du volume  
geur raconte ce qui la  
Baye de tous les Saints.

Septembre 1727. 1737

Ed par ces paroles de Salomon.  
*Sage passera chez les Nations étran-  
gères, & il éprouvera le bien & le mal.*  
Il est vray qu'il y a de grandes  
épreuves à essuyer quand on court  
le monde; mais souvenez-vous, dit  
le Gentil, que le *Memusse juva-*  
a des charmes inconcevables pour  
tous les voyageurs.

**ADD. GAS PARIS PATRIS ET**  
Joannis ac Sebast. filiorum a Her-  
mosilla, notæ, additiones & resolu-  
tiones, ad glossas legum Partitarum  
D. Gregorii Lopetii; C'est-à-dire,  
*notes, additions & résolutions de Gas-  
pard, Jean & Sebastien de Hermosilla*  
*sur les gloses des Loix partites par*  
*Gregoire Lopes. A Geneve, chez*  
*Marc-Michel Bousquet & ses as-*  
*sociés, 1726. in-fol.*

**L**E fond des loix d'Espagne est  
tiré du Droit Romain, mais  
l'ordre dans lequel les différentes dé-  
finitions du droit y est rangé, est beau-



pages. Les gloses de Gregoire Lopes  
à plusieurs Jurisconsultes  
d'y faire des notes, des additions  
commentaires, comme on  
les autres pays sur le texte  
le licentié Gaspard de He  
du nombre de ceux qui t  
sur ces gloses ; Jean & S  
Hermosilla ses fils, qui pu  
1630. une partie de l'ou  
leur pere, nous appren  
avoit passé trente années  
fonction d'Avocat, & es  
ordinaire ; se voyant o  
remplir ces fonctions de

Septembre 1727. 1739

Toutes ce qui lui paroîtroit de plus utile pour l'interpretation des Loix qui sont suivies en Espagne, & de rédiger ces collections sous les différens morceaux des gloses de Gregoire Lopes, auxquelles elles pouvoient avoir rapport.

Le volume dont les Libraires de Geneve ont donné une troisiéme édition, contient les notes & les additions d'Hermosilla, avec les gloses sur la cinquiéme partie de la compilation des Loix d'Espagne, qui concernent les Contrats de prest, de loüage, de donations, & de ventes; l'Auteur y explique un grand nombre de Loix du Droit Romain tel qu'il a été rédigé par les ordres de Justinien, de textes des décrétales, de décisions du Concile de Trente, & des nouvelles collections des Loix d'Espagne (*Tauri & novae recopilat.*) qui ont rapport aux Contrats qui font le sujet principal de son ouvrage; on trouve dans ce recueil, comme dans plusieurs autres

Septembre.

H. 7

1740 *Journal des Sçavans*,  
de cette espece beaucoup plus de ci-  
tations, que de raisonnemens.

SUITE DU SYSTEME D'UN  
Medecin Anglois sur la guerison des  
Maladies, par lequel sont inauquer  
les especes de vegetaux & de mi-  
neraux, qui sont des poisons infail-  
lib'es pour tuer les differentes especes  
de petits animaux qui causent nos  
maladies, recueilli par M. A. C.  
D. A Paris, chez A. X. R. Mes-  
nier, rue S. Severin, au Soleil  
d'Or, ou en sa Boutique, au Pa-  
lais, Grand-Salle. 1727. broch.  
in-8°. pp. 27.

Nous avons parlé d'une partie  
de ce systême dans le Journal  
du mois de Février dernier, en voici  
la suite ; le Medecin Anglois dont  
il est question, assure .1°. que toute  
la nature est animée, & il dit que si  
l'on ne le suppose pas, il est impos-  
sible de pénétrer à fond les veritez  
Physiques, & les admirables effets

Septembre 1727. 1741

de la nature. 2°. Que chaque plante & chaque mineral est la nourriture particuliere de quelque espece de petits insectes. 3°. Que ces plantes & ces mineraux contiennent & en dedans, & en dehors, un nombre considerable de ces petits animaux, avec encore un plus grand nombre de leurs œufs. 4°. Que chaque espece de ces petits insectes est le fieu particulier de quelque autre espece d'insecte; à-peu-près comme les Loups le sont des Moutons, les Renards des Poules, les Chats des Souris, les Furests des Lapins, les Epreviers des Perdrix, les Brochets des Carpes, & les Ironnelles des Moucheron.

Il dit que pour démêler ce mystere, il lui a fallu employer près de quarante ans de travail. Il avoit plus de mille bouteilles dans lesquelles étoient plus de mille sortes de plantes & de mineraux, & par consequent, comme il assure s'en être convaincu par ses yeux, plus de mille

1742 *Journal des Sçavans*,  
especes de petits animaux, il exami-  
noit tous les jours ces petits insectes,  
& mettoit avec soin par écrit les  
changemens qu'il y voyoit arriver.  
Cet examen lui découvrit, à ce  
qu'il dit, la differente durée de leur  
vie, leurs differentes manieres de s'ac-  
coupler, dans quel quartier de la  
Lune chaque espece a coûtume d'é-  
clore, & à quel âge chacune a ac-  
quis assez de force pour aller com-  
me des furets chercher & combattre  
leurs ennemis. Il n'en demeura pas  
là, il voulut les essayer sur le sang  
& sur les urines de ses malades, jus-  
qu'à ce qu'il en trouvât quelque es-  
pece qui détruisist, en quelque façon  
que ce pût être, quelque espece des ani-  
maux qui s'engendrent dans le corps  
humain, & qu'il prétend être la cause  
de toutes les maladies. Après avoir  
passé plusieurs années à ce travail sous  
la conduite d'un vieux Medecin d'Es-  
pahan qui l'avoit pris en amitié, il  
trouva effectivement, à ce qu'il ra-  
conte, que les differentes especes de ces



Septembre 1727. 1743

insectes détruisoient plusieurs especes de ceux qui se produisent dans le corps humain ; cette découverte l'ayant engagé à continuer ses experiences, il parvint, si on l'en croit, à connoître par ce moyen, les veritables remèdes contre toutes les maladies, & s'en servit si à propos, qu'ils étoient presque toujours suivis du succès, ce qui lui acquit une telle reputation, qu'il gagna à ce métier là plus d'un million.

Voilà l'histoire telle que le Medecin Anglois la conte lui-même ; chacun en croira ce qu'il lui plaira. Mais comment s'y prendre pour voir ces petits animaux dévorer ceux du corps humain ? il n'y a qu'à avoir de bons microscopes ; & ces microscopes , on les verra quand on voudra, chez l'Editeur de l'écrit dont nous rendons compte : il promet de les montrer à tous ceux qui le voudront , & de leur faire apercevoir ainsi diverses especes de petits animaux imperceptibles qui se

1744 *Journal des Sçavans*,  
jetteront sur ceux du corps humain ,  
comme des Chats sur des Souris, & ne  
lacheront point prise qu'ils ne les  
ayent mis à mort. On met tremper  
dans de l'eau certaines plantes & cer-  
tains minéraux, & on fait boire de  
cette eau aux malades selon les vers  
que chaque plante ou chaque mi-  
neral a fourni à l'eau, & selon ceux  
que l'on veut attaquer dans le corps.

En supposant véritable ce que  
l'Anglois raconte ici, il reste à sça-  
voir où ces plantes & ces mine-  
raux qui fournissent des vers si bien  
faisans pour la santé de l'homme, se  
peuvent trouver, l'Editeur en a fait  
une liste, mais il déclare qu'il déguise  
leurs véritables noms: c'est cependant  
à cette liste qu'il renvoye ceux qui  
douteront de ce qu'avance le Mé-  
decin Anglois. L'approbation que  
le Censeur Royal a donnée à ce li-  
vre met tout d'un coup les Lec-  
teurs au fait de ce qu'il contient, &  
de ce qu'on en peut penser.

Septembre 1727.

1745

**M**EMOIRE POUR LES DAMES  
Ab'esses & Religieuses de l'Abbaye  
Royale du Val-de-Grace, & les Re-  
gieux, Prieurs & Convent de l'Ab-  
baye Royale de Saint Cornille de  
Compiègne, Ordre de Saint Benoist,  
Congrégation de S. Maur.

**C**ONTRE Monsieur l'Evêque de Soissons,  
pour servir de réponse au second mé-  
moire de M. de Soissons, employé pour  
replique au Mémoire desdits Prieur &  
Religieux Benedictins. A Paris, chés  
la Veuve Garnier, rue Galande.  
1727. in-fol. pp. 72.

**C**ette réponse est divisée en trois  
parties, de même que le second  
Memoire de M. l'Evêque de Soif-  
sons, dont nous avons rendu compte  
dès qu'il a paru. Les PP. Benedictins  
se flattent d'avoir justifié dans leur  
premiere partie le fait de l'exemption  
de Compiègne, & d'avoir confirmé

Septembre 1727. 1747

• Pape énoncé dans la Chartre de  
• ce Prince , ce privilege si re-  
• commandé au Prince son fils , &  
• & aux Etats generaux du Royau-  
• me assemblez à Kiersi , devoit con-  
• tenir une grace extraordinaire ;  
• les Chartres de nos Roix qui sui-  
• vent presqu'immediatement , nous  
• développent cette verité , & la  
• bulle de Calixte II. en rapporte  
• une preuve décisive. Les titres ,  
• les monumens de tous les siècles , la  
• possession constante déterminent le  
• sens du terme équivoque , dont se sert  
• Charles le Chauve , en parlant de la  
• Bulle de Jean VIII en faveur du Cha-  
• pitre de Compiègne , & ils font con-  
• noître que par le mot de *privilege* , on  
• ne peut entendre dans cette Char-  
• tre qu'une exemption entiere de la  
• Jurisdiction Episcopale.

• Mais M l'Évêque de Soissons ne  
• peut croire que dans la Chartre de  
• Charles le Chauve , le mot *privile-*  
• *ge* signifie une exemption de la Ju-  
• risdiction Episcopale , parce qu'il est

massin, de M. Talon,  
dinal d'Estrées. Mais les  
Benedictins soutiennent que  
exemples authentiques de  
de la Juridiction Episcopale  
dées aux Monasteres au  
vieme siècle. Ils citent un  
Louis le Débonnaire de 817  
il est dit que le Monaster  
tin est libre depuis long  
domination de l'Evêque  
en vertu des privileges  
Dès l'année 756. il y a  
que particulier pour l'Abbaye  
Martin de Tours, &  
conservé cette prérogative  
Pontificat d'Urbain II.  
na dans un Concile d'



Septembre 1727. 1751

ne de l'Italie sacrée un jugè-  
rendu en 968, par Radoalde,  
arche d'Aquilée, qui porte que  
les moines de Veronne continuè-  
rent de jouir de l'exemption de la  
jurisdiction Episcopale dont ils  
jouissent depuis 200 ans, posses-  
sion qui remontoit à plus de cent  
ans avant la fondation de l'E-  
glise de Compiègne. Les PP. Be-  
nédictins s'attachent encore beau-  
coup à faire valoir les privileges de  
l'abbaye de Vaizelay, & à répondre à  
ce qui a été proposé de la part de M.  
l'Evêque de Soissons, pour montrer  
que ces privileges emportoient avec  
eux l'exemption de la Jurisdiction  
Episcopale. Les Benedictins venant  
à un exemple qui a beaucoup  
de rapport avec l'exemption  
ils s'agit, remarquent que suivant  
l'histoire de Charles le Chauve,  
l'abbaye de Compiègne fut fondée  
avec les privileges dont jouissoient  
les abbayes de Prum & de Fulde,  
ce par une Bulle de Jean VIII.

1748  
p 3

Journal des Sçavans  
Le Fulde étoit ex-  
on de tout Evê-  
médiatement au  
osé à la formule  
qui ne regarde  
conviction des biens &  
quillité des Eglises, deux  
mules de Bourgogne, qui con-  
des privileges beaucoup  
us que celle de Marculph  
mules de Bourgogne sont de  
me siècle. Enfin Pierre K  
ble écrivant à Saint Bernar-  
tient que long-temps avant  
dation de Clugny, & par-  
quent long-temps avant le  
siècle, il y avoit des Monas-  
les Papes avoient exempté  
ridiction Episcopale.

Les Benedictins ayant  
à quelques autres objections  
l'Evêque de Soissons leur  
tes, sur la maniere dont  
que s'est établie l'exemption  
glise de Saint Cornille,  
eux-mêmes leur adversaire

Septembre 1727. 1751

gens dont il prétend que les Religieux se sont servis pour usurper Jurisdiction. M. l'Evêque de Soissons soutient que les Religieux de Corneille ont commencé ce grand ouvrage en 1259, & qu'il a été consommé en 1154. Les Benedictins disent au contraire que l'Eglise de Saint Corneille étoit en possession de l'exemption avant l'année 1159. Pour prouver ce point de fait, ils citent la Chartre de Philippe I de l'an 1085, une Bulle de Calixte II de l'an 1118, & une Bulle du Pape Alexandre III écrite à Henry Archevêque de Rheims, où il est dit que l'Eglise de Compiègne n'a point d'autre Evêque que le Pape.

Après cette réponse generale, les Benedictins examinent en détail ce que dit M. l'Evêque de Soissons sur chacun des degrés par lesquels le Relat croit que les Moines sont parvenus à établir leur exemption. Nous ne les suivrons pas dans ce détail, il nous suffit de remarquer ici que M. l'Evêque de Soissons dit qu'ils

IV leur confirme *curat*  
Benedictins donnent  
un sens bien différent  
leur donne M. l'Eve  
sons. Selon eux, que  
Saint Corneille étoit  
des Chanoines, un d  
le titre de Doyen, &  
Jurisdiction sur le Cl  
piegne ; de sorte que  
Adrien IV conserve  
le pouvoir du Doyen  
me chose que s'il leur  
Jurisdiction que le D  
sur le Clergé subordon  
pitre, & que c'est la  
quelle, le Pape Adrien

Septembre 1727. 1753

rent aux moyens de droit, proposés contr'eux de la part de M. l'Evêque de Soissons. Le premier est le défaut de titre primordial. Les PP. Benedictins conviennent qu'ils n'en ont point. Mais ils soutiennent que comme il peut arriver facilement que le titre primordial se perde, il suffit pour établir l'exemption de la Jurisdiction Episcopale, d'indiquer le titre constitutif, de soutenir cette indication par des actes respectables qui la fortifient, & de joindre à une possession immémoriale de l'exemption, des Bulles, des Chartres de nos Rois, des Transactions solennelles qui la confirment. Ce n'est que dans le cas où la possession n'est point soutenue de ces especes de titres, qu'elle ne suffit point pour établir dans un Diocèse une Jurisdiction indépendante de celle de l'Evêque.

Les titres de l'exemption de Compiègne, ajoutent les Benedictins, ne sont pas du nombre de ceux où l'on



le titre primordial. Mais  
titre qui confirme les pré-  
donné en connoissance de  
qu'on y explique les dro-  
dés par le titre constitutif  
confirmatif est si puissant  
pense de rapporter le tu-  
mé, une confirmation mo-  
rale supplée, suivant les  
dictins, au titre primor-  
elle est soutenue d'une p-  
plusieurs siècles.

Pour répondre au se-  
de M. l'Evêque de Soissons  
Benedictins rappellent les  
les dispositions des Bull-  
cernent les privileges de  
de S. Corneille; & ils en

Septembre 1727. 1763

des Hypothèses qui ont été inven-  
pour expliquer les Secretions.  
rejette l'opinion de ceux qui pré-  
sentent que c'est par le moyen des  
mens que se font ces séparations;  
différente configuration des pores  
et les uns laissent passer une hu-  
eur & les autres une autre, ne luy  
est pas davantage. Il combat ces  
sentimens, & après avoir consi-  
ré avec attention la structure du  
tant interne qu'externe, ses vais-  
seaux, ses nerfs, son parenchyme, il ex-  
pose au long ce qu'il pense sur la  
manière dont se fait dans les vegetaux  
dans les animaux la Secretion des  
humeurs qui les composent, après  
quoi il recherche ce que c'est que la  
bile, comment elle se produit dans  
l'animal, si c'est dans le foye qu'elle  
prend naissance, ou si elle ne fait que  
se séparer après avoir été aupara-  
vant travaillée dans la masse du sang;  
elle est d'une substance plus fine  
ou plus épaisse que le sang, & quel  
est son usage. Tous ces points ex-

Septembre.

K 7

n'est destinée qu'à la rej  
cette humeur. M<sup>r</sup> Bianchi  
dans cet article qu'un des  
usages du foye est d'aider  
tion des alimens. 1°. En  
l'estomac, & empêchant  
yen que les particules du  
salivaire, exaltées par la  
digestion ne transpirent  
échauffant ce viscere sur  
appliqué. D'où l'on peut  
que plus le foye est grand  
gestion doit être prompte  
ce qui justifie la pensée de  
qui a coutume de dire de  
trouvent beaucoup, qu'il

Septembre 1727. 1765

te que sans ce secours, les vaisseaux dans lesquels il circule seroient souvent exposez à se rompre ou à se dilater outre mesure ; il donne le même usage à la rate, & confirme tout cela par des experiences constantes & reconnues.

La seconde Partie est sur les maladies du foye ; & comme de ces maladies les unes regardent la propre substance du foye, les autres les fluides qui y sont contenus, & les autres des substances étrangères au foye, M<sup>r</sup> Bianchi, parle d'abord des maladies qui en concernent la propre substance, soit dans son entier, & qu'on appelle pour ce sujet à *toto solido*, soit dans quelques-unes de ses parties, comme sont les vaisseaux, les nerfs. Puis il vient aux maladies des fluides contenus dans le foye, tels que sont le sang, la lymphe, la bile, & enfin à celles qui consistent en des corps étrangers, tels que des pierres, des vers, des vents, des polypes. Cette seconde partie finit

1766. *Journal des Sçavans*,  
par un chapitre des plus importants,  
dans lequel l'Auteur examine les di-  
verses alterations dont la bile est sus-  
ceptible ; & où il fait voir les diffé-  
rentes maladies qui en résultent.

La troisième Partie roule sur la  
cure des maladies du foye , & de  
toutes les maladies qui viennent de  
bile : elle commence par une sçavan-  
te dissertation de Jean Thomas L.  
*Guideti* sur les affections bilieuses, &  
principalement sur une pleurésie bi-  
lieuse , puis viennent d'excellentes  
Maximes concernant la pratique de  
Medecine, dont la premiere est, que  
jamais Médecin à Système ne fut bon  
Praticien ; à ces Régles ou Maximes,  
succede un Traité des différentes es-  
peces de pleursies, & particuliere-  
ment de celles dont la bile est la cau-  
se , après quoi l'Auteur parle des  
fièvres tierces printanieres, des tier-  
ces bilieuses, de la bile degenerée en  
bile fiévreuse, de l'occasion de don-  
ner l'Emetique dans les affections  
bilieuses, des fomentations conve-



Septembre 1727. 1767

nables en ces sortes de cas, des boiffons delayantes dans les mêmes affections bilieuses, des lavemens, des cordiaux, des ventouses, des frictions, des sudorifiques, des diuretiques & des vesicatoires; puis vient un Traité des maladies particulieres produites tant dans le foye que hors du foye par le vice de la bile, comme sont la jaunisse, les obstructions du foye, les inflammations de ce viscere, les abcès, les ulceres, les érepsicles, & autres accidens dont le détail seroit long.

Tout cela est suivi de remarques curieuses & importantes sur les constitutions des années 1711. 1712. 1713. jusqu'à 1724. inclusivement. Diverses lettres ou dissertations, par rapport aux sujets traitez dans ce Livre, avec de longues & exactes explications des tables, terminent l'ouvrage.

Nous ne scaurions donner l'extrait de tant de matieres differentes; M<sup>r</sup> Bianchi traite les choses à fond,

1768 *Journal des Sçavans*,  
mais en même temps d'une manière  
si précise , qu'on ne pourroit sans  
leur faire tort les abréger.

**NOUVELLES DE'COUVERTES EN**  
*Médecine, où l'on fait voir que les re-*  
*medes extraits des métaux & des mi-*  
*neraux, sont préférables à ceux qu'on*  
*tire des vegetaux & des animaux.*  
*Par M. De \* \* \** A Paris rue de  
la Harpe, de l'Imprimerie de la  
veuve d'Houry, au Saint Es-  
prit 1727. Brochure in 12. pp-  
100.

DAns le Journal de May, 1724  
nous avons parlé de la première  
édition de ce petit écrit. L'Auteur  
a ajouté dans celle-cy quatre disser-  
tations qu'il avoit promises. La pre-  
mière, a pour titre : *Introduction à la*  
*parfaite connoissance de la vérité par les*  
*voyes naturelles* ; la seconde, *Medico-*  
*physique contenant la véritable Théorie*  
*& la véritable Pratique de la Médecine*  
la troisième, *Dissertation sur la Pleur-*

Septembre 1727. 1769

*reste : la quatrième , Dissertation sur  
trois effets que produisent dans l'homme ,  
le vin & les liqueurs enyvantes. En-  
forte qu'icy on trouve six disserta-  
tions , en comptant les deux qui ont  
déjà paru dans la premiere édition ,  
l'une sur l'excellence des remedes  
tirez des mineraux ; & l'autre sur les  
eaux minerales.*

Quant à la Dissertation qui a pour  
titre : *Introduction à la connoissance de  
la verité*, l'Auteur s'y propose prin-  
cipalement d'enseigner les moyens  
de parvenir à la Médecine univer-  
selle , moyens que les Philosophes  
ont cachés sous diverses emblèmes ,  
mais qu'il croit avoir tirez de leur  
obscurité. Comme il faut employer  
la chaleur pour les operations que  
demandent cette Médecine Philoso-  
phique , il s'applique à faire voir la  
difference qu'il trouve entre les four-  
neaux des Chymistes vulgaires , &  
le fourneau du véritable Médecin.  
Nous ne déciderons point s'il ren-  
contre juste , & si les enseignemens

1770 *Journal des Sçavans*;

qu'il donne sur ce sujet sont aussi clairs qu'il se le persuade : on en jugera mieux par l'exposé suivant. Il dit que les fourneaux vulgaires servent ordinairement à contenir la matière du bois & du charbon embrasé, qu'on y voit des couleurs différentes, qui montrent *le fort ou le foible de l'inflammation*, & découvrent la nature de la matière embrasée ; que de même la matière qui fait le sujet de la Médecine, venant à être pénétrée de différens feux, pousse diverses couleurs à la circonférence, selon les divers degrez de feu que l'on donne ; que cette remarque du fourneau doit *relever d'erreur* ceux qui se mettent en peine de chercher des fourneaux & des vaisseaux artificiels de différentes longueurs & grandeurs, sans considérer que la matière artistement travaillée selon les règles de la nature, est le fourneau naturel qui contient tout ce qui est nécessaire pour l'entière perfection de l'ouvrage, sans qu'il soit be-



Septembre 1727. 1771

rien d'aucune chose étrangere qui y entre ; que ceux qui veulent s'appliquer aux operations de la véritable Médecine, doivent sçavoir qu'en la préparant on ne se brûle point les doigts parce que le feu dont on se sert pour cette préparation, n'est point le feu ordinaire des Chymistes. Notre Auteur fait icy un long détail des défauts qu'il reconnoit dans le feu qu'employent les Chymistes, & des perfections qu'il suppose dans celui dont on se sert-pour préparer la véritable Médecine ; puis il vient au caractère du véritable Mercure des Philosophes, qui est 1°. de dissoudre également l'or & l'argent, & de s'y mesler de telle maniere qu'on ne peut non plus l'en séparer, que séparer d'avec de l'eau, des gouttes d'eau qu'on y auroit jettées.

2°. De renfermer un soufre inflammable, fixe, très-blanc & très-rouge.

3°. De donner aux corps métalliques, une blancheur chrystalline.



Septembre 1727. 1773

qu'à sçavoir que Dieu au commencement, n'ayant créé qu'une matiere confuse appelée cahos, il en tira les quatre Elemens, & les sépara les uns des autres, en mettant chacun d'eux dans sa sphere. La premiere sphere est le ciel qui contient le feu au lieu le plus élevé; la seconde, le concave de ce ciel où est l'air, la troisième, ce même concave qui dans un lieu moins exhaussé renferme l'eau, & la quatrième, ce même concave encore, où dans un étage plus bas, se trouve la terre qui fait comme le centre de tout; en sorte que les trois premieres spheres environnent celle-ci chacune dans leur ordre.

Pour rendre la chose plus sensible, notre Auteur compare l'Univers à un œuf, le jaune de l'œuf, selon luy, c'est la terre, le blanc de l'œuf c'est l'eau, la petite peau qui enveloppe ce blanc, c'est l'air, & la coque de l'œuf, c'est le ciel. Comparaison qui luy paroît d'autant plus juste, que comme le feu, l'air, l'eau

On n'auroit pas  
à si peu de frais, au-  
tion de l'Univers ;  
notre Auteur, en vo-  
tere dévoilé. C'est à  
» Dieu s'y est pris  
» matiere grossiere  
» rant le subtil du g  
» l'impur, & mette  
» tie dans son vaisse

Il parle ensuite,  
que Dieu fit du jour  
de la lumiere d'avec  
ne pouvant dissimuler  
se de cette merveille

ordon. De tout cela

Septembre 1727. 1775

de son feu physique qui conduit à maturité les semences & les fruits. Les divers changemens de la nourriture en sang, en chair, en os, ar-  
tent particulièrement ici l'atten-  
on de notre Auteur. Il dit que le fourneau dans lequel se font les ope-  
rations, est muni de tous les soupie-  
ux & registres nécessaires ; que ces  
spiraux ou registres sont la bou-  
che, le nez, les oreilles ; qu'ils ser-  
vent à entretenir dans ce fourneau,  
une chaleur temperée & bien réglée ;  
que Dieu a mis dans ce fourneau,  
trois vaisseaux distincts, qui sont la  
tête, la poitrine & l'estomac. Il ex-  
plique au long ce que c'est, selon  
lui, que ces trois vaisseaux ; & il aver-  
tisse que si quelquefois il arrive que les  
opérations ne se fassent pas regulie-  
rement dans ce fourneau & dans ces  
vaisseaux, on ne doit pas s'en pren-  
dre à celui qui les a faits & bâtis,  
mais à celui qui les gouverne mal, à  
cause du mauvais regime qu'il ob-  
serve ; ce qui cause les maladies dont

vernement. Et c'est ce  
Auteur tâche de découvrir  
Lecteurs par le rapport  
se entre les planetes & les  
tes parties du corps humain  
cette pratique, dit-il, & de  
mettre au jour autant qu'il  
possible & permis, son  
lumiere qu'il a plu à Dieu  
dans cette science qui est plus  
maine.

Il fait pour cela un grand  
de remarques que nous  
rons point ; nous nous  
seulement d'observer qu'il  
de plus clair, sur ce sujet

Septembre 1727. 1777

voir, si l'on ignore le moyen de faire  
mourir le frere par sa sœur, leur ayant  
abandonner leur mere commune.

Dans la Dissertation sur la pleu-  
re, il veut montrer que la sai-  
sée n'est point le remede convena-  
ble à cette maladie, mais qu'il y faut  
employer les Alkalis des métaux &  
autres mineraux volatilisez & spi-  
ritualisez par leurs acides, & reduits  
en un sel doux & agréable au gout.  
La comparaison qu'il y fait du  
temps d'un pleuretique avec les ar-  
ches du pont Royal de Paris, bou-  
chées par des amas de glaces, est quel-  
que chose de singulier, aussi bien que  
celle du flux & du reflux de la mer  
avec le mouvement régulier du sang.

A l'égard de la derniere Disserta-  
tion qui est sur les effets du vin  
et des autres liqueurs enyvvrantes,  
l'Auteur tâche d'y expliquer com-  
ment ces liqueurs sont capables de  
produire les effets qu'elles produi-  
sent ordinairement ; & pour cela il  
considere d'abord ce qui se passe dans



1778 *Journal des Sçavans*,  
les différens degrez de l'yvresse. Dans  
le premier, dit-il, l'homme qui s'est  
yvre, éprouve un sentiment joyeux  
il pense avec liberté, il s'exprime ai-  
sément : dans le second, sa joye se  
ralentit, il pense confusément, il s'ex-  
prime difficilement ; dans le troisiè-  
me, enfin il balbutie au point qu'on  
ne peut l'entendre qu'avec difficul-  
té. Veut-il se tenir debout ? sa tête  
est si pesante qu'il ne peut la soute-  
nir, il tombe par terre, & demeure  
plongé dans un sommeil apoplec-  
tique.

Le vin produit successivement  
ces trois effets : le premier, en aug-  
mentant d'abord la fluidité du sang  
& les deux autres en l'épaississant.  
Mais comment deux effets si con-  
traires peuvent-ils venir de la même  
cause ? L'Auteur l'explique en cette  
manière : Il y a dans le vin, dans  
l'eau-de-vie, & autres liqueurs sem-  
blables, des particules extrêmement  
fines & pénétrantes, qui se trouvent  
mêlées avec des particules huileuses  
&c

Septembre 1727. 1779

de sulphureuses. Or, quand le vin est arrivé dans l'estomac, les parties les plus fluides s'y séparent d'abord des parties huileuses, & se communiquant aussi-tôt au sang & au suc nerveux, augmentent nécessairement la fluidité de l'un & de l'autre, & hâtent par conséquent la circulation; ce qui produit la joye que l'on éprouve dans le premier degré de l'ivresse.

Mais les parties huileuses & sulphureuses du vin, ne tardent pas à se mêler avec le chyle, & entrant alors peu à peu dans la masse du sang, y font succéder l'épaississement à la fluidité, ce qui retarde la circulation, & est la cause des accidens du second & du troisième degré de l'ivresse.

Notre Auteur par une suite de raisonnemens qu'il fait à cette occasion, prétend montrer que toutes les maladies non-seulement celles qui viennent d'intemperance, mais celles même qu'une trop grande abstinence peut causer, n'ont d'autre principe que l'épaississement des liqueurs.

qui doivent circuler, & de-là il conclut 1°. que ce n'est ni dans les végétaux ni dans les animaux qu'il faut chercher les remèdes, mais dans les minéraux, parce que les premiers à ce qu'il croit, n'ont pas des parties assez solides ni en même tems assez fines pour pouvoir pénétrer des fucs coagulez, au lieu que celles des minéraux & particulièrement des métaux ont ces deux qualitez. 2°. Que comme il n'y a point de métal qui se puisse diviser en des parties plus subtiles que l'or, c'est de ce métal qu'il faut extraire le véritable remède pour rendre la fluidité au sang & à toutes les autres liqueurs.

Au reste il est à présumer que ces dissertations ne sont qu'un préliminaire auquel l'Auteur joindra sans doute dans quelque réimpression, les nouvelles découvertes qu'il promet dans son titre.

Septembre 1727. 1781

HISTOIRE GENEALOGIQUE DES  
Tatars. A Leyde, chez Abram  
Kallevier 1726. vol. in 12. pp.  
400.

Nous avons parlé du premier  
volume de cette Histoire dans  
le Journal du mois de Juin dernier;  
celui-ci contient cinq parties; sçavoir,  
la cinquième qui renferme  
l'Histoire de Zagatai-Chan, second  
fils de Zingis-Chan, & celle des  
Princes de sa posterité qui ont regné  
sur les Villes des Royaumes de Cas-  
chgar & de Ma-Urenner; la sixième,  
où est l'Histoire de Taulai-Chan,  
fils cadet de Zingis-Chan, & celle  
de ses descendans qui ont regné au  
pays d'Iran; la septième, où l'on  
voit tout ce qui concerne Zuzi-Chan  
fils aîné de Zingis-Chan, & ses des-  
cendans qui ont regné sur les Kip-  
zaaks; la huitième qui roule sur  
Scheij-Bani-Chan, fils de Zuzi-  
Chan, & sur les Princes de sa pos-

1682 *Journal des Sçavans*,  
terité qui ont regné au pays de Ma-  
Urenner, & dans celui de Turan; le  
neuvième, enfin où il est traité des  
descendans de Scheybani-Chan qui  
ont regné dans le pays de Charafs'm.

La cinquième partie qui est la pre-  
mière de ce volume, ne contient que  
trois chapitres. On voit dans le pre-  
mier, la vie & le regne de Zagatai-  
Chan. Ce Prince avoit la physiono-  
mie si terrible, que chacun appréhen-  
doit de le regarder; mais il étoit  
plein d'esprit, & cette considération  
engagea Zingis-Chan à lui donner  
en partage tout le pays de Charafs'm  
avec les Villes de Caïchgar, & quel-  
ques autres très-considérables. Il  
avoit à sa Cour un Sorcier qui sa-  
voit si bien éblouir ceux qu'il vou-  
loit tromper, qu'ils croyoient voir  
marcher des armées entières dans le  
temps qu'en effet il n'y avoit rien de  
tout cela. Zagatai-Chan qui eut la co-  
riosité de voir le Sorcier & ses repré-  
sentations, conçut pour cet homme  
une aversion extrême, & sur quel-



Septembre 1727. 1783

ques accusations qui lui en furent faites dans la suite, il l'envoya dans une prison où on le laissa périr. Mais aussitôt après la mort du Sorcier, Zagatai-Chan, à ce que dit l'Histoire, fut attaqué d'une maladie qui l'emporta en peu de jours.

Le second chapitre traite des Successeurs de Zagatai-Chan, qui furent au nombre de 16, & regnerent successivement sans interruption pendant 109. ans dans le pays de Ma-Urenner. Casan-Sultan Chan fut le dernier de ces Princes.

Le troisième Chapitre renferme l'histoire de plusieurs autres Chans qui ont régné ensuite dans le pays de Ma-Urenner jusqu'à Amir-Timur-Chan. Le quatrième contient le récit des principales actions d'Amir-Timur-Chan, & le cinquième celui de la vie des Princes issus de Zagatai-Chan : tous ces chapitres ne consistent presque qu'en genealogies.

La sixième partie ne contient en

1784 *Journal des Sçavans* ;

tout que deux chapitres. On voit dans le premier l'histoire de Halak Chan & des Princes de la posterité & dans le second celle des guerres civiles entre les divers Successeurs d'Abufait-Chan, & celle de la réduction du pays d'Iran par Dzangbek-Chan.

La septième partie n'est composée que de trois chapitres fort courts. L'histoire de Zuzi-Chan & de son fils Batu-Sagin-Chan fait le sujet du premier, celle des Princes de la posterité de Zuzi-Chan, celui du second & celle des Descendans de Togai Timur fils cadet de Zuzi-Chan, celui du dernier. Ces chapitres sont purement genealogiques, & ne contiennent aucunes particularitez interessantes.

La huitième partie n'est que de quatre chapitres, & ces chapitres n'ont pas non plus beaucoup d'étendue : mais comme ce ne sont que des genealogies assez sèches, ils ne laisseront pas de paroître longs à quelques Lecteurs.

Septembre 1727. 1785

Le premier chapitre contient la vie  
Scheybani-Chan ; dans le second ,  
est parlé de ses descendans jus-  
qu'à Indigar-Chan. L'on voit dans  
un & dans l'autre une suite de suc-  
cessions dont le recit pourra ennuyer  
ceux qui ne cherchent que des faits  
intéressans ou propres à exciter la cu-  
iosité, mais l'exactitude d'une his-  
toire genealogique, est indépendante  
de ces sortes de faits, & c'est sur ce  
fond-là qu'il faut lire celle-cy, où  
l'Auteur ne s'est proposé autre chose  
que de distinguer de son mieux les  
branches des familles, & de débrouil-  
ler tout ce qu'il pourroit y avoir de  
confus sur ce sujet. Les détails où il  
entre pour cela, sont nécessaires à  
son dessein, & d'ailleurs ces détails,  
quelques ennuyeux qu'ils paroissent  
à eux-mêmes, ne laissent pas quel-  
quefois de picquer le Lecteur par une  
certaine naïveté qui s'y remarque, &  
qui a son sel. On peut mettre de ce  
genre l'exemple suivant. » Daulac  
Scheich-Oglam eut un fils appelé

Abulgaïc-Chan qui se rendoit fort  
redoutable à tous ses voisins. Il  
eut onze fils, dont l'aîné s'appel-  
loit Scabadach Sultan, qui eut  
deux fils, l'aîné appelé Mahamet  
surnommé Schabacht dont nous  
parlerons dans la suite, & le Ca-  
det Mahamet-Sultan, qui eut un  
fils appelé Obit-Chan qui regna  
dans la grande Bucharie. Le second  
fils du sus-nommé Abulgaïc  
Chan s'appelloit Chodfa-Maho-  
met; mais les Usbechs le nom-  
merent Chodfa Amtintak, à cau-  
se qu'il étoit extrêmement fort.  
Son fils Dzanibek étoit du moins  
aussi-fort que son pere, & le fils de  
Dzanibek appelé Iskander-Chan  
ne l'étoit pas moins que son pere  
& son grand-pere. Mais il étoit  
en même temps très-dévôt, & fai-  
soit son unique occupation de la  
chasse au vol du Faucon; son fils  
étoit Abdula-Chan, dont le fils  
Abdulmonin-Chan fut le dernier  
de cette branche des descendants  
de



Septembre 1727. 1787

de Scheibani-Chan, Arab-Scach  
frere cadet de Daulat-Scheich-  
Oglan, & fils de Fular étant ve-  
nu à mourir, son fils Hadli-Tau-  
lai lui succeda, & eut son fils  
Timur-Scheich pour successeur ;  
Timur-Scheic-Chan perdit cou-  
rageusement la vie à la fleur de  
son âge dans une bataille sans lais-  
ser d'heritier.

Quantité de ses sujets se retire-  
rent, en sorte qu'il se trouva à la  
fin que la veuve du Chan qui étoit  
enceinte, sans que personne le scût,  
n'avoit plus que les seuls Vigurs.  
de reste, qui voyant que tous les  
autres sujets du défunt Chan s'en-  
alloient, qui d'un côté, qui d'un  
autre, vinrent aussi prendre congé  
de la veuve du Chan, en l'assu-  
rant toutefois que s'il y avoit quel-  
qu'une des esclaves de leur défunt  
Maître qui se trouvât grosse de  
lui, ils ne s'en iroient point. Sur  
quoi la veuve du Chan leur ayant  
protecté qu'elle étoit grosse elle-

Septembre

M 7.



me Abak. Voilà tout ce qui concerne Jadigar, sans qu'il soit dit un mot de ses actions ni de sa mort. Burga-Sultan son fils aîné est le principal sujet du chapitre. L'Historien observe, que ce Prince avoit de très-belles qualités, & pour l'esprit & pour le cœur. A l'égard du corps, il fait une remarque qui paroîtra digne d'attention aux Anatomistes ; c'est que Burga-Sultan n'avoit point la poitrine formée comme celle des autres hommes, sa poitrine n'étant faite que d'un seul os applati. La mort de Burga-Sultan fait ici un long article ; ce Prince s'étoit approprié de son autorité quelques terres d'Abulgair-Chan, avec qui cependant il avoit toujours eu une étroite liaison d'amitié : mais cette action ne demeura pas long-temps impunie ; car quelques années ensuite Scabacht-Sultan, petit-fils d'Abulgair étant revenu dans les Etats de son grand-pere, tous les anciens Sujets d'Abulgair y firent se soumettre à

Septembre 1727.

1791

son petit-fils. Scabacht-Sultan étant ainsi rentré dans son patrimoine, ne fit aucun semblant de se souvenir de l'injustice que lui avoit faite Burga-Sultan, & il vecut toujours fort bien en apparence avec lui, dissimulant avec tout l'art imaginable son ressentiment, jusqu'à ce que le temps lui fournit quelque occasion de se venger. A la fin, un jour que Burga-Sultan avoit pris son camp d'hyver assez près de celui de Schabacht, vers les bords de la riviere de Sirt, Schabacht commanda à un bon nombre de ses gens de venir se rendre auprès de lui pour une partie de chasse, mais dès la pointe du jour s'étant mis en marche, il tourna du côté de Burga-Sultan, pour se saisir de sa personne; Burga-Sultan ayant entendu le bruit des Troupes qui s'avançoient, se jeta hors du lit où il étoit actuellement couché, & s'étant envelopé dans une robe de Sibeline qui se trouva sous sa main, gagna un étang où il se cacha dans

les roseaux, après s'être fait une si grande blessure au pied, qu'il avoit de la peine à en étancher le sang.

Cependant Schabacht-Sultan fait courir après ceux qui s'étoient sauvés, & ses gens attraperent entr'autres un homme de distinction, qui se voyant surpris, leur dit qu'il étoit Burga-Sultan qu'ils cherchoient. A cette réponse, ils le menerent à leur Maître, s'imaginant tous que c'étoit effectivement Burga-Sultan, mais Schabacht-Sultan qui connut sur le champ la tromperie, demanda à cet homme pourquoi il avoit pris le nom de son Maître, il lui répondit : *J'ai tant d'obligation à Burga-Sultan, que j'ai cru devoir risquer quelque chose en cette occasion, pour le tirer de danger, ne doutant point qu'assitôt que ses gens croiroient avoir trouvé le Prince, ils ne revinssent au Camp comme ils ont fait, ce qui lui pourroit donner le moyen de se mettre en sûreté, au cas qu'il n'y fût pas encore.* Cette réponse plut infiniment à Schabacht-Sultan, & lui donna une haute idée de cet

Septembre 1727. 1793

homme ; mais Schabacht ne laissa pas toujours de faire chercher Burga-Sultan. Comme il avoit beaucoup négé pendant la nuit, les gens de Schabacht-Sultan apperçurent les traces d'un homme qui avoit marché nus pieds. Ils suivirent ces traces, & à la fin il trouverent des gouttes de sang qui les conduisirent jusqu'à l'endroit où Burga-Sultan étoit caché dans les roseaux, ils le menerent aussi-tôt à Schabacht-Sultan, qui l'ayant reconnu pour être véritablement le Prince qu'il cherchoit, le fit mourir sur le champ.

L'Historien après ce récit, s'explique en cette sorte : Chodsa-Mahamet-Sultan, fils d'Abulgair-Chan, qui avoit accompagné son neveu en cette expedition, épousa la veuve du Burga-Sultan, fille du susdit Chodsach-Mirsa, appelée Malai-Chansadä, c'est le même dont nous avons dit ci-dessus qu'il étoit si sot qu'on lui avoit donné le sobriquet de Chodsä-



« Amtinhiak ; & quoique tout le  
 « monde scût que la veuve de Bur-  
 « ga-Sultan étoit grosse , lorsqu'elle  
 « devint veuve, il ne laissa pas de  
 « vouloir qu'on crût que le garçon  
 « dont elle accoucha dans la suite, &  
 « qu'on nomma Dzanibek étoit son  
 « fils. Dzanibek tint du moins cela  
 « de Chosa-Mahamet-Sultan qu'il  
 « étoit aussi sot que lui , son fils Isk-  
 « kander ne le fut pas moins. Mais  
 « Abdulla-Chan, fils d'Iskander, &  
 « Abdul-Momin , fils d'Abdulla-  
 « Chan, avoient tous deux beau-  
 « coup d'esprit : c'est par-là que  
 se termine la huitième partie.

La neuvième est plus longue seu-  
 le que les quatre précédentes ensen-  
 ble, elle contient 12 chapitres, dont  
 le premier qui traite d'Ilbas-Chan,  
 & de Bilbars-Sultan commence ain-  
 si : « Burga-Sultan étoit fils de Ti-  
 « mur-Scheich-Chan, fils d'Arab-  
 « Schah , fils de Fular, fils de Zu-  
 « zi Buga, fils de Bagadur-Chan,  
 « fils de Scheybani-Chan. Il laissa



Septembre 1727. 1795

à sa mort deux fils ; le premier  
appelé Ilbars, & le second Bil-  
bars. On appelloit aussi ce der-  
nier Bilicatz, à cause que dans sa  
jeunesse il eut une si grande ma-  
ladie, qu'il en resta pendant toute  
sa vie perclus de ses jambes, ce  
qu'on appelle *Bilicatz* en langue  
Mogule.

La plupart des chapitres de cette  
histoire sont ainsi conçus, & nous  
en rapportons cet exemple, pour  
faire voir combien nous avons eu  
raison de dire que les genealogies  
qui la composent, sont seches par  
elles-mêmes. C'est pourquoi on nous  
pardonnera bien, si nous les passons  
dans notre extrait, pour ne nous ar-  
rêter qu'à des points qui puissent un  
peu plus attacher les Lecteurs.

Le second chapitre comprend  
l'histoire de Hadfi-Chan, avec cel-  
les de Hadfanculi-Chan, de Sa-  
phian-Chan, & de Buzzuga-Chan.  
L'Auteur y décrit plusieurs batail-  
les, & y parle d'un Siège de la Ville

Dans le chapitre on  
voit ce qui arriva sous  
vanus-Chan, & les guerres  
qui s'éleverent entre les  
d'Amunik, & ceux de  
ce chapitre n'offre que  
Massacres.

Le quatrième trait  
Chan, d'Akattai-Chan  
Chan, de Dost-Chan,  
res civiles entre les  
ches de la posterité d'  
cinquième, de Din-Ma  
& de quelques autres  
Mahamet-Chan qui  
sion des Villes de

Septembre 1727. 1797

Ville si considerable, recourut  
ruse pour la recouvrer. Il mon-  
cheval, & s'en étant allé à Gas-  
où Schah Tahmasip faisoit sa  
idence pour lors, il le pria de lui  
restituer la Ville de Jaurfurdy,  
mais le Schach ne voulant écouter  
cette proposition, Din-Mahamet-  
Chan fit graver un cachet avec le  
nom du Schah tout semblable à ce-  
lui dont Schah-Thamasip avoit cou-  
tume de se servir, puis il écrivit une  
lettre sous le nom du Schah au Com-  
mandant de Jaurfurdi, portant qu'il  
lui étoit à remettre la Ville entre les mains  
de Din-Mahamet-Chan, & à venir  
en rendre à la Cour. Il cacheta la  
lettre avec le cachet qu'il avoit fait  
graver, & la garda pour l'usage  
qu'il en vouloit faire. Peu de jours  
ensuite Schah-Tamasip étant allé à  
la chasse, Din-Mahamet-Chan fit  
semblant de l'y vouloir suivre; mais  
à la premiere occasion qu'il trouva  
de se dérober, à la vûe de la com-  
pagnie, il enfila avec ses gens le che-

1798 *Journal des Sçavans*,  
min de Jaurfurdi, & y étant arrivé  
il alla aussi-tôt remettre la prétendue  
lettre du Schah au Commandant  
Persan, qui pour y obéir prompte-  
ment, lui remit la Ville le même  
jour, & s'en retourna vers son Maî-  
tre. Il ne fut pas plutôt sorti de  
la Ville, que Din-Mahamet-Chan  
ordonna d'en fermer les portes, &  
de faire main basse sur tous les Per-  
sans qui étoient dans la Ville.

Schab-Thamasip, ayant appris  
cette nouvelle, se met en campagne  
avec une armée considérable pour  
se venger de la supercherie que Din-  
Mahamet-Chan lui avoit faite ;  
mais étant arrivé au Territoire  
de Mesched auprès de la Rivie-  
re de Cara-Su, il fut averti par  
sa garde, que Din-Mahamet-Chan  
venoit au camp avec une suite de 50  
chevaux. Schab-Tamasip trouva l'a-  
vis ridicule, & ne voulut pas y ajou-  
ter foy. Mais il fut bien surpris quand  
il vit Din-Mahamet-Chan se venir  
jetter à ses genoux. Cette confiance

Septembre 1727. 1799

fit sur lui une telle impression,  
non content de poser sa main  
sur l'épaule gauche de Din-  
met-Chan, il porta sa main  
dans le sein du Chan pour  
si le cœur ne lui palpitoit pas  
; mais n'y sentant aucun mou-  
vement extraordinaire, il ne put s'em-  
per d'admirer l'intrepidité de co-  
ce, & en cette considération il  
pardonna tout le passé ; le laissa  
la possession de la ville de Jaur-  
i, & lui donna ensuite une ma-  
ique Fête, après quoi il le ren-  
chez lui comblé de présens, &  
conduisit en personne jusqu'au-  
de son camp. L'Editeur fait  
note au sujet de cette céré-  
ie qu'observa Schah-Tamasip,  
porter la main droite sur l'épaule  
du Chan ; & il remarque  
en plusieurs endroits de l'Orient,  
qu'on vient pour saluer un Mo-  
que, & qu'on se jette à genoux  
devant lui, c'est la coutume que le  
matque mette sa main droite sur



l'épaule gauche de celui qui vient  
saluer, si le salut lui est agreable.

L'Historien dit que Din-Maham  
Chan étoit un Prince extrêmement  
genereux, gracieux & éloquent,  
mourut en 1553. âgé de quarant  
ans. Il étoit heureux en exp  
diens ; & en voici un entr'autres q  
lui réussit parfaitement dans une o  
casion très-périlleuse. Obeit-Ch  
de la Grande-Bucharie, s'étant en  
paré de la Ville de Meru, en don  
le commandement à un Chef de  
Tribu des Naimanns appelé Ju  
lumbi. Quelques envieux de la fo  
tune de Julumbi, trouverent moye  
de le rendre suspect à Obeit-Chan  
qui lui manda de venir incessamment  
le trouver ; mais Julumbi informé de  
mauvais offices qu'on lui avoit re  
dus auprès du Chan, différa d'obéir  
ses ordres, esperant que quelque oc  
casion favorable lui donneroit lieu  
de faire connoître son innocence au  
Chan. Obeit-Chan prit ombrage de  
ce delay, & croyant que Julumbi  
méditoit une revolte, envoya contre

Septembre 1727. 1801

Qui une armée de 30000 hommes. Julumbi poussé à bout par une nouvelle si peu attendue, apella Din-Mahamet à son secours ; ce Prince se mit incessamment en marche vers la Ville de Meru ; mais comme il n'avoit que fort peu de troupes avec lui, il ordonna à tous ces gens de couper chacun trois petits arbres, de s'en attacher un à chaque côté du corps, & de lier le troisiéme à la queue du Cheval. Ayant ensuite fait marcher ses gens à une grande distance les uns des autres, il n'y a personne qui n'eût cru à voir les traces que cela faisoit sur le terrain moux & marécageux, qu'il venoit d'y passer une grande armée. Cependant les Generaux d'Obeit-Chan ayant appris que Julumbi attendoit du secours de Din-Mahamet-Chan, firent des espions en campagne, pour prendre langue de sa marche, & pour s'informer du nombre de ses troupes. Les espions de retour rapporterent unanimement que Din-Mahamet-Chan

1802 *Journal des Sçavans*,  
étoit en marche avec une nombre  
armée, & qu'il leur avoit été si  
facile de le reconnoître aux tra  
que son armée avoit laissées après  
le. A cette nouvelle, les Generaux  
d'Obeit-Chan prirent le parti de se  
retourner avec leur armée. Din-M  
hamet-Chan ayant alors occupé la  
Ville de Meru y établit sa résidence  
pour le reste de ses jours.

Le 6<sup>e</sup>. chapitre concerne principa  
lement Timur-Sultan, & Adsim-Sul  
tan son frere. Timur-Sultan étoit un  
Prince, qui à une conduitz solide dans  
les affaires du gouvernement joignoit  
beaucoup de bravoure : il étoit fils  
d'Akattai-Chan qui l'avoit élevé avec  
beaucoup de soin, & avoit tâché  
de lui inspirer toutes les vertus digne  
s d'un homme de son rang, sur  
tout l'amour des peuples & le désinté  
ressement. Un des effets de cette  
éducation étoit de n'aller jamais man  
ger chez qui que ce fût. Voici à quel  
le occasion il se fit cette loy.

A l'âge de quinze ans, se prome  
nant

Septembre 1727. 1802

tant un jour à cheval, aux environs de la Ville d'Uafir, il entra dans un village où un Païfan l'invita à venir se rafraîchir chez lui. Timur-Sultan s'étant rendu à sa priere, le Païfan le regala d'un mouton gras qu'il fit tuer tout exprès, & après le repas, il lui fit présent d'un excellent gigot qui en étoit de reste. Le jeune Prince étant de retour à Uafir, fut offrir le gigot à Akattai-Chan son pere, qui lui demanda aussitôt d'où venoit ce morceau exquis, le fils raconta la chose comme elle s'étoit passée; alors Akattai-Chan lui répondit : « mon fils, je suis à l'âge de 50 ans, & je n'ai jamais voulu souffrir que qui ce soit fist la moindre dépense pour me recevoir, & toi qui n'as que quinze ans, tu vas déjà manger dans les villages où l'on est obligé pour te traiter, d'égorger des moutons. Que ne feras-tu pas quand tu seras plus âgé, alors il faudra bien qu'on tue des chevaux &c

Septembre.

N 7



» des vaches pour te regaler. To  
» vassaux de leur côté ne manque-  
» ront pas de suivre ton exemple;  
» & par ce moyen les pauvres su-  
» jets seront bien-tôt réduits dans  
» l'indigence. Il faut, pour une fois,  
» que je te fasse perdre l'envie d'al-  
» ler ainsi manger davantage aux  
» frais d'autrui.

Cela dit, Akattai-Chan fait des-  
habiller son fils, & lui donne trente  
coups de fouet qui le mirent tout en  
sang, puis il le renvoya dans cet état  
Timur-Sultan, au sortir de chez son  
pere, ayant rencontré Hadsim-Sul-  
tan son frere, lui raconta ce qui ve-  
noit de se passer, Hadsim-Sultan ap-  
prouva ce que son pere avoit fait  
dans cette occasion, mais il conseille  
en même temps à Timur-Sultan de  
ne se point laver, & d'aller le lende-  
main se presenter ainsi tout ensan-  
glanté devant son pere, Le conseil  
fut suivi, & Akattai-Chan n'ayant  
pu s'empêcher d'être attendri à  
ce spectacle, exhorta son fils de



Septembre 1727. 1805

ne plus retomber en parcille faute, & il lui fit present de la Tribu de Ti-u-azi des Turkmanns, laquelle pouvoit être de 5. à 6000 familles. Timur-Sultan en cette occasion, fit serment que dorénavant il n'iroit plus manger chez qui que ce fût, & que même il ne souffriroit pas qu'aucun des gens de sa Cour le fît. Il fit ferme dans son serment, & le tint jusqu'à la mort. C'étoit un Prince d'une grande pieté, & qui avoit avec cela une si excellente memoire, que quoiqu'il ne sçût ni lire ni écrire, il ne laissoit pas de tenir un compte exact de ses revenus, & d'en connoître à fond les diverses branches.

Il nous resteroit, pour achever l'extrait de ce second volume, de rapporter quelques articles des six derniers chapitres qui le composent; mais outre qu'ils contiennent peu de matieres interessantes, nous ne le pourrions faire comme il faut, sans nous étendre au-delà des bornes.

## NOUVELLES LITTÉRAIRES.

## I T A L I E.

## D E V E N I S E.

La société qui prend le nom d'*Albriziana*, a fait réimprimer une Dissertation de feu M. Gio Giustino Ciampini de Rome, in-8°. grand papier, sous ce titre : *Conjectura de perpetui Azymorum usu in Ecclesiâ Latinâ, vel saltem Romanâ*. La première édition de cet ouvrage avoit paru à Rome en 1688 du vivant de l'Auteur : on nous assure que celle-ci sera beaucoup plus exacte & plus correcte ; on y a ajouté la vie de M. Ciampini, avec un catalogue de ses œuvres tant imprimées que manuscrites ; la même société, après l'impression de cette dissertation, est dans le dessein de donner au public une édition nouvelle de celles que les Cardinaux Bona & Thomasi, les PP.

Septembre 1727. 1807

Sirmond, Mabillon, &c. ont écrites pour & contre, sur la même matière, & qui sont devenues fort rares.

DE V E R O N N E.

Albert Tumermani, Libraire de cette Ville, a achevé d'imprimer à ses dépens *Historia diplomatica, che serve a' introduzione all' arte critica in tal materia*, in-4°. grand papier. Cette histoire doit être accompagnée d'un recueil d'anciens titres ou *documents* qui n'ont point encore paru. On y trouvera de plus une dissertation sur les vers rimés, une autre sur l'origine des premiers Italiens, ou des anciens Etrusques & des Latins, & M. le Marquis Scipion Maffei qui est l'Auteur de cet ouvrage, y donne les desseins & les inscriptions de quelques monumens antiques qui n'avoient pas encore été bien connus jusqu'ici.

D E M I L A N.

La Société Palatine a sous presse un nouveau tome du grand Recueil

1808 *Journal des Sçavans* ;

des Historiens d'Italie qu'elle fait imprimer sous la direction de M. Muratori. Ce volume sera le neuvième suivant l'ordre, mais l'onzième pour le nombre, le premier & le second tome du recueil ayant chacun un volume de supplément. Il devoit y avoir à la tête, une Carte géographique de l'Italie pour les tems, dont parlent les Auteurs, dont on donne l'édition, avec une ample dissertation pour l'expliquer. Mais de peur de trop presser M. Muratori, la société a jugé à-propos de la réserver pour le tome qui doit suivre. Celui qui s'imprime actuellement, est dédié au Duc de Parme & de Plaisance Antoine I. Il renfermera quatorze morceaux de l'histoire d'Italie, dont dix n'avoient pas encore paru au jour. Le premier qui est une Chronique de Gennes, de Jacques à l'usage, Archevêque de cette Ville, finit à l'an 1297, & le dernier qui est une histoire de Milan, se termine à l'année 1313 : ce qui forme un

Septembre 1727. 1809

corps d'Historiens d'Italie, pour un peu plus d'un siècle.

M. Philippe *Argelati* de Boulogne, l'un des membres de la Société, a fait imprimer un Programme Latin, pour donner avis aux Scavans de l'impression de ce volume, & il y a joint une liste & une notice de divers ouvrages qui doivent le composer.

## ANGLETERRE.

### DE LONDRES.

J. *Bartley*, *Pemberton* & autres proposent d'imprimer par souscription une nouvelle traduction Angloise de *Tite-Live*, avec les supplémens de *Freinshemius*, ornée de cartes & de médailles des Roys & des Consuls.

Il paroît chés *Strahan*, *Ashort*, *Essay*, &c. ou *Essay* sur l'operation de tirer la pierre au-dessus de l'os pubis par le Docteur *P. Middleton*. On y a joint une lettre sur le même sujet de *M. Macgill* au Docteur *Douglas*.



1810 *Journal des Sçavans* ;

Le Docteur *Winch. Holsworth* vient de mettre au jour *A Defence of the doctrine of Resurrection of the same body*. Il examine dans la première partie de cet ouvrage, le caractère, les écrits & les principes de *M. Locke* sur la Religion, & dans la seconde il prouve contre ce sçavant, que les hommes ressusciteront avec le même corps.

On propose par souscription un livre Anglois intitulé *Athasur Cantu* ou le Heraut des anciens Bretons : c'est un nobiliaire & armonial de la principauté de *Galles* qui pourra être très-curieux.

Il paroît chez *Jean Robert* une histoire des revolutions de *Persé* en 1722, 1723, 1724, 1725, & une description du Siège d'*Ispahan*.

Cet ouvrage passe pour être traduit du *François*, d'un Missionnaire qui a été témoin oculaire des faits qu'il raconte, & qui les mandoit à *M. Le Mare* Consul de France à *Tripoli de Syrie*.

Tk

Septembre . 1 7 2 7. . 1811

*Ed. Green* débite un livre Anglois intitulé, *Mosis principia*, dont le but est de défendre & de confirmer l'histoire naturelle de la Bible. Il a déjà paru deux parties de cet ouvrage.

H O L L A N D E.

D' A M S T E R D A M.

Les *Waësberge* débitent *Jurisperu-  
dientia restituta*, sive *Index chronologi-  
cus in totum juris Justinianæ corpus ad  
modum J. Labitii, A. Augustini, & W.  
Frejmonii nova methodo collectus*: Acces-  
serunt opuscula IV. *Usus indicis cum  
notis W. Schmuccii, Hanius de usu chro-  
nologæ in jure, Reinoldus, & Brenckman-  
nus de legum inscriptionibus. Animad-  
versiones in ject A. Wieling, Protector  
Amsteladamenfis.* in-8°.

Les aventures de *Robinson Cru-  
soe*, in-12. 3. vol. fig. nouv. edition.

D E L A H A Y E.

T. Johnson & J. Van Duren im-  
priment l'Histoire Romaine, depuis

Septembre.

O 7

la fondation de Rome par les PP.  
Catrou & Rouillé avec fig. ainsi que  
le nouveau Dictionnaire de l'Ac-  
adémie Française, 3 vol. avec un  
nouveau caractère de Garmond.

Nous avons annoncé dans les nou-  
velles Littéraires du mois dernier,  
un article de Londres, qu'on y avoit  
achevé l'histoire du Japon écrite par  
M. Kempfer, & traduite en Anglois  
par M. J. G. Scheuchzer. M. Des-  
Maisieux a traduit ce même ouvra-  
ge en François; Pierre Gosse & Jean  
Neaulme, Libraires de cette Ville,  
doivent l'imprimer par souscription  
en deux volumes *in-folio*. Le projet  
qu'ils en débiterent, nous apprend en  
détail tout ce que renferme cette his-  
toire. Elle est divisée en cinq li-  
vres. On trouve dans le premier la  
description générale du Japon; le  
second traite de l'état politique,  
& le troisième de l'état de la Reli-  
gion de cet Empire. Dans le qua-  
trième, M. Kempfer parle de la Ville  
de *Nangasaki*, lieu de la résidence des

Septembre 1727 1813

angers, de leur commerce, commodités, &c. & le cinquième contient les deux voyages de l'Auteur à la Cour de l'Empereur à *Tedo*, Ville de sa résidence. Pour rendre cette histoire plus complete, on y'a ajouté en forme d'appendix quelques pièces qui ont du rapport au Japon, tirées d'un livre Latin du même M. *Empfer* intitulé *Amœnitates exoticae*, traduites en François. L'ouvrage entier aura au moins 180 feuilles d'impression, & 45 grandes planches de figures, entr'autres une carte de tout l'Empire. Il sera imprimé sur de beau papier, & d'un caractère neuf.

On payera 20 florins pour les deux tomes, la moitié en souscrivant, l'autre moitié en recevant l'exemplaire. On donnera 30 florins pour le grand papier.

Le temps des souscriptions ne durera que jusqu'au 15 Novembre de cette année, & huit mois après on s'omet de délivrer tout l'ouvrage.

O 7 ij

1814 *Journal des Sçavans,*

Les souscriptions se reçoivent chez Goffe & Neaulme à la Haye, & en France, en Angleterre, & en Allemagne, chez les Libraires, où on voudra bien s'en informer.

### DE LEYDE.

Joh. Van Kerchem a imprimé & débite *Jobannis Baptista Morgagni, Iur. maris Professoris Patavini, &c. Epistola anatomica duae, novas observationes & animadversiones complectentes, quibus Anatomicorum inventorum historia evolvitur, utraque ab erroribus vindicatur, in-4<sup>o</sup>.* Il a aussi réimprimé *Cornelii Stalpartii Vander wiel observationum variorum med. Chir. anatomicarum Centuria, 2 vol. in-8<sup>o</sup>.*

M. Pierre Burmann a publié chez Samuel Luchtman le cinquième tome du *sylloge Epistolarum à viris illustribus scriptarum, in-4<sup>o</sup>. pp. 860. sans la préface.* Ce volume contient les Lettres de Nicolas Heinsius aux Sçavans de Suede, d'Allemagne, des Pays-bas, d'Italie, & de France.



Septembre 1727. 1815  
ce, & les réponses que ces Sçavans lui  
ont faites. L'Editeur n'a pas oublié  
les Lettres que le même Heinsius  
écrivait à la Reine Christine ; mais  
dans la longue Préface que M. Bur-  
mann a mise à la tête de ce recueil, il  
ne fait pas de cette Princesse & de sa  
Cour un portrait fort avantageux.

D' U T R E C H T.

Melchior Leonard Charlois a imprimé : *Horapollinis Hieroglyphica* græcè &  
latine cum i tegris observationibus &  
notis Joan. Merceri & David. Hoëscheli,  
& selectis Nicolai Caussini, curante  
Joanne Cornelio de Pauw, qui suas etiam  
observationes addidit, in-4<sup>o</sup>. pp. 404.  
sans la préface & la table.

On ne sçait pas trop qui est cet  
Horapollon ; M. FAUW à qui le pu-  
blic est redevable de cette édition ;  
croit que c'est le même Horapol-  
lon dont Suidas parle avec éloge. Il  
étoit de Panople en Egypte, Gram-  
mairien qui avoit enseigné à Ale-  
xandrie, & depuis à Constantinople

1816 *Journal des Sçavans*,  
sous l'Empire de Theodose. Il porte  
dans cette édition, sur la foy des ma-  
nuscrits, le surnom de Νεαλῶς du ΝΙ,  
pour marquer que sa patrie étoit l'E-  
gypte. Il avoit composé au rapport  
de Suidas plusieurs ouvrages en  
Grec, mais on prétend que celui-ci  
qui contient en deux livres une ex-  
plication sommaire des Hierogly-  
phes, a été écrit d'abord en langue  
Egyptienne, & traduit de cette lan-  
gue en Grec par un certain *Philippe*,  
dont on ne connoît que le nom. *Alde*  
est le premier qui ait publié cette  
version grecque, & *Mercerus* ou *Mercier*  
en a donné deux éditions, dans  
la premiere desquelles en 1548 il a  
entièrement suivi celle d'*Alde*. Il s'est  
servi dans la seconde en 1551, d'un  
manuscrit que lui avoit communi-  
qué *Guillaume Morel*.

*Hörschelius d'Ausbourg* a donné une  
quatrième édition de cet Auteur sur  
un manuscrit de cette Ville, sans  
s'embarasser des deux éditions de  
*Mercier*, & s'est contenté de mar-

Septembre 1727. 1817  
quer sur la sienne les variantes de  
celle d'Alde.

M. Pauw a conféré toutes ces  
éditions, & dans celle qu'il nous don-  
ne, il a eu soin d'en marquer exacte-  
ment toutes les différences. On assure  
qu'il a paru une édition de ce livre  
à Paris en 1521 ; mais malgré tou-  
tes ses recherches, M. Pauw n'a pu  
parvenir à l'avoir.

Outre les variantes qu'on trouve  
à la fin du texte, l'Editeur a fait im-  
primer ensuite les notes entieres de  
*Jean Mercier*, de *David Hoeschelius*,  
celles de *Jean Caussin*, & enfin les  
siennes propres.

F R A N C E.

D E L Y O N.

M. *Mathulon*, Docteur en Medecine,  
Auteur de deux brochures  
qu'il a publiées à Paris en 1726 chés  
*Guillaume de Burre*, Quay des Au-  
gustins, à l'Image S. Claude, sur la  
quadrature du cercle & sur le mou-

1818 *Journal des Sçavans*,  
vement perpetuel, a fait imprimer  
ici chés Claude Perrot, rue Confort, &  
P'Epée Royale, un avis aux Geome-  
tres & aux Physiciens, qui est peut-  
être le seul de cette espece, qui ait en-  
core paru dans la république des Let-  
tres. Il suffit de le transcrire, pour  
faire juger de son importance & de  
sa singularité.

M. MATHULON, Docteur en Me-  
decine, qui prétend avoir démontré la  
Quadrature du Cercle, & le mouvement  
perpetuel, dans deux brochures qui fai-  
rent imprimées en 1726, surpris du si-  
lence que les sçavans gardent là-dessus,  
& néanmoins bien convaincu de la réalité  
de ses découvertes, a mis en dépôt une  
somme de trois mille livres, pour être  
payée à quiconque démontrera publ que-  
ment la fausseté de sa quadrature du Cer-  
cle, & il offre de faire une gagure de  
dix mille livres, contre le premier contra-  
disant qui voudra l'accepter, au sujet  
de sa démonstration du mouvement per-  
petuel qu'il soitient être recevab'e : il a  
choisi pour Juge dans cette affaire l'Acadé-

Septembre 1727. 1819

*Académie Royale des Sciences, & s'en tiendra  
à sa décision.*

Cet avis est suivi de la copie imprimée de l'acte passé pardevant *Vernon & Vigniere*, Notaires de Lyon, lequel contient tous les engagements de M. Mathulon, & établit en même tems la réalité du dépôt de trois mille livres : il est daté du 18 Juillet de cette année. Mais pour donner toutes les facilités possibles à ceux qui pourroient s'aviler de démontrer à l'Auteur la fausseté de sa quadrature, & de son mouvement perpétuel ; il veut bien avertir qu'on trouvera les deux brochures dont il s'agit, soit à Paris, soit dans les autres Villes du Royaume, chés les mêmes Libraires qui débitent les *Mercures de France* ; & comme il renonce au prix de la vente, les Distributeurs n'exigeront de ceux qui souhaiteront les avoir, que ce qu'ils jugeront être raisonnable pour leurs peines.



deaux, Docteur en Medecine  
Faculté de Montpellier, Pro-  
fesseur des Mathematiques, & Secrétaire  
l'Académie de cette Ville,  
faire imprimer chez Etienne  
Imprimeur du Roy & de l'Académie  
me, la Lettre qu'il a écrite  
Penna, Medecin du Prince  
nacò, au sujet *de la Rhubarbe*

Cette Lettre, suivant l'usage  
nous donne M. Bouillet, de  
précédée de trois autres, dont  
miere adressée à M. Penna, &  
l'origine & des occupations  
cadémie de Bourdeaux, &  
autres adressées à M. de Mayt  
tiennent des observations &  
flexions sur divers sujets

Septembre 1727. 1821

perdrons rien pour attendre, puis-  
que ces trois Lettres paroîtront bien-  
tôt, & que peut-être elles seront sui-  
vies de quelque autre mémoire. Il  
nous annonce enfin la traduction  
françoise des élemens d'astronomie  
de *Taquet*, accompagnée de remarques  
assez étenduës, par un des membres  
de la même Académie; elle doit  
bien-tôt être mise sous la presse.

DE ROUEN.

*Abraham Viret* a réimprimé les *As-  
cetiques*, ou Traités spirituels de S.  
Basile le Grand, Archevêque de Ce-  
sarée en Cappadoce, traduits en  
Français, & éclaircis par des remar-  
ques tirées des Conciles & des SS.  
Pères de l'Eglise, par M. *Godfroy Her-  
mant*, Docteur de Sorbonne, & Cha-  
noine de Beauvais. in-8°. pp. 696.

Cette traduction parut pour la pre-  
mière fois en 1672.

*Prevost debite*, *Explication de la Ge-  
nealogie de notre Seigneur*, & ce qui a

1822 *Journal des Sçavans*,  
précédé sa naissance selon S. Ma-  
thieu & S. Luc. Avec ce qu'il y a  
de remarquable dans l'Ancien Tes-  
tament, depuis Adam jusqu'à J.  
les questions les plus agitées & les  
plus considérables, que l'on propose  
par rapport aux Patriarches, & aux  
personnes qui entrent dans ladite Ge-  
nealogie. On y remarque encore les  
années de Chronologie de David &  
des Patriarches.

Par. J. G. Prêtre, Docteur en  
Théologie, cy-devant Grand-Vi-  
caire de feu M. Huet, Evêque d'Avranches. in-12. pp. 336.

Cet ouvrage est dédié à M. de  
Pontcarré reçu en survivance pre-  
mier Président du Parlement de Nor-  
mandie.

DE PARIS.

On a achevé d'imprimer au Lou-  
vre les *Memoires & l'histoire de l'Acadé-  
mie Royale des Sciences*, pour l'année  
1725. nous ne manquerons pas d'en  
rendre compte dans le *Journal* pro-  
chain.

Septembre 1727. 1823

Jacques Vincent, rue S. Severin, a mis en vente, *Traité du sens littéral & du sens mystique des saintes Ecritures, selon la doctrine des Peres, où l'on fait voir l'opposition du systême des Figuristes modernes aux principes de l'Antiquité sur l'explication des Ecritures, & sa parfaite conformité avec le systême d'Origenes, condamné par les Peres ; avec des remarques sur la Lettre d'un Prieur à un de ses amis, à l'occasion de la réfutation du livre des regles, & sur la nouvelle tradition Apostolique, touchant l'universalité des figures, inventée par cet Auteur, vol. in-12. pp. 575.* Plusieurs Docteurs dont les approbations sont imprimées à la tête de ce livre, lui donnent de grands éloges, ainsi qu'à l'Auteur qui ne nous est pas encore connu.

On trouve chez Jean-Baptiste Coignard, Imprimeur du Roy, rue S. Jacques, au Livre d'Or, le *Parallele des mœurs de ce siècle & de la morale de J. C.* par le R. P. Jean Croiset de

Septembre.

P 7

1724 *Journal des Sçavans*,  
la Compagnie de Jesus. 2 vol. in-12.  
Cet ouvrage a été imprimé à Lyon.

Le R. P. Castel, pour satisfaire  
l'empressement de ceux qui lui ont  
témoigné qu'ils seroient bien aise de  
garder le *Plan d'une Mathématique  
abregée*, qu'il a publié il y a quelque  
tems, vient de le faire réimprimer  
chez Pierre Simon, au bas de la rue  
de la Harpe. Broch. in-4°. pp. 16.  
il a jugé à propos d'ajouter à cette se-  
conde édition quelques éclaircisse-  
mens que le Public lui paroïssoit de-  
mander. Nous ne pouvons qu'y ren-  
voyer les Lecteurs : ils ne les trou-  
veront peut être pas moins curieux,  
que le Plan même, dont nous avons  
donné un extrait dans notre *Journal*  
du mois de Juin dernier p. 283.

*Flahaut*, Quay des Augustins,  
du côté du Pont S. Michel, au Roy  
de Portugal, débite la huitième feuil-  
le de *l'indigent Philosophe*, ou *l'homme  
sans souci*. Broch. in-12. Cette es-  
pece d'ouvrage periodique écrit avec  
vivacité, mais où il est assez difficile



Septembre 1727. 1825

d'appercevoir quel est le but de l'Auteur, est, à ce qu'on prétend de M. de Marivaux, qui a déjà donné au Public le *Spéctateur François*, a-peu-près de la même maniere, & quelques autres pieces dans le même goût.

M. de Valenge a enfin rassemblé en deux volumes in-16. tous les petits traités qu'il a composés sur la Grammaire latine & françoise; il l'a intitulé *Orthotatice latine, generale & universelle*, qui comprend la methode, qui enseigne le Latin en peu de tems & sans le secours d'aucun Maître, avec l'art d'enseigner le Latin aux enfans, quand ils apprennent à lire & à parler.

Ce livre se vend chez Joseph Bulot, rue de la Parcheminerie, & chez J. B. Lamesle, rue de la vieille Bouclerie, à la Minerve.

Dans le Journal d'Aoust pag. 1507 ligne 24. *Teus*, lisez *Lyus*.

# T A B L E

Des articles contenus dans le  
Journal de Septembre 1727.

<i>H</i> istoire de Malte. Par M. l'Abbé de Vertot, page	1623
<i>La Coutume de Normandie expliquée par M. Pesnelle</i>	1666
<i>Dissertation sur la cause &amp; la nature du Tonnerre &amp; des Eclairc,</i>	1671
<i>Critique de la Charlatanerie, &amp;c. second Discours</i>	1638
<i>Nouveau voyage au tour du monde par M. Le Gentil</i>	1716
<i>DDD. Gasparis Patris &amp; Joannis ac Sebast. Filiorum a Hermosilla notæ, additiones &amp; resolutiones ad Glossas legum Patrum tarum D. Gregorii Lopetii,</i>	1737
<i>Suite du système d'un Medecin Anglois, &amp;c.</i>	1740
<i>Memoire pour les Dames Abbesses &amp; Religieuses du Val-de-Grace, &amp; les Religieux de l'Abbaye Royale de S. Corneille de Compiègne, &amp;c. Contre M. l'Evêque de Soissons,</i>	1741
<i>Joannis Bapt. Bianchi historia Hepatica, &amp;c. C'est-à-dire, l'histoire du foye &amp; de ses maladies,</i>	1761
<i>Nouvelles découvertes en Medecine, &amp;c.</i>	1761
<i>Histoire genealogique des Tatars.</i>	1761
<i>Nouvelles Litteraires.</i>	1761

Eloge de la Goutte page 1697





**A** 414808

UNIVERSITY OF MICHIGAN



3 9015 06228 1657